This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

9. 6. 8

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Taylor Institution.

1864

MATINÉES SÉNONOISES,

OU

PROVERBES FRANÇOIS, &c.

MATINÉES SÉNONOISES,

OU

PROVERBES

FRANÇOIS,

SUIVIS de leur origine; de leur rapport avec ceux des langues anciennes & modernes ; de l'emploi qu'on en a fait en poésie & en prose; de quelques traits d'histoire, mots saillans, & usages anciens dont on recherche aussi l'origine, &c. &c.

Occulta Proverbiorum exquiret sapiens. ECCL.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, rue du Hurepoix;

ET A SENS,

Chez la veuve TARBÉ, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 FEB. 1942
OF OXFORD

PRÉFACE.

Il ne faut pas, dit-on, diſputer des goûts ; le mien eſt de rechercher l'origine de nos Proverbes, & des expreſſions familières & triviales qui abondent dans notre langue. Depuis vingt ans, je n'ai pas lu de livre, ſans en extraire tout ce qui étoit relatif à mon objet. Inſenſiblement mon Recueil s'eſt groſſi ; & j'ai cru qu'après en avoir élagué les choſes ſuperflues, le reſte formeroit un ouvrage aſſez intéreſſant. Ce qui me porte à le croire, c'eſt que la matière de mon travail n'a été depuis long-tems traitée par perſonne, ou du moins préſentée ſous le point-de-vue ſous lequel elle ſe montre ici. On va juger ſi je l'ai miſe dans ſon jour le plus favorable.

Les Proverbes ſont mon objet principal. J'ai tâché de n'en admettre que de piquans, ſoit par eux-mêmes, ſoit par les choſes qu'ils donnoient occaſion de dire. Mon

premier but étoit de les faire ſuivre de leur origine : mais je reconnus bientôt l'impoſſibilité de pénétrer juſqu'au berceau de chacun d'eux ; la plupart ſe perdant dans la nuit des tems les plus reculés, ou ſortant d'une ſource obſcure vers laquelle il n'y a plus de route frayée. Quand je n'ai pu arriver à ce but deſiré, je me ſuis contenté d'indiquer l'âge de ces proverbes, en citant les vieux écrivains qui en ont fait uſage (1). Si ce n'eſt point là en découvrir l'origine, c'eſt du moins en approcher. Un proverbe qu'on lit dans Jean de Meun, par exemple, exiſtoit avant lui ; & quand on ſait qu'il remonte au-

(1) J'ai extrait beaucoup de paſſages de nos vieux écrivains, tant poëtes que proſateurs. Bien que ces citations n'aient pas la fraîcheur & l'élégance qui caractériſent les ouvrages des deux derniers ſiecles, je ſuis perſuadé qu'elles feront plaiſir au lecteur. Elles le mettront à même de comparer notre ancienne littérature avec la moderne, de voir combien notre langue a eu de chemin à faire pour arriver au degré de perfection où elle eſt, & de juger ſi les productions de nos Trouvères, qui ont fleuri en-deçà de la Loire, ſont indignes de figurer avec celles des Troubadours dont ſe glorifie le midi de la France.

delà de cinq cens ans, cette connoiſſance équivaut preſque à celle de ſon origine, & doit en tenir lieu lorſqu'elle eſt perdue.

J'ai joint à cette origine, ou ſubſtitué à ſon défaut le rapport de nos Proverbes avec ceux des langues modernes & anciennes. On verra peut-être avec quelque plaiſir les nuances qui, ſur le même ſujet, rapprochent ou éloignent de nos proverbes ceux de quelques peuples voiſins de nous ; & cette comparaiſon, ſi elle étoit exactement ſuivie, ſerviroit à faire connoître la différence morale qu'établit entre les nations celle des climats, des uſages & des cultes religieux. Le rapport des proverbes grecs & latins avec les nôtres a auſſi ſon avantage. Il ſera connoître quel étoit à Rome & à Athènes le proverbe qui, dans la même circonſtance, répondoit au nôtre, ſi ces proverbes ſont parens, & à quel degré. Ajoutez à ce plaiſir celui de comparer la nobleſſe de l'un avec la baſſeſſe de l'autre, & quand on le peut faire ſans pédanterie, de jet-

ter dans la converſation, ou dans une lettre, quelques proverbes anciens qui, tout vieux qu'ils ſont, ou plutôt par cette raiſon même, ont ſouvent plus de ſel que ce barbare amas

De proverbes traînés dans les ruiſſeaux des Halles.

Comme cette partie de mon Recueil a une teinte d'érudition, & que cette couleur n'eſt pas amie des gens du monde, j'ai ſouſtrait à leurs regards tout ce qui pourroit les choquer; &, ſi l'on excepte un petit nombre de citations grecques que je n'ai pu détacher du texte, j'ai renvoyé toutes les autres à la fin de l'ouvrage. Il m'en a coûté de traiter ſi impoliment les modeles du bon goût, & de dire au père de la poéſie, *Ibis*, *Homere*, *forâs*. Mais le regne des Lettres grecques eſt malheureuſement paſſé: & ſourd à la réclamation de tant de grands hommes qui ſembloient me dire,

Barbarus hìc ego ſum, quia non intelligor illis;

j'ai jugé néceſſaire une excluſion ſans la-

quelle des milliers d'Albert m'auroient dit comme celui de Molière à Métaphraste :

. . . . . Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble.
Je vous crois *un* grand *Grec*, *un* grand docteur juré ;
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré.
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue & cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher. . . .
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste. . . .
Laissez-*moi* là ces Grecs dont vous voulez parler ;
Eux & mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

Quelques personnes, aussi peu amies du latin que du grec, auroient peutêtre desiré que je leur fisse également grace des citations latines. C'eût été pousser la complaisance trop loin, & mettre en quelque sorte mon Recueil à nud, en le dépouillant encore de cette espece de parure. Ceux qui auront des raisons de murmurer ici contre mon indulgence, seront maîtres de passer les objets de leur déplaisir.

Une chose sur laquelle les suffrages seront, je crois, moins partagés, c'est l'origine de nos anciens usages, que j'ai jointe à un bon nombre de proverbes. Cette partie de mon Ouvrage n'est pas la moins curieuse, comme on peut le voir en parcourant les N^os^, 2, 4, 5, 10, 14, 26, 39, 45, &c. &c.

Il est rare que l'amour-propre des écrivains se montre dans une Préface ; & je serois fâché que, dans celle-ci, l'on attribuât au mien une remarque que je ne peux omettre. Sans quitter donc l'attitude modeste que me commanderoit le sentiment de ma nullité, quand elle ne me seroit pas indiquée par l'usage, j'ose observer que, si un ouvrage de la nature de celui-ci étoit *achevé*, (je prends ce mot dans sa double acception), il seroit du très-petit nombre de ceux qui conviennent à toute espece de lecteurs, sans distinction de sexe, de goût & de pays. Semblable au caméléon, qui prend la couleur de tous les objets qui l'approchent,

il feroit amufant pour les perfonnes gaies, ferieux pour les gens graves, de mife à Paris comme en province. Ce volume n'en étant qu'une foible ébauche, on y chercheroit en vain le même mérite : mais j'ai peine à croire qu'on lui en refufe au moins une partie.

L'homme érudit, dont la vie s'écoule fi vîte, fi délicieufement dans l'étude de l'antiquité, ne pâlit point toujours fur les monumens poudreux des génies qu'elle a produits : il a befoin de quelque délaffement ; & peut-il en trouver un qui foit plus felon fon cœur, que dans ce Recueil, où par fois il rencontrera fes amis de toutes les heures, c'eft-à-dire, les auteurs grecs & latins, & les premiers patriarches de notre littérature ? L'homme du monde, au lieu d'aller chercher à grands frais, dans la nuit des fiecles paffés, un aliment trop fubftantiel pour fon efprit délicat & inappliqué, aime mieux voltiger de fociétés en fociétés, s'y nourrir des fruits légers d'une converfation en-

jouée, ou du ſuc des fleurs recemment écloſes dans les champs inépuiſables de la littérature bleue. Mais ce monde qu'il aime tant, il ne peut y être continuellement; chaque jour lui ramene, matin & ſoir, la dure néceſſité de languir hors de ſon élément, & de ſe retrouver ſeul avec lui-même. Que faire dans une ſi triſte compagnie? Qu'il daigne admettre ces *Matinées* à ſa toilette, ou dans ſon boudoir: peutêtre auront-elles, comme tant de brochures éphémères, la vertu de le garantir de l'ennui, en lui mettant ſous les yeux des objets aſſez conformes à ſon goût, je veux dire, des origines curieuſes, des traits piquans, des applications de proverbes, &c. (Voyez pour ce dernier article les N^os^. 6, 15, 31, 34, 35, 94, 452, &c.) L'habitant de Paris, cette ville riche en tant de raretés que les étrangers viennent admirer de ſi loin, & qu'il connoît à peine de nom, parce qu'il en eſt trop près, puiſera ici quelques connoiſſances relatives au lieu de ſon ſéjour; (Voyez les N^os^. 43, 45, 105, 362, 363,

416, &c.) Enfin ce Recueil peut également compter, hors de la Capitale, des lecteurs bénévoles, puisqu'il y est fait mention, non-seulement de plusieurs provinces, comme la Picardie (Nos. 63, 101, 196, &c.); la Normandie (Nos. 42, 43, 88, 115, &c.) le Maine, la Bourgogne, la Champagne, &c; mais encore un bon nombre de villes ou de bourgs, tels que Beaune, Le Bec, Bourges, Dijon, Orléans, S. Quentin, Rouen, Sens, &c. &c.

La matière sur laquelle j'ai travaillé, est, comme on voit, d'un intérêt assez général: reste à savoir si la forme est aussi louable que le fond. Dans ma carrière, j'avois deux écueils à éviter. C'eût été donner contre l'un, que de recueillir des choses frivoles & inutiles, comme a fait un de nos vieux auteurs, dans ses Recherches de la France. Pour en donner un exemple, il observe gravement que le monosyllabe *phi* étoit à Rome un signe d'admiration; au lieu que chez nous, dit-il, « nous n'en usons qu'aux choses les

» plus ordes & ſales qui ſe préſentent :
» & c'eſt pourquoi nous appelons *Maiſtre*
» *Fiſy* celui qui ſe mesle du meſtier de
» curer nos latrines ». On ſent que cette remarque n'a rien de fort intéreſſant.

L'autre défaut eût été d'admettre des étymologies ridicules, & d'encourir par-là le reproche fait à Ménage, à Paul Mérula, à Pierre Le Loyer, & autres étymologiſtes, dont un Arlequin des boulevards ſe moquoit un jour ſur ſes treteaux, en faiſant venir *Chopinus* de *Plato*. Cet écueil eſt trop viſible pour qu'on ne puiſſe s'en garantir, & je voudrois qu'il m'eût été auſſi facile d'éviter le premier. Dans le froment le mieux criblé, il reſte toujours des grains maigres & des pailles inutiles; & je me croirois fort heureux ſi, dans ce Recueil, le bon dominoit aſſez pour faire pardonner le médiocre & le mauvais qui en ſont inſéparables : car *Aliter non fit, Avite, liber.*

D'ailleurs, où eſt l'ouvrage qui plaiſe

à tout le monde ſans exception ? Ce phénix eſt encore à naître. Pour le produire, il faudroit que le ſentiment du bon fût commun à l'écrivain & à toutes les claſſes de lecteurs. Celui-là, dirigé dans ſon travail par un goût éclairé & ſévère, n'offriroit à ceux-ci que des choſes capables de payer les frais de la lecture, & en ſeroit récompenſé par une approbation univerſelle. Pourquoi donc tant d'écrits n'ont-ils d'autre approbation que celle du Cenſeur ? c'eſt que le plus ſouvent ils ont été compoſés en l'abſence du goût & des graces. D'un autre côté, quand un ouvrage ſeroit achevé au point que l'œil de Momus n'y trouvât rien à reprendre, il y auroit toujours des perſonnes aſſez bizarres pour en déſapprouver les plus beaux endroits :

Selon ſon appétit, le monde ſe repaiſt ;
Qui fait qu'on trouve bon ſeulement ce qui plaiſt. *Regnier.*

Les choſes neuves ne manquent jamais d'être bien accueillies ; & malheureuſement plus d'un Savant ne trouvera ici que

des réminiſcences. Mais pour un lecteur à qui l'on n'apprend rien, il y en a vingt que l'on inſtruit : encore le premier, tout habile que je le ſuppoſe, ne ſera-t-il pas fâché de voir raſſemblés en un corps mille traits analogues, diſperſés auparavant dans autant de volumes où ils étoient introuvables.

Je n'ai pas été peu embarraſſé ſur l'ordre dans lequel je rangerois mes matières. Les jetter au hazard, c'étoit former un cahos, un labyrinthe inextricable ; les placer ſuivant l'ordre des ſujets, c'étoit renoncer à la variété, & maladroitement provoquer l'ennui des lecteurs. Voici le plan auquel je me ſuis arrêté. J'ai diviſé les Proverbes en ſix claſſes. La première eſt deſtinée à ceux qui préſentent une ſentence, un dicton, en un mot, un ſens parfait. Les cinq autres renferment les expreſſions proverbiales, familières, &c., que j'ai ainſi diſtribuées.

2°. Expreſſions proverbiales, &c., qui conſiſtent en un ſeul mot.

3°. Celles qui commencent par un infinitif.

4°. Celles qui commencent par un substantif ou un adjectif.

5°. Celles qui forment une phrase complette.

6°. Celles qui consistent dans un adverbe, un membre de phrase, &c.

Le corps de l'Ouvrage est divisé par Centuries. Dans quelques-unes, on ne verra que des Proverbes de la même classe, & d'autres présenteront un mélange de toutes les classes, dont la division sera exactement observée dans la Table des Matiéres. Au moyen de cette Table, on trouvera sans peine le proverbe dont on aura besoin.

J'ai consacré les dernières Centuries à des proverbes grecs & latins : c'est, selon moi, la fleur de ceux qui ont été rassemblés par les Parémiographes mo-

dernes. Je devois cet hommage aux amis de l'Antiquité, & je le leur fais dans la confiance qu'ils voudront bien l'agréer.

A la suite de ces fleurs que tant de siecles n'ont pu faner, j'ai mis, sous le nom d'*Opuscules*, quelques bagatelles échappées à ma plume. C'est un acte de paternité pour lequel je n'ose réclamer une indulgence que sans doute il ne mérite pas : j'observerai seulement que ces *Opuscules* se réduisent à un très-petit nombre de pages ; & si le lecteur craint de les trouver encore trop volumineux, je lui dirai, non pas comme Martial : *Lege pauca, libellus erit* ; mais, *Nil lege, nullus erit.*

Il me reste à dire deux mots sur le Titre de mon Recueil. Cet Ouvrage ayant été fait à *Sens*, & ma santé ne me permettant de travailler que le *matin*, j'ai cru pouvoir l'intituler *Matinées Sénonoises.* Ce titre simple & vrai (1) a déplu à un de mes

(1) Si le Public daigne agréer ce Recueil, je me pro-

amis, qui vouloit me le faire supprimer, en m'alléguant pour raison que tout ce qui vient de la Province, est mal reçu de la Capitale, & qu'un chef-d'œuvre même, fait hors des barrières de Paris, ne feroit pas fortune dans cette ville, si l'on ne cachoit avec soin la honte de son origine.

Cette observation ne m'a point persuadé. Pourquoi, en effet, un livre rougiroit-il du lieu de sa naissance? S'il est bon, il honorera sa patrie, & le nom de celle-ci, quelle qu'elle soit, ne lui peut rien ôter de son mérite: s'il est mauvais, la suppression de son origine ne le rendra pas meilleur. Et puis, que faut-il donc pour faire un ouvrage passable, dans le genre de celui-ci? Des yeux & une plume. Certes! la Province seroit bien disgraciée des Muses, si Paris avoit le privilege exclusif de faire en littérature un bon usage

---

pose d'en justifier davantage le titre, en insérant à la fin d'un second volume, une notice pour servir à l'Histoire du Sénonois.

de ces deux inſtrumens. J'ai donc perſiſté à conſerver mon Titre, & je n'ai pas voulu mentir au Public dès la première page. Cette petite ſupercherie eût été un aveu de ma foibleſſe; & quand on court le riſque de l'impreſſion, on doit avoir quelque bonne idée de ſon ouvrage, fût-il d'ailleurs la plus miſérable de toutes les rapſodies. Au ciel ne plaiſe que le mien ſoit qualifié de la ſorte, & qu'un lecteur impartial, fâché de lui avoir conſacré quelques momens de loiſir, le rejette avec dédain, en lui diſant: *Poteras tutior eſſe domî* !

MATINÉES SÉNONOISES, OU PROVERBES FRANÇOIS, &c.

ESSAI PRÉLIMINAIRE SUR LES PROVERBES.

De toutes les branches de Littérature, il n'en eſt pas qui ſoit aujourd'hui plus négligée, que celle qui a les Proverbes pour objet. Cette indifférence eſt d'autant plus étonnante que, depuis trente ans, il n'y a pas de genre ſi mince, ſi futile, qui n'ait exercé la plume de quelque homme de lettres. Les Charades elles-mêmes ſe glorifient d'avoir leur écrivain : & les Proverbes reſtent enſevelis dans d'énormes *in-folio*, ſans que perſonne en ait fait encore la matière d'un ouvrage intéreſſant !.... Seroient-ils donc plus mépriſables que les Charades ?

Je sais que, dans le siecle dernier, ils furent frappés d'anathême, par ceux qui contribuèrent à la perfection de la Langue. Vaugelas ne les aimoit pas; d'Ablancourt les a jugés indignes de passer du texte de Lucien dans sa traduction; Nicole dit qu'ils sont avec grand sujet méprisés en notre langue, parce qu'il y a une très-grande bassesse dans ceux dont le peuple se sert; le P. Bouhours les compare à ces habits antiques, qui sont dans les gardes-meubles des grandes Maisons, & qui ne servent jamais, ou qui ne servent tout au plus qu'à des mascarades ou à des ballets. Ces jugemens sont rigoureux; les tribunaux dont ils sont émanés les rendent imposans: mais justifient-ils le mépris qu'on a généralement pour les objets qu'ils condamnent? En attendant que j'examine si ce mépris a tourné à l'avantage de notre langue, j'ose avancer qu'il n'est peut-être pas de connoissance où le plaisir & l'utilité soient plus constamment réunis, que celle des Proverbes: le lecteur en conviendra sans peine, s'il veut me lire sans prévention.

Par Proverbes, je n'entends point ces expressions basses, dépourvues de sel, de graces, de tout intérêt, en un mot, & justement vouées à la boue dans laquelle elles sont nées. La définition qu'en donne Erasme, en fait concevoir une idée plus noble. Le Proverbe est, dit-il, *Celebre*

dictum, scitâ quâdam novitate insigne; un mot célebre, (c'est-à-dire, qui est dans toutes les bouches), & recommandable par une forme piquante. Cette définition annonce-t-elle quelque chose de méprisable, de puéril? & ne doit-elle pas d'avance, sinon nous réconcilier avec les Proverbes, au moins nous disposer en leur faveur? Avant de l'expliquer, distinguons deux sortes de Proverbes: l'un proprement dit, & c'est celui qui renferme dans une phrase complete, une vérité relative aux moeurs, aux arts, à la santé, &c. Le Proverbe improprement dit n'est souvent qu'une simple expression.

D'apres cette division, on auroit tort de confondre le Proverbe avec la Sentence. Ils peuvent faire corps ensemble, mais ils sont aussi très-séparables. Le Proverbe n'est pas toujours une Sentence, & réciproquement. *Ne confiez pas une épée à un enfant*: voilà tout à la fois un Proverbe & une Sentence cachés sous le voile de l'allégorie. *Je navige dans le port*, est un Proverbe qui n'a rien de sentencieux; comme ce vers d'Ovide,

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit,

est une Sentence qui n'a rien de proverbial. Quelquefois la même pensée se trouve dans la Sentence & dans le Proverbe, sans que la première ait le caractère du second. Tel est ce vers d'Ovide,

Tranquillas etiam naufragus horret aquas,

qui préſente la même penſée que notre Proverbe, *Chat échaudé craint l'eau froide.*

Il faut raiſonner de même par rapport à l'Apophtegme, ou, dit notable de quelque perſonne illuſtre. *La femme de Céſar ne doit pas même être ſoupçonnée*, eſt un mot plein de ſens qu'on peut appliquer dans l'occaſion; mais il n'a pas été d'un uſage aſſez commun pour devenir Proverbe. Au contraire, le mot rapporté par Plutarque: *Qui ſemetipſum non habet, Samum petit*, « Il ne peut diſ- » poſer de lui-même, & il demande Samos », eſt à la fois Apophtegme & Proverbe. Appliqué d'abord aux Athéniens qui, livrant leur ville aux vainqueurs, demandèrent qu'on leur laiſsât au moins Samos, il paſſa enſuite à ceux qui font des demandes abſurdes, ou qui négligent les choſes les plus importantes pour s'occuper de bagatelles.

Le Proverbe, d'après la définition d'Eraſme, renferme deux qualités eſſentielles, que cet auteur appelle *celebritas* & *novitas*. Ces deux termes, plus aiſés à entendre qu'à traduire littéralement, répondent à-peu-près à ce que nous entendons par fréquent uſage, (que j'appellerai *célébrité*,) & par *intérêt* en littérrature.

Quelles ſont les cauſes de la célébrité des Pro-

verbes ? c'eſt-à-dire, comment un mot, une expreſſion ont-ils pu paſſer de bouche en bouche, & par-là s'éterniſer ſous le nom de Proverbe ? Sans doute il ſeroit très-curieux de connoître quels ont été les auteurs de tous les Proverbes ; comment tant de Sentences, de Dictons ou de ſimples expreſſions ont acquis cette vogue univerſelle, qui les a introduits dans le langage habituel du peuple même. Mais cette connoiſſance étant impoſſible, contentons-nous, pour le préſent, de rechercher les ſources générales des Proverbes. Pour ne parler d'abord que de ceux de notre langue, il eſt probable que beaucoup d'entr'eux doivent leur naiſſance à nos vieux poëtes ; & ce qui m'induit à le croire, c'eſt que la plupart de ces Proverbes ſont rimés. Des perſonnes recommandables par le rang, par l'âge, par le ſavoir ou l'expérience, peuvent en avoir inventé d'autres : ceux qui les ont entendus, frappés de la juſteſſe de la penſée & de la nouveauté de l'expreſſion, les auront répétés dans la même occaſion ; & cette fréquente & continuelle répétition aura enfin donné à ces dits le caractère proverbial.

Il y a plus : je ne crois pas que tant de dictons, aujourd'hui abandonnés aux carrefours par les gens honnêtes, ſoient tous nés dans la fange où ils croupiſſent. Les peuples qui doivent aux lettres la politeſſe qui les diſtingue, étoient avant

elles aussi simples, aussi grossiers que ceux chez qui elles n'ont jamais paru : & dans ce regne de la nature inculte, la différence morale n'étoit pas grande entre le roi & son dernier sujet. On regarde comme fabuleux ce qu'on nous raconte des siecles Homériques ; que les femmes de la plus haute distinction s'occupoient à coudre, à filer, à veiller aux détails domestiques ; que Nausicaa, jeune princesse, & fille du roi opulent des Phéaciens, alloit avec ses femmes à une fontaine pour y laver les vêtemens de toute la famille ; qu'Agamemnon, ce généralissime des Grecs, selloit lui-même son cheval, & remplissoit plusieurs autres fonctions dont l'idée seule révolteroit la délicatesse de nos petits-maîtres. Tel étoit pourtant à-peu-près le genre de vie de nos ancêtres. La plus petite de nos bourgeoises éclateroit de rire, si on lui disoit qu'une de nos reines alloit dans ses offices, & savoit le nombre des denrées qui y étoient : le fait n'en est pas moins certain. « Je me suis apperçue, disoit un jour la reine Frédégonde, qu'on a volé dans nos celliers plusieurs jambons (1) ».

---

(1) Parmi les occupations domestiques, communes aux femmes de tous les rangs, celles qui consistoient à manier l'aiguille & le fuseau, finirent chez les grands par avoir la religion pour objet. Telle princesse, dont les aïeules avoient travaillé leurs propres vêtemens, ne

Si, dans ces premiers siecles de la monarchie, les grands étoient si peu distingués du peuple pour la vie commune, il est à croire qu'ils n'en différoient pas plus du côté du langage. Cela posé, pourquoi tel Proverbe, qu'on rougiroit aujourd'hui de citer dans une société honnête, auroit-il été exclus de celle des grands? Il est même vraisemblable que plusieurs de ces dictons, si méprisés maintenant, sont nés au milieu de la Cour, ou dans la maison de quelque puissant seigneur. Autrefois on ignoroit l'art de creuser une pensée: cette sécheresse d'idées étoit plus propre à enfanter des proverbes, que la stérile fécondité de nos jours (1). On en

---

tint plus l'aiguille que pour broder les ornemens d'église. Il y a peu de sacristies considérables, qui n'aient quelques chasubles brodées par des mains royales; & notre dernière Reine, la digne fille de Stanislas le Bienfaisant, consacroit ses momens de loisir à cette noble & pieuse occupation.

(1) La même cause, à laquelle j'attribue une partie de nos proverbes, est, selon moi, ce qui les soutient aujourd'hui. Ils sont journellement dans la bouche du peuple. Il n'en fait usage que parce que son esprit, en quelque sorte trop matériel pour réfléchir sur les objets abstraits & spirituels, reste comme enchaîné aux premiers principes, & saisit à peine les conséquences qui en résultent prochainement. Essayez de raisonner avec un homme sans étude; il ne vous répondra que par des axiômes triviaux

penſoit plus juſte : l'eſprit ne, conſidérant un objet que ſous ſes principales faces, n'étoit pas diſtrait par une foule d'idées ſecondaires & paraſites, qui, fruit d'une imagination déréglée par une méditation trop profonde, nous cachent trop ſouvent la vérité. Auſſi la ſaiſiſſoit-on plus sûrement : on parloit peu, & l'on s'exprimoit par des ſentences courtes, & toujours empreintes du ſceau de la vérité. Ces ſentences, recueillies par ceux qui les entendoient, acquéroient de la *célébrité* en raiſon du rang, de l'expérience, de l'âge de la perſonne qui les avoit produites.

Telles ſont, je crois, les cauſes d'un bon nombre de proverbes françois. Nous en reconnoîtrons de moins générales parmi les ſources qu'Eraſme aſſigne à ceux des Anciens, & qui ſont :

---

ou par des proverbes. C'eſt ce qu'on remarque tous les jours dans le commerage des femmes du peuple. Loin d'approfondir l'objet dont elles s'entretiennent, elles ne l'effleurent pas même, & leur eſprit inculte & groſſier ne fait que ramper autour de ſa ſuperficie. La plupart de nos proverbes doivent leur conſervation à cette pénurie d'idées. Exclus de preſque tous les genres de littérature, employés très-rarement dans les cercles des gens inſtruits, ils ſe perdroient bientôt, ſi le peuple avoit l'habitude & le tems de réfléchir, & qu'il pût les remplacer par des penſées tirées des entrailles des choſes qui ſont le ſujet de ſes entretiens.

1°. Les oracles des Dieux. Les réponſes qu'ils rendoient par la bouche de leurs prêtres, paſſoient pour infaillibles, & très-ſouvent devenoient proverbes. Telle eſt la ſuivante : *Summum cape, & medium habebis*, dont on verra l'explication dans le corps de cet ouvrage.

2°. Les mots des Sages. L'antiquité les a reçus & célébrés comme autant d'oracles. Tel eſt celui-ci : Δυσκολα τα καλα ; *Ardua quæ pulchra.* Tels ſont encore les ſymboles de Pythagore, qu'Eraſme met au rang des proverbes. Voyez les N^os^. 212, 271 & 409.

3°. Les écrits des Poëtes très-anciens, comme Homère, Pindare, Sapho. Ils ſont pleins de penſées vraies & d'expreſſions vives, qui paſsèrent dans le diſcours familier. Les vers ſe chantoient autrefois dans les repas ; ce qu'ils avoient de plus ſaillant n'échappoit pas aux convives, qui en faiſoient enſuite des applications dans les ſociétés où ils ſe trouvoient : ces applications ſenties & répétées finiſſoient par devenir autant de proverbes.

4°. Les Pieces dramatiques, ſur-tout les Comédies. Si Thalie emprunte du peuple quantité d'expreſſions, en récompenſe elle lui en crée d'autres qu'il adopte & cite par forme de proverbes. Combien n'en devons-nous pas à notre Molière ? C'eſt de lui que nous viennent celles-ci : *Qu'alloit-il faire dans cette galère ? — Rengaîner un compliment* ; &

plusieurs autres que j'omets pour revenir aux Anciens. Erasme qui a recueilli & commenté plus de cinq mille de leurs proverbes, convient que cette moisson n'est qu'une très-foible partie de celle qu'il auroit faite, s'il avoit pu parcourir toutes les productions des scènes Grecque & Romaine. Mais le tems a fait disparoître ces dépôts inestimables de tant de proverbes. Les deux Comédies des Grecs sont entièrement perdues, à l'exception de onze Pieces du théâtre d'Aristophane. On connoît à peine le nom de quelques tragédies Romaines, & l'on n'a sauvé que celles de Séneque, qui assurément ne sont pas les meilleures. La perte de tant d'écrits précieux seroit ici moins à regretter, si l'on avoit les proverbes qu'en ont extrait Aristote, Chrysippe, Cléarque, Didyme, Tarrhée, & plusieurs autres. De ces recueils & des commentaires qui les rendoient si curieux, il ne nous reste pas le moindre fragment. Toute notre richesse en proverbes anciens est due à des écrivains postérieurs, Zenobius, Diogénien, Suidas, dont les compilations dépourvues de goût & de critique sont encore mutilées en bien des endroits. Méritent-ils des reproches, pour avoir extrait si peu d'articles, & les avoir présentés d'une manière si seche, eux qui étoient à des sources si pures & si fécondes; ou notre reconnoissance, de ce qu'ils nous ont transmis quelques foibles lambeaux de l'antiquité? C'est une question, dit Erasme,

que je n'ai pas encore décidée. Mais quelqu'un leur attribuera peut-être la perte des originaux que leurs épitomes ont fait négliger, & croira, non sans fondement, que s'ils n'avoient point porté une main téméraire & presque sacrilege sur les Commentaires de Didyme, de Tharrée & d'autres célebres Parémiographes, au lieu d'abrégés informes qui laissent au lecteur toute sa soif, il pourroit aller l'étancher à la source même (1).

5°. La Mythologie. Elle a fourni un nombre infini d'expressions proverbiales, telles que : *C'est un tonneau sans fond*, tiré de la fable des Danaïdes ; *C'est la toile de Pénélope. — Plus belle que Vénus. — C'est un Protée. — Tomber de Charybde en Scylla*, &c.

6°. L'Apologue ; comme : *Jetter le manche après la cognée. — Réchauffer un serpent dans son sein*, &c.

---

(1) *Supersunt igitur nobis recentiores quidam, ut indiligentes nulloque delectu, ita jejuni quoque mutilique, velut Zenobius, Diogenianus, Suidas. Quibus haud dum constitui malam-ne gratiam debeamus, qui ex tam absolutis copiosissque autoribus tam paucula quædam, tamque nuda nobis tradiderint ; an bonam, quòd illorum studio qualiacumque fragmenta vetustatis ad nos permanarint. Nisi si quis id etiam eorum epitomis acceptum ferat, quòd illi neglecti perierunt. Quemadmodum Latini quidam Livii interitum Floro, Trogi Pompeii Justino solent imputare : neque id prorsùs abs re, meâ quidem sententiâ.* Erasm. Adag.

7°. L'Hiſtoire. Nombre de proverbes ont rapport à un trait d'hiſtoire, comme celui-ci : *Vin verſé n'eſt pas avalé*; lequel rappelle le genre de mort qui enleva Ancée, roi de Samos. L'hiſtoire offre encore quantité de perſonnages, dont les noms ont paſſé en proverbe. Ainſi l'on dit d'un envieux, *C'eſt un Zoïle*; d'un critique ſévère, *C'eſt un Ariſtarque*; d'une femme chaſte, *C'eſt une Veſtale*, &c. Certains proverbes viennent à l'appui de quelques faits hiſtoriques, & ſont cités comme preuves de la vérité de ces faits : en ſorte, dit Eraſme, qu'un événement dont ni le marbre, ni le bronze, ni les Lettres mêmes n'ont pu conſerver le ſouvenir, échappe à l'oubli par le bienfait d'un proverbe. Pluſieurs uſages très-anciens, & dont il ne reſte plus le moindre veſtige, doivent le même ſervice à des proverbes qu'ils ont fait naitre, & qui, en leur ſurvivant, atteſtent qu'ils ont exiſté : de même que les coquillages marins, ſemés dans les contrées méditerranées, ſont des reliques du déluge.

8°. Une répartie courte & vive, comme ce beau mot de Tibère, *Il faut tondre ſes brebis, & non les écorcher*; la réponſe d'Amyot, *L'appétit vient en mangeant*, &c.

9°. Les Arts. Ces expreſſions : *Avoir le vent en pouppe*; — *Faire naufrage au port*; — *Selon le vent, la voile*, &c., viennent de la navigation; & celles-ci : *Baiſſer la lance*; — *Se battre en retraite*, &c., ſont

de l'art militaire : prises allégoriquement, elles sont devenues proverbiales. La vénerie nous a donné une infinité de proverbes, qui prouvent le goût particulier de nos ancêtres pour la chasse. Tels sont ceux-ci : *De toute taille, bons lévriers* ; — *Bon chien chasse de race*, &c. Sur quoi l'on observera que le caractère ou le goût distinctif d'une nation, d'une province, ou même d'une ville, & le genre d'occupation auquel on s'y livroit autrefois, se connoissent à l'espece de proverbes qui y dominent encore.... Les arts méchaniques mêmes sont une source de proverbes, & ont par-là contribué à la richesse des langues. Pour n'en citer qu'un, la serrurerie nous a donné : *Mettre les fers au feu* ; — *Battre toujours la même enclume*, &c.

10°. Les gestes du corps. Nous avons dans notre langue, *Demeurer les bras croisés* ; — *Donner le croc en jambe*, &c.

11°. Les êtres animés. Erasme met la femme à la tête de cette classe, & cite le proverbe : *Muliere loquacior*. Vient ensuite une kirielle de proverbes tirés des différens animaux, quadrupedes, oiseaux & poissons. En voici quelques-uns : *Lepore timidior* ; — *Sue indoctior* ; — *Asello stolidior* ; — *Albo corvo rarior* ; — *Lusciniâ vocalior* ; — *Pisce sanior* ; — *Anguillâ magis lubricus*, &c. Notre langue a adopté la plupart de ces expressions, & en a, dans cette espece, un grand nombre d'autres qui lui sont

particulières. Presque pas un animal, domestique ou sauvage, qui ne lui ait en cela payé un tribut plus ou moins considérable. On en trouve la preuve dans le Dictionnaire des Proverbes, dont je tirerai les exemples suivans : *Emporter le chat*; — *Prendre la chevre*; — *Rompre les chiens*; — *Lever le lievre*; — *Siffler la linote*; — *Prendre la mouche*; — *Ferrer la mule*; — *Ecorcher le renard.*

12°. Le caractère distinctif des nations. On a, de tout tems, attribué à chaque peuple une qualité dominante & générale. Ainsi les anciens attribuoient aux Carthaginois la perfidie, *Pœno perfidior*; aux Scythes la grossièreté, *Scythâ asperior*; l'ivrognerie aux Thraces, *Thracibus bibacior*; la stupidité aux Arcadiens, *Arcade stolidior*; la richesse aux Arabes, *Arabibus ditior*, &c. Chez nous, on dit d'un homme qui exige durement ce qui lui est dû : *C'est un Arabe*; d'un usurier, *C'est un Juif*; d'un homme qui manque à sa parole, *C'est un Normand.* Nous disons encore : *Fier comme un Ecossois*; — *Fort comme un Turc*; — *Querelle d'Allemand*, &c.

13°. Les différens états de la vie. Les anciens disoient : *Milite gloriosior*; — *Areopagitâ tristior*; — *Cynædo mollior*, &c. Nous avons mille expressions pareilles : *Gras comme un Moine*; — *Hardi comme un Page*; — *Il ment comme un arracheur de dents*, &c.

La seconde qualité du Proverbe est tout ce qui

contribue à le rendre intéressant, *Novitas*. Je mets avant tout la vérité, fondement essentiel de tout intérêt :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

On peut appliquer ce vers au proverbe, comme à tous les genres de littérature. Le Proverbe proprement dit doit être le résultat d'une réflexion solide, le produit de l'expérience, en un mot, l'interprete d'une vérité incontestable. Aussi dit-on en proverbe, que *les Proverbes ne mentent pas*. Si quelques-uns paroissent porter à faux, c'est le plus souvent par l'abus qu'en font ceux qui les emploient sans les entendre.

A la vérité je joins la précision. Un proverbe renfermé dans deux ou trois mots est d'un prix inestimable. La pensée, resserrée dans un cercle étroit, en acquiert plus de force & de vivacité ; & quand on l'applique à propos, c'est un trait de lumière qui se répand sur tout le discours, porte le plaisir de la surprise jusqu'au fond de l'ame, & fait chérir la main d'où il est parti. Notre langue, que l'on accuse d'être si verbeuse, n'a rien à envier en cela aux autres idiômes ; & si j'avois à la justifier du défaut de précision, c'est dans les proverbes que je prendrois mes moyens de défense. Elle en a un grand nombre d'une précision étonnante. Le lecteur me saura gré de lui donner, par quelques citations,

un avant-goût du plaisir qui l'attend à quelques pages d'ici. Quoi de plus concis que les proverbes suivans : *Paix & peu* ; — *Tout ou rien* ; — *Qui doit a tort* ; — *Qui a compagnon, a maître* ; — *A bon chat, bon rat* ; — *A bon payeur, bon marché*, — *Qui femme a, noise a* ; — *Mieux vaut regle que rente* ; — *Enfans & sots sont devins* ; — *Mal soupe, qui tout dîne* ; — *Peu & bon*, &c. Peut-on dire plus de choses en moins de mots, & parla-t-on jamais avec plus de précision à Rome, à Athènes, même à Lacédémone ?

La rime peut encore être regardée comme une des causes de l'intérêt dont nous parlons. Aussi quand un proverbe est un peu long, ou composé de deux membres qui correspondent l'un à l'autre, il est presque toujours rimé dans notre langue, & dans quelques idiômes modernes, comme l'Espagnol & l'Italien : ce qui prouve ce que j'ai déja dit, que beaucoup de proverbes sont tirés des poëtes. La rime leur donne de la grace, & les imprime plus aisément dans la mémoire. Citons quelques exemples. *A père amasseur, ... fils gaspilleur.* — *A grasse cuisine, ... pauvreté voisine.* — *Qui tard veut, ... ne veut.* — *A bâtir trop se hâte, ... qui commence à bourse plate.* — *Mieux vaut dire, veux-tu du mien ? ... que dire, donne-moi du tien.*

La rime se trouve même dans des proverbes d'une proposition simple ; comme : *Affection, aveugle raison.*

raison. — *Ami de table est variable.* — *Expérience est grand' science*, &c.

Les anciens, sans employer la rime aussi fréquemment que nous, n'ont pas laissé d'en faire quelquefois usage, & ceux de leurs proverbes où elle se trouve, ne sont pas les moins bons. On sait que les adages fabriqués en latin depuis la chûte de l'empire Romain, sont presque tous rimés.

Ce qui donne encore de l'intérêt au proverbe, c'est, 1°. Ce qu'Erasme appelle la chose même qui en fait le fond, *res ipsa.* Tel est le proverbe grec, *Larmes de Crocodile.* Ces deux mots semblent s'exclure, en exprimant des objets disparates; & la réunion de ces objets plaît à l'esprit qui sent la justesse de l'application de l'un à l'autre, & de tous deux à un troisième.

2°. L'ancienneté. Elle donne à un proverbe un éclat nouveau pour ceux dont il n'a frappé les oreilles que rarement. A ce proverbe si rebattu, *Chat échaudé craint l'eau froide*, je préférerois celui-ci, tel qu'on le lit dans Guillaume de Lorris: *Eschaudé doit chaleur doubter.* Ici la pensée n'est plus si riche; mais le fond en est le même, & ce vêtement antique sous lequel elle se montre, la rajeunit en quelque sorte, & lui donne je ne sais quoi de gracieux, que l'usage habituel a fait perdre à l'autre proverbe.

3°. Une allusion à quelque trait d'histoire. Telle est chez nous l'expression, *Coup de Jarnac*, & chez

les anciens, le proverbe, *Lemnium malum*, pour *ingens malum.* Voy. No. 37.

4°. La hardiesse ou la symétrie de l'expression. Cette phrase, *In vino veritas*, présente un tour hardi, & plus proverbial que cette pensée simple: *L'homme ivre dit tout ce qu'il pense.* Il y a de même dans ce proverbe, *Il vaut mieux tendre la main que le cou*, une symétrie, ou si l'on veut, un jeu d'expressions qui flatte plus que cette phrase triviale, *Il vaut mieux en demander que d'en prendre.* Ce dernier proverbe dit moins que l'autre; & ce qu'il dit, il le dit plus mal.

5°. Certaines Figures. De toutes les formes proverbiales, celle-ci est sans contredit la plus ordinaire. L'allégorie sur-tout est si naturelle au proverbe, que Donat & Diomede la lui croient essentielle. De la définition qu'ils donnent du proverbe, il résulte qu'il doit renfermer quelque chose de sentencieux sous un voile plus ou moins transparent. En quoi ils se trompent: car nombre de proverbes s'énoncent sans aucune figure; tel est celui-ci, *Rien de trop.* Et combien en est-il qui n'ont rien de sentencieux, comme je l'ai fait voir, rien conséquemment de relatif à la vie morale! Avouons cependant qu'un très-grand nombre de proverbes renferment une métaphore, & que les meilleurs sont ceux qui, à l'agrément de la figure, joignent l'utilité de la sentence. Nous allons parcourir les principales figures qui les modifient.

I. La Métaphore. Tel eſt ce proverbe latin : *Res eſt in vado*, lequel répond à notre expreſſion baſſe, *L'affaire eſt dans le ſac*. Les métaphores proverbiales ſont innombrables dans toutes les langues. On en jugera par celles qu'ont fourni les oiſeaux. En voici un exemple tiré d'une comédie d'Ariſtophane, intitulée *Les Oiſeaux*.

On ne reſpire plus que les mœurs des oiſeaux....
Sur ces modeles nouveaux
Se reglent geſte & parole.
On *déniche* de grand matin ;
On *plume*, autant qu'on peut, ſon plus proche voiſin ;
On va *graiſſer la patte* à quelque Commiſſaire.
On *fait le pied de grue*, au lieu de s'ennuyer ;
On *tire l'aile* pour payer.
Et l'on *fait le plongeon*, lorſqu'il eſt néceſſaire.

On voit par cette traduction, que toutes ces métaphores ſont reçues dans notre langue. Les oiſeaux lui en ont encore donné bien d'autres, comme : *Cet homme ne bat plus que d'une aile*, pour dire que ſon crédit, ſon bien eſt diminué. — *On lui a rogné les ailes* ; pour dire, on a retranché de ſon autorité. (Les Latins diſent dans le même ſens, *Pennas incidere* ; & Ciceron, liv. 4. des Lettres à Atticus, dit allégoriquement : *Qui pennas mihi inciderunt, nolunt eaſdem renaſci.*), — *Il en a dans l'aile*, alluſion à l'état d'un oiſeau bleſſé à l'aile, & qui ne peut plus voler ; pour dire, qu'il eſt arrivé à un homme

quelque accident facheux, quelque contretems. Nous disons encore allégoriquement, *Plumer la poule*, pour dire, gagner beaucoup avec quelqu'un, lui tirer de l'argent : ce qui revient à la métaphore précédente, *Plumer un homme.*

II. L'Allégorie, qui n'est qu'une métaphore continuée. Les Grecs disoient d'un homme trompé dans son attente : Λυκος εχανε, *Lupus hiat.* Cette expression allégorique est rendue à-peu-près par notre métaphore basse, *Il est resté la gueule morte.* Nous abondons en allégories ; comme, *Il ne faut pas mettre le doigt entre le bois & l'écorce* ; pour dire, il ne faut pas trop s'ingérer dans les démêlés entre proches, tels que mari & femme, frère & sœur. — *Qui craint les feuilles, n'aille point au bois* ; pour dire, qui craint le péril, ne doit point aller où il y en a sûrement. *&c.*

III. L'Hyperbole. Elle outre-passe la vérité, pour y arriver ; comme lorsqu'on dit d'un homme malheureux à qui rien ne réussit, qu'*Il se noieroit dans son crachat.* Cette figure, très-commune dans les proverbes, s'y énonce de différentes façons. D'abord par dénomination ; comme quand on dit d'une personne riche, *C'est un Crésus* ; d'une voix forte, *C'est une voix de Stentor.* Quelquefois on donne à un homme le nom de la qualité qui domine en lui : les Latins appeloient un scélérat, *Scelus* ; un homme déshonoré & flétri, *Dedecus*, ou *Labes* ; celui dont le

commerce étoit dangereux, *Pestis*. Nous disons de ce dernier : *C'est une peste.*

Secondement, par comparaison. Les Anciens ajoutoient par-là à l'espece d'hyperbole précédente. Chez eux, le méchant étoit *Nequitiâ nequior*; le bavard, *Loquacitate loquacior*. Catulle appelle un homme d'un grand appétit, *Pater esuritionum.*

Enfin par similitude. Telles sont ces manières de parler : *Melle dulcior*; *Nive candidior*; *Spongiâ bibacior*; *Rubo arefacto præfractior*; *Crambe recoctâ molestior*; *Floralibus licentiosior.* Cette sorte d'hyperbole nous est très-ordinaire. Nous disons sans cesse : *Plus doux que le miel*; *Plus blanc que neige*, &c.

IV. L'Antithèse. Cette figure agréable fait le sel d'un grand nombre de nos proverbes; en voici quelques exemples : *Bon pays, mauvais chemin.* — *Grand prometteur, petit donneur.* — *Grasse cuisine, maigre testament.* — *Longue langue, courte main.* — *Froides mains, chaudes amours*, &c.

V. L'Equivoque. Elle n'est pas toujours heureuse en proverbes. Quoi de plus insipide que celle-ci : *Les jours de jeûne, il est fête au palais ?* Cette figure a pourtant donné lieu à des expressions plaisantes; comme lorsqu'on dit d'un homme obligé de vendre ses meubles pour vivre, qu'*Il vit de ménage*; & de celui qui a épousé une femme laide, qu'*Il l'a manquée belle.*

VI. Le jeu de mots. On en trouve d'excellens

dans toutes les langues. Tel eſt ce proverbe grec ; à l'occaſion d'un ouvrage critiqué, Μωμησέται τις μαλλον ἢ μιμησέται. On voit ici le jeu de mots & la rime, deux qualités intraduiſibles. Voici le même proverbe en latin : *Carpet aliquis citiùs quàm imitabitur.* C'eſt bien la penſée du grec ; mais où en eſt le ſel & l'agrément ? A ce ſujet, j'obſerverai avec Eraſme, que la plupart des proverbes ont cela de particulier, qu'ils veulent être énoncés dans la langue où ils ſont nés, & que paſſant dans un idiôme étranger, ils perdent beaucoup de leur prix : en cela bien différens de certains vins, qui s'améliorent par l'exportation, & n'acquièrent de la ſaveur & de la légèreté qu'en paſſant d'un hémiſphère dans l'autre (1).

Il ſeroit aiſé de prouver par mille proverbes françois la juſteſſe de cette obſervation, & la richeſſe de notre langue en jeux de mots. Quelques exemples ſuffiront. *Patience paſſe ſcience* ; — *Envie eſt toujours en vie* ; — *Mieux vaut ſavoir qu'avoir* ; — *Il vaut mieux gliſſer du pied que de la langue.* Ce dernier proverbe approche du latin, *Satiùs eſt equo labi quàm linguâ*, mot-à-mot, *Il vaut mieux tomber de cheval que de la langue* : on voit que le

(1) Je dois cette comparaiſon à celle-ci d'Eraſme : *Quemadmodum ſunt & vina quædam, quæ recuſent exportari, nec germanam ſaporis gratiam obtineant, niſi in iis locis in quibus proveniunt.* Er. Adag.

françois, toujours timide, a adouci la hardiesse de l'expression latine. Tous nos jeux de mots ne sont pas du mérite des précédens. Nous en avons de si recherchés, qu'on peut à peine les entendre; comme ceux-ci, de Gabriel Meurier. *Argent ard gent*; —— *Qui art a, partout part a*; —— *Après poisson, noix en poids sont*, c'est-à-dire, en estime (1). Cette explication est de l'auteur. Les deux autres proverbes auroient également besoin de commentaires: quel sens offrent-ils à l'esprit qui les entend prononcer? aucun; & c'est une preuve qu'ils ne valent rien: un proverbe est indigne de son nom, quand il faut le lire & l'étudier pour le comprendre.

Après avoir montré les sources des proverbes, & les formes dont ils sont susceptibles, je pourrois indiquer avec Erasme les moyens d'en varier l'usage, de manière à produire le même proverbe sous différentes formes. Mais comme ces préceptes n'ont rapport qu'aux proverbes des anciens, je n'en extrairai que deux ou trois qui pourront s'appliquer aux nôtres.

Le même proverbe est quelquefois susceptible de plusieurs sens: pris dans un sens éloigné, il a souvent plus de grace, que dans sa première signifi-

(*) C'est le sentiment de l'Ecole de Salerne, qui en permettant l'usage, défend l'abus:

Post pisces nux sit, post carnes caseus adsit.
Unica nux prodest, nocet altera, tertia mors est;

cation. Celui-ci, par exemple, *Pertusum dolium*, qui se dit ordinairement d'un indiscret & d'un prodigue, se dira aussi très-bien d'une mémoire qui ne retient rien, & d'un ingrat. Erasme y joint encore l'avare, & c'est mal-à-propos, selon moi: en vain donne-t-il pour raison que la passion de l'avare est insatiable, *nunquam expletur*; en ce cas, le proverbe seroit applicable à toutes les passions, puisqu'il n'en est aucune qui dise, *c'est assez*. Loin qu'il puisse se dire de l'avare, il répugne à l'idée que le mot *avare* réveille sur le champ dans l'esprit: cette idée, comme on sait, est celle d'un homme qui amasse incessamment, & ne lâche jamais rien.

L'ironie communique au proverbe une nouvelle grace, en le faisant prendre à contre-sens; comme si, en parlant d'un menteur, on disoit: Soyez attentif, voici la réponse de l'oracle; *Audi è tripode dicta*.

Le changement d'un mot dans un proverbe le rend applicable à des objets tout différens de celui pour lequel il a été fait. Dans celui-ci: *Hostium munera non munera*, (qui en grec présente un jeu de mots agréable,) on peut substituer à *hostium*, le mot *pauperum*, ou *adulatorum*, ou *poetarum*; parce que les présens d'un pauvre, d'un flatteur & d'un poëte, étant intéressés, ils cessent d'être de véritables présens. Ce proverbe, ainsi détourné, n'est plus qu'une allusion dont la forme proverbiale plaît sur-tout à ceux qui se le rappellent.

On trouvera peut-être que je me suis trop étendu sur la nature du Proverbe: mais personne, que je sache, n'en ayant rien dit dans notre langue, j'ai cru devoir un peu approfondir cette matière. Voyons maintenant si ce genre de connoissance est indigne de toute estime.

Pour remettre les Proverbes en honneur, s'il suffisoit de citer les jugemens que plusieurs écrivains de marque ont portés en leur faveur, ma tâche ne seroit pas difficile, & leur cause seroit bientôt gagnée. Cardan dit que la sagesse & la prudence de chaque nation consiste en ses proverbes. Selon Senecé, quoi qu'on dise contre les proverbes, que certains esprits, qui se prétendent supérieurs, veulent renvoyer au bas peuple, il est hors de doute qu'ils renferment la quintessence de la raison & du bon-sens; & que c'est par un consentement universel de tous les âges & de toutes les nations, qu'ils ont transmis le dépôt qui leur a été confié, à tout ce qu'il y a eu de peuples les plus polis depuis le berceau du monde.

De toutes les sciences, dit Erasme, il n'en est peut-être pas de plus ancienne que celle des proverbes. Ils étoient comme autant de symboles, qui renfermoient presque toute la philosophie des premiers âges. Les oracles des philosophes, dans ces tems reculés, étoient-ils autre chose que des proverbes? On avoit pour eux tant de respect, qu'ils

ſembloient, non pas ſortis de la bouche d'un mortel, mais deſcendus du ciel. C'eſt ce que dit expreſſément Juvenal, en parlant du proverbe *Connois-toi toi-même.* Auſſi les voyoit-on partout inſcrits au frontiſpice des temples, & gravés ſur des colonnes, comme dignes de partager, en quelque ſorte, l'immortalité avec les Dieux dont ils paroiſſoient l'ouvrage.

Ces éloges, tout grands qu'ils ſont, n'ont rien d'exagéré; & il eſt aiſé de les juſtifier en faiſant connoître l'utilité de la ſcience des proverbes, & l'étude qu'en ont fait les Anciens & les Modernes.

Eraſme dit que les proverbes ſont utiles à la philoſophie & à l'art de perſuader, qu'ils contribuent à l'ornement du langage, & que la connoiſſance en eſt indiſpenſable pour l'intelligence des meilleurs auteurs. Il eſt vrai qu'il parle des proverbes grecs & latins: mais quand cet avantage ne ſeroit particulier qu'à eux, il tourneroit toujours à la gloire des proverbes en général; on verra bientôt que ce que cet écrivain attribue aux proverbes des anciens, n'eſt pas entièrement étranger aux nôtres.

Sans entrer dans le détail des ſecours que la philoſophie a reçus de la ſcience des proverbes, je me contenterai d'indiquer, par le témoignage de deux auteurs non récuſables, le rapport qui exiſtoit autrefois entre l'une & l'autre. Si l'on en

croit Ariſtote, les proverbes ne ſont autre choſe que les débris de l'ancienne philoſophie, qui avoit été détruite par les funeſtes révolutions des choſes humaines. Ces particules précieuſes, qui ſurvécurent au corps dont elles furent heureuſement détachées, durent leur ſalut à la petiteſſe de leur volume & à l'élégance de leur forme. Loin donc que les anciens proverbes ne méritent tout au plus que le coup-d'œil dédaigneux du déſœuvrement, on leur doit une attention d'autant plus réfléchie, qu'ils recelent comme des étincelles de cette ſageſſe antique, beaucoup plus clairvoyante dans la recherche de la vérité, que ne furent les philoſophes des âges poſtérieurs (1).

Plutarque compare les proverbes aux myſtères de la religion, dans la célébration deſquels les objets les plus ſaints & les plus relevés, ſont figurés par des cérémonies, en apparence minutieuſes & preſque ridicules. « Car ajoute-t-il, ſous le voile

---

(1) *Ariſtoteles apud Syneſium exiſtimat nihil aliud eſſe parœmias, quàm reliquias priſcæ illius philoſophiæ, maximis rerum humanarum cladibus extinctæ, eaſque ſervatas eſſe partim ob compendium brevitatemque, partim ob feſtivitatem ac leporem: ideòque non ſegniter nec oſcitanter, ſed preſſiùs ac penitiùs inſpiciendas. Subeſſe enim velut igniculos quoſdam vetuſtæ ſapientiæ, quæ in perveſtiganda veritate multò fuerit perſpicacior, quàm poſteriores philoſophi fuerint.* Er. Adag.

» de ces mots si concis est caché le germe de la » morale, que les princes de la philosophie ont dé» veloppée dans tant de volumes ». Peut-on donner une plus haute idée des proverbes, que de les faire servir d'asyle & de refuge à la morale, cette partie de la philosophie, la seule nécessaire au bonheur de l'homme, & que l'homme auroit entièrement perdue sans eux (1)? Ceux qui leur accordent ces éloges, philosophes eux-mêmes, & philosophes très-éclairés, sentoient mieux que personne, l'importance de leurs bienfaits. Après des témoignages si authentiques, on ne peut donc s'empêcher de reconnoître que les proverbes ont été très-utiles à la philosophie.

L'éloquence ne leur est pas moins redevable pour

(1) Ici l'homme est considéré comme guidé seulement par le flambeau de la raison, & non par celui de l'Evangile. On observera de plus, que le Héros de ce livre divin sembloit penser, sur les proverbes, à-peu-près comme les philosophes payens. Il n'a pas dédaigné de s'exprimer plus d'une fois proverbialement, en développant aux Juifs cette morale pure & sainte, dont il pouvoit bien être l'apôtre, puisqu'il étoit le modele le plus accompli de toutes les vertus. Faire cet honneur aux proverbes, n'étoit-ce pas reconnoître leur liaison avec la morale, & qu'ils en avoient été les dépositaires fideles, & seuls capables de la conserver dans un tems où la pratique en étoit devenue si rare parmi les hommes?

ce qui concerne la persuasion. Ici les témoignages sont, comme on sait, d'un très-grand poids. Or un des plus fameux rhéteurs de l'antiquité, Aristote met les proverbes au rang des témoignages. Quintilien en parle aussi comme d'un moyen propre à persuader. Dans le livre Ve. de sa rhétorique, il s'exprime ainsi : « Je n'exclus pas même certains » dits qui sont reçus de tout le monde, & qui » trouvent une créance établie. Car toutes ces choses » se peuvent alléguer avec d'autant plus d'autorité, qu'elles ne sont point ajustées au sujet, & » qu'elles partent d'un esprit libre de toute passion ; » & l'on ne les a adoptées, qu'à raison du caractère de vertu ou de vérité qui leur est propre, & » qui les perpétue dans la mémoire des hommes.... » Il y a des mots sentencieux & des proverbes » qui sont dans la bouche de tout le monde, sans » que l'on en connoisse l'auteur, & c'est pour cela » même que tout le monde s'en sert ; comme, *Un* » *ami vaut un tresor* ; — *La conscience équivaut à* » *mille témoins* ; — *Chacun cherche son semblable* (1). » En effet, ces dits ne se sont conservés parmi les » hommes, que parce que de tout tems on en a » reconnu la vérité ».

Si la probabilité, ajoute Erasme, tient un des

---

(1) *Ubi amici, ibi opes* ; — *Conscientia mille testes* ; — *Pares cum paribus facillimè congregantur.*

premiers rangs dans l'art de persuader, quoi de plus probable que ce qui sort de toutes les bouches? Les proverbes ont un caractère de vérité, auquel l'esprit ne peut refuser de se rendre. S'ils étoient le dépôt du mensonge, comment une même sentence auroit-elle été adoptée par cent peuples, différens de langage, de mœurs, d'usages & de religion? Comment, ayant à franchir l'espace immense de tant de siecles, qui ont fait disparoître comme un grain de sable jusqu'aux masses énormes des pyramides, seroit-elle parvenue jusqu'à nous, intacte & encore revêtue, pour ainsi dire, de toutes les graces de la jeunesse (1)? Si les proverbes les plus anciens subsistent encore, c'est qu'ils ont en eux-mêmes un principe de vie, plus fort que tous les siecles ensemble; & ce principe est la vérité. L'écrivain, quel qu'il soit, orateur, philosophe ou historien, peut donc invoquer leur

---

(1) *Si probabilitas ad persuadendum vel primas obtinet partes, quid quæso probabilius quàm quod nemo non dicit? quid verisimilius quàm id quod tot ætatum, tot nationum consensus & velut idem suffragium comprobavit? Inest nimirùm, inest in his parœmiis nativa quædam & genuina vis veritatis. Alioquin quî fieri potuit ut eamdem plerumque sententiam in centum dimanasse populos, in centum videamus transfusam linguas; quæ ne tot quidem sæculis, quibus nec pyramides obstiterunt, vel interierit, vel consenuerit? ut meritò dictum illud videatur, veritate nihil esse robustius.* Erasm. Adag.

témoignage pour étayer une preuve, décider un point de morale, ou garantir la vérité d'un fait. Et combien de fois, chez tous les peuples, anciens & modernes, ce moyen n'a-t-il pas contribué à convaincre l'esprit & à porter la persuasion dans le cœur?

Un autre mérite également précieux dans les proverbes, au moins ceux des anciens, c'est de servir à l'ornement du discours. Ils y brillent comme autant d'étoiles, & leur éclat frappe agréablement l'esprit de l'homme de goût (1). Mais il faut qu'ils soient employés à propos: une application heureuse n'est rien moins que facile. Le discours est la nourriture de l'ame: les proverbes ont droit d'y entrer comme assaisonnement, mais ils ne doivent pas faire partie de la nourriture. C'est au goût à distinguer les alimens qui veulent être plus ou moins relevés, qu'on me passe le terme, par cette espece d'épice; & il feroit absurde de la semer partout sans discernement & sans discretion. Trop prodigués, les proverbes se nuisent mutuellement & perdent, par-là même, ce qu'ils ont de piquant.

(1) *Si scitè & in loco intertexantur adagia, futurum est ut sermo totus & antiquitatis ceu stellulis quibusdam luceat, & figurarum arrideat coloribus, & sententiarum niteat gemmulis, & festivitatis cupediis blandiatur; denique novitate excitet, brevitate delectet, autoritate persuadeat.* Ibid.

Ajoutez que la fureur de les accumuler en fait admettre de froids & de forcés. (Rien ne prouve mieux cette vérité que la Comédie des Proverbes du comte de Cramail.) On est peu difficile sur le choix, quand on n'est occupé que du nombre ; & d'ailleurs la grace n'est jamais où se trouvent l'excès & l'inutilité. On peut cependant se donner une certaine carrière dans le genre familier ; mais un sujet grave demande plus de sobriété & d'attention dans le choix (1).

Ces beaux préceptes sont le fruit de la lecture qu'Erasme avoit faite des auteurs anciens. Les proverbes, loin d'être méprisables à leurs yeux, étoient par eux regardés comme un des principaux ornemens du discours, & comme tels admis dans tous les genres d'écrire, sans en excepter les plus seches discussions de la philosophie. Pour ne citer que les Grecs, ouvrez les écrits du grand, je dirois presque, du divin Platon ; par-tout vous y

(1) *Illis (parœmiis) utamur non tanquam cibis, sed veluti condimentis ; id est, non ad satietatem, sed ad gratiam.... Crebras captanti parœmias, nonnullas necesse est admiscere vel frigidas, vel coactas. Non enim potest esse delectus, ubi de numero laboratur. Postremò gratiam amittit quicquid aut immodicum est aut intempestivum. In epistolis tamen familiaribus licebit paulò liberiùs hoc genere ludere : in oratione seriâ, sicuti parciùs, ita etiam accuratiùs adhibenda.* Ibid.

rencontrez

rencontrez des proverbes. Ariſtote, ce philoſophe ſi ſérieux d'ailleurs, n'a pas dédaigné d'en ſemer dans ſes traités, où ils étincellent comme autant de perles adroitement placées. Théophraſte l'a imité en cela, comme dans le reſte. Et Plutarque, cet auteur d'une gravité ſi ſombre, ſi voiſine de la mauvaiſe humeur, n'a-t-il pas égayé ſon ſtyle par un grand nombre de citations proverbiales?

Les plus fameux écrivains de l'antiquité ayant fait un ſi fréquent uſage des proverbes, la connoiſſance en eſt donc néceſſaire à ceux qui veulent lire ces auteurs avec fruit. Si vous n'êtes éclairé de ce flambeau, un proverbe jetté tout à coup, mais à propos, dans la ſuite du diſcours, vous arrêtera à chaque page, & ne vous préſentera que ténebres. Quelquefois l'auteur mutile un proverbe, & n'en cite qu'une partie, ou même qu'un ſeul mot; comme fait Cicéron dans une lettre où il dit à Atticus: *Subveni, quæſo, dum eſt* ἀρχη. Ce mot a trait à un vers proverbial dont voici la traduction latine:

Principio præſtat quàm fini adhibere medelam.

Une autre fois, ce ne ſera qu'une alluſion à un proverbe qu'on ne cite pas. C'eſt ce que fait Térence, quand il met ce beau vers dans la bouche de l'eſclave Parmenon:

Plenus rimarum ſum: hàc atque illàc perfluo. Eun. I. 2.

L'objet principal de cette allégorie eſt ſous-entendu; & le poëte ſemble faire alluſion au proverbe. *Dolium pertuſum.* Dans ces cas & mille autres pareils, comment ſaiſir le ſens d'un paſſage, ſi l'on n'eſt muni de la connoiſſance des proverbes? Elle répand le plus grand jour ſur l'ouvrage qu'on lit, & en ſoutient l'intérêt: mais ſi l'on n'en a pas quelque teinture, les penſées qui tiennent des proverbes une partie de leur prix, n'en ont point à vos yeux. Souvent même elles vous paroiſſent froides ou obſcures, & vous êtes tenté de ſoupçonner quelque altération dans le texte. C'eſt ce qui eſt arrivé à pluſieurs commentateurs qui, voulant réformer ce qu'ils n'entendoient pas, ont corrompu différens paſſages; & leur plume meurtrière s'eſt plus d'une fois exercée ſur des phraſes proverbiales, que la barbarie, plus indulgente qu'elle, avoit reſpectées.

La connoiſſance de nos proverbes n'eſt pas ici, je l'avoue, d'une utilité auſſi grande que celle des anciens: ſans elle on peut lire les auteurs françois. Notre langue ornée s'eſt éloignée du ſtyle proverbial, à meſure qu'elle s'eſt approchée de la perfection. Elle rejette aujourd'hui avec dédain tous les termes qui ſe ſont avilis en paſſant trop ſouvent dans la bouche du peuple, & les expreſſions proverbiales n'ont pu échapper à la proſcription.

Cette délicateſſe n'eſt-elle pas pouſſée trop loin? Les langues grecque & latine, qui certainement

valoient bien la nôtre, ont gagné à n'être pas si difficiles. Chez les peuples qui les parloient, la bouche du dernier artisan n'avoit pas le triste privilege de salir tous les termes qu'elle prononçoit : ce qui étoit à la fois bien pensé & bien dit, avoit par-là même une beauté absolue, indépendante de l'usage populaire ; & cette espece de communauté dans le langage, étoit pour ces idiômes une source de richesses, que le nôtre n'est pas à louer de s'être interdite.

Dans les siecles où notre langue commença à se débrouiller, à se débarrasser du Latin, du Celtique & du Teuton, avec lesquels elle faisoit un jargon monstrueux & indigne des Muses, les auteurs dont la plume encore grossière essaya de l'ébaucher, eurent le bon esprit de faire usage des proverbes. Cette forme convenoit singulièrement au caractère de *simplesse* & de naïveté qu'elle montra dans ses développemens, & qu'elle conserva jusqu'au regne de Henri le grand. Qu'on parcoure les romans, les chansons, les sirventes & autres poésies de ces tems éloignés, on y verra briller çà & là différens proverbes : & quelques-uns de ces poëtes n'ont même que ce mérite aux yeux d'un de nos critiques. C'est par un proverbe que commence le roman du *Graal*, composé dans le douzième siecle par Chrétien de Troyes :

Qui petit seme, petit cuelt;
Et qui auques recœuillir velt,

En tel leu ſa ſemence eſpande
Que fruict à cent doubles luy rende.
Car en terre qui rien ne valt,
Buene ſemence ſeche & falt.

Le même poëte compoſa le roman *du Chevalier au Lion*, & continua celui de *la Table ronde*. On trouve encore dans ces ouvrages des proverbes & des ſentences, comme :

Toujours doit li fümier puir,
Et tahons poindre & maloz bruire,
Envioux envier & nuire....

Car) molt eſt fox qui ſe demore
De ſon prou faire une ſole hore.

Dans le roman de *Siperis de Vineaux*, compoſé dans le même ſiecle par un poëte que Fauchet croit né en Picardie, on lit pluſieurs penſées qui ont une figure proverbiale, telles que celles-ci :

Car) tielz eſt bien armez, qui po de pouvoir a,
Et tielz eſt mal veſtus, qui au corps bon cuer a....
On porte plus d'honor à un Baron meublé,
Qu'on ne fait à preud'hom vivant en povreté....
Souvent fait-on grant joye encontre ſon tourment...
Tu fais ainſi com cil qui debat le buiſſon;
Puis vient l'oſtoir après qui mange l'oiſillon.

Les proverbes ne ſont pas la partie la moins intéreſſante du fameux roman de *la Roſe*. Guillaume de Lorris les y a moins prodigués encore que ſon continuateur Jean de Meun. On en lira pluſieurs de

ce dernier, dans mon Recueil, & j'en transcrirai ici quelques autres :

.... Qui est allé, ne peut venir.....
Car) acquérir, s'il n'y a garde,
Ne vaut pas ung grain de moutarde.....
Assez s'échauffe qui bien œuvre....
Aucune fois on seult baiser
La main qu'on vouldroit qui fust arse....
Car) il fait bon le chien *huer*
Tant qu'on ayt la voye passée....
Mais) moult est fol, si Dieu m'amant,
Qui pour jurer croit nul amant.....
Moult a beneurée la vie,
Cil qui par autruy se chastie.

Dans son Codicile, sujet grave & satyrique, sont les proverbes suivans :

N'est si mal sourd comme cil, qui ne veult ouir goute.....
Ly péjour ennemi de tous sont ly privé....
L'en doit avoir le cueur à ce qu'on dit & œuvre ;
Car viande est perdue, qui bien ne la saveure.....
Nul ne doit, ce dit-l'en, mangier qui ne travaille....
L'en dit communément que beau parler ennuye,
Et que qui a trop vent, que Dieu luy donne pluye.

Au siecle où ces vers furent composés, la langue n'étoit pas aussi formée qu'elle le paroît ici. Le roman de la Rose a été successivement dépouillé de son premier langage, en passant sous les différentes plumes qui en ont multiplié les copies, &

se sont avisées d'en rafraîchir les expressions, pour le rendre intelligible à leurs contemporains. C'est un mauvais service que Marot entr'autres a rendu aux Lettres. Le reproche qu'on a fait à Florus & à Justin, par rapport à Tite-Live & à Trogue-Pompée, cet éditeur le mérite, ainsi que ceux qui lui ont donné ce dangereux exemple. Nous aurions encore le texte original, s'ils l'avoient respecté. Etoit-il donc si difficile & moins important de nous le transmettre avec un glossaire? Mais revenons à notre sujet.

On voit que les proverbes faisoient l'ornement de notre littérature, il y a six cens ans. Les écrivains postérieurs les admirent aussi en vers & en prose. Les poëtes divisoient assez souvent une piece de vers par couplets, & chaque couplet finissoit par une sentence ou un proverbe. Guillaume Alexis, religieux de Lire, qui vivoit encore en 1500, a suivi cette marche dans son *Martyrologe des fausses Langues*, *&c.*, ouvrage oublié, malgré les proverbes qu'il renferme; comme:

Cœur pensif ne sait où il va.
Selon les bestes, les estables.
C'est trop aimer, quand on en meurt.
De faux arbre, mauvais syon.
De tel service, tel loyer.
De fausse langue, faux reproche.
Coup mortel gist en langue infecte.
De proditeur traistres rapports.

Qui mal dit, mal lui ſoit rendu.

Jean Regnier, ſeigneur de Guerchy & Bailli d'Auxerre, a composé, vers 1520, des ballades où du Verdier ne trouve de bon que quelques proverbes qui leur ſervent de refrain, comme :

Mais nul ne peut contre fortune.
Faute d'argent fait bailler gaige.
Maintefois cognoiſſance nuit.
Il a bien chaſſé qui a pris.
Vérité ne ſe doit celer.
Tel chante qui au cœur ſoupire.
Il vainq tout qui a patience.
Envié eſt qui a chevance.
Un jour de reſpit cent ſols vault.
Bonne parole bon lieu tient.

Avant ce gentilhomme poëte, Villon avoit ſuivi plus d'une fois cet uſage de fermer les ſtrophes par un proverbe. J'en tirerai trois exemples de ſon *Grand teſtament*. Après avoir rimé le mot fameux d'un corſaire à Alexandre, il fait ajouter à ce pirate :

Excuſe-moi aucunement ;
Et ſcaches qu'en grand' povreté
(Ce mot dit-on communément)
Ne giſt pas trop grand' loyauté.

Ce proverbe finit une ſtrophe, & le ſuivant une autre :

Néceſſité fait gens meſprendre,
Et faim ſaillir le loup du boys.

Une troisième est ainsi terminée :

Car) de la panse vient la danse.

Rabelais est celui qui prodigua le plus les proverbes ; & c'est peut-être lui qui en dégoûta la nation. La trempe de son esprit, son style mordant & caustique, le ton burlesque qu'il prit pour jetter du ridicule sur les objets de ses satyres, en répandit jusques sur les proverbes ; & il faut convenir que les siens ne sont pas tous, à beaucoup près, très-honnêtes ni très-nobles. Cependant la langue s'épura : Henri Etienne & Nicod eurent beau recueillir les proverbes comme une portion de son trésor, ils furent insensiblement exclus des sujets graves & sérieux. Relégués dans la conversation, s'ils osent encore se montrer en littérature, ce n'est que dans le genre familier & léger, comme les épigrammes & les lettres ; (encore ici ne cite-t-on guère que les proverbes étrangers.) Thalie veut bien aussi les regarder comme partie de son domaine ; mais elle ne les admet pas tous indistinctement. Dans *le Menteur* de Corneille, Cliton dit à Dorante :

Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle.

Voltaire exclut ce proverbe de la haute comédie, & vu l'état des choses, Voltaire a raison. Car il ne faut pas croire que j'aie la folle prétention de rendre à nos proverbes, le droit qu'ils avoient d'entrer dans tous nos ouvrages de littérature : ils

ſont preſque tous incompatibles avec le génie actuel de notre langue. Je dis ſeulement que leur excluſion de tout genre ſérieux & relevé, eſt pour elle une richeſſe de moins, & ne juſtifie pas notre mépris pour tout ce qui s'appelle Proverbe.

La connoiſſance des proverbes anciens eſt certainement néceſſaire, non-ſeulement à celui qui veut lire avec fruit les bons auteurs grecs & latins, mais encore à ceux qui écrivent, ſoit dans la dernière langue, ſoit dans la nôtre. Combien de proverbes anciens dont on peut faire une application ingénieuſe, même en françois! Quant aux nôtres, ſi la connoiſſance en eſt à-peu-près inutile pour lire nos pieces légères, & même nos vieux auteurs, du moins conviendra-t-on qu'elle peut ſervir à ceux qui s'exercent dans les genres où l'on veut bien encore les ſouffrir.

Ne rougiſſons donc pas d'imiter tant de grands-hommes parmi les Anciens, qui ont fait des proverbes l'objet de leurs recherches. Ariſtote connoiſſoit trop bien le prix du tems, pour le perdre à des jeux d'enfant; & puiſqu'au rapport de Diogène de Laërte, il a compoſé un volume ſur les proverbes, il faut bien que cette matière ne ſoit pas dépourvue de tout intérêt. Chryſippe a écrit deux livres ſur le même ſujet, que Cléanthe a auſſi traité. Les petits commentaires de Démoſthène parlent des proverbes de Théophraſte. On a, ſous le nom

de Plutarque, un recueil de quelques proverbes; mais sans explication. Athénée cite parmi les parémiographes, Aristide & Cléarque disciple d'Aristote. Didyme & Tharrée ont couru la même carrière, & leurs travaux ont été abrégés par Zénodote. Erasme, toujours ennemi de ces épitomes, regrette encore ici la perte de tant d'originaux inestimables. Si nous les possédions, dit-il dans l'amertume de son ame, je n'aurois pas été réduit à compulser les maigres recueils de ces écrivains petits & inexacts, qui ont anéanti leurs bienfaiteurs en les dépouillant.

Ces compilateurs, dont le nom seul allume la bile d'Erasme, sont, comme je l'ai dit, Zénobius, Diogénien, Suidas, &c. Il fait encore moins de cas d'Apostolius. Cet écrivain, né à Constantinople dans le XV^e. siecle, avoit sous le titre d'Ἰωνιά, (*Violier*), composé un recueil d'apophtegmes, de proverbes & autres choses utiles, comme nous l'apprenons d'Aristobule son fils, dans une préface grecque, au-devant de la *Galeomyomachie.* C'est de ce recueil qu'ont été tirés les proverbes d'Apostolius, dont la plus ample & meilleure édition parut *in*-4°. grecque-latine, à Leyde, 1619. Erasme, né en 1467 à Rotterdam, a pu voir ce Violier. Si on l'en croit, la plupart des proverbes d'Apostolius sont tirés de la lie du peuple. Il en cite rarement sans ajouter ce jugement, *sapit fœcem* : & à l'occasion du proverbe 2266, il témoigne quelque

crainte qu'Apoſtolius ne l'ait encore tiré, non des auteurs anciens, mais de ſes compagnons de bouteille (1). Je ſuis fâché qu'Eraſme, dont l'ame étoit ſi belle & l'érudition ſi vaſte, ait lancé un trait ſi peu louable, & que l'envie ou l'humeur ſemble lui avoir mis en main. Quand Apoſtolius n'auroit fait que reſſuſciter dans ſa nation le goût des proverbes, ce ſervice qu'il rendoit aux lettres devoit faire abſoudre les fautes de ſon *Violier* qui, après tout, n'étoit pas ſans mérite, ſi on en juge par l'extrait qui nous en reſte.

Polydore Virgile a fait auſſi un recueil d'*Adages* ou de *Proverbes*. L'abbé Ladvocat place ſa mort à l'an 1555, & dit qu'avant lui aucun des modernes n'avoit encore traité ce ſujet. Eraſme étant mort en 1536, il n'eſt pas vraiſemblable que ſes proverbes ſoient poſtérieurs à ceux de Polydore Virgile. D'ailleurs, une preuve que ceux de ce dernier n'exiſtoient pas, quand Eraſme recueillit les ſiens, c'eſt qu'il ne cite nulle part Polydore Virgile, au lieu qu'il parle ſouvent d'Apoſtolius. L'auteur grec paroît donc avoir, le premier des modernes, écrit ſur les proverbes anciens, Eraſme a preſqu'en même tems marché ſur ſes traces; & Polydore Virgile ne peut guère revendiquer que la troiſième place.

(1) *Nonnihil vereor, ne & hoc Apoſtolius hauſerit non ex autoribus priſcis, ſed è ſuis combibonibus.*

Quoiqu'il en ſoit, Eraſme a laiſſé ſon précurſeur bien loin derrière lui, & ceux qui l'ont ſuivi ont trouvé la récolte faite, & n'ont pu glaner que quelques épis. Les amateurs des proverbes anciens doivent lui ſavoir bon gré d'avoir raſſemblé en un corps & commenté toutes les expreſſions proverbiales, qui étoient éparſes dans les auteurs grecs & latins ; & leur reconnoiſſance n'aura point de bornes, s'ils la meſurent ſur les peines qu'un travail ſi faſtidieux lui a coûtées. On en voit le détail, à la tête de la 1ere. Centurie de la 3e. Chiliade : c'eſt un morceau aſſez long, mais que le plaiſir rendra court au lecteur, parce qu'il eſt curieux & bien écrit.

Donnons maintenant une courte notice de ceux qui, depuis l'établiſſement des Lettres en France, ont travaillé ſur les Proverbes anciens & françois. Comme je ne réſide point dans la Capitale, je n'ai pu les connoître tous : il ſuffira de nommer ceux qui ſont parvenus à ma connoiſſance, à-peu-près (1) ſans le ſecours des bibliotheques publiques.

(1) Je dis *à-peu-près* ; car ayant achevé mon Recueil, j'ai fait un voyage à Paris, pour tirer de nouvelles lumières de cette ville qui en eſt le centre. Huit ſéances que j'ai faites, partie à la bibliotheque de S. Germain-des-Prés, partie à celle du Roi, ne m'ont pas donné aſſez de tems pour lire & extraire bien des choſes. Au reſte, ſi j'ai rapporté mon porte-feuille preſque vuide, c'eſt que les livres

I. A la tête des Parémiographes modernes, est une femme qui, par ses connoissances précoces & multipliées, mérita, dit Marot,

D'avoir le prix en science & doctrine.

C'est Christine de Pise, ou de Pisan, née en 1364, à Venise, selon quelques-uns, & selon La Croix du Maine, à Bologne-la-Grasse. La Monnoie met les *Proverbes moraux* au nombre de ses ouvrages, qui sont presque tous manuscrits & déposés à la bibliotheque du Roi, sous le N°. 7395.

II. Jean de la Véprie, prieur de Clairvaux en 1495. Il a recueilli plusieurs proverbes françois mis en vers latins, & rangés selon l'ordre alphabétique par Jean-Gilles de Nocere, ou des Noyers, (*Nucerienfis*), le tout ensemble imprimé à Paris en 1519, par Josse Badius. Hubert Susan a augmenté cet ouvrage de beaucoup d'autres proverbes, imprimés à Paris en 1552. Voici quelques-uns des

---

que j'ai parcourus ne m'ont rien offert que je n'eusse déja. Un travail plus long m'auroit enrichi davantage, grace aux facilités que me donnoient les personnes habiles qui ont la garde des livres. La reconnoissance ne me permet pas de taire ici le nom de Dom Pater : ce savant Bénédictin m'a étonné par la patience avec laquelle il écoutoit mes demandes, & par son zele à y satisfaire. J'ai regretté de ne pouvoir à mon gré consulter ces sources de science, dont les gardiens vous invitent, par leur affabilité, à venir vous y désaltérer.

proverbes de La Véprie, avec la traduction de Des Noyers.

A bon chien, bon os.
Oſſa decent fortes fortia quæque canes.

A bon jour, bonne œuvre.
Conveniunt celebri ſolemnia facta diei.

A chair de chien, ſauſſe de loup.
Congrua lautitiis jura lupina canis.

A coulons ſoulz ceriſes ſont amères.
Ceraza jam ſaturis ſunt ſemper amara columbis.

A dur aſne, dur eſguillon.
Aſperior ſtimulus duris eſt aptus aſellis.

A grand homme, grand verre.
Magnus homo latum debet habere ſcyphum.

Après la poire, preſtre ou boire.
Poſt pyra poſce merum, vel mortis ad oſtia clerum.

(L'Ecole de Salerne dit :
Poſt pyra da potum, poſt pomum vade cacatum.)

Bon droit a beſoin d'aide.
Indiget auxilio vel bona cauſa bono.

Il vaut mieux tard que jamais.
Utilius tardè, quàm nunquam diſcere velle.

Longuement procéder, eſt à l'avocat vendanger.
Lis magna eſt rabulæ vindemia grata loquaci.

Quand argent faut, tout faut.
Deficiente pecu-, deficit omne, -niâ.

Qui n'a ſanté, n'a rien ; qui a ſanté, a tout.
Nil habet ægrotus, ſed poſſidet omnia ſanus.

Toutes heures ne ſont pas meures.
Non habet eventum quælibet hora bonum.

III. Pierre Gringore, surnommé *Mère-Sotte*. Il florissoit en Lorraine vers 1520. On a de lui, entre autres ouvrages, *Notables enseignemens*, *Adages & Proverbes par quatrains*, imprimés à Paris en 1528.

IV. Pierre Grosnet, ou Grognet, prêtre, né à Toucy près d'Auxerre, vers la fin du quinzième siecle. Il a recueilli toutes les sentences & mots dorés de Séneque, imprimés à Paris en 1534; — Les Mots dorés du sage Caton, françois & latin, Paris, 1543; — *Adages*, *Proverbes & dits moraux*, imprimés à Paris, *in*-8°, par Denys Janot.

V. Charles de Bovelles, dit *Bovillus*, né à Amiens avant 1500. Il fut chanoine de Noyon & de Saint-Quentin, mourut vers 1535, & fut enterré à la Chartreuse du Mont-Renaud près Noyon. Il a écrit les *Proverbes & dits sentencieux avec l'interprétation d'iceux*, imprimés à Paris en 1557. On peut encore consulter ses étymologies françoises, imprimées *in*-4°. avec ses œuvres latines de l'origine & & différences des langues vulgaires, chez Robert Etienne, l'an 1533. Ce dernier ouvrage doit être curieux.

VI. René Guillon, Vendômois, né en 1500. Il paroît, par ce qu'en dit La Croix du Maine, qu'il fut professeur de langue grecque à Paris. Car il dit que dans ses leçons ordinaires, « il annotoit toujours à » ses disciples & auditeurs quelques remarques, soit » de proverbes, soit d'étymologies & conformités

» de notre langue avec la grecque ». Peut-être a-t-il inséré quelques-unes de ces remarques dans son *Tabulæ monstrantes viam quâ itur rectà in Græciam, &c.*, imprimé à Paris, chez J. Bienné, en 1567.

VII. Gilbert Cousin, dit *Cognatus*, né en 1505, à Nozeret en Franche-Comté. Il fut secrétaire d'Erasme ; c'étoit être à la source des connoissances relatives aux proverbes : aussi en a-t-il recueilli plus de cinq cens, qu'on trouve à la suite de ceux de son maître, le tout imprimé *in-fol. Coloniæ Allobrogum*, 1612.

VIII. Gilles Corrozet, libraire de Paris, où il naquit en 1510. Il a composé un ouvrage en vers, intitulé *Hécatongraphie*, & imprimé *in*-8º. à Paris en 1540. Ce sont des quatrains au nombre de cent, où l'auteur cite ou développe des proverbes anciens & modernes. En voici trois :

Dessoubz beaulté gist déception.

Bien souvent soubz quelque beaulté
Et soubz bonne & doulce apparence,
Gist fallace & desloyauté,
Dont on ne sait la différence.

Faire tout par moyen.

Qui trop s'exalte, trop se prise ;
Qui trop s'abaisse, il se desprise.
Mais celui qui veult faire bien,
Il se gouverne par moyen.

Ne cacher la vérité.

Ne veuille soubz le muy cacher
La belle éclairante chandelle ;
On a toujours à faire d'elle,
Pour besoigner ou pour marcher.

IX. Adrien Junius, dit vulgairement *Jonghe*, né à Horn en Hollande, en 1511. Habile dans les langues & les belles-lettres, il exerça encore la médecine avec distinction. On a de lui un Recueil de plus de huit cens proverbes grecs & latins, qu'on trouve après ceux d'Erasme, édition *in-fol.* Genève, 1612.

X. Paul Manuce, né à Venise en 1512. Il a fait, *Adagia quæcumque ad hanc diem exierunt, Pauli Manutii studio collecta*, *in*-4°. Ce Recueil, dont Erasme a fait les trois quarts des frais, est à la bibliotheque du Roi, coté *Z*-1759.

XI. Jean-Antoine de Baïf, originaire d'Anjou, & né à Venise, l'an 1531. Je mets ce poëte au nombre des parémiographes, parce qu'il a fait des sixains tout composés de proverbes. J'en transcrirai quelques-uns.

1. Le fou à son maistre se joue.
Du char la plus méchante roue
Est celle qui crie toujours.
Morte la fille, mort le gendre.
Grand privauté mespris engendre.
Mauvaise garde paist les ours.

2. Ventre gras sens subtil n'engendre.
Aux loups ne faut la rage apprendre.
Faisons comme font nos voisins.
On se trompe de trop se plaire.
En dormant sont pris les plus fins.
Affaires naissent de rien faire.

3. Trop de miel mangé s'amertume.
Qui trop à jouir s'accoutume,
Gaste du plaisir le plaisir.
Ce que l'on cherche on ne rencontre;
Qu'on n'y pense plus, il se montre.
Hastif se repent à loisir.

4. Vin vieux chanson nouvelle donne.
A un fou ton doigt n'abandonne.
Haine des princes est la mort.
Prou nous promettent, peu nous baillent.
Le pain vient à qui les dents faillent.
Qui plaide son seigneur, a tort.

XII. Jean Le Bon, du pays de Bassigny, médecin du cardinal de Guise, a écrit des *Adages ou Proverbes françois*, imprimés *in-8o.* à Paris, dans le seizième siecle.

XIII. François Goedt-Hals, Flamand, florissoit dans le seizième siecle. On a de lui en françois un *Recueil de Proverbes anciens, Flamengs & François, correspondans de sentences les uns aux autres*, imprimé à Anvers chez Christophe Plantin.

XIV. Gabriel Meurier, né vers 1530, savoit très-bien l'anglois & le flamand. Il a écrit, *Trésor*

des Sentences dorées, Proverbes & dicts communs, réduit selon l'ordre alphabétique, &c. imprimé à Paris, & depuis à Lyon en 1577. Ce même ouvrage, imprimé à Rouen en 1578, est à la bibliotheque du Roi, coté Z-1782. C'est un vrai trésor de proverbes ou sentences proverbiales, plus piquantes les unes que les autres. Malheureusement l'auteur a fait de quelques proverbes un double & triple emploi, en les répétant jusqu'à trois fois en différens endroits de son livre, dont on va voir un échantillon.

Aujourd'hui en chere, demain en biere.
A peu parler, bien besoigner.
Amour fait moult, argent fait tout.
Apprends moult, parle peu, oy prou.
Assez gaigne qui mal-heur perd.
Au povre un œuf vaut un bœuf.
Amy de plusieurs, amy de nully.
A toute heure, chien pisse & femme pleure.

Bon avocat mauvais voisin.
Bon gaignage fait bon potage.
Beaulté sans bonté est comme vin esventé.
Belle chere & cœur arriere.
Bien dire vaut moult, bien faire passe tout.
Bien perdu, bien cogneu.
Bouche fresche, pied sec.

Ce qui se fait de nuit, paroît de jour.
Chacun demain apporte son pain.
Chacun grain a sa paille.
Chacun oiselet gazouille comme il est embecqué.

Chapon de huit mois, manger de rois.
Conseillers ne sont pas les payeurs.
Contre fortune, force aucune.

Donat est mort, Restaurat dort.
De gaspilleur jamais bon amasseur.
De jeune marié, ménage malotru.
Deux Jean & un Pierre font un asne entier (1).
Dormir en haut un trésor vault.
Dire ne doibs ton secret, derriere paroy ne forest.
D'injuste gain juste daim.
Dieu me garde de quatre maisons; de la Taverne, du Lombard, de l'Hôpital & de la Prison.

En beau semblant gist fausseté.
En cas hastif n'y a advis.
En jouant on perd argent & temps.
En un corps grand, bien rarement, sagesse prend hébergement.

Faim fait disner, passe-temps souper.
Femme bonne vaut une couronne.
Femme sotte se cognoit à la toque.
Femme rit quand elle peut, & pleure quand elle veut.
Feste n'est que de vieux chapons, comme dient tous bons fripons.
Fille trop en rue, tost perdue.
Fille fenestriere & trottiere, rarement bonne ménagere.
Fol qui est à table & n'ose manger.
Fol est qui a le choix, & prend le pire.
Fol semble sage, quand il se tait.

Grand nau veut grand' eau, & gras moine gras veau.

---

(1) Ce proverbe n'est pas fort intelligible: *Qui potest capere, capiat.*

Grand vanteur, petit faiseur.

Hastiveté engendre repentance.
Homme chiche n'est jamais riche.
Homme rusé, tard abusé.

Jamais geline n'aima chapon.
Il faut pendre le pot au feu selon son estat & revenu.

L'attente tourmente.

Maison sans femme & sans flamme, corps sans ame.
Maison de terre, cheval d'herbe, ami de bouche, ne valent pas le pied d'une mouche.
Mieux vaut de main battu, que de langue féru.
Mieux vaut un œil que nul.
Mieux vaut acheter qu'emprunter.
Mieux vaut non savoir que mal savoir.
Mieux vaut une poignée de bonne vie, qu'un muy de Clergie.

Nul ne peut donner des trippes, sinon celui qui tue son pourceau.

Où il n'y a que frire, n'y a plaisir.
Où femme y a, science n'y a.

Peu de bien, peu de soucy.
Pincer l'oreille, l'homme réveille.
Pissé clair, & fait la figue aux médecins.
Dicton. Parens sans amis, amis sans pouvoir, pouvoir sans vouloir, vouloir sans effet, effet sans profit, profit sans vertu, ne valent pas un festu.

Qui bien dort, puces ne sent.
Qui plaisir fait, plaisir attend.
Qui vit à taille & à compte, vit à honte.
Qui peut & n'empêche, pêche.

Qui n'a qu'un seul fils, le fait fol.

Rien n'a, qui assez n'a.

Sac plein drèsse l'oreille.
Sur le corps l'ame doit être dame.

Tel est mal vestu, qui est fourré de vertu.
Tel a beaux yeux, qui ne voit goutte.
Tel chante qui n'a joie.
Trahison plaist, & traistre desplaist.

Vieil en amour, hiver en fleurs.
Vin sous la barre bonté sépare.

L'ouvrage finit par ces trois mots: *Optimum rei, finis*. Que de livres dont on peut dire la même chose!

XV. François Grudé de la Croix du Maine, né dans le Maine en 1552. Il comptoit de son tems douze auteurs qui avoient écrit sur les proverbes ou adages françois; savoir huit en françois, & quatre en latin. On peut le mettre au nombre des premiers. Car dans un discours, (dédié à Mgr. le vicomte de Paulmy en 1579,) il dit qu'il a écrit les *Proverbes ou Adages françois*, avec leur interprétation. Je doute que cet ouvrage ait été imprimé.

XVI. Bellingen. Cet auteur, sur lequel je n'ai rien trouvé dans Ladvocat, est un de ceux qui ont le plus travaillé sur les proverbes françois. Son ouvrage, imprimé *in*-8°. sous le titre *Etymologie des*

Proverbes françois, eſt à la bibliotheque du Roi, coté *Z*. 1794. *Les illuſtres Proverbes hiſtoriques & nouveaux*, 2 vol. *in*-12, chez Pepingué, 1665, ne ſont qu'une copie du recueil précédent.

XVII. Jacques Moiſant de Brieux, né à Caën vers 1614, & conſeiller au parlement de Metz. On a de lui les *Origines de quelques anciennes façons de parler triviales*, *in*-12, 1672. Comme cet ouvrage eſt recherché & rare, on me conſeilloit de le faire réimprimer à la tête du mien. Je n'ai pas cru devoir déférer à cet avis, parce qu'en le parcourant je n'ai pu en extraire la valeur de deux pages, ayant déja tiré d'ailleurs tout ce qu'il renferme d'intéreſſant.

XVIII. Gilles Ménage, né à Angers en 1613, eſt, comme on ſait, Auteur des *Origines de la Langue françoiſe*. La meilleure édition eſt celle de 1750, 2 vol. *in-folio*, augmentée par A. F. Jault, docteur en médecine. Je croyois avoir lu dans quelque philologue, que Ménage avoit compoſé les *Origines des Proverbes françois*, & dans cette perſuaſion, je les ai fait chercher à Paris chez tous les libraires & dans toutes les bibliotheques publiques, même celle du Roi. Les recherches ont été inutiles, & il paroît que cet ouvrage n'a exiſté que dans mon imagination. Cependant Ménage parle dans ſes Origines de la Langue françoiſe, d'un *ſien* Traité ſur les expreſſions proverbiales, qui n'exiſte

pas plus que l'origine des Proverbes françois. Peut-être cet ouvrage, resté manuscrit, aura-t-il été perdu dans ses papiers. Quoi qu'il en soit, j'ai consulté son dictionnaire augmenté par Jault, & je n'ai pas perdu tout-à-fait mon tems.

A ces auteurs je pourrois joindre Turnebe, Muret, Jean Ferrier, Piémontois, Jean Frere de Laval, Claude Minos, de Dijon, professeur royal à Paris, Le Duchat, La Monnoye, &c. &c. Mais j'en ai nommé assez pour prouver que la parémiographie n'a pas été négligée dans les trois derniers siecles. Puisse ce foible *Essai* en réveiller le goût, & trouver quelqu'un assez ami des Proverbes, pour refondre mon Recueil, l'amplifier & le perfectionner ! Loin de craindre qu'un rival se montre dans la carrière, je l'invite à y entrer, & je finis par ces paroles d'Erasme, sans toutefois prétendre assimiler mon travail à celui d'un si laborieux & si célebre écrivain :

« *Ego meum persolvi pensum, & fessus lampada trado.* » *Succedat qui vices operis excipiat. Ego sylvam ministravi* » *non omninò, sicut opinor, malignam: accedant qui dolent,* » *qui perpoliant, qui variegent.... Non ego vel tantillùm* » *offendar, si quis nostra castigabit eruditior, locupletabit di-* » *ligentior, digeret exactior, illustrabit eloquentior, expoliet* » *otiosior, vindicabit felicior* ».

MATINÉES SÉNONOISES,

OU

PROVERBES FRANÇOIS, &c.

CENTURIE I^ere^.

Mélange de toutes les classes de Proverbes.

1. *HEUREUX commencement est la moitié de l'œuvre.* Les Grecs disoient (G), *Principium, dimidium totius.* Notre proverbe est traduit du latin :

Dimidium facti, qui benè cœpit, habet.

Nous disons encore, *N'a pas fait qui commence*,

(G) Par-tout où l'on trouvera cette lettre renfermée entre deux crochets, elle annonce une citation grecque, qu'on a renvoyée à la fin de ce volume. Tous les passages grecs qu'on rejettera ainsi, seront remplacés dans le texte par une traduction latine.

pour dire, que l'essentiel est de finir quand on a commencé.

---

2. *A bon jour bonne étrenne*, dit-on, quand il arrive quelque chose d'heureux un jour de fête. Ce proverbe donne lieu, selon mon plan, de faire connoitre ici l'origine des Etrennes, ou présens qui se font le premier jour de l'an. On la rapporte au tems où Romulus & Tatiusi régnèrent ensemble à Rome. Tatius, ayant reçu comme un bon augure, des branches coupées dans un bois consacré à *Strenua*, déesse de la force, & qu'on lui présenta le premier jour de l'an, autorisa, dit-on, cette coutume dans la suite, & donna le nom de *Strenæ* à ces présens, à cause de cette déesse qui présida depuis à la cérémonie des étrennes. Si l'assertion de Voltaire est vraie, cette origine est plutôt celle du mot que de la chose. « Il y a, » dit-il, des usages de la vie civile qu'on trouve » établis dans toute la terre. On se visite, par » exemple, au Japon le premier jour de l'année, » & on se fait des présens comme dans notre Eu- » rope ». Il n'est pas vraisemblable que les Romains aient porté ce dernier usage au fond de l'Asie. Quoi qu'il en soit, leurs étrennes étoient de la verveine & des branches sacrées. Ils offroient encore du miel, des dattes, des figues seches, & ils

joignoient à ces fruits une piece de monnoie, qui portoit d'un côté la figure de Janus. Les empereurs recevoient aussi leurs étrennes; Auguste aimoit à recevoir celles du peuple, & en destinoit le produit à faire faire des statues qu'on plaçoit dans les carrefours. La matière des étrennes varia à Rome suivant les tems & les lieux : sous l'empire de Néron, on donnoit des perles.

Chez les Gaulois, les druides alloient recueillir au nouvel an, le gui de chêne qu'ils distribuoient au peuple. Ensuite on donna, comme à Rome, des pieces d'or & d'argent, que notre délicatesse a converties en bijoux, qu'on peut recevoir & même demander sans rougir. A ces bijoux se joignent les bonbons, qui répondent au miel & aux fruits des Romains..... On donnoit autrefois des étrennes à nos rois, ainsi qu'aux princes de leur sang. Parmi les manuscrits de la bibliotheque du Roi, on remarque des livres que Jean, duc de Berri, reçut en étrennes. A la tête d'un de ces livres, intitulé; *Des faits & bonnes mœurs du sage roi Charles V*, on lit ces paroles : « Lequel livre damoiselle Christine de Pisan donna à mondit seigneur à estraines, » le 1er. Janvier 1404 ».

---

3. *Bien dire, fait rire, bien faire fait taire.* Ce proverbe de G. Meurier peut s'adresser à ces gens

éloquens dans la ſpéculation, nuls dans la pratique; & dont la conduite dément ſans ceſſe les beaux diſcours. « Regardez, dit Montagne, que les meilleurs » ménagers ſont ceux qui nous ſavent moins dire » comme ils le ſont, & que ces ſuffiſans conteurs » n'y font le plus ſouvent rien qui vaille. Je ſais » un grand diſeur, & très-excellent peintre de » toute ſorte de meſnage, qui a laiſſé bien piteu» ſement couler par ſes mains cent mille livres » de rente ».

---

4. *Roi de la fève.* On appelle ainſi celui qui fait le vain, & qui n'a aucune autorité.... Au propre, c'eſt celui à qui eſt échue la feve du gâteau qu'on partage la veille ou le jour de la fête des Rois. L'uſage de *faire les Rois* nous vient des Saturnales, que célébroient les Romains aux calendes de Janvier. Pendant ces fêtes, les écoles étoient fermées, le ſénat vaquoit, & toutes les affaires publiques & particulières étoient comme ſuſpendues; la diſtinction des rangs diſparoiſſoit; l'eſclave mangeoit à la table de ſon maître, & pouvoit impunément lui reprocher ſes défauts: en un mot, tout retraçoit l'égalité de l'Age d'or, en mémoire duquel ces fêtes étoient inſtituées. En certains endroits, on partageoit un gâteau; avant le repas, on mettoit ſous la table un enfant qui repréſentoit Apollon, & on

le consultoit en criant, *Phœbe Domine*, (Seigneur Apollon,) afin que les portions du gâteau fussent distribuées sans préférence. Cet usage s'est conservé en France, & il y a quelques provinces où les paysans mêmes n'omettent point le cri, *Phœbe Domine.*

---

5. *Poisson d'Avril.* Donner un *poisson d'Avril*, c'est faire faire à quelqu'un une démarche inutile, pour avoir occasion de se moquer de lui. Cette mauvaise plaisanterie n'a lieu que le premier jour d'Avril. Quelques personnes lui donnent l'origine suivante. Louis XIII faisoit garder à vûe, dans le château de Nancy, un prince de Lorraine, dont il n'avoit pas à se louer. Le prisonnier trouva le moyen de tromper ses gardes, & se sauva le premier jour d'avril, en traversant la Meuse à la nage. Ce qui fit dire aux Lorrains que *C'étoit un poisson qu'on avoit donné à garder aux François.* Je doute que ce mot soit la véritable origine du proverbe, qui doit être antérieur au regne de Louis XIII.... Gilbert Cousin observe que de son tems on appeloit en France *poisson d'Avril*, celui qui fait le métier infame de débaucher les personnes du sexe, parce que le poisson, dont il porte le nom chez le bas peuple, est excellent à manger dans ce mois-là. Le Duchat croit que ce nom, pris dans un sens libre, se dit par corruption pour *Mercureau*, c'est-à-dire,

petit Mercure. Le dieu de l'éloquence étoit aussi le messager des habitans de l'olympe, & son nom est devenu celui d'un entremetteur de mauvais commerce.

6. *Employer le vert & le sec.* Pour dire, employer tous les moyens possibles de réussir dans une affaire. A cette expression tirée de l'agriculture, les Latins en substituoient d'autres qu'ils empruntoient ou de l'art militaire, (*cum hastâ, cum scuto*); ou de la navigation, (*remis velisque*); ou des mouvemens du corps, (*manibus pedibusque*). Dans ce dernier cas, nous disons aussi, *J'ai tant fait des pieds & des mains*, que j'en suis venu à bout.... On attribue à Henri IV une application assez heureuse de notre proverbe, *employer le vert & le sec.* Une dame de condition, mais vieille & fort seche, étant venue en habit vert à un bal que ce prince donnoit, il dit qu'il lui étoit bien obligé de ce qu'elle avoit *employé le vert & le sec*, pour faire honneur à la compagnie.

7. *Porter le haut-de-chausse.* Cette expression populaire se dit d'une femme qui maîtrise son mari. Hue Piancelle, un de nos anciens poëtes, a composé le Fabliau de sire Hans & de dame Anieuse,

sa femme, lesquels combattirent long-tems, dit l'auteur, à qui porteroit le haut-de-chausse: mais la femme, après une vigoureuse résistance, fut enfin contrainte de céder. L'abbé Massieu soupçonne que ce poëme a donné occasion à notre proverbe. G. Meurier en cite un, qui donne à la femme encore plus que le haut-de-chausse: *Du neuf ramon la femme nettoye sa maison, & du vieil bat son baron.....* Du mot *ramon*, qui signifioit autrefois *balai*, & dont les Picards se servent encore, sont dérivés *ramoner*, *ramoneur*.

---

8. *Porter la cornette.* Voltaire fait entendre que cette expression devroit être le pendant de la précédente: mais on a mieux aimé franciser le mot grec Κοκκυξ, *Cuculus*. Le Coucou fait, dit-on, ses œufs dans le nid de la fauvette. Mal-à-propos on a donné son nom à l'époux dont la couche est souillée par un étranger: c'est celui-ci qui est le vrai Κοκκυξ, & l'infortuné mari, éprouvant le sort de la fauvette, devroit en porter le nom. Peut-être a-t-on observé que *Fauvette* étant féminin ne pouvoit convenir à un homme, & que d'ailleurs ce nom étoit trop doux & trop beau pour désigner un pareil déshonneur. On aura donc préféré le nom de Κοκκυξ, comme plus dur & plus mortifiant, puisqu'il rappelle a l'offensé le souvenir de son plus

cruel ennemi.... En Italie, le peuple est plus conséquent: il appelle *Boucs* ces sortes de maris, parce que, dit G. Cousin, leurs femmes les détestent *tanquam hircosos*, ou que les boucs sont à l'épreuve de la jalousie. Quelques personnes croient que de-là vient l'ornement de tête, qu'on prête à ces époux. D'autres prétendent que c'est à la Grece que nous sommes redevables de l'emblême des cornes, & qu'on y désignoit par le titre de *Bouc*, Αἶξ, l'époux d'une femme lascive comme une chevre. En effet ils appeloient *fils de Chevre* les enfans illégitimes que notre canaille appelle *fils de P*... « Mais, dit Voltaire, ceux qui veulent s'instruire à fond, doivent » savoir que nos cornes viennent des cornettes des » dames (1). Un mari qui se laissoit tromper & » gouverner par son insolente femme, étoit réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les » bons bourgeois. C'est pour cette raison que cornard

(1) Dans le xv^e^. siecle, les *Cornes* étoient le nom de la coëffure des femmes. Sous le regne malheureux de Charles VI, « quelque guerre qu'il y eust, tempestes & » tribulations, les dames & damoiselles menoient grands » & excessifs estats, & *cornes* merveilleuses, hautes & » larges. Et avoient de chacun costé, en lieu de bourlées, » deux grandes oreilles si larges, que quand elles vouloient passer l'huis d'une chambre, il falloit qu'elles se » tournassent de costé, & baissassent, ou elles n'eussent » pu passer ». *Juv. des Ursins.*

» nard & ſot étoient ſynonymes. Dans une de nos
» comédies on trouve ce vers:

» Epouſer une ſotte, eſt pour n'être pas ſot ».

Il paroît par un paſſage de Pline, que les Romains prenoient comme nous le mot Κόκκυξ, pour le ſymbole de l'infidélité dans le mariage. *Coccix*, dit-il, *ova ſubdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres.*

Mais pourquoi s'eſt-on accoutumé à mépriſer l'époux d'une femme infidelle, quoiqu'il n'y ait pas de ſa faute? C'eſt, répond Saint-Foix, que, dans les premiers tems de la monarchie, le cas indiquoit particuliérement un homme d'une condition ſervile, attendu que pluſieurs ſeigneurs, même eccléſiaſtiques, prétendoient avoir le droit abſurde de paſſer la première nuit des noces avec l'épouſée de leurs *ſerfs* ou *hommes de corps*.

Le mot que nous avons emprunté des Grecs pour déſigner un mari déshonoré par ſa femme, n'a point de féminin. On diſoit autrefois *acoupi* dans le même ſens, & ce mot-ci étoit des deux genres. Une femme qui ſoupçonne d'infidélité ſon mari,

Si bien enchée (tombe) en jalouſie,
Qu'elle cuide en être *acoupie*. *R. de la Roſe.*

Le mot ſimple étoit *Coupe*. Une femme irritée dit à ſon époux, dans le même roman:

Mat. Sénon. E

Vengier me fault de ce mesfait.
Car puisque vous m'avez fait *coupe*,
Je vous ferai de tel pain soupe.

Les Grecs appeloient Κόκκυξ, le misanthrope qui fuyoit la société, ou l'insolent qui vomissoit des injures grossières. Lycophron dans son *Alexandra*, dit qu'Ajax étoit (G) :

Futilia jactantem Cuculum convicia.

Le coucou ne chante que sur la fin du printems. C'est pour cela qu'à Rome les passans donnoient son nom au vigneron qu'ils voyoient occupé dans ce tems à tailler sa vigne; lui reprochant par-là sa paresse, & lui faisant entendre que le coucou ne devoit point le surprendre la serpette en main. Le vigneron piqué ne manquoit pas de riposter, & comme dit Horace de Rupilius :

. . . . Regerit convicia durus
Vindemiator, & invictus, cui sæpe viator
Cessisset, magnâ compellans voce cuculum.

---

9. *Après la panse, la danse.* L'Espagnol dit : *A panse chaude, pied endormi.* Ces deux proverbes semblent contradictoires, & caractériseroient bien la gaîté Françoise & la gravité Castillane, si le second ne donnoit à entendre que, quand on a bien mangé, on ne se soucie pas de travailler; ce qui

est vrai dans tout pays. Le nôtre, en disant implicitement la même chose, annonce encore notre goût pour le divertissement après un bon repas. En effet, chez nos bourgeois la gaîté redouble au dessert, & dans certains tems, chacun doit à la compagnie une petite chanson. On lit dans le *Chevræana*, que notre proverbe étoit pratiqué dans nos provinces, il n'y a pas encore long-tems, & qu'au sortir d'un bon repas on dansoit au son des flûtes & des musettes. Un mot d'Anacharsis fait voir que cet usage étoit inconnu aux Scythes de son tems. Interrogé par un Grec, s'il y avoit des flûtes dans son pays: Il n'y a pas même de vignes, répondit-il. C'étoit dire ingénieusement que Bacchus est le père de la joie, & que sa fille ne se trouve guère où il n'est pas. Tous deux régnoient autretrefois en Grece : on y chantoit à table, comme on fait chez nous. Si quelqu'un, ignorant la musique, refusoit de faire entendre sa voix ou de toucher la lyre, on lui mettoit en main une branche de laurier ou de myrte, & bon-gré mal-gré il falloit chanter devant ce rameau. Cette plaisanterie s'appeloit Αδειν πρὸς μυῤῥίνην, *Canere ad myrtum*. Dans la suite, cette expression devint proverbiale; & l'on envoyoit *chanter devant le myrte*, tout ignorant qui ne pouvoit jetter un mot dans la conversation de gens instruits.

10. *Œufs de Pâques*, ou *Œufs rouges*. On dit familièrement, donner à quelqu'un ses Œufs de Pâques, pour dire, lui faire quelque petit présent dans le tems de Pâques. Ces présens s'appellent à Sens *des Roulées*. Autrefois on les faisoit d'œufs en especes, comme on fait encore aux curés en quelques lieux de la campagne. Un Papier public expose ainsi l'origine des œufs de Pâques. Tous les peuples agricoles de l'Europe & de l'Asie avoient coutume de célébrer la fête du nouvel an, en mangeant des œufs: cet aliment faisoit partie des presens qu'on s'envoyoit ce jour-là. On avoit soin de les teindre en plusieurs couleurs, surtout en rouge, couleur favorite des anciens peuples, & des Celtes en particulier. La fête du nouvel an se célébroit à l'équinoxe du printems, c'est-à-dire, au tems où les Chrétiens ne célebrent plus que la fête de Pâques, ayant transporté le nouvel an au solstice d'hiver. De-là il est arrivé que la fête des Œufs a été attachée chez eux à la Pâque, & qu'on n'en a plus donné au nouvel an.

Si j'osois proposer mes conjectures, j'attribuerois tout simplement l'origine des *Œufs de Pâques* à l'esprit qui animoit les Chrétiens des premiers siecles. On observoit alors rigoureusement la loi de l'Eglise qui interdisoit, dans le carême, jusqu'à l'usage du lait, du beurre & du fromage. Encore aujourd'hui l'abstinence s'étend sur les œufs, qu'on ne peut

manger sans une dispense de l'évêque. Après un jeûne si sévère, on se permettoit donc une espece de régal, le jour de Pâques ; & l'on se *décarêmoit*, non-pas avec une forte tranche de jambon & de pâté, comme aujourd'hui, mais avec des œufs. C'étoit la nourriture la plus conforme à la sobriété chrétienne, & alors la plus commune. Les gens de la campagne, qui, pendant tout le carême, avoient eu le tems de faire provision d'œufs, alloient les vendre à la ville ; & la foire qui se tient à Montargis le lundi de *Quasimodo*, dite *la Foire aux Œufs*, sembleroit indiquer par son nom la denrée qui y abondoit le plus. Quelques paysans en portoient aux bourgeois de leur connoissance, afin d'en obtenir, en échange, la continuation de leur bienveillance : (& c'est peut-être de-là qu'est venu le proverbe, *Donner un œuf pour avoir un bœuf.*) Dans les villes, on en donnoit aux enfans ; & pour faire trouver ces présens plus beaux, plus appétissans, on ne les offroit qu'après les avoir colorés en rouge ; d'où leur est venu le nom d'*Œufs rouges*.

---

11. *Opiner du bonnet.* C'est, dans une délibération, être de l'avis des préopinans ; comme font ceux qui ne savent pas avoir un avis à eux, ni le motiver. Ducange dit que, dans plusieurs couvens,

l'usage est que les anciens opinent *voce*, de la voix; & les jeunes, *capitis inflexione*, c'est-à-dire, *du bonnet*. De-là vient peut-être le proverbe.... A Rome, les Sénateurs opinoient, non par une inflexion de tête, mais *par les pieds*. Cela s'appeloit *in alienam sententiam pedibus ire*, & ces sortes d'opinans se nommoient *pedarii senatores*. Quand le consul avoit proposé un objet de délibération, il ordonnoit aux membres de la compagnie de se séparer suivant le parti qu'ils prenoient, & prononçoit cette formule: *Que ceux qui sont de tel avis passent de ce côté-ci; que ceux qui pensent différemment passent de celui-là*. Chaque membre avoit pourtant le droit de parler pour ou contre l'affaire proposée; mais ceux qui, à cause de leur peu d'expérience ou de capacité, n'osoient ou ne pouvoient ouvrir la bouche, contens du titre de *sénateurs pédaires*, n'exprimoient leur sentiment qu'en passant du côté qu'ils approuvoient. Laberius dit qu'un pareil avis est celui d'une tête sans langue, *caput sine linguâ pedaria sententia est*. Sur quoi Erasme fait cette réflexion: Le crocodile a, dit-on, aussi une tête sans langue, mais en récompense elle est armée de bonnes dents. Semblables à cet animal, bien des gens qui n'ont pas le talent de la parole, n'en savent pas moins mordre & emporter la piece. *Nilus*, ajoute-t-il, *procul abest à nobis*, *sed hoc genus crocodilis plena sunt omnia*.

Cette réflexion est un peu éloignée du sujet, auquel je reviens pour proposer un moyen bien simple de sauver à ceux qui ont quelques lumières, la honte *d'opiner du bonnet*: ce seroit de recueillir les opinions en commençant par les derniers de la compagnie, & remontant ainsi jusqu'aux premiers. Voici ce que dit à ce sujet un magistrat du XVI^e^. siecle. « Il y a de grandes raisons de demander l'ad-
» vis des jeunes, premier que des plus anciens;
» pour ce que les anciens opinant les premiers,
» ils donnent argument à tous les jeunes de les
» suivre: où, si les jeunes opinent les premiers,
» il faut qu'ils disent les raisons de leur opinion,
» lesquelles ou sont réfutées par les vieux, ou con-
» firmées de nouvelles & plus fortes raisons. Il y
» eut un sénateur Romain qui dit à Tibère dans
» Tacite: *Si primo loco censueris, Cæsar, habebo*
» *quod sequar*. Et à la vérité, un homme plein d'âge
» & de puissance n'est jamais sans être suivi en son
» opinion, tant pour mériter sa faveur, que pour
» estre asseuré que son advis n'a pas faute de pru-
» dence: où, les jeunes opinant les premiers, il
» faut qu'ils disent sur quoy ils se fondent, &
» voit-on bien si leur discours a quelque solidité ».

---

12. *Vous n'en aurez point les gants*: dit-on à celui qui apporte une nouvelle qu'on savoit déja,

ou qui propose un expédient proposé avant lui par un autre.... Allusion à l'ancien usage de donner une paire de gants à ceux qui apportoient les premiers une bonne nouvelle. Dans le roman de la Rose, la vieille parlant à l'amant:

> Viens-je, dist-elle, à temps aux gans,
> Si je vous dis bonnes nouvelles,
> Toutes fresches, toutes nouvelles?

L'histoire nous apprend que les grands faisoient présent de choses plus précieuses que des gants. Un prince se dépouilloit & donnoit son habit au héraut qui lui apportoit une nouvelle agréable. La reine, épouse de Charles VIII, étant accouchée d'un fils, le 4 Février 1435, le duc de Bourgogne, à qui on en porta la nouvelle, donna au héraut cent riders d'or, & une robe brodée dont il étoit alors vétu. Louis XIV donna en 1676, le gouvernement de Guyenne au duc de Roquelaure, & envoya un de ses gardes-du-corps le chercher. Lorsque le duc apprit la grace que le Roi lui faisoit, il présenta au garde une épée d'or qu'il avoit à son côté, & prit celle du garde à sa place.... Selon Le Duchat, cet usage de donner des gants nous vient d'Espagne où il s'appelle *la Paraguante*. Ce mot, qui signifie proprement *pour des Gants*, a été employé par Molière. Dans l'Etourdi, Mascarille se promet de faire emprisonner, sur un soupçon frivole, le rival

de ſon maître, & dit à ce ſujet :

> Je ſais des officiers de juſtice altérés,
> Qui ſont pour de tels coups de vrais délibérés.
> Deſſus l'avide eſpoir de quelque *paraguante*,
> Il n'eſt rien que leur art avidement ne tente :
> Et du plus innocent, toujours à leur profit,
> La bourſe eſt criminelle, & paye ſon délit.

Ici *paraguante* ſignifie un préſent fait en reconnoiſſance de quelque ſervice. A l'égard des femmes, nous appelons le même préſent *des Epingles*; & les Italiens nomment *la Mancia*, (la Manche,) tout ce qu'ils donnent à un homme du peuple, pour prix d'un ſervice qui ne leur étoit pas dû.

---

13. *Il ne s'eſt pas fait déchirer le manteau*; pour dire, Il ne s'eſt pas fait prier. Cette expreſſion nous vient des Latins. *Scindere penulam*, ſignifioit chez eux, & ſignifie encore, preſſer un hôte de reſter, lui ſaiſir le manteau, pour l'empêcher de partir. Ciceron, parlant de deux perſonnes qui étoient venues le voir, dit : Ils ſont reſtés, quoique je ne les y aie engagés que foiblement; *Horum ego vix attigi penulam, tamen remanſerunt.* Aujourd'hui l'on déchire très-peu de manteaux, graces à la facilité avec laquelle ſe prêtent ceux qu'ils couvrent, & à la réſerve de ceux qui les touchent.

---

14. *J'y ai employé toutes les herbes de la S. Jean*; pour [illegible] mis en œuvre tous les moyens imaginables [illegible] réuſſir en telle affaire.... On avoit jadis tant de foi à la vertu de certaines herbes, qu'on la croyoit capable d'opérer par le ſeul contact; & c'eſt de-là ſans doute que nous diſons à un homme qui eſt de mauvaiſe humeur ſans qu'on ſache pourquoi, *Sur quelle herbe avez-vous marché aujourd'hui*? Les Romains étoient auſſi *embabouinés* de cette ſuperſtition. Dans Horace, Priape ſe plaint des magiciennes qui venoient aux Eſquilies cueillir des herbes venéneuſes pour en compoſer leurs enchantemens: le tems de la pleine lune étoit celui qu'elles deſtinoient à ces fonctions magiques. Encore à préſent, nos payſans croient que certaines herbes médicinales n'auroient aucune vertu, ſi on les cueilloit dans un mois plutôt que dans un autre. Il eſt ſingulier que notre proverbe aſſigne à cette opération le tems où le ſoleil a fané toutes les herbes, celui de la S. Jean.

A la même époque, c'eſt-à-dire, au tems le plus chaud de l'année, on allumoit, il n'y a pas encore longtems, des feux par toute la France. Il n'y a plus que les campagnes qui aient conſervé cet uſage. Dans quelques villages des environs de Sens, on ne manque pas d'allumer ce feu, la nuit qui précede la S. Jean. Les charbons qui en réſultent ſont regardés comme un préſervatif, je crois, contre

l'incendie, & chacun en emporte chez soi. Le moyen de détruire cette superstition, seroit d'en supprimer l'occasion: mais l'ignorance & l'entêtement sont deux soutiens, garans de sa durée; & il ne seroit pas aisé de faire renoncer ces bonnes gens à une cérémonie si ancienne, qu'on ne peut fixer le tems ni le lieu de son établissement..... Saint-Foix l'attribue aux réjouissances qui avoient lieu chez les Grecs & les Romains, aux publications de paix & aux nouvelles de victoires remportées sur l'ennemi. « Ces réjouissances, dit-il, » étoient toujours accompagnées de sacrifices où » l'on allumoit de grands feux pour brûler les vic» times. Nous avons eu l'esprit de conserver les » feux, sans avoir de victimes à brûler ». On a prétendu, selon Voltaire, que c'étoit une très-vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien embrâsement de la terre, qui en attendoit un second. J'ai lu ailleurs que ce feu étoit d'abord une illumination, dont la tradition remonte presque jusqu'à la prédiction qu'en a faite J. C. « Du tems de saint » Bernard, ajoute-t-on, elle étoit déja convertie » en feu de joie, & ce Docteur fait remarquer » que cette cérémonie étoit si universellement pra» tiquée de son tems, qu'elle s'observoit même » chez les Turcs & les Sarrasins ». L'origine que donne Gébelin, me paroît la plus vraisemblable. » Les Feux de la S. Jean, dit-il, ont succédé aux

» feux sacrés allumés à minuit, au moment du
» solstice, chez les Orientaux, qui figuroient par
» cette flamme le renouvellement de leur année.
» Ces feux de joie étoient accompagnés de voeux
» & de sacrifices pour la prospérité des peuples
» & des biens de la terre. On dansoit autour de
» ce feu, & les plus agiles sautoient par-dessus.
» En se retirant, chacun emportoit un tison plus
» ou moins grand, & le reste étoit jetté au vent,
» pour qu'il emportât tous les malheurs, comme
» il emportoit les cendres. Plusieurs siecles après,
» lorsque le solstice (d'été) ne fit plus l'ouverture
» de l'année, on continua l'usage des feux dans
» le même tems, par une suite de l'habitude &
» des idées superstitieuses qu'on y avoit attachées.
» On trouve ces feux de la S. Jean en usage jus-
» ques dans le fond de la Russie ».

---

15. *Etre sur un grand pied dans le monde*, c'est y jouer un rôle honorable.... Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, un des plus beaux hommes de son siecle, avoit au bout du pied une excroissance de chair assez considérable. Il imagina, pour se mettre à l'aise, de porter des souliers dont le bout recourbé étoit de la longueur nécessaire pour couvrir son imperfection sans le gêner. Chacun voulut bientôt avoir des souliers comme ceux du

prince ; & la longueur de cette chaussure, qu'on nommoit *à la Poulaine*, devint, surtout dans le XIVe. siecle, la mesure de la distinction. Les souliers d'un prince avoient deux pieds & demi de long, ceux d'un haut baron deux pieds. Le simple cavalier étoit réduit à un pied & demi, & le bourgeois à un pied.... Un grand seigneur qui avoit le pied mignon, ne pouvoit chausser un soulier de deux pieds & demi, sans en faire remplir les vuides avec quelque matière douce. Je rapporterois volontiers à cet expédient, notre expression, *Il a mis de la paille dans ses souliers*, ou plus communément, *du foin dans ses bottes*; pour dire, qu'un homme a beaucoup gagné, mais par des voies illicites. Ce qui étoit vrai à la lettre, du seigneur au pied court, le devient allégoriquement de celui qui s'est enrichi par des moyens peu honnêtes. C'est comme si l'on disoit : Cet homme n'avoit pas la jambe faite pour de si grandes bottes ; il n'a pu les mettre qu'en les remplissant de foin.

L'usage des souliers *à la Poulaine* a fait naitre le premier proverbe, qui lui-même a souvent donné lieu à des plaisanteries. Un bossu voulut un jour en faire usage contre un homme qui avoit un pied très-grand, mais sans aucune prétention à la noblesse. *Il faut avouer*, lui dit-il, *que vous êtes, monsieur, sur un grand pied dans le monde*. L'homme au grand pied répondit froidement : *Il est vrai*,

monsieur, que la fortune ne m'a pas tourné le dos.

---

16. *Châteaulandon, petite ville, mais de grand renom; personne n'y passe qu'il n'ait son lardon.* Les habitans de cette ville du Gâtinois passoient autrefois pour être moqueurs. Erasme dit qu'on lui a montré en Picardie une ville qui avoit le même penchant à la raillerie; il auroit bien dû la nommer. C'étoit anciennement le défaut des habitans d'Abydos, ville de l'Asie-mineure; d'où est venu le proverbe, *Ne temerè Abydum*, sous-entendu *naviges*; c'est-à-dire, n'allez pas sans raison à Abydos. Le sens moral qu'Erasme donne à ce proverbe, c'est qu'il ne faut pas s'exposer à un danger sans de fortes raisons; par exemple, fréquenter la cour des rois, séjour de la dissimulation & des alarmes, lire certains poëtes qui sont l'écueil des moeurs, &c.

---

17. *Les chevaux courent les bénéfices, & les ânes les attrapent.* Mot de Louis XII, devenu proverbe. L'Espagnol dit : *Le plus chetif pourceau mange le meilleur gland.* L'ignorant obtient souvent la récompense due à l'homme instruit. C'est que le mérite est modeste, timide, & n'a d'autre avocat que ses œuvres : au lieu que l'ignorance est pré-

somptueuse, hardie, importune; trois qualités qui menent aujourd'hui à la fortune. C'est ce que, dit Sainville, dans *la Gouvernante* de La Chaussée:

J'ai vu que l'opulence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en imposer est le seul art utile;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

Les Grecs disoient à-peu-près dans le sens de notre proverbe (G), *Contigit & malis venatio.* Quand un homme obtient, sans le mériter, un riche bénéfice, un emploi lucratif & honorable, on peut lui appliquer le proverbe latin: *Mopso Nisa datur*; c'est le commencement de ce vers de Virgile:

Mopso Nisa datur; quid non speremus amantes?

La grace du proverbe est dans les noms *Mopsus*, berger méprisable, & *Nisa*, bergère d'une grande beauté.

---

18. *Quatrevingt-dix-neuf moutons & un Champenois sont cent bêtes.* On donne à ce dicton grossier & injurieux, une origine qui a tout l'air d'un conte. Lorsque César faisoit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistoit en troupeaux de moutons qui payoient au fisc un impôt en nature. Le vainqueur voulant favoriser le

commerce de cette province, exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes. Que firent les Champenois? Pour ne rien payer du tout, ils ne formèrent plus chaque troupeau que de quatrevingt-dix-neuf moutons. Cela n'étoit pas si bête: mais César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau seroit compté pour un mouton, & paieroit comme tel. De-là, dit-on, est venu le proverbe..... Guillaume de Machault, Trouvère, qui vivoit vers l'an 1300, étoit Champenois, comme le dit son épitaphe, rapportée dans le roman du *Cœur d'amour épris*:

> Guillaume de Machault, ainsi avoie nom,
> Né en Champagne fus, & si eus grand renom.

La fin du second vers semble faire allusion à notre dicton; elle prouve du moins l'ancienneté du préjugé qui l'a fait naître. De tout tems, on a accordé à certains pays le privilege de ne produire que des sots; & Voltaire pense qu'en effet le climat peut influer sur l'esprit du peuple qui l'habite. « Il se pourroit, dit-il, que la nature eût donné » aux Athéniens un terrein & un ciel plus propres » que la Westphalie, & que le Limosin, à former » certains génies ». Il est heureux pour la patrie de Passerat, que Voltaire ne l'ait point accolée ici à celle de Muret. Au lieu de citer la dernière, la mention d'Athènes l'invitoit à nommer de préférence

rence la Béotie, pays si décrié chez les anciens pour la stupidité. Horace, parlant du peu de goût d'Alexandre en matiere de poésie, dit qu'on l'auroit pris pour un Béotien :

Bæotum in crasso jurares aëre natum.

Cependant Pindare & Plutarque sont nés dans ce pays, & c'est une preuve que les grands hommes naissent par-tout, même dans la patrie des *Moutons*, selon Juvenal qui dit que,

Summos posse viros, & magna exempla daturos
Vervecum in patriâ crassoque sub aëre nasci.

---

19. *Servir quelqu'un à plats couverts*, c'est lui témoigner en apparence beaucoup d'amitié, & le desservir sous main.... Je crois que cette expression vient de l'usage où l'on étoit autrefois en France, de couvrir les choses qu'on mettoit devant les personnes, à qui l'on devoit des honneurs particuliers, ou qu'on leur présentoit. On *couvroit les plats*, dit Sainte-Palaye, & peut-être le sel, le poivre, & autres épiceries, qu'on servoit sur la table auprès des Grands. Si on leur offroit des dragées, le drageoir étoit couvert d'une serviette. Le cadenas (espece de coffret d'or ou de vermeil, où l'on met le couteau, la cuiller, la fourchette, &c.) qui n'appartenoit qu'aux personnes du plus haut

rang, eſt encore conſervé à la cour ſur la table des princes, comme un reſte de cette ancienne étiquette. On peut auſſi regarder comme tel, ces antiques ſalières d'argent, à deux couvercles, leſquelles ſervent pour le ſel & le poivre, & ne ſont plus de mode que chez les gens qui tiennent aux vieux meubles.

---

20. *Changement de tems, entretien de ſots.* La pluie & le beau tems ſont l'unique choſe dont on puiſſe parler dans certaines ſociétés. Ce que ſait l'homme inſtruit, n'eſt pas de miſe par-tout.... Je n'ai vu ce proverbe dans aucun auteur ancien : cependant un paſſage de Juvenal porte à croire qu'il exiſtoit de ſon tems. Parlant du cruel Domitien, il dit qu'il y avoit du danger à s'entretenir avec lui, même de la pluie & du beau tems :

Cum quo de pluviis, aut æſtibus, aut nimboſo
Vere locuturi fatum pendebat amici.

---

21. *Boire en chantre*, c'eſt boire beaucoup. Les anciens diſoient, *Ex amphitheto bibiſti*, pour dire, vous avez bu plus que de raiſon. On entendoit par *amphithète*, un grand vaſe à boire, dont l'on ſe ſervoit dans la débauche.... Saint Iſidore dit qu'on n'obtient un chant agréable que par le jeûne

& l'abstinence. Bien différens de nos chantres, ceux des anciens jeûnoient la veille du jour où ils devoient chanter, & ne vivoient ordinairement que de légumes, pour se rendre la voix plus claire & plus nette : d'où vient que les Gentils appeloient les chantres, mangeurs de féves, *Fabarii.*

---

22. *Si jeunesse savoit & vieillesse pouvoit, jamais disette n'y auroit.* Suivant l'abbé Suger, on entendit souvent Louis VI, sur la fin de sa vie, se plaindre du malheur de la condition humaine, qui réunit rarement *le savoir & le pouvoir.* C'est peut-être de-là, dit Velly, que vient ce proverbe.

---

23. *C'est la coutume de Lorris, le battu paye l'amende* ; se dit quand quelqu'un qui a droit de se plaindre, est blâmé ou réprimandé. Anciennement l'usage étoit de régler par le duel la plupart des contestations, en matiere civile & criminelle. Le vaincu, toujours censé coupable, subissoit la peine due au crime dont il étoit l'accusateur ou l'accusé. C'étoit aussi par duel qu'on prouvoit sa créance, à Orléans & ailleurs. Dans la Châtellenie de Lorris, on se battoit à coups de poings seulement. Si le débiteur étoit vaincu, il payoit sa dette & une amende de cent douze sols : mais s'il l'emportoit

ſur ſon créancier, celui-ci perdoit la dette & payoit l'amende. Ainſi, quelle que fût l'iſſue du combat, il étoit toujours vrai de dire que *le battu payoit l'amende....* Quelques perſonnes prétendent que ce proverbe n'a qu'une ſingularité apparente, laquelle vient de l'équivoque des ſons. La loi, diſent-elles, voulant que ceux qui battent les autres, ſoient punis, elle s'eſt expliquée en ces termes qui tiennent de l'apoſtrophe : *Le bas-tu ? paie l'amende.* Cette explication eſt un peu forcée, & démentie d'ailleurs par ce quatrain dont ſe ſervoient les anciens habitans de Lorris pour exprimer ce point de leur coutume :

> C'eſt un proverbe & commun dit,
> Qu'à la coutume de Lorris,
> Quoiqu'on ait juſte demande,
> Le battu paie l'amende.

---

24. *Chercher midi, où il n'eſt qu'onze heures.* Ce proverbe qui ſe dit d'un quêteur de dîners, ne doit pas être d'ancienne date ; car nos pères en avoit un qui place l'heure du dîner bien avant midi. Le voici :

> Lever à cinq, dîner à neuf,
> Souper à cinq, coucher à neuf,
> Fait vivre d'ans nonante-neuf.

On diſoit de même en latin : *Surge quintâ, prande*

nonâ; *cœna quintâ*, *dormi nonâ*; *nec est morti vita prona.* Tel étoit le régime de vie du tems de Louis XII. Aujourd'hui les choses ont bien changé, & l'on pourroit ainsi parodier le proverbe latin : *Surge undecimâ*, *prande tertiâ*, *cœna undecimâ*, *dormi* (*si potes*) *post mediam noctem secundâ*; *sic est morti vita prona.* Sous François I, on recula beaucoup l'heure des repas : cependant les gens de qualité bien réglés dînoient au plus tard à dix heures, & soupoient à six. Charles V dînoit aussi à dix heures, mais il soupoit à sept, & toute la cour étoit couchée à neuf heures. C'est encore l'usage de bien des maisons religieuses, qui ne se distinguoient point alors de la vie commune. Sous le regne d'Henri IV, l'heure du dîner à la cour étoit à onze heures pour l'ordinaire, & à midi au plus tard : ce qui s'est conservé long-tems sous Louis XIV. Les artisans ont retenu une partie de l'ancien usage, en faisant trois repas ; le premier à neuf heures, le second à deux, & le dernier au coucher du soleil. Après quoi, ils se mettent au lit, pour en sortir le lendemain avec l'aurore. Cette vie est plus conforme au vœu de la nature, que celle des gens du monde, qui se levent & se couchent si tard. N'est-il pas bien honorable pour nos femmes de l'un & de l'autre sexe de se rendre applicable ce que l'Ecriture dit des ours & des lions ; *Ortus est*

sol . . . . . & in cubilibus suis collocabuntur ?

---

25. *Bourguignon salé.* En 1422, il y avoit à Aigues-mortes une compagnie de Bourguignons. Les bourgeois massacrèrent cette garnison ; & de peur que l'exhalaison des cadavres n'infectât l'air, ils firent un grand trou dans lequel ils les jettèrent & les couvrirent de sel. Telle est, selon quelques-uns, l'origine de ce surnom. Pasquier la fait remonter au tems où les Bourguignons, résidant au pays de de-là le Rhin, étoient toujours en querelle avec les Allemands au sujet de leurs salines. « Qui nous peut donner à penser que » leurs voisins, les voyant en ce point piquez, » & continuer leurs discordes, au sujet du sel, » s'induisirent facilement à les appeler *Salez* ».

---

26. *A la Saint-Martin, on boit le bon vin.* Cette fête est depuis très-longtems chez nous un jour de réjouissance, même pour le peuple. Nos ayeux, qui avoient beaucoup de dévotion à Saint-Martin, en célébroient la fête à table, après l'avoir célébrée à l'église. La joie bacchique qui en résultoit, a fait terminer par ce vers plaisant,

Bibere Martinus non finit esse breve,

une épigramme composée pour justifier un poëte

d'avoir fait *bi* long dans *bibere*.... Ces sortes de réjouissances étoient, dans la primitive église, de petits festins de charité, qu'on appeloit par cette raison *Agapes*. Les payens, après avoir immolé des animaux à leurs idoles, mangeoient aussi en commun ce qui restoit des victimes. Pour les attirer à la vraie religion, Saint Grégoire le Grand, en défendant ces sacrifices, dit qu'on pouvoit retenir le festin & permettre au peuple, après le service divin aux fêtes solemnelles, de se régaler modestement les uns les autres, dans de petites loges de verdure qu'on feroit proche des églises. C'est apparemment de cet usage que sont venues ces especes de foires qui ont lieu, les jours de fêtes patronales, près des églises où l'on voit des boutiques portatives, & des tentes qui servent de cabarets. Cette conjecture est appuyée par le sentiment de Pasquier. Il prétend que les danses, festins & autres divertissemens, usités les jours de fêtes paroissiales, nous viennent des payens qui, aux jours des fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de leurs fausses divinités, se livroient à toute espece de débauches & d'intempérance, & cela sous les yeux des chrétiens, « qui ne se pouvoient bonnement garder de se trouver en tels jeux publics, » bien que ce ne fust par dévotion, ains seulement pour se recréer.... Cela fut cause, si je ne » m'abuse, que pour empêcher le peuple de se trou-

» ver en la folemnité de feftes payennes, on to-
» léra en noftre religion les danfes, banquets &
» allégreffe, fouffrant aucunement un mal pour
» empêcher un pire. Et de-là, fi y prenez garde,
» il n'y a fefte de village, je veux dire, où l'on
» célebre la feftte du Saint parochial, que par mefme
» moyen on ne l'accompagne de danfes & ban-
» quets ».

Quelqu'un a prétendu que les réjouiffances de la Saint-Martin ont fuccédé à une fête payenne, nommée *Pithoégies*, d'un mot grec qui fignifie tonneau à mettre le vin. Les Athéniens la célébroient en l'honneur de Bacchus, au mois *Anthefterion* qui répond à notre mois de Novembre. C'étoit la faifon où l'on ouvroit les tonneaux pour goûter le vin ; & tant que duroient les *Pithoégies*, on donnoit à boire à qui en vouloit. Ces fêtes ont à la vérité beaucoup de reffemblance avec la nôtre : mais celle-ci leur doit-elle fon établiffement ? Je crois plutôt que la même caufe a opéré chez nous le même effet. La Saint-Martin eft le tems où l'on goûte les vins. La concurrence de cette opération avec la fête du Saint étoit un double motif de réjouiffance. Auffi difoit-on *Martiner*, pour dire boire plus que de raifon, & l'ivreffe où l'on tomboit dans ce tems s'appeloit *le mal Saint-Martin*.

27. *Avoir bon nez*, c'eſt avoir de la ſagacité, prévoir les choſes de loin. Cette expreſſion familière, tirée de l'odorat, fait le ſel d'une des ſoixante-treize pieces de vers compoſées par d'Alibray contre Montmaur, & intitulées l'*Anti-gomor* :

Par-deſſus les plus rafinés,
Gomor d'avoir bon nez ſe vante.
Il n'eſt cuiſine qu'il n'évente;
N'eſt-ce pas avoir fort bon nez?

Montagne en a fait auſſi uſage. En notre langue, dit-il, « il s'y rencontre des fraſes excellentes, » & des métaphores, deſquelles la beauté fleſtrit » de vieilleſſe, & la couleur s'eſt ternie par maniement trop ordinaire. Mais cela n'oſte rien du » gouſt à ceux qui *ont bon nez* ».

D'un homme fin, on diſoit figurément à Rome qu'il étoit *emunctæ naris*, & au contraire un eſprit dépourvu de ſagacité étoit *mucoſis naribus*, ou *naris obeſæ*. Martial dit *habere naſum*, pour dire avoir de la pénétration. « Quand je lis la » plupart des ouvrages de Scaliger, dit Gui Patin, » je ne les entends point, je baiſſe humblement la » tête, en me ſouvenant de ce qu'a dit Martial: » *Non cuicumque datum eſt habere naſum* ».

---

28. *Avoir un pied de nez*, c'eſt être honteux

de n'avoir pas réussi dans ce que l'on vouloit. Regnier dit en ce sens, *avoir le nez fait comme un cervelas* :

> J'ai bien un avis d'autre étoffe,
> Dont Du Luat le philosophe
> Désigne rendre au consulat
> Le nez fait comme un cervelas.

Ce dernier vers signifie, en termes obscurs, que ce Du Luat prétendoit, dans une affaire par lui entreprise contre les juge-consuls de Paris, les rendre honteux & confus.... Ces expressions sont empruntées d'un conte de Verville. Le jour de Noël, un chapelain se chauffoit dans la sacristie, devant un bon feu, sur lequel il faisoit griller du boudin pendant qu'on disoit matines. Arrive l'heure d'aller encenser. Mon homme jette son boudin dans sa manche, & court à sa fonction thuribulaire. Malheureusement la manche n'étoit pas bien boutonnée. Le mouvement du bras l'ouvrit & fit passage au boudin qui sauta au nez du doyen que le chapelain encensoit. La figure décanale déconcerta la gravité du chœur, & de-là vint le proverbe, *avoir un pied de nez*.

On dit dans le même sens, *être camus*. « Voilà » des harangueurs bien *camus* », dit Montagne. Un compilateur de proverbes donne la même source à ces deux sortes d'expressions, en disant

qu'il est également honteux d'avoir le nez trop court & de l'avoir trop long. Moi j'admire le génie des langues, qui de l'organe d'un seul sens ont tiré l'image de tant d'idées différentes. Le nez, simplement pris, figure la sagesse & la prévoyance; & c'est sous cet emblême que les Egyptiens représentoient ces deux qualités. Long, il est le simbole de la finesse; trop long ou camus, celui de la confusion; aquilin, celui de la raillerie, à laquelle Pline dit que les anciens avoient consacré cette partie du corps. Horace dit *naso suspendere adunco*, pour dire railler quelqu'un, s'en mocquer. Montagne a traduit cette image, en disant que Diogene *hochoit du nez* le grand Alexandre. L'expression étoit bien hardie pour une langue aussi timide que la nôtre: aussi n'a-t-elle pas fait fortune.

---

29. *Un sot en trois lettres*, est un homme dont la sottise est bientôt exprimée, puisqu'il n'y a que trois lettres dans l'adjectif *sot*. Le Pays ayant dit à Linière: Vous êtes un sot en trois lettres; vous en êtes un, vous, lui répondit Linières, en mille que vous avez composées.... A Rome, on appeloit ironiquement *Trium litterarum homo*, celui qui se donnoit pour un homme de famille honnête. Ceux qu'on nommoit *Ingenui* avoient trois noms; savoir, le prénom, le nom & le surnom, comme

Marcus Tullius Cicero : & quand on parloit d'eux dans un écrit, on ne les déſignoit que par les lettres initiales de ces noms, M. T. C. ; de-là le proverbe latin.

---

30. *La poule ne doit point chanter devant le coq.* Ce proverbe eſt mot-à-mot dans Moliere. Jean de Meun a dit long-tems avant lui :

> C'eſt choſe qui moult me déplaiſt,
> Quand poule parle & coq ſe taiſt.

Pour dire que la femme ne doit rien décider en préſence de ſon mari. G. Meurier cite un vieux proverbe encore plus exigeant : *Femme à ſon tour doibt parler, quand la poule va uriner.* Un vers de Sophocle, devenu proverbe, recommande le ſilence au ſexe, comme ſon plus bel ornement (G) :

> *Decus addit uſque feminis ſilentium.*

Eraſme fait à ce ſujet une réflexion que je tranſcris ſans la traduire : *Mulier, animal naturâ loquax, nullâ re magis cohoneſtatur quàm ſilentio, maximè apud viros, quum de rebus ſeriis agitur.* Homère veut auſſi que les hommes décident, dans les affaires ſérieuſes (G) :

> . . . . . . *Fueritque viris oratio curæ.*

---

31. *Les Rois ont les mains longues.* Un souverain peut dire comme l'Apollon de la Fable :

Je vois de loin, j'atteins de même ;

& la distance des lieux ne met pas ceux qui l'offensent, à couvert de son ressentiment. Ce proverbe est dans Ovide :

An nescis longas Regibus esse manus ?

En voici une belle application. L'électeur de Mayence aidé des troupes de Louis XIV, assiégeoit la ville d'Erfort, en 1664. Pradel qui les commandoit, somma les habitans de se rendre. Ceux-ci répondirent qu'il n'avoient pas mérité la partialité de la France. « Nous avons eu, ajoutèrent-ils, une ancienne alliance avec le grand » Henri, à qui nous prêtâmes dix mille florins, » dans le tems qu'on lui disputoit la couronne » que votre maître porte aujourd'hui.... Si *les* » grands *Rois ont les mains longues*, ils doivent » aussi garder une longue mémoire des moindres » services qu'on leur a rendus ».

Comme les rois ont beaucoup de gens qui éclairent les démarches & recueillent les paroles de ceux qui leur sont suspects, les Grecs ont dit, & les Italiens disent après eux en proverbe, que *les princes ont beaucoup d'yeux & beaucoup d'oreilles.* Ils ont également, dit Erasme, un grand nombre

de mains, de pieds, &c. Après quoi, il ajoute en parlant d'un roi qui seroit le tiran de ses peuples : *Vide cujusmodi portentum sit tyrannus, & quàm formidandum, tot oculis iisque emissitiis, tot auribus iisque tam asininis ac longis, tot manibus, tot pedibus, tot ventribus, (ne reliqua parùm honestà commemorem,) instructum.*

---

32. *Revenir à ses moutons*, c'est revenir à un propos commencé & interrompu. Cette expression est tirée de la farce de Patelin, où un marchand, plaidant contre un berger qui lui avoit volé plusieurs moutons, quittoit souvent le discours pour parler d'une piece de drap, que l'avocat de sa partie lui avoit aussi escroquée : de sorte que le juge ne comprenant rien à ce galimatias, lui cria plusieurs fois de *revenir à ses moutons*. C'est aussi le conseil que donna un critique à madame Deshoulières, qui après avoir fait l'excellente idylle, intitulée *les Moutons*, avoit composé une mauvaise tragédie...... Ciceron quittant une digression pour rentrer dans son sujet, a dit, *domum redeamus*. On disoit encore, dans le même sens : *Dic, Posthume, de tribus capellis*. Ce vers termine une épigramme de Martial, dont voici l'imitation :

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois un procès au bailliage.

Guy, le phénix des beaux esprits,
Plaidoit ma cause & faisoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable & l'histoire,
Les Aristotes, les Platons.
Guy, laissez-là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

Le monde est plein de gens qui tombent dans le même défaut. Ont-ils un fait à raconter ? ils se perdent dans un préambule qui n'a ni fin, ni rapport au sujet. En quoi ils ressemblent au poëte Antimaque, qui écrivant l'histoire des guerres de Lacédémone, étoit encore à son préambule sur la fin du trente-sixième livre. C'est bien d'un pareil ouvrage qu'on pouvoit dire : *Magnum proœmium audiendi cupido*. Ce proverbe est la condamnation de tout exorde inutile : si court qu'il soit, il est toujours trop long pour l'auditeur avide de jouir. A Athènes, le héraut qui annonçoit aux rhéteurs qu'ils pouvoient haranguer le peuple, leur recommandoit de le faire ἄνευ προοιμιων καὶ παθων, *sine proœmiis & affectibus*. A combien d'orateurs & d'écrivains on pourroit dire : Parlez, puisque vous le voulez ; mais au fait sur le champ, & point de *pathos* !

---

33. *La peur a bon pas*. Ceux qu'elle saisit, ont

dès ailes aux pieds, dit Virgile : *Pedibus timor addidit alas*. Le soldat timide recule au moindre danger; & comme il n'expose pas sa mère à pleurer sa mort, on disoit de lui : *Timidi mater non flet*. Ce proverbe a un autre sens dans Cornelius Nepos, vie de Thrasibule. Par *timidus*, l'auteur entend un homme sage & prudent. Or un tel homme ne donne aucune alarme à sa mère, parce que celui qui prévoit le plus, risque toujours le moins. C'est en ce sens que Montagne a dit : Encore faut-il du courage à craindre.

---

34. *Une mâchoire épaisse*, est un homme d'un esprit lourd, qui cherche ses mots, les choisit mal, & les prononce avec une lenteur fatigante.... Un particulier un peu gros incommodoit son voisin au parterre du théâtre françois : « Quand on est » aussi *épais*, dit celui-ci, on devroit bien rester » chez soi. — Monsieur, reprit l'homme gros, il » n'appartient pas à tout le monde d'être *plat* ». On voit qu'une équivoque a été payée par une autre, & que l'homme *épais* ne l'étoit que de corps.... Notre adjectif *épais*, pris pour *sans esprit*, répond au latin *pinguis* qui faisoit la même équivoque. Horace prie Mercure d'engraisser ses troupeaux & tout ce qui lui appartient, excepté pourtant son esprit :

Pingue

Pingue petus domino facias & cætera, præter Ingenium. Sat. II. 6.

Il faut avouer que le Dieu ne fait pas la même grâce à tous les riches.

35. *Garder le mulet*, c'est s'ennuyer à attendre quelqu'un. Le mulet étoit la monture de nos ancêtres. Quand un maître avoit affaire dans une maison, il faisoit garder son mulet à la porte. Cette fonction n'étoit pas amusante, quand il falloit attendre long-tems. De-là est venue l'expression familière *Garder le mulet*.... Un babillard qui se promenoit avec un de ses amis, entra dans une maison où il n'avoit, disoit-il, qu'un mot à dire. L'ami l'attend à la porte, & assez longtems pour perdre patience. L'autre, revenu enfin, lui dit d'un ton plaisant : Vous gardiez donc-là le mulet ? — Non, reprit l'ami un peu piqué, mais je l'attendois.

36. *Croquer le marmot*, autre expression familière qui signifie la même chose que *Garder le mulet.* Elle vient peut-être de ce que les enfans qu'on fait attendre dans une rue, s'amusent à *croquer*, c'est-à-dire, à dessiner grossièrement sur les murailles quelques *marmots*, ou ce qu'ils ap-

pellent des *bons-hommes*... *Marmot* eſt le nom qu'on donnoit autrefois aux petits ſinges. De-là, dit M. de Paulmy, on a appelé les petits garçons *marmots*, & les enfans *marmaille*. De-là encore *marmoter*, pour dire parler entre ſes dents, ſans rien prononcer, comme font les ſinges.

---

37. *Sentir un peu plus fort, mais non pas mieux que roſe*, c'eſt exhaler une odeur infecte. Regnier a fait uſage de cette expreſſion dans les vers ſuivans :

> Ainſi ce perſonnage, en magnifique arroy,
> Marchant *pedetentim*, s'en vint juſques à moy,
> Qui ſentis à ſon nez, à ſes levres decloſes,
> Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux
> que roſes.

Les Groenlandoiſes, après s'être lavées dans l'urine, croient exhaler une odeur ſuave. C'eſt leur eau de ſenteur, & quand une fille s'eſt ainſi parfumée, on dit : *Elle ſent la demoiſelle*. Les femmes de l'île de Lemnos avoient l'odorat plus délicat, & le firent voir aux dépens de leurs maris qui les empoiſonnoient par la puanteur de leur haleine. Laſſes de ces ſacrifices continuels à la déeſſe Méphitis, elles réſolurent d'y mettre fin ; & un beau jour, ſecondées de Thoas, elles aſſaſſinèrent ces malheureux époux. Ce remede violent a fait naître

le proverbe *Lemnium malum*, pour dire un malheur déplorable & ſans exemple. Euripide en fait mention dans ſon *Hecube*.

---

38. *Des femmes & des chevaux, il n'y en a point ſans défauts.* Il y a moins de groſſiéreté dans ce proverbe grec (G):

Ignis, fretumque & mulier, hæc mala tria.

Euripide fait faire à Médée cet aveu peu honorable pour le ſexe (G):

Sumus quidem quales ſumus, nos feminæ;
Neque enim malæ auſim dicere......

Un Spartiate s'excuſoit d'avoir épouſé une naine, en diſant qu'entre les maux il falloit choiſir le moindre.

Comme j'aurai occaſion de citer pluſieurs proverbes qui tirent ſur le ſexe, je ſuis bien aiſe de lui faire ici ma profeſſion de foi relativement à ces proverbes. Je les regarde en général comme des plaiſanteries, ou comme le fruit de la prévention. Il en eſt beaucoup qui conviennent aux hommes auſſi bien qu'aux femmes, & qui ſont démentis par la juſtice qu'ont rendue à celles-ci pluſieurs philoſophes de l'antiquité. Montagne, qui dans l'occaſion n'épargne pas le ſexe, trouve qu'à

tout prendre il vaut à-peu-près le nôtre, & il appuie son témoignage de ceux de Platon & d'Antisthène. Voici comme il s'exprime: « Je dis que » les masles & femelles sont jettez en mesme » moule; sauf l'institution & l'usage, la différence » n'y est pas grande. Platon appelle indifférem- » ment les uns & les autres à la société de toutes » estudes, exercices, charges & vacations guer- » rières & paisibles, en sa république. Et le phi- » losophe Antisthènes ostoit toute distinction entre » leur vertu & la nostre. Il est bien plus aisé d'ac- » cuser l'un sexe que d'excuser l'autre. C'est ce » qu'on dit, le fourgon se mocque de la poële ».

---

39. *On chante tant Noël, qu'il vient.* Pour dire qu'une chose longtems attendue arrive enfin...... Ce proverbe est fondé sur l'usage où l'on étoit de chanter Noël, longtems avant qu'il arrivât. *Noël, Noël*, étoit le refrain dont rétentissoient les églises. On chantoit aussi des cantiques relatifs à la naissance du Sauveur. Dans la suite, on mit sur les airs de ces cantiques des paroles profanes; & c'étoit à qui chanteroit ces sortes de Noëls. Les plus fameux sont ceux de la Monnoye. Ils sont écrits, dit l'abbé d'Artigny, avec toute l'élégance & la délicatesse du patois Bourguignon; & sous un air négligé, ils renferment des beautés & des graces

inimitables. Un des plus jolis eſt celui où Blaizote, fille de Dijon, prend la réſolution de ſe donner à Dieu, & dit à ſon amant :

Devé lu j'anraige,
Veille, peute & mauſſaige,
Devé lu j'anraige
De me tonai ſi tar.
J'ai tor ſan dôte;
Toi ſeul u tôte
Lai meire-gôte :
Lu po ſai par
N'airé mazeu ran que le mar.

Ce qui ſignifie :

Devers lui j'enrage,
Vieille, laide & peu ſage,
Devers lui j'enrage
De me tourner ſi tard.
J'ai tort ſans doute ;
Toi ſeule eus toute
La mère-goutte :
Lui pour ſa part
N'aura déſormais que le marc.

Dans la traduction de ce couplet en patois Bourguignon, on remarquera que notre langue fournit exactement mot pour mot, meſure pour meſure, rime pour rime. C'eſt un haſard qu'il ait pu être rendu ſi heureuſement.

Dans l'Eſprit des Journaux, Janvier 1783, on

donne aux Noëls l'origine suivante. Marot a traduit en vers françois une partie des pseaumes, qui furent chantés par les Protestans sur des airs qui couroient la ville. Les Catholiques opposèrent bientôt aux pseaumes de Marot des cantiques spirituels qui n'étoient pas chants d'Eglise. De-là, dit-on, l'origine de nos Noëls, dont le sujet n'est pas toujours relatif à la naissance de Jesus-Christ... C'est-là aussi, selon moi, celle des cantiques que l'on fait chanter par le peuple dans quelques paroisses, aux assemblées de dévotion particulières.

---

40. *Il y a laissé ses houseaux*, se dit d'un homme qui est mort en quelque occasion. Le mot *Houseaux* n'est d'usage que dans ce proverbe, au lieu duquel bien des gens disent, *Il y a laissé ses guêtres*.... Les houseaux étoient une chaussure de jambe contre la pluie & la boue, comme sont les guêtres, les bottines, &c. Il paroît, par un passage de Jean de Meun, que les houseaux étoient autrefois la chaussure des habitans de Paris, même des femmes. Car ce poëte, parlant de la manière dont Pygmalion habilla sa Vénus d'ivoire, dit:

N'est pas de housealx estrennée,
Car el n'est pas de Paris née.
Trop seroit rude chaussemente
A pucelle de tel jouvente.

41. *Se faire montrer au doigt*, c'eſt ſe faire moquer publiquement, ſe rendre ridicule par ſa conduite. Joinville dit en parlant de la canoniſation de S. Louis : « Grand déſonneur ſera à ceux » de ſon lignaige, qui ne le vouldront enſuir, & » seront *montrez à le doy* : en diſant, que a tart » le bon ſaint omme euſt fait telle mauvaiſtié, » ou telle villenie ».... Ce geſte qui parmi nous eſt un ſigne de mépris, ſe prenoit en bonne part chez les anciens. *Etre montré au doigt*, ſignifioit jouir d'une grande eſtime. C'eſt dans ce ſens qu'il faut prendre ce vers de Perſe :

At pulchrum eſt digito monſtrari *&* *dicier, hic eſt*. Sat. 4.

Démoſthène ne put ſe défendre d'un ſentiment de vanité, à la vue d'une marchande d'herbe qui le montroit au doigt en diſant à ſes voiſines : *Tenez, voilà Démoſthène.* C'étoit auſſi le foible d'Horace, qui dit à un de ſes protecteurs : Si les paſſans me montrent au doigt, c'eſt à vous que j'en ſuis redevable :

Totum muneris hoc tui eſt
Quòd monſtror digito prætereuntium.

On ſent qu'aujourd'hui un poëte ne tiendroit pas ce langage à ſon Mécène. Au reſte, s'il étoit autrefois honorable d'être montré au doigt, le choix

de ce doigt n'étoit pas indifférent, du moins à Rome. L'*index* avoit seul ce privilege. Employer pour ce geste le suivant, étoit une marque de dérision & de mépris : ce qui venoit d'une fonction basse que remplissoit ce doigt, appelé *verpus*, *à verrendo podice*. On l'appeloit encore pour cette raison *impudicus* & *infamis*. Martial, parlant d'un vieillard qui n'avoit jamais été malade, dit qu'il montroit ce doigt aux plus fameux médecins, c'est-à-dire, qu'il se moquoit d'eux :

Ostendit digitum, sed impudicum,
Alconti, Dasioque, Symmachoque.

---

42. *Un Normand a son dit & son dédit.* Ce reproche, fait aux Normands, vient d'une ancienne coutume encore en vigueur chez eux. Les contrats n'y sont valables que vingt-quatre heures après la signature : pendant ce tems, les parties ont celui de faire leurs réflexions, & celle qui se répent du marché peut se dédire. De-là vient qu'on appelle *Normand* celui qui manque à sa parole. On raconte d'un étranger qu'en priant Dieu, il disoit : « Tu » nous a promis, Seigneur, de nous assister dans » nos peines ; tu ne t'en dédiras point, car tu n'es » pas *Normand* ».

On dit encore, *répondre en Normand*, pour dire, ne dire ni oui, ni non, dans la crainte d'être sur-

pris & de s'engager. Il y a des gens qui ont autant d'horreur pour *oui* & *non*, que l'avare en a pour le verbe *donner*; à toutes les queſtions qu'on leur fait, même les plus indifférentes, ils répondent par des périphraſes, pour éviter de prononcer l'un ou l'autre de ces monoſyllabes : manie ridicule, & fatigante pour ceux qui en ſont témoins.

---

43. *Qui fit Normand, il fit truand.* Ce vieux proverbe s'eſt dit, ſelon Paſquier, de ce que les Normands étoient chargés de *trus* & impôts, plus que les autres provinces. *Tru* ſignifioit tribut; d'où s'eſt fait *truand*, pour dire un homme que la ſurcharge des impôts a réduit à la néceſſité de *truander* ou mendier pour vivre. A Paris, les rues de la grande & de la petite *Truanderie* ſont ainſi nommées, de ce que là étoient les bureaux où ſe percevoient les droits impoſés ſur les denrées. En Picardie, *truand* ſignifie encore un pareſſeux, un fainéant. Dans le Roman de la Roſe, il ſe prend pour un homme qui gueuſe par fainéantiſe :

> Quand je voy tout nuds ces *Truans*
> Trembler, ſur ces fumiers puans,
> De froit, de fain, crier & braire,
> Conte ne fais de leur affaire.

---

44. *Un Manceau vaut un Normand & demi.* Engilbert, évêque du Mans en 680, avoit le droit de faire battre monnoie. La monnoie du Maine étoit plus estimée que celle d'Anjou & de Normandie; un denier Manceau valoit un denier & demi Normand, & deux deniers Angevins. De-là le proverbe, pour reprocher aux Manceaux qu'ils portent encore plus loin que les Normands les défauts qu'on attribue à ceux-ci.... Un de nos anciens poëtes, Jacques de la Taille, (mort en 1562, âgé de vingt ans, & auteur de six tragèdies,) a écrit dans ses œuvres, qu'il louoit Dieu, entr'autres choses, de ne l'avoir pas fait naître au Maine ou en Normandie, mais en Beausse. Quel étoit le motif d'une façon de penser si singulière? Si ce poëte croyoit que tous les individus de ces provinces vérifient les dictons qu'on a faits sur elles, les pays qui les avoisinent devoient être compris dans son acte de louanges, par la raison que *la lisière est*, dit-on, *pire que le drap.*

---

45. *Faire gerbe de fouare à Dieu*, c'est laisser pour la dîme ce qu'il y a de plus mauvais. En latin, *decumanus* est synonyme de *magnus*. Un paysan Romain appeloit un gros œuf, *decumanum ovum*, & le matelot nommoit *decumantus fluctus*, une vague considérable: on croyoit alors que le

dixième œuf étoit plus gros que les neuf pondus auparavant, & que la dixième vague étoit plus forte que les précédentes. De-là Ovide dit: *Decimæ ruit impetus undæ.* A voir la mauvaise foi que l'on met dans le paiement de la dîme, qui dans l'origine étoit la dixième partie d'une récolte, la part de Dieu ne peut être appelée *decumana*, dans le sens que ce mot avoit autrefois. Les payens n'immoloient pas non-plus les victimes les plus grasses, & souvent ces victimes n'avoient que la peau sur les os. Les Thysetes faisoient pis encore: après s'être repus de la chair des animaux, ils en recueilloient les os pour les offrir à leurs dieux. De tous ces sacrifices on disoit en proverbe, que des mâchoires & des cornes en faisoient toute la matière; *Sacra nihil sunt præter malas & cornua.* Ce proverbe, cité par Stobée, peut s'appliquer à une table ou l'on fait maigre chère. Pris dans son sens propre, il prouve, comme le nôtre, que de tout tems l'intérêt a été le seul Dieu auquel on ait sacrifié avec zele & loyauté.

Fouare est un vieux mot qui vient de *foderum*, & signifie de la paille. En Picardie, on appelle *feure* une botte d'avoine, battue & dépouillée de ses grains. L'Université de Paris avoit autrefois ses écoles des deux côtés de la rue, dite *du Fouàre*, à cause de la grande consommation que les écoliers faisoient de la paille, sur laquelle ils étoient assis dans

les classes. Anciennement il n'y avoit aussi ni bancs ni chaises dans les églises ; on les jonchoit de paille fraîche & d'herbes odoriférantes, sur-tout à la Messe de minuit & aux autres grandes fêtes (1). Au lieu de s'asseoir pendant l'office divin, on restoit debout ou à genoux, comme cela se pratique en Russie. Notre clergé a retenu une ombre de cet usage, en se logeant dans des stalles où les ecclésiastiques s'appuient sur des saillies, espece de sieges qu'on leve & baisse à volonté, & qu'on nomme *miséricordes*, comme pour rappeler qu'ils n'ont été accordés que par grace, & que sans eux on seroit toujours debout. Mais la réalité de l'usage est strictement observée par les enfans de chœur. Ces petits êtres, en faveur de qui l'âge semble réclamer le siege de *miséricorde*, restent sans *miséricorde* droits comme des piquets, tant que dure l'office.

---

46. *Mettre quelqu'un au sac*, c'est dans le style familier, le convaincre, le mettre hors d'état de répondre. Je ne sais si le trait suivant a donné lieu à cette expression ; mais il se présente ici trop na-

---

(1) Les grands seigneurs étoient alors dans l'usage de couvrir de joncs les appartemens où l'on s'assembloit. Une maison parée étoit *domus juncata*: de-là notre verbe *joncher*.

turellement, pour que je l'omette. Rauber, gentilhomme Allemand, se rendit très-célebre par sa force, par la hauteur de sa taille, & sur-tout par sa barbe, qui lui descendoit jusqu'aux pieds, & remontoit de-là jusqu'à la ceinture ; de sorte qu'il étoit obligé de la rouler autour d'un bâton. L'empereur Maximilien II lui donna pour femme Hélene Scharsegim, sa fille naturelle ; mais elle fut le prix d'un combat assez plaisant. Lorsqu'il la demanda en mariage, il eut pour concurrent un cavalier Espagnol, brave & bien né comme lui, mais d'une taille encore plus avantageuse. L'empereur, ne voulant rien donner à la faveur, déclara que le plus fort des deux épouseroit la princesse, & voici comme il éprouva leur vigueur. On les fit lutter chacun un sac à la main, & celui qui enfermeroit son adversaire devoit être vainqueur. Le combat s'engage donc en présence de l'empereur ; les deux rivaux y déploient toutes leurs forces, que l'amour redouble. Enfin Rauber l'emporte, & *met* l'Espagnol *au sac*.

---

47. *Planter là quelqu'un pour reverdir*. Cette expression populaire signifie laisser quelqu'un dans un endroit, sans venir le reprendre comme on le lui avoit promis. On dit aussi *Laisser sur le vert*, pour dire négliger, abandonner. Regnier, parlant des

poëtes qui s'occupent plus des mots que des choses, dit qu'ils prennent garde

. . . . . Si la voyelle à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille le vers trop languissant;
Et *laissent sur le vert* le noble de l'ouvrage.

Ailleurs il dit :

Je suis parmi ces gens comme *un homme sans vert.*

C'est-à-dire, comme un homme pris au dépourvu. Dans les XIII, XIV & XV^e. siecles, il falloit, pendant les premiers jours du mois de Mai, porter sur soi une branche ou un feuillage, en un mot, quelque verdure; sans quoi, on s'exposoit à recevoir un seau d'eau sur la tête. Celui qui le jettoit, disoit en même tems, *Je vous prends sans vert.* Dans la suite, comme l'ablution rendoit le jeu trop sérieux, on la remplaça par d'autres peines moins fortes; & c'est par allusion à ce jeu qu'on dit figurément *Prendre quelqu'un sans vert*, pour dire le saisir au dépourvu.... Dans le Menteur, Sabine dit de Dorante,

Mais sachez qu'il est homme à *prendre sur le vert.*

Il paroît que *prendre sur le vert* signifie ici jouir d'avance. Du tems de Corneille, on appeloit *le vert* le gazon du rempart sur lequel on se promenoit. De-là vient le mot *boule-vert*, c'est-à-dire; *vert à bouler*, à jouer à la *boule*. On prononce au-

jourd'hui *boulevard*; corruption qui paroît être l'ouvrage du peuple, quoique le peuple continue de dire *boulevert*. Le nom de *vert* se donnoit aussi au marché aux herbes.

---

48. *Sa langue va comme un cliquet de moulin*, dit-on d'un babillard. A cette expression triviale répond celle des anciens, *Architæ crepitaculum*, le hochet d'Architas. Ce philosophe de Tarente, habile méchanicien, avoit inventé, pour l'amusement de l'enfance, une espece de hochet qui rendoit des sons de lui-même, *quod suapte sponte sonabat*. Le bavard étoit encore appelé *Citeria*. On entendoit par ce mot une petite statue qui rendoit un son continuel, & que l'on portoit dans les fêtes publiques pour amuser le peuple. Aujourd'hui, dit Erasme, on ne promene pas dans les rues ces sortes de marionnettes : bien des gens en ont chez eux de naturelles, & beaucoup plus bruyantes que celles qui étoient façonnées par l'art. *Nunc in pompis non circumfertur citeria; sed multi citerias habent domi factitiis illis multò magis obstreperas......* Eupolis a dit du babillard, qu'il est (G),

Ad garriendum præcipuus & optimus,
Verùm ad loquendum nemo minùs idoneus.

c'est-à-dire, très-habile à *jaser*, à rendre des sons

comme la pie, mais absolument incapable de *parler*, de dire des choses raisonnables. Ces deux verbes *jaser* & *parler* répondent à ceux du vers grec, qui est bien plus beau que sa traduction. Selon le proverbe Italien : *Qui parle sème, & qui se tait recueille.* Le grand parleur ne seme rien. Aussi les Arabes disent-ils de lui :

C'est un moulin dont on entend le bruit,
Et dont jamais on ne voit la farine.

Célimène dit du même, dans le Misanthrope :

Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

---

49. *Manger à table ronde*, c'est se trouver à un repas d'où l'on a banni la cérémonie & l'étiquette. Les chevaliers de la table ronde formoient, dit-on, un ordre institué par Arthur, premier roi des Bretons, vers l'an 516. La *Table ronde* d'où ils tiroient leur nom, fut une invention d'Arthur qui, voulant établir entre les chevaliers une parfaite égalité, imagina ce moyen d'éviter le cérémonial & les disputes du rang au sujet du haut & bas bout de la table (1). Le P. Papebrok a prétendu

(1) La table des anciens avoit aussi le haut & le bas bout. Ceux qui étoient au premier, *in summo lecto* a-

qu'avant

qu'avant le x^e^. siecle on ne connoissoit aucun ordre de chevalerie. Cela posé, l'existence de celui-ci seroit une chimère. C'est le sentiment de Voltaire, qui attribue l'invention de la table ronde à Edouard III, roi d'Angleterre. « La grande table ronde établie, dit-il, par lui à Vindsor, à laquelle se rendoient tous les chevaliers de l'Europe, fut le modele sur lequel les Romanciers imaginèrent toutes les histoires des chevaliers de la Table ronde, dont ils attribuèrent l'institution fabuleuse au roi Arthur ». Fabuleuse ou non, c'est elle qui a donné naissance à notre expression.... Un proverbe latin dit: *Rotundæ quàm quadratæ mensæ præstat accumbere.* G. Meurier en donne la raison:

A ronde table n'y a débat,
Pour estre plus près du meilleur plat.

Bovelle, considérant le premier proverbe relativement à la personne qui traite, prétend qu'il désigne ce qu'on appele un homme *tout rond*, c'est-à-dire, franc, simple & sans affectation. Les Romains

---

cumbebant, & ceux du second s'appeloient *imi subsellii viri.* On mettoit au bas bout les parasites & autres personnes peu considérables. Chez nous, le bas bout n'est pas plus recherché : on le préfère pourtant à la *petite table*, où l'on rejette le frétin de la compagnie, quand il ne peut avoir place à la grande.

employoient dans le même ſens les mots *rotundus* & *teres*. Horace loue le ſage en diſant qu'il eſt *totus teres atque rotundus* (1), c'eſt-à-dire, *tout uni & tout rond*. Aujourd'hui ces expreſſions déſignent une ſimplicité exceſſive, laquelle exclut une certaine fineſſe qui eſt l'annonce de l'eſprit. C'eſt dans ce ſens que Gros-René dit ingénûment :

Je ſuis homme fort rond de toutes les manières.

Un homme que nous n'avons point, & qu'avoient les anciens, c'eſt un homme *quarré*. Ils entendoient par *homo quadratus* un homme à l'épreuve de tout événement, & en état de braver les careſſes de la bonne fortune & les coups de la mauvaiſe.

---

50. *Il faut faire la croix à la cheminée*, dit-on à la vue d'un événement agréable & inattendu, par exemple, à l'arrivée d'un ami qu'on n'a pas vu depuis longtems. Je vais haſarder quelques conjectures ſur l'origine de cette expreſſion, ſur la-

---

(1) Le P. Sanadon ſépare *totus* de *teres*, & lit ainſi : *In ſe ipſo totus ; teres atque rotundus*. Selon lui, *teres atque rotundus* ſont une métaphore tirée d'un globe uni, ſans inégalités ; & ce ſens eſt juſtifié par le vers qui ſuit immédiatement :

Externi ne quid valeat per leve morari.

quelle je n'ai rien lu nulle part. Les anciens marquoient d'une pierre blanche les jours heureux, & d'une noire les malheureux. C'eſt ce que fait entendre ce premier vers de la ſeconde ſatyre de Perſe :

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo.

Horace dit plus clairement qu'on marquoit avec de la craie ce qui étoit louable, & avec du charbon les objets de haine. Regarderons-nous, dit-il, comme ſages ou comme fous les enfans d'Arrius :

Quorsùm abeant ? Sanin' ? cretâ an carbone notandi ?

Les Romains ont pu nous tranſmettre cet uſage, dont il ne nous eſt reſté enſuite que l'expreſſion. Cela eſt d'autant plus probable qu'autrefois on écrivoit *croyè* pour *craie.* L'équivoque de *croye* avec *croix* aura pu corrompre le proverbe, qui étoit peut-être énoncé ainſi : *Il faut mettre la croye à la cheminée.* Ou ſi l'on veut, nos pères, en ſuivant l'uſage de leurs vainqueurs, auront préféré, en qualité de Chrétiens, la marque d'une croix à toute autre figure. Cette croix, devant être blanche, comme ſigne d'un événement heureux, on ne pouvoit la tracer que ſur un endroit noir ; ce qui a fait choiſir la cheminée. (Encore à préſent, cette partie de la maiſon eſt pour quelques payſans, qui

ne savent pas écrire, leur regiſtre de dépenſe & de recette).

Au reſte, une figure tracée avec la craie n'a pas toujours été chez nous priſe en bonne part. Au tems de la chevalerie, les chevaliers s'en ſervoient pour noter d'infamie les portes des dames qui méritoient leur cenſure. Au rapport du chevalier de la Tour, Meſſire Geoffroy « diſoit que » quant il chevauchoit par les champs, & qu'il veoit » le chaſteau ou manoir de quelque dame, il demandoit tousjours à qui il eſtoit : & quant on » lui diſoit, *il eſt à celle*, ſe la dame eſtoit blaſmée » de ſon honneur, il ſe fuſt avant tort (plutôt » détourné) d'une demi-lieue, qu'il ne fuſt venu » juſques devant la porte : & là prenoit ung petit » de *croye* qu'il portoit & notoit cette porte, & » y faiſoit ung ſignet, & s'en venoit. Et auſſi » au contraire, quant il paſſoit devant l'oſtel de » dame ou damoiſelle de bonne renommée, ſe » il n'avoit trop haſte, il la venoit veoir & huchoit : *Ma bonne amye, je prie à Dieu que en* » *cé bien & en ceſt honneur il vous veuille maintenir au nombre des bonnes* ».

---

51. *Traître comme Judas.* On connoît l'origine de ce proverbe.... Autrefois une trahiſon noire ſe nommoit *la trahiſon de Ganelon*. Du Tillet fait de

Ganelon un archevêque de Sens, « qui prit par » grande ingratitude, & contre son serment de » fidélité, le parti de Louis de Germanie, en l'in» vasion qu'il fit du royaume de France contre » Charles le Chauve. Celui-ci l'accusa du crime » de lese-majesté au concile de l'Eglise gallicane, » assemblé de douze provinces, au Forsbourg de » Toul en Lorraine, l'an 859; & de lui est tourné » en proverbe, *la trahison de Ganelon* ». Cet archevêque eut encore l'audace d'excommunier & de déposer Charles le Chauve. Aussi quand on parloit d'un méchant & d'un trompeur, on disoit, *c'est un Ganelon*. Son vrai nom étoit Guenilon ou Wenilon.

---

52. *Dame qui moult se mire, peu file*. L'Espagnol dit : *Plus la femme regarde son visage, plus elle détruit sa maison*. Notre vieux proverbe est plus simple, plus analogue à la bonhommie de nos pères. Le mot qui le commence & celui qui le termine font la leçon à nos dames, en leur rappelant l'occupation de celles qui les ont précédées dans les mêmes états, il y a plusieurs siecles. Qu'il y a loin de ce bon vieux tems au nôtre! Là une quenouille entourée d'une épaisse fusée chargeoit le sein des femmes de condition même relevée; aujourd'hui, leurs doigts délicats peuvent à peine

soutenir le poids d'une aiguille. Aussi le solide a-t-il fait place au frivole. Au lieu de ces toiles, fortes & serrées, dont les dames faisoient regorger leurs armoires, & qui étoient le produit de leurs travaux, on ne voit plus sortir de leurs mains qu'un tissu de fil d'araignée, où, comme dans l'ouvrage de cet insecte, on admire l'art, en murmurant contre son inutilité. Le malheur est que ce travers a gagné tous les états. Artisan, artiste, écrivain même, chacun dans son travail songe plus à l'élégance, à la finesse de la forme, qu'à la richesse, à la solidité de la matière. Enfin tout n'est plus que colifichet & *crême fouettée*. Il est vrai que, dans cette corruption générale, chaque état peut encore montrer quelques individus qui tiennent au goût antique; &, pour rentrer dans notre proverbe, on voit encore des dames qui connoissent l'usage du rouet: mais elles sont clair-semées, & d'un âge à emporter bientôt avec elles cette foible & dernière image de la simplicité de nos pères.

C'est par le miroir que le mal a commencé; & Montagne se plaignoit déja de l'abus qu'en faisoit le sexe. « Je vois, dit-il, avec despit en plu-
» sieurs mesnages, monsieur revenir mausſade &
» tout marmiteux du tracas des affaires, environ
» midy que madame est encore après à se coëffer
» & attifer en son cabinet. C'est à faire aux Roynes:

» encore ne ſais-je ». Dans les bons ſiecles même, le miroir étoit donc le plus doux paſſe-tems de quelques dames; & pour avoir la faculté d'admirer leurs graces à toute heure du jour, elles portoient avec elles cet inſtrument auparavant fixé dans leur toilette, & il faiſoit partie de leur ajuſtement. Jean des Caurres, principal du collége d'Amiens dans le XVI^e. ſiecle, parle, dans ſes Œuvres morales, de l'uſage où étoient les femmes de porter un miroir ſur le ventre. Il avoue que cet uſage n'étoit encore particulier qu'aux courtiſanes & *Damoiſelles maſquées*. Puis il ajoute : « Si eſt-ce qu'avec le temps il n'y aura bour» geoiſe ni chambrière, qui par accoutumânce n'en » veuille porter ». On trouve des veſtiges de cette mode dans les anciens portraits, où l'on voit, dit M. Rigoley de Juvigny, un miroir pendu à la ceinture des femmes, au côté droit, & non ſur le ventre.... Cet uſage ſeroit fort inutile aujourd'hui, que tout n'eſt que glaces dans les appartemens. Les jeunes perſonnes, très-contentes de ce goût moderne, ont lieu de ſe mirer & admirer tout à leur aiſe. Cette fonction ne plairoit pas à tout leur ſexe, ſi chacune d'elles s'y voyoit telle qu'elle eſt. Mais l'amour-propre rend toutes les glaces infidelles. Le ſeul miroir qui ne mente pas, & qui, bon-gré malgré, introduiſe la vérité dans l'ame, c'eſt celui dont parle le proverbe Chinois ;

Il n'eſt ſi bon miroir que plus belle que ſoi.

---

53. *Baiſſer la lance*, *baiſſer pavillon*, *rendre les armes*, &c. expreſſions familières qui ſignifient fléchir, ſe reconnoître inférieur ou vaincu. Chez les Romains, lever le doigt étoit un aveu d'infériorité. Perſe dit en ce ſens :

Nil tibi conceſſit ratio, digitum exere, peccas.

On diſoit encore, *dare manus*, *dare herbam*. L'uſage de donner de l'herbe au vainqueur remonte au tems de la vie paſtorale. Ceux qui étoient vaincus à la courſe ou autrement, cueilloient de l'herbe dans l'endroit même, & l'offroient au vainqueur comme un hommage rendu à ſa victoire. C'eſt de-là qu'à Rome la couronne obſidionale étoit faite d'un gazon que l'on cueilloit dans le lieu où elle venoit d'être méritée. On trouve l'expreſſion *dare herbam* dans beaucoup d'auteurs, pour dire s'avouer vaincu. *Quid ego*, dit Symmaque, *de hoc plura? cùm ſim tibi dicto audiens, atque herbam dederim voluntati tuæ.*

Moiſant de Brieux cite comme expreſſion proverbiale cette phraſe : *Il a bien fait, il aura de l'herbe.* Elle vient évidemment du proverbe, *dare herbam*. Théophile en a fait le ſel d'une plaiſanterie contre Malherbe :

Ce poëte Malherbe,
Qu'on tient si parfait,
Il aura de l'herbe,
Car il a bien fait.

---

54. *Le pain lui viendra, quand il n'aura plus de dents*, se dit d'un homme qui attend un bien encore éloigné. Les anciens disoient : *Expecta bos aliquando herbam.* Le bœuf qui laboure une terre ne mangera pas de sitôt l'herbe qu'elle doit produire. On raconte un trait de caractère bien plaisant, & qui vient à mon sujet. A Naples, les pages d'un bailli de Malte, homme d'une avarice sordide, lui ayant représenté qu'ils n'avoient pas de linge, & que leurs dernières chemises s'en alloient par lambeaux, il fit venir son majordome, & devant eux lui dit d'écrire à sa commanderie, que l'on eût à semer du chanvre pour faire du linge à ces messieurs. Là-dessus, les pages s'étant mis à rire : « Les petits coquins, reprit le bailli ! » les voilà bien contens, à présent qu'ils ont des » chemises ». C'étoit bien le cas de dire à chacun d'eux, *expecta bos*, &c. Car on ne pouvoit encore leur appliquer cet autre proverbe, *Adhuc tua messis in herbâ est.*

---

55. *La nuit tous chats sont gris.* Dans l'obs-

curité, tous les objets ſont égaux, & l'on ne peut en diſtinguer le plus ou le moins de perfection. Quand la lumière eſt éteinte, diſent les Grecs, il n'y a plus de différence entre les femmes (G). *Lucernâ ſublatâ, nihil diſcriminis inter mulieres.* Eraſme donne à ce proverbe une interprétation peu favorable au ſexe. Henri Etienne l'en reprend avec raiſon, & prétend qu'il ſignifie que, pendant la nuit, toutes les femmes ſont les mêmes quant à la figure, & qu'Hélène n'a aucun avantage ſur Hécube. Ne regarder que la beauté dans le choix d'une épouſe, c'eſt vouloir, comme diſoit la mère d'Alexandre, ſe marier pour les yeux, ou ſuivant l'expreſſion de Corneille, *épouſer un viſage.*

---

56. *Qui m'aime, me ſuive.* Montagne attribue à Cyrus ce mot devenu proverbe. « Ce prince ex- » hortoit ſes ſoldats en diſant : *Qui m'aimera, ſi » me ſuive* ». Notre roi Philippe de Valois en a auſſi fait uſage. A peine ſur le trône, il fut engagé à la guerre contre les Flamands. Comme ſon conſeil ſembloit improuver cette guerre ; « Et vous, » ſeigneur Connétable, dit il à Gaucher de Châ- » tillon, que penſez-vous de ceci ? Croyez-vous » qu'il faille attendre un tems plus favorable ? — » Sire, répondit Châtillon, qui a bon cœur, a » toujours le tems à propos ». A ces mots, Phi-

lippe ſe leve, court au connétable, l'embraſſe & s'écrie : *Qui m'aime, me ſuive.*

---

57. *Se débattre de la chape à l'Evêque*; en latin, *de capâ Epiſcopi litigare* : c'eſt conteſter ſur une choſe à laquelle on n'a, ni on ne peut avoir d'intérêt, ou ſe débattre de quelque choſe, pour en tirer chacun ce que l'on pourra. Ce proverbe, très-ancien chez nous, eſt très-ordinaire en Berri, où ſubſiſte encore la coutume qui apparemment y a donné lieu. Lorſque l'archevêque de Bourges met pour la première fois le pied dans ſa cathédrale, pour en prendre poſſeſſion, le peuple qui eſt à la porte, ſe jette, dit-on, ſur la chape dont ce prélat eſt revêtu, & qui ne tient qu'à un fil de ſoie; & on la met en pieces, chacun ſe battant à qui en aura un morceau.... Le P. Longueval, (Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane,) fait venir ce proverbe de l'abus de piller les meubles de l'évêque, après ſa mort. Cet abus ſubſiſtoit en France, dans le IXe. ſiecle, & l'empereur Charles le Chauve en fit ordonner la ſuppreſſion par le concile de Pontion. Ce qui étoit alors l'effet condamnable d'un vil intérêt, avoit auparavant un motif louable. Dans la primitive Egliſe, quand un évêque mouroit, ſes peuples, pénétrés de vénération pour ſes vertus, pleuroient amérement ſa mort, &

chacun tâchoit d'avoir la moindre partie de ses vêtemens, que l'on convoitoit, non pour leur prix intrinseque, qui étoit à-peu-près nul, mais parce qu'ils étoient la dépouille d'un Saint.... A l'abbaye du Bec en Normandie, j'ai été témoin d'une cérémonie qui vient sans doute de la même source. Sur la fin d'Août, on y célebre la fête du bienheureux Herloin, seigneur Danois qui fonda cette abbaye vers l'an 1034, & en fut le premier abbé. La dévotion attire, ce jour-là, un grand concours de peuple, qui se porte en foule dans une chapelle où se voit le tombeau du Saint, orné de fleurs artistement rangées. Les religieux qui s'y rendent en procession, avant la Messe, n'y pénetrent qu'avec peine, tant l'affluence est grande. Mais le plus difficile est d'en sortir : car dès que la station est finie, le peuple accourt de tous les coins de la chapelle, & se rue, avec un tumulte dont on n'a point d'idée, sur les fleurs qui décorent le tombeau. L'homme sensé, que la curiosité ou la dévotion a conduit dans ce lieu, témoin de ce pillage saintement indécent, se garde bien d'y prendre part, & se tire de la presse comme il peut,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

---

58. *C'est un prêter à ne jamais rendre*, dit-on

d'une chose que l'on prête à un homme qui ne la rendra pas. Sénecé a fait usage de ce proverbe dans cette épigramme :

Pour acheter un bien qui se vend par décret,
Il me faut mille écus ; prête-les moi, Cléandre ;
Opulent, bon ami, tu ne peux t'en défendre.
— Arcas, à te prêter je n'aurois pas regret ;
Mais n'est-ce pas emprunt fait pour ne jamais rendre ?
— Qui diable t'a dit mon secret ?

Prêter & *donner* font synonymes dans l'esprit de mille personnes qui vous demandent de l'argent ou autre chose. On emploie de préférence le premier verbe, parce qu'il effarouche moins que le second ; on y joint même des promesses de rendre, que le vent emporte avec la chose prêtée. Jean de Meun dit de certaines femmes :

Fole est qui son amy ne plume,
Jusques à la dernière plume.

Comment s'y prendre pour en venir à bout ? le voici :

Se elle voit qu'il s'apperçoive
Qu'il luy donne plus qu'il ne doive,....
Et sentira que de donner
Ne l'ose elle mais (plus) sermonner :
Lors luy doit prier qu'il luy preste,
Et puis luy jure qu'elle est preste
De luy rendre à tel jour dicté
Tel comme il luy aura presté.

Mais bien est par moy deffendu,
Que jamais riens n'en soit rendu.

---

59. *Il ne se mouche pas du pied*, se dit d'un homme fin, à qui il n'est pas aisé d'en imposer. Je croirois ce proverbe dérivé de celui des Latins, *Homo emunctæ naris*. Un homme qui ne pourroit *se moucher* que *du pied*, n'auroit pas le nez bien propre, il ne seroit pas *emunctæ naris*, c'est-à-dire, dans le sens figuré des Latins, qu'il ne seroit point fin. Nous disons dans le même sens, *il n'est pas manchot*, & cette expression vient à l'appui de ma conjecture.

Ce proverbe s'entend aussi d'une personne qu'on ne joue pas impunément, & qui mérite des égards. Il a ce dernier sens dans les vers de Moliere, où Dorine dit, méchamment & par ironie, à Mariane qui n'a pas le courage de refuser la main de Tartuffe :

Monsieur Tartuffe, oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, *à se moucher du pied*,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.

---

60. *Il est à moi, à vendre & à dépendre*, pour dire, c'est un homme qui m'est entièrement dévoué,

j'en puis faire ce que je veux; en latin, *in ære meo est....* *Dépendre* signifioit autrefois *dépenser*.

L'avoir n'est fait que pour *despendre*,

dit Jean de Meun. Le duc de Bellegarde, qui étoit gascon & entendoit la raillerie, demanda un jour à Malherbe lequel valoit mieux de dire *dépensé* ou *dépendu*. Le poëte répondit que *dépensé* étoit plus françois, mais que *dépendu*, *pendu* & *rependu* étoient plus propres pour les Gascons.

---

61. *Il y a remede à tout, fors à la mort...* Dans l'Etourdi, Anselme dit :

On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

Thomas à Kempis dit exactement la même chose : *Nemo impetrare potest à papâ bullam nunquam moriendi, nec obtinere pecuniâ præbendam jugiter manentem.* Moliere avoit-il lu Thomas à Kempis, ou bien est-ce une rencontre ? On va en lire une qui n'est pas si facile à croire que celle-ci.

---

62. *Les beaux esprits se rencontrent*, dit-on à un homme qui a la même pensée qu'un autre sur un même sujet. Cet effet du hasard est assez commun ; mais ce qui arriva à Racan est presque

incroyable. Etant en garnison à Calais à l'âge de dix-neuf ans, il fit ces quatre vers :

Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux :
Quant à moi, je la tiens pour le point desirable,
Où commencent nos biens & finissent nos maux.

Quelque tems après, il revint à Paris, & récita comme sien ce quatrain à son ami Ivrande. Celui-ci lui dit qu'il ne donnoit point dans le panneau, qu'il savoit très-bien que ces vers étoient de Matthieu, & que c'étoit le premier quatrain de ses *Tablettes de la vie & de la mort*. Racan qui n'avoit jamais vu ce livre, soutint long-tems que Matthieu ne pouvoit avoir fait ces vers, & ne se rendit que lorsqu'Ivrande les lui eût fait lire dans les *Tablettes* de Matthieu. Ménage à qui Racan a souvent raconté cette histoire, la regardoit comme véritable : mais il doutoit fort, & avec raison, de ce que dit Léonardo Salviati. Cet auteur Italien avance qu'un poëte de son tems, qui n'avoit jamais vu les sonnets du cardinal Bembo, en avoit fait de tout semblables. On conviendra qu'il faudroit avoir la foi robuste d'un Apella, pour croire un tel miracle. Au reste, il n'y a guère de poëtes à qui il n'échappe quelques vers, qui se trouvent dans d'autres poëtes. Grotius dit que cela lui est arrivé, sans qu'il eût à se reprocher le

moindre plagiat. Ne lit-on pas dans Voltaire des vers entiers de Racine ? Ces rencontres ſont ſouvent des réminiſcences, & prouvent que la mémoire eſt un meuble dangereux dans la compoſition.

---

63. *Les Picards ont la tête chaude*: c'eſt-à-dire, qu'ils ſe fâchent aiſément. C'eſt peut-être à ce diction que fait alluſion le troiſième vers de l'ancien proverbe :

> De pluſieurs choſes Dieu nous garde,
> De toute femme qui ſe farde,
> De la fumée des Picards,
> Avec les boucons des Lombards.

Valois prétend que le mot *Picard* vient de *Piquer*, pris pour *offenſer*, *choquer*, parce que ceux qu'il déſigne ſe piquent de peu de choſe ; & il ajoute que, par la même raiſon, leurs voiſins, qui ont le même défaut, ont été appelés *Flamands*, de *flamme*, comme ſi l'on vouloit dire qu'ils prennent feu aiſément. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Picards ſont *iraſci celeres*, ils reviennent auſſi vîte qu'ils ſe fâchent, & l'on ſait que les perſonnes vives ne ſont pas les moins ſociables. Cette vivacité eſt l'effet de la franchiſe pour laquelle ils ſont renommés, ainſi que pour la bravoure. On croit même, (& cette étymologie eſt plus vraiſemblable que la précédente,) que le nom de

Picard vient de l'intrépidité & de l'adresse avec laquelle ils manioient la *pique*, arme dont ils se sont les premiers servis à la guerre.

---

64. *Perdre la tramontane*, c'est être déconcerté, ne savoir où l'on en est, perdre la tête... Au propre, c'est perdre de vue l'étoile du Nord, qui sert à conduire les vaisseaux sur la mer, & qui s'appelle *Tramontane*. On nomme de même, sur la Méditerranée & en Italie, le vent du Nord. Ce mot, en latin *Transmontanus*, vient de ce que ce vent souffle du côté qui est au-delà des monts, à l'égard de Rome & de Florence.... Ce proverbe doit être né avant l'invention de la boussole, parce qu'alors il étoit plus aisé qu'aujourd'hui de s'égarer sur mer. L'auteur des *Fastes de la marine françoise*, (M. Turpin,) attribue à notre nation la gloire d'avoir introduit en Europe l'usage de la boussole. La fleur de lys, que tous les peuples de cette partie du monde, excepté les Suédois, impriment à la pointe de l'aiguille, en est un témoignage imposant. Du moins est-il certain que nos anciens navigateurs en faisoient usage, & qu'ils appeloient la pierre d'aimant *Marinette*. Hugues de Bercy, poëte contemporain de Saint Louis, en fait mention dans sa *Bible-Guyot*. A l'occasion du pôle arctique, qu'il appelle *Tramontane*, il dit:

Icelle estoile ne se muet:
Un art font que mentir ne puet,
Par vertu de la *Marinette*,
Une pierre laide & noirette,
Où li fer volontiers se joinct.

Voltaire prétend que ces vers sont du XIVe. siecle, & par-là donne un démenti à Fauchet. Selon lui, la direction de l'aimant vers le Nord ne fut trouvée que vers la fin du XIIIe. siecle ; & Flavio Goia, citoyen d'Amalfi au royaume de Naples, ayant bientôt après inventé la boussole, marqua l'aiguille d'une fleur de lys, parce que cet ornement entroit dans les armoiries du roi de Naples, qui étoit de la maison de France.... Les Chinois font honneur de la même invention à Thcheou-Kong, fameux astronome qui vivoit plus de mille ans avant J. C.

---

65. *Voilà un plaisant Célestin*, pour dire, voilà un impertinent, un sot, &c. Cette expression devoit signifier un homme gai, plaisant, &c. si l'on avoit égard à son origine. Autrefois à Rouen, les Célestins n'étoient exempts de payer l'entrée de leur boisson, qu'à condition qu'un de leurs frères précéderoit la première des charrettes sur lesquelles on voituroit cette boisson, & sauteroit d'un air gai, en passant devant la maison du gouverneur

de la ville. Un jour, un de ces frères ayant paru devant les charrettes, plus gaillard que ceux qu'on avoit vus jusqu'alors, le gouverneur ne put s'empêcher de dire : *Voilà un plaisant Célestin.*

---

66. *Payer en gambades*, ou *en monnoie de singe*, c'est donner de mauvaises raisons à un créancier, pour éloigner le paiement.... Dans les premiers siecles de la monarchie, les jeux des mimes consistoient en récits bouffons & en gesticulations. Ceux qui faisoient des tours d'adresse ou de force avec des épées ou des bâtons, s'appeloient *Balatores*, bateleurs. Ils alloient de ville en ville ; & lorsque, dans leur route, ils avoient à payer des péages, ils étoient autorisés par les ordonnances à satisfaire le péage par leurs jeux ou les tours de leurs singes. Dans un tarif fait par S. Louis pour régler les droits de péage à l'entrée de Paris, il est dit « que » le marchand qui apporte un singe pour le ven- » dre, paiera quatre deniers ; que si le singe appar- » tient à quelqu'un qui l'ait acheté pour son plai- » sir, il ne donnera rien ; que s'il est à un joueur, » celui-ci le fera jouer devant le péager, qui sera » tenu de se contenter de cette monnoie ». De-là sont venues les expressions *payer en gambades*, &c.

---

67. *C'est la cour du roi Pétaud, où tout le monde*

est maître, se dit d'une maison, ou d'une compagnie sans regle, sans subordination, & où le chef n'a pas plus d'autorité que ses inférieurs.

> Chacun y contredit, chacun y parle haut;
> Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud. *Mol.*

On dit aussi en deux mots, *C'est une Pétaudière*..... Autrefois en France, toutes les communautés se nommoient un chef qu'on appeloit *Roi*. Les mendians mêmes en avoient un, & par plaisanterie on l'appeloit *Pétaud*, du verbe latin *peto*, je demande. On juge bien qu'un pareil roi n'avoit pas grande autorité sur ses sujets. De-là le proverbe.

---

68. *Faire voir à quelqu'un son béjaune*, c'est lui montrer qu'il se trompe, qu'il est un ignorant...... Ce proverbe, dont le dernier mot se dit par corruption pour *bec jaune*, est tiré des oiseaux niais, (les oisons par exemple,) qui ont le bec jaune. Dans le Roman de la Rose, la vieille dit à Belaccueil :

> Bien fait qui jeunes gens conseille.
> Sans faulte ce n'est pas merveille,
> Si n'en savez quartier, ne aulne;
> Car vous avez le bec trop jaune.

Dans les colleges de Paris, il y avoit jadis un droit établi sur les nouveaux venus, qu'on ap-

peloit *Béjaunes*, ainſi que ce droit de bien-venue. Un ſtatut de la nation de France en 1336, fait mention du béjaune que payoient tous ceux qui commencoient à régenter. Les étudians étoient également ſoumis à ce droit. L'intendance en étoit commiſe, dans les écoles de théologie, à un particulier qu'on nommoit *l'Abbé des Béjaunes*. Le jour des Innocens, il conduiſoit par la ville les béjaunes, monté ſur un âne, & l'après-dînée il les aſpergeoit d'eau. En 1476, cet homme n'ayant pas rempli ſon office, il intervint ſentence qui le condamna à huit ſols d'amende.... Les clercs de la Baſoche de Paris appellent, dit-on, encore *Lettres de Béjaune* celles qu'on leur donne pour atteſtation du ſervice qu'ils ont fait chez les procureurs, quand ils veulent être reçus à pareilles charges.

---

69. *Il faut ménager la chevre & le chou*; c'eſt-à-dire, agir ſelon le lieu, le tems, & pourvoir à deux inconvéniens contraires. Suidas cite d'Ariſtophane un vers hexamètre qui cache le même ſens ſous une autre allégorie (*G*):

Dextrum in calceolo, lævum verò in podoniptro.

C'eſt-à-dire, il a, *ou* il met le pied droit dans un ſoulier, & le gauche dans un vaſe à laver les pieds... Notre proverbe vient d'une queſtion faite à des

enfans, pour les accoutumer à réfléchir & à trouver des expédiens. Voici la question. Un homme a un bateau fort petit, dans lequel il faut qu'il passe un loup, une chevre & un chou, mais l'un après l'autre. Lequel des trois prendra-t-il le premier? Si c'est le loup, voilà le chou en proie à la chevre. S'il prend le chou, le loup étranglera la chevre. Prendra-t-il la chevre? ce sera toujours le même embarras pour le voyage suivant; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura réservé pour le troisième, ou la chevre ou le chou seront mangés. Il y a pourtant un moyen. C'est de prendre d'abord la chevre seule; le chou reste avec le loup qui n'y touche pas. Au second voyage, on prend le chou & l'on ramene la chevre, au lieu de laquelle il faut passer le loup, qui, étant à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Alors le maître revient, reprend la chevre restée seule, & *ménage* ainsi *la chevre & le chou*.

---

70. *Qui compte sans son hôte, compte deux fois*; pour dire qu'on se trompe souvent, quand on fait quelque projet sans la participation de celui de qui l'exécution dépend en tout ou en partie. La raison de ce proverbe, pris dans le sens propre, est que l'hôte a intérêt de savoir si celui qu'il a hébergé, ne s'est point trompé dans son calcul. Cette erreur

n'étoit pas à craindre, avant l'établissement des auberges. Les anciens n'en avoient pas. On logeoit chez des particuliers, à qui l'on rendoit la pareille dans l'occasion. On donnoit la moitié d'une piece de monnoie, ou d'une autre marque appelée *Tessera* : celui qui la portoit, étoit reçu comme un ami de la maison, ou comme un ancien hôte. On la conservoit précieusement, & elle passoit des pères aux enfans. Ce droit d'hospitalité étoit si respecté, qu'on établit des hôpitaux, (du latin *hospes*,) en faveur des passans qui n'avoient pas de connoissances dans les endroits où leurs affaires les appeloient. Ils étoient reçus & défrayés de tout dans ces maisons publiques. Dans la suite, les hôpitaux en Europe sont devenus la retraite des seuls pauvres, comme l'observe Borel.... La plupart de ceux où l'on reçoit les malades, & qu'on nomme Hôtels-Dieu, sont placés auprès des cathédrales, & dirigés par les chanoines. L'origine de cet usage peut se rapporter au concile d'Aix-la-Chapelle en 816. On lit dans les statuts de la regle des chanoines, lesquels furent dressés par ce concile, à la demande de l'empereur Louis-le-Débonnaire : « Les » évêques établiront un hôpital pour recevoir les » pauvres, & lui assigneront un revenu suffisant, » aux dépens de l'église. Les chanoines y donne» ront la dîme de leur revenu, même des obla» tions, & un d'entr'eux sera choisi pour gouver-

» ner l'hôpital, même au temporel. Les chanoines » iront, au moins en carême, laver les pieds des » pauvres : c'eſt pourquoi l'hôpital ſera tellement » ſitué qu'ils puiſſent y aller aiſément ».

---

71. *Faire le diable à quatre*, c'eſt faire du tapage autant que quatre diables enſemble. On lit dans *l'Irréſolu* de Deſtouches :

J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,
A jurer, à médire, à férailler, à battre ;
Mon père, ſur cela, me fait le diable à quatre.

Au commencement du XVI^e. ſiecle, on ne repréſentoit ſur le théâtre françois que des myſtères, des farces, & ſurtout des diableries. Dans ces dernières pieces, les acteurs étoient vêtus de peaux noires & d'habillemens affreux. Il y avoit les petites & les grandes diableries : celles-là étoient repréſentées ſeulement par deux diables, & les grandes par quatre. Le proverbe eſt venu de ce que les quatre diables faiſoient un vacarme épouvantable. Ils pouſſoient des hurlemens, jettoient des feux par la bouche, &c. Toutes ces gentilleſſes diaboliques ne nous amuſeroient pas extrêmement : mais tel étoit le goût de ce ſiecle ; on ne craignoit pas plus la vue & les jeux de ces figures infernales, qu'on ne craint aujourd'hui d'en prononcer le nom.

72. *Attendez-moi sous l'orme*, dit-on, pour faire entendre à quelqu'un qu'on ne compte point sur ce qu'il promet, ou qu'on ne se trouvera pas à un rendez-vous..... Les François, issus d'un peuple chasseur, & chasseurs eux-mêmes, conservèrent longtems, dit Sainte-Palaye, l'usage de suspendre à des arbres antiques les têtes des animaux qui étoient tombés sous leurs coups (1). C'est peut-être de cet usage qu'est venu celui d'avoir à la porte des châteaux & près de nos églises, un orme ou quelqu'autre arbre remarquable par son antiquité, sa grosseur & l'étendue de ses branches. Plusieurs de nos anciennes coutumes font mention de ce fait.... C'étoit aussi sous un de ces arbres, planté devant la porte du manoir seigneurial, que les juges tenoient autrefois leur jurisdiction. On appeloit ces sieges *les Plaids de la porte*; & comme cet arbre étoit presque toujours un orme, on disoit à un homme qu'on menaçoit d'assigner & de traduire en

(1) Le goût de nos pères pour la chasse étoit une suite de celui qu'ils avoient pour la guerre. Un Franc coupoit la tête à l'ennemi qu'il avoit tué, l'emportoit chez lui, & la clouoit sur sa porte, surtout si cet ennemi avoit passé pour un homme redoutable. Saint-Foix pense que de-là est venue la coutume de clouer sur la porte des châteaux un oiseau de proie, ou la tête de quelque animal carnassier.

justice, *Attendez-moi sous l'orme*, expression qui a passé dans le discours familier.

---

73. *Rompre la paille avec quelqu'un*, c'est lui déclarer ouvertement qu'on n'est plus son ami.

Quand deux amis se sont brouillés,
On dit que la paille est rompue.
Cette comparaison dans le public reçue
Sera-t-elle du goût des esprits *ampoullés*?
Je n'en sais rien. Vaille que vaille,
Il est certain que l'amitié,
Comme elle est aujourd'hui sur pié,
N'est pas plus forte qu'une paille.

Chez les Gaulois, & à leur exemple, chez les Romains, la prise de possession des terres se faisoit par la délivrance d'une houssine d'aulne, ou en donnant un fêtu ou brin de paille; ce qui s'appeloit *infestucation seigneuriale*. Au contraire, le déguerpissement ou dessaisissement, qu'on nommoit *exfestucation*, se faisoit en rompant quelques brins de paille. Depuis, on a dit, *Rompre la paille*, pour dire, rompre l'amitié.... *Rompre*, mis absolument, signifie la même chose. Dans le XII^e. siecle, on se servoit encore de signes extérieurs pour déclarer ses sentimens. Envoyer à un homme une paille brisée ou un jonc *rompu*, annonçoit une brouillerie, une *rupture*.

---

74. *Qui fit Breton, fit larron.* Bellingen, qui cite ce proverbe, obſerve qu'il eſt dit plutôt pour la rime que par vérité, les Bretons n'étant pas plus adonnés au vol que les autres peuples. Le marquis de Paulmy les taxe d'un défaut moins conſidérable ; c'eſt d'aimer à boire. C'eſt à eux que nous devons, dit-il le mot *Trogne.* Il vient du Bas-Breton *Tron*, (viſage). « Comme les Bas-Bretons » ſont aſſez bons buveurs, & qu'ils ont le viſage » enluminé, on s'eſt ſervi de ce mot de leur langue » pour ſignifier une mine ſemblable à celle qui leur » eſt ordinaire ».

---

75. *Devenir d'Evêque Meûnier*, c'eſt paſſer d'un état honorable à un autre bien inférieur. Les anciens diſoient en ce ſens, paſſer de la claſſe des chevaux à celle des ânes, *ab equis ad aſinos*; ſous-entendu *tranſire*.... Benſerade a fait de notre proverbe l'application ſuivante. Etant à Toulouſe avec l'évêque d'Amiens, ils allèrent enſemble voir le fameux moulin de Baſacle. Il leur vint l'idée à tous les deux de demander au roi la permiſſion d'en établir un pareil : ce qui leur fut accordé. « Pour » moi, dit le poëte au prélat, je riſque peu, & » je puis gagner beaucoup ; mais vous, monſei- » gneur, vous deviendrez *d'Evêque Meûnier* ».

Quelques perſonnes diſent que ce proverbe vient par corruption d'*Evêque Aumônier*. Selon elles, il peut ſe faire qu'un évêque ſerve d'*aumônier* à un prélat plus grand ſeigneur que lui ; mais il n'y a pas d'apparence qu'il puiſſe jamais devenir *meûnier*.... D'autres ſe tiennent à la lettre du proverbe, & croient qu'il vient de Spifame qui, d'évêque qu'il étoit, fut contraint de ſe faire meûnier pour ſubſiſter. Jacques-Paul Spifame étoit fils de Jean Spifame, ſeigneur de Pacy, près Sens (1). Il fut fait chanoine de Paris, abbé de

(1) Pacy eſt un hameau conſidérable qui appartient aujourd'hui à Mde. Megret d'Étigny. Cet endroit, où il y a un château ſeigneurial, eſt à une demi-lieue du bourg de Véron, ſa paroiſſe. A l'entrée de ce bourg eſt une belle fontaine, dite *de S. Gorgon*, dont les eaux, ont, dit-on, la vertu de pétrifier ce qu'on y jette. Priſes par immerſion, elles ſont bonnes contre les hernies. Elles ſortent de leur ſource par un aqueduc, font tourner un moulin à quelques pas du baſſin, & vont ſe perdre dans la prairie voiſine. Joachim du Bellay, bon poëte latin & françois, a fait ſur cette fontaine une piece de Vers latins, qu'il adreſſe à J. Spifame, évêque de Nevers. Il feint que la nymphe Véronis, fille d'Apollon & de Vérona, vint au monde ſur les bords du lac Benaco. Elle étoit belle, ſage, & uniquement livrée aux exercices de Diane. Un jour qu'elle pourſuivoit une biche, le Dieu du lac la vit, & la deſira pour épouſe. Véronis, inſtruite de ſon deſir, cherche à lui échaper par la fuite. Son amant vole après

Saint-Paul de Sens, enfin évêque de Nevers en 1547. On ſait qu'entraîné par l'amour d'une femme, veuve d'un procureur nommé le Grêle, il ſe retira avec elle à Genève, où il ſe fit Calviniſte. On ſait auſſi que, ſoupçonné de vouloir rentrer dans le ſein de l'Egliſe catholique, & accuſé d'avoir fabriqué un faux contrat de mariage

---

elle, & il l'auroit atteinte, ſi Diane n'eût changé en eau cette chaſte nymphe. Véronis, ainſi métamorphoſée, continue ſa route, & voyageant ſous terre, quitte l'Italie, coule ſous les montagnes des Allobroges, arrive en France, & vient enfin ſe repoſer dans le voiſinage de Sens. *Linquimus*, dit-elle,

Linquimus Allobrogum montes, Alpeſque nivoſas,
Tangimus & fines, Gallia pulchra, tuos.
Finibus & Senonum feſſæ requievimus. Illic,
Illic tam longæ meta reperta fugæ.

Deſcription de la Fontaine, vertu de ſes eaux, &c.

Illic herboſo paulatim ceſpite campus
In tumulum ſurgit, hâc via aperta mihi eſt....
Quem mirere magis, latè porrectus in orbem
Fons ſcatet, atque imo vortice torquet aquas.
Hinc ſurit emiſſus ſinuoſo è gurgite rivus,
Limoſuſque *fluit, duraque ſaxa creat.*
Dura ſilex Cererem rapido demittit ab orbe;
Quodque opus eſt amnis, fontis & illud opus.
Inde per herboſum trepidanti murmure callem
Noſtra ſuum timidè lympha recurrit iter;

avec la femme qu'il avoit, il fut décapité à Genève en 1566. Mais on ne trouve nulle part aucune preuve qu'il ait été réduit à se faire meûnier pour avoir du pain.

---

76. *Homme fin, se leve matin.* Ce proverbe de G. Meurier a rapport à cette expression, *Vous avez cru prendre la mère au nid; vous ne vous êtes pas levé assez matin*: c'est-à-dire, vous n'êtes pas assez fin pour m'attraper. Ceux qui veulent lever un nid, & prendre la mère avec les petits, sortent du lit de bon matin: sans quoi, ils manqueroient leur coup. De-là l'expression proverbiale qui nous est commune avec les Espagnols.... Les Hébreux disoient, *se lever dès le matin*, pour dire, se hâter & faire tous ses efforts afin de venir à bout de

---

Atque iterùm liquido sub terram mergitur amne.
Nunc quoque virginei cura pudoris inest.

La Piece est terminée par l'éloge du seigneur de Pacy.

Pacciades Nymphæ, Satyri Dryadesque puellæ
Hìc agitant lætos nocte silente choros;
Alternisque canunt divini fontis honores,
Spifamique sui nomen in astra ferunt,
Qui pecus immundum nostris procul arcet ab undis,
Et sacri fontis me jubet esse Deam.

quelque chose. Dans les Proverbes de Salomon, Dieu dit des pécheurs: *manè consurgent*, *& non invenient me*; c'est-à-dire, ils feront divers efforts pour me chercher, & ils ne me trouveront point.

---

77. *Mettre pinte sur chopine*, c'est faire débauche de vin.... *Chopine* vient du Phénicien *chopen*, qui signifie la paume de la main. En Phénicie, on disoit *frapper un traité*, pour dire, faire un traité; & c'est de-là que chez nous, après un marché fait, le peuple frappe dans la main en disant, *Paie chopine.* Ainsi le nom vulgaire de la mesure du vin qui se boit parmi le peuple après un accord, vient de l'action qui l'a précédé.... L'auteur à qui je dois cette étymologie, observe que « nos langues » vivantes contiennent non-seulement des mots » Phéniciens, grécisés & latinisés, que nous tenons » de ces derniers peuples, mais aussi un plus grand » nombre d'autres qu'ils n'ont point eus, & que » nos pères n'ont pû acquérir que par le canal » direct des commerçans de Phénicie. Mais pour » trouver ces étymologies, il ne faut pas se » conduire par les mêmes principes dont nous » nous servons pour chercher nos étymologies » dans le grec & le latin. Comme l'écriture des » langues orientales étoit singulière & difficile à » lire, les anciens Européens ont souvent lu de

» droite

» droite à gauche ce qu'il falloit lire de gauche » à droite ; & par-là ils ont renversé les mots & » presque les syllabes. C'est ainsi que de *cathenoth* » vêtemens, l'inverse *thounecath* a donné *tunica* ; » *luag* avaler, a donné *gula* gueule ; *hemer* vin, » *merum*. *Taraph* prendre, s'est changé en *raphta*, » d'où *raptus* chez les Latins, & *attraper* chez » les François. De *geber* le maître, & de *gebereth* » la maîtresse, nos pères ont fait *berger* & *bergerette*. » Notre adjectif *blanc* vient de *laban* ou *leban*, » qui signifie la même chose dans le Phéni- » cien, &c. »

---

78. *Mal de tête veut repaître.* Nos anciens disoient : *Douleur de teste veut manger, douleur de ventre veut purger....* On dit encore à celui qui se plaint d'un mal de tête, que *c'est le mal des beaux esprits* ; sans doute parce que le travail de tête, le plus fatigant de tous, est inconnu aux personnes stupides. Dans un cercle de dames, un petit-maître sans esprit se plaignoit d'un grand mal de tête, & ajoutoit que c'étoit le mal des beaux esprits. Une dame lui répliqua : Vous avez donc le mal des autres.

---

79. *A barbe rousse & noirs cheveux, ne te fie si tu ne veux.* Les Espagnols disent : *Faux de nature*,

Mat. Sénon. K

les cheveux noirs, la barbe rousse. Les mêmes disent encore : *Homme roux & femme barbue, de loin les salue.* Ce proverbe, assez mal traduit par César Oudin, répond à celui-ci des François :

Homme roux & femme barbue,
Que de quatre lieues les salue,
Avec quatre pierres en ta main,
Pour t'en servir s'il est besoin.

Les Romains n'avoient pas bonne idée d'un homme qui avoit des cheveux roux & la barbe noire ; & si avec cela, il étoit borgne & boîteux, il ne pouvoit plus être honnête-homme sans miracle :

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus,
Rem magnam præstas, Zoïle, si bonus es. Mart.

La chevelure rousse étoit estimée chez les Juifs ; au moins il est dit de David, au premier livre des Rois, *Erat autem rufus & pulcher aspectu.* Quelqu'un a prétendu que cette couleur étoit commune chez les Gaulois Sénonois, & il cite en preuve ce vers du huitième livre de l'Enéide :

Aurea cæsaries ollis atque aurea vestis.

Ces cheveux, figurés en or par Vulcain, pouvoient être blonds, & non pas roux.... Un avocat de Caen, nommé Pierre l'Eguillard, publia en 1580, plusieurs quatrains françois en l'honneur des barbes

rouges, imprimés à Caen, avec des notes, sous le titre de *Pogonérythrée.*

---

80. *Au nouveau, tout est beau :*

Omnis principiò res nova grata suo. Desnoyers.

Ce proverbe signifie que la nouveauté a des charmes pour tous les hommes, & que par amour pour elle, ils se dégoûtent bientôt de ce qui les flattoit auparavant. L'arrivée d'une personne de connoissance fait d'abord plaisir, & trois jours après, on s'en lasse; *ante triduum exactum putet.* Plaute dit en ce sens : *Piscis nequam est nisi recens*, le poisson n'est bon que quand il est frais. *L'hôte & le poisson, passé trois jours, puent*, dit le proverbe Espagnol. Meurier fait de cette pensée un jeu de mots : *L'hoste & le poisson, en trois jours, sont poison.*

---

81. *C'est la mer à boire*, se dit d'un travail long & pénible, d'une chose dont l'exécution est difficile. Pybrac a fait de ce proverbe un usage ridicule, en disant :

Votre père! ah, Monsieur, c'est une mer à boire.

Le trait qui suit peut avoir donné lieu à cette expression. C'étoit la coutume des anciens de se proposer des questions embarrassantes, & ils mettoient

beaucoup d'honneur à les résoudre. Le roi d'Ethiopie fit un jour à Amasis, roi d'Egypte, une proposition absurde; c'étoit de *boire la mer*: & il lui promit, s'il en venoit à bout, de lui céder un grand nombre de villes. Amasis fort embarrassé, s'adressa au philosophe Bias, qui lui répondit: « Je » ne vous conseille pas de *boire la mer* pour ac» quérir quelques méchantes villes; mais dites au » roi d'Ethiopie que vous le ferez à condition » qu'il détournera les fleuves qui viennent se ren» dre à la mer; que vous voulez bien avaler la » mer, mais non pas les fleuves qui entrent de» dans ». Cet expédient tira Amasis d'affaire...... Dans la vie d'Esope, on lit le même trait sous le nom de Xantus, que le fabuliste tira du même embarras par le même moyen.

---

82. *Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.* Ce vers de Boileau, devenu proverbe, convient à un inconstant qui change d'état ou de parti, sans pouvoir se fixer à rien. Erasme dit, après Ciceron, qu'il est *modò palliatus, modò togatus*. D'un tel homme, on dit encore, *C'est une girouette*. Les anciens disoient, *C'est une femme.* L'inconstance a toujours été regardée comme l'apanage du sexe: *Varium & mutabile semper, fœmina.* VIRG. C'est pour cela, sans doute, que les

Italiens appellent *cœur de femme* (cor di donna) la plante que nous nommons *souci*, & qui se tourne d'un côté le matin, & le soir de l'autre.... On a lu longtems sur une fenêtre du château de Chambort, ce petit distique de François I^er^.

> Souvent femme varie,
> Bien fol est qui s'y fie.

Ce prince l'y avoit gravé avec son diamant, dans un moment de rêverie, & sans doute d'humeur contre le sexe.

---

83. *Ce que femme veut, Dieu le veut.* La Chaussée versifie ainsi ce proverbe :

> Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

Montagne fait une peinture bien naïve de l'opiniâtreté des femmes. « J'ay cogneu cent & cent femmes, (car ils disent que les testes de Gascogne » ont quelques prérogatives en cela,) que vous » eussiez plustost faict mordre dans le fer chaud, » que de leur faire desmordre une opinion qu'elles » eussent conçeue en cholere. Elles s'exasperent » à l'encontre des coups & de la contraincte. Et » celuy qui forgea le conte de la femme, qui pour » aucune correction de menaces & bastonnades, » ne cessoit d'appeler son mari pouilleux, & qui » précipitée dans l'eau, haussoit encore, en s'é-

» touffant, les mains, & faifoit au-deffus de fa » tefte figne de tuer des poux; forgea un conte » duquel en vérité tous les jours on void l'image » expreffe en l'opiniaftreté des femmes ». Bien des hommes, auffi entêtés que les femmes, ne démordent jamais d'un parti qu'ils ont pris; & c'eft en parlant des deux fexes, que S. Auguftin cite le proverbe : *Quod volumus fanctum eft.*

---

84. *Chanter pouille à quelqu'un*, c'eft lui dire des injures groffières, telles que s'en difent les gens du peuple, & proprement l'accufer d'avoir de ces animalcules, fils & compagnons de la malpropreté : car je crois que c'eft d'eux que vient le mot *pouilles*; à moins qu'on ne le tire du vieux verbe *pouiller*, qui fignifioit vêtir un habit, & dont il nous eft refté le compofé *dépouiller*. Chez le peuple, *fe pouiller* fignifie s'injurier; ce qui revient à l'expreffion *habiller* quelqu'un de la belle manière. Offenfer un homme mort, c'eft, dit Montagne, *faire la figue* à un aveugle, & *dire des pouilles* à un fourd. M. Le Monnier a employé cette expreffion dans fa traduction de Perfe, & rendu ces mots, *cantare ocyma* (1), par *chanter pouilles*.... Nous difons,

---

(1) *Ocymum* fignifie bafilic. Les anciens, en femant le bafilic, le chargeoient d'imprécations. C'étoit-là, felon

s'injurier comme des harengères; les Grecs disoient, *comme des boulangères*. Dans les Grenouilles d'Aristophane, Bacchus dit à Eschyle : Convient-il que des poëtes de mérite s'injurient comme des femmes de boulangers ?

---

85. *Faire la figue à quelqu'un*. Cette expression, qu'on vient de voir dans Montagne, est aussi dans Regnier :

Et la fraude fit lors la figue au premier âge.

Elle signifie se moquer de quelqu'un, en faisant quelque grimace, & vient de l'italien, *far la fica*. Les Milanois, s'étant révoltés contre Frédéric, avoient chassé de leur ville l'impératrice son épouse, montée sur une vieille mule nommée *Tacor*, ayant le dos tourné vers la tête de la mule, & le visage vers la queue. Frédéric les ayant subjugués, fit mettre une figue dans le derrière de Tacor, & obligea tous les Milanois captifs d'arracher publiquement cette figue avec les dents, & de la remettre au même lieu sans l'aide de leurs mains, à peine d'être pendus sur le champ, & ils étoient obligés de dire au bourreau qui étoit présent, *Ecco*

---

eux, un moyen sûr de le faire lever mieux, & pousser plus abondamment.

la fica. La plus grande injure qu'on puiſſe faire aux Milanois, eſt de leur faire la figue, en montrant le bout du pouce ſerré entre les deux doigts voiſins. De-là ce proverbe a paſſé aux autres nations..... Les Latins, par dériſion, montroient le troiſième doigt, comme l'atteſte ce paſſage de Juvenal, *mediumque oſtenderet unguem. Unguem* eſt mis pour *digitum*, & ſignifie le doigt voiſin de l'index. Ce doigt, que Juvenal appelle *medium*, parce qu'il ſépare les quatre autres doigts en deux nombres égaux, étoit réputé *infame* chez les Romains, pour la raiſon qu'on peut voir, N°. 41.... Chez nous, montrer ce doigt étendu avec l'index, eſt un ſigne de dériſion, & cela s'appelle *faire* ou *montrer les cornes*.

---

86. *Faire la nique*, eſt un autre ſigne de moquerie ou de mépris, lequel ſe fait en hauſſant ou ſecouant le menton. On dit, en ſtyle badin, faire la nique aux richeſſes, aux honneurs, pour dire, mépriſer les richeſſes, &c.

> Les maux terminés en *ique*
> Font aux médecins la *nique*.

Nique vient de l'allemand *nicken*, ou du celtique *niq*, qui ſignifie hocher la tête.... *Faire une niche*, c'eſt-à-dire, un tour de malice ou d'eſpiéglerie, vient peut être de la même ſource.

87. *Donner un œuf pour avoir un bœuf*, c'eſt rendre de petits ſervices intéreſſés, faire un petit préſent pour en recevoir un grand. Eraſme cite un proverbe latin où ſe trouve auſſi un jeu de mots : *Pileum donat, ut pallium recipiat.* Les anciens diſoient en ce ſens : *Tribus minis inſumptis, duodecim imputat....* Rien de ſi commun que les dons intéreſſés. Les trois quarts des hommes ſuivent les conſeils que la vieille matrone donne à Bel-accueil dans le roman de la Roſe :

Sur toutes *riens* gardez ces points :
A donner ayez clos les poings,
Et à prendre les mains ouvertes.
Donner eſt grant folie certes,
Se n'eſt un pou (un peu) pour gens attraire,
Quant on en cuide ſon *preu faire.*

Riens du premier vers, mis pour *choſes*, vient de *res* & n'étoit pas autrefois négatif.... *Preu faire* ſignifie faire ſon profit. *Preu* vouloit dire *bien*, & notre mot *profit* vient de *preu faire*, *preu fiect.*

88. *Adroit comme un Prêtre Normand*, pour dire, mal-adroit, gaucher. Saint Gaucher, prêtre de Normandie (1), dont on fait mémoire dans le

(1) C'étoit le nom de baptême de Sainte-Marthe, qui le changea en celui de *Scévole.*

bréviaire de Rouen, paroît avoir donné lieu à cette ironie proverbiale, qui porte sur l'équivoque du mot *gaucher*, lequel désigne le Saint & un homme qui ne se sert que de la main gauche.... Chez nous, la civilité interdit l'usage de cette main pour présenter quelque chose, couper son pain, &c. Toutes ces fonctions appartiennent à la droite, qui doit les faire, comme l'aumône, à l'insu de sa sœur. Ce point gothique de notre première éducation est observé si scrupuleusement, qu'une mère passeroit à son fils une action vicieuse, plutôt qu'une *gaucherie*. Un jour, un enfant grondé par sa bonne, pour avoir fait usage de la main gauche, lui appliqua un soufflet de la même main. La mère qui étoit présente, au lieu de punir cet acte de colère, lui dit d'un ton grave & pédantesque : « Eh bien, mon fils, toujours de la » main gauche ! vous êtes donc incorrigible ! » Une autre dame avoit accoutumé sa fille à faire usage indifféremment de ses deux mains, au point que l'enfant travailloit, cousoit, écrivoit même avec autant de facilité de la gauche que de la droite. Laquelle de ces deux femmes méritoit plus l'honneur de la maternité ?

Nous disons encore, d'un homme qui ne sait pas sa langue, qu'*il parle françois comme une vache Espagnole*. Cette expression triviale, analogue à la précédente, peut être fondée sur une équivoque

pareille. Quelle est cette équivoque ? Ici *Davus sum, non Œdipus*.

---

89. *A goupil endormi rien ne chet en la gueule*. Ce vieux proverbe signifie qu'on ne gagne rien à rester les bras croisés, & que le bien ne vient pas en dormant.... *Goupil* est un vieux mot qui signifie *Renard*, & vient de *vulpes*, *vulpillus*. De ce mot on a fait *goupillon*, à cause de la ressemblance qu'a le goupillon avec la queue du renard.

Tous les auteurs François qui ont parlé du renard, jusqu'au commencement du XIII^e. siecle, ne nommoient cet animal que *Goupil* ou *Voulpil*. On prétend, dit Saint-Foix, que le mot de *Renard* nous est venu d'un nommé *Rainard* ou *Reginald*, comte de Sens, politique rusé, & grand hypocrite; que comme on lui supposoit le caractère du renard, deux poëtes du tems donnèrent son nom à cet animal, & que ce nom a été substitué depuis, dans notre langue, à celui de *Voulpil*.

---

90. *Dorer la pilule*, c'est adoucir par de belles paroles l'amertume d'un refus, ou sous des apparences flatteuses essayer de déterminer quelqu'un à une chose pour laquelle il a de la répugnance.

Cette figure eſt tirée des apothicaires, qui dorent ou argentent leurs pilules, pour en mettre la vertu à l'abri des impreſſions de l'air, ou pour que le malade puiſſe les avaler ſans en ſentir le goût. *Si la pilule avoit bon goût, on ne la doreroit pas*, dit le proverbe Eſpagnol.

---

91. *Avaler la pilule*, c'eſt faire une choſe qui répugne, recevoir un affront ſans mot dire. Jean Ferrier cite ce proverbe latin : *Pilulæ ſunt glutiendæ, non manducandæ*; pour dire, qu'il faut oublier les injures. De même que les pilules ſont déſagréables au goût, quand on les mâche, & qu'avalées ſans paſſer ſous les dents elles font du bien à l'eſtomac : ainſi pour que les injures n'aient rien d'amer & de mordicant, *ut nihil habeant quod mordeat*, on doit les dévorer ſans s'y arrêter par le ſouvenir. Molière diſoit que le mépris eſt une pilule qu'on pouvoit bien avaler, mais qu'on ne pouvoit guère la mâcher ſans faire la grimace. Un plaiſant a comparé cette grimace à celle d'un chat qui boit du vinaigre.

---

92. *A chaque oiſeau ſon nid paroît beau*, ou, *Il n'y a point de petit chez ſoi.* Quelque bien qu'on ſoit ailleurs, fût-on dans un palais, & traité, comme

on dit, *à bouche que veux-tu*, on est encore mieux dans sa propre maison, quand même on n'y auroit pas toutes ses aises. Rien n'est si naturel à l'homme que le goût de la propriété, & surtout de la liberté, qui est la première & la plus douce de toutes les propriétés. Soyez maître de l'univers; il vous manquera quelque chose, si vous ne l'êtes pas de votre personne : au lieu que ce dernier avantage donne un prix singulier à la moindre possession. C'est quelque chose alors de pouvoir se dire le maître du plus chétif domicile, quelque part qu'il soit situé :

Est aliquid quocumque loco, quocumque recessu,
Unius sese dominum fecisse lacertæ. Juv.

Pannard a dit un peu longuement, mais avec vérité :

Un petit asyle champêtre
Plaît toujours aux yeux de son maître....
Lorsque l'on se promene, il est bien doux de dire;
Je marche en ce moment sur quelque chose à moi.
Ce ruisseau dont le frais m'attire,
Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphyre,
Cette fleur que je sens, cette autre que je voi,
Sont autant de sujets à qui je fais la loi.
Tout rit où l'on a de l'empire,
Tout est charmant où l'on est roi.

Aussi les anciens donnoient-ils le nom de *royaume* à la propriété foncière de chaque particulier. « Si

» nous n'avions pas été chez vous, nous ne l'au-
» rions pas souffert; *Id, nisi in tuo regno essemus,*
» *non tulissemus* », dit Scévola dans l'Orateur de Ciceron. *In tuo regno* est mis pour *in tuâ villâ.* Nous disons aussi communément, *Chacun est roi dans sa maison*, ou

---

93. *Le Charbonnier est maître chez soi.* Voici l'origine de ce proverbe. François I[er]. s'étant égaré à la chasse, arriva chez un charbonnier, qui, le voyant bien vêtu, le prit pour un chasseur de la suite du Roi. Il le régala à souper de son mieux: mais il prit la première place à table, en lui disant qu'il ne la cédoit à personne, parce que *le Charbonnier étoit maître chez lui.* Il lui fit manger du sanglier, & lui recommanda de n'en rien dire *au grand nez*; c'est ainsi que le peuple appeloit ce prince. La suite du roi étant arrivée dans ce moment, & ayant nommé François I[er], le charbonnier se crut perdu, & tomba à ses genoux. Mais le prince le rassura, lui pardonna, & même lui fit du bien.

---

94. *Il est du bois dont on les fait*, c'est-à-dire, il a les talens, les qualités requises pour obtenir telle ou telle dignité. Un gentilhomme disoit au maréchal de la Meilleraye : Si je ne suis pas maréchal de France,

je suis du bois dont on les fait. Vous avez raison, répartit le maréchal ; quand on en fera de bois, vous y pourrez prétendre...... Je crois que cette expression vient d'un proverbe grec qu'Apulée attribue à Pythagore (G) : *Non è quovis ligno fiat Mercurius*. Un tronc de figuier suffisoit pour en faire la statue d'un dieu aussi grossier que Priape ; mais il falloit un bois plus précieux pour Mercure, le dieu des beaux arts. Regnier a traduit ce proverbe :

De tout bois, comme on dit, Mercure on ne façonne.

---

95. *Fumée, pluie, & femme sans raison, chassent l'homme de sa maison*.... Le P. Sanlecque démentoit ce proverbe, quant au second inconvénient. Le toit de la maison qu'il occupoit étoit délâbré, & toutes les fois qu'il pleuvoit, une partie de sa chambre se trouvoit inondée. Alors, au lieu de déloger, il changeoit son lit de place. En moins d'un an, il lui fit faire le tour de sa chambre, en cherchant toujours un endroit où il fût à l'abri de la pluie. Il composa, dit-on, à ce sujet, une piece de vers intitulée, *Les promenades de mon lit*. Cette espece d'insouciance lui auroit fait appliquer en Grece le proverbe cité par Apostolius (G) : *Qui domi compluitur, hujus ne Deum quidem miseret.*

---

96. *Il a chié dans ma malle jusqu'au cadenas.* Cette grasse hyperbole se dit d'un homme dont on a grand sujet de se plaindre, & qu'on ne veut plus voir.... Un Suisse qui voyageoit en France, & ne savoit guère de françois, se trouva dans une auberge avec un homme de sa connoissance, qui chia physiquement dans sa malle. Quelque tems après, on vint à parler de cet homme; & quelqu'un disant qu'il lui déplaisoit souverainement, & qu'il avoit *chié dans sa malle*: Morbleu ! reprit le suisse, ce coquin-là chie dans la malle de tout le monde.

---

97. *C'est le Greffier de Vaugirard, il ne peut écrire quand on le regarde....* Cet homme tenoit son greffe dans un endroit où il ne recevoit de lumière que par une petite fenêtre; & quand on le regardoit par-là, il ne pouvoit écrire faute de jour.

---

98. *Il ressemble au Chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle....* Jean second, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit se rallumer entre Louis XI & le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, Jean de Nivelle & Louis de Fosseuse, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, & de venir servir le roi. Ni l'un ni l'autre ne comparurent.

parurent. Leur père irrité les traita de *Chiens* & les déshérita. De-là est venu ce proverbe très-commun, surtout en Flandre.... Le Dictionnaire de Trévoux donne une origine différente. Jean de Montmorency, seigneur de Nivelle, ayant donné un soufflet à son père, fut cité au parlement, proclamé & sommé à son de trompe pour comparoir en justice. Mais plus on l'appeloit, plus il se hâtoit de fuir du côté de la Flandre. On le traitoit de *chien*, à cause de l'horreur qu'on avoit de son crime & de son impiété.

La Fontaine a fait usage du proverbe précédent, au commencement de sa fable intitulée *le Faucon & le Chapon* :

> Une traîtresse voix bien souvent vous appelle :
> Ne vous pressez donc nullement.
> Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,
> Que *le chien de Jean de Nivelle*.

---

99. *Aller du-devant de quelqu'un avec la croix & la bannière*, pour dire, lui faire une réception honorable. Dans les cérémonies de l'église, le plus grand honneur que le clergé puisse faire à quelqu'un, c'est de l'aller chercher en procession, précédé de la croix & de la bannière. Cet usage est très-ancien; car Joinville dit de S. Louis : « Quant » le roy arriva en Acre, ceulx de la cité le vin-

plusieurs villes de province, quelques femmes âgées & d'une condition médiocre, conservent le vieil usage d'appliquer une ceinture sur une robe à plis, fermée par le bas. Les dames du bon ton rougiroient de se montrer sous cet accoûtrement gothique. Celles qui se mettent en *Lévite*, sont pourtant ceintes d'un large ruban, dont les deux bouts raseroient la terre, si le zéphir ne prenoit la peine de les soulever & de les faire agréablement voltiger. Cet usage pourroit bien ramener celui de la *Ceinture dorée* : mais il n'y a qu'une grande révolution dans nos mœurs qui puisse remettre en vogue ces robes de crêpon, dont la forme & la couleur étoient modestes comme les personnes qui les portoient.

FIN de la première Centurie.

CENTURIE IIe.

Expressions proverbiales, familières ou triviales, qui consistent en un seul mot.

101. *AGA.* Interjection de surprise & d'admiration, qui n'est usitée que chez le peuple. En hébreu rabbinique & en grec, *Aga* & *Agan* signifient admirer, s'étonner. Les bonnes gens qui disent : *Aga*, *Pierrot*, *viens voir une belle chose*, seroient bien étonnés, dit M. de Paulmy, si on leur apprenoit que ce qu'ils disent vient de l'hébreu ou du grec (1).

Un paysan Picard qui dit *Je suis hodé*, pour dire, je suis fatigué du chemin, n'apprendroit pas avec moins de surprise que ce mot *hodé* vient du grec Ὀδὸς, qui signifie *chemin*. Là-dessus, on peut faire deux questions. Si ce mot est grec, comme

(1) La Monnoye tire *Aga* de l'impératif du vieux verbe *Agarder*, (regarder). Au lieu de dire *Agardez*, le peuple disoit *Aga*. Quelquefois, au lieu d'abréger le mot, on l'allongeoit en disant, *Agardez-mon*. La syllabe *mon* vient du latin *modò*; comme si l'on eût dit, *Vide modò*.

il y a grande apparence, comment a-t-il été s'établir si loin de son berceau, & dans une province qui n'a eu aucune communication avec la patrie d'Homère? Pourquoi un terme si énergique, & si digne de figurer dans notre langue, reste-t-il abandonné à des paysans? Il seroit aussi long que difficile de répondre à la première question. Quant à la seconde, j'observerai que le besoin, qui crée les mots, les soutient aussi dans un état plutôt que dans un autre. Les gens du peuple, dont la vie est toute différente de celle des gens du monde, expriment les affections qui leur sont propres, par des termes aussi inconnus à ceux-ci que la cause qui les a fait naître. Tel est en Picardie le mot *hodé*, nécessaire au paysan qui fait ses voyages à pied, & absolument inutile au bourgeois, qui ne voyage qu'à cheval ou dans une chaise. Ainsi l'on s'éloigne du langage du peuple, à mesure qu'on s'éloigne de son genre de vie. Dans les siecles où régnoient la simplicité & la bonhommie, le langage étoit le même pour tous les états, parce que tous les individus, de quelque condition qu'ils fussent, étoient soumis aux mêmes besoins. Vint ensuite le luxe qui porta le riche à se distinguer du pauvre par une vie plus commode, & lui fit éprouver mille besoins factices & créer des termes pour les faire connoître. De-là deux langues dans la même nation: celle du peuple, qu'on appelle *jargon*, & qui est la langue

mère, la langue de la nature, dont elle exprime les besoins, & rien de plus; & celle des gens aisés, qu'on nomme la langue nationale, quoiqu'il n'y ait que les deux ou trois vingtièmes de la nation qui la parlent.

---

102. *Aigrefin.* Nom d'une petite monnoie qui avoit cours en France, il y a plusieurs siecles. Aujourd'hui c'est un terme injurieux pour désigner, dit M. de Paulmy, un petit officier de peu d'importance. On le prend aussi pour un homme qui cherche à tromper, à faire des dupes, le tout à son avantage.

---

103. *Aliboron.* On appelle *Maître Aliboron*, ou *Aliborum*, un homme qui fait le connoisseur, sans se connoître en rien. Huet conjecture que ce mot est le génitif d'*alibi*, & que *Maître Aliborum* a été dit d'abord d'un homme habile à trouver des *alibi*; ou que ce nom a été donné par dérision à un avocat ignorant, qui plaidant en latin, & voulant dire qu'un homme n'étoit pas recevable à ses *alibi*, dit: *Nulla habenda est ratio istorum aliborum.* Quoi qu'il en soit, La Fontaine donne ce nom à l'âne:

> Arrive un troisième larron,
> Qui saisit Maître Aliboron.

---

104. *Amphitrion.* C'eſt celui qui donne à manger, ou qui paie pour pluſieurs une certaine dépenſe. Molière fait dire à Soſie que le véritable Amphitrion eſt celui chez qui l'on dîne. Depuis, ce mot eſt devenu proverbe.... Chez les anciens, celui qui donnoit le repas, fourniſſoit auſſi le bain. C'eſt par ce titre qu'il eſt déſigné dans la IVe. Satyre du Ier. Livre d'Horace. « De douze perſonnes » qui mangent à la même table, il s'en trouve » toujours une qui ſe plaît à picoter les autres, » à la réſerve de celui *qui fournit l'eau*, (du maître » de la maiſon).

> *Sæpè tribus lectis videas cœnare quaternos,*
> *E quibus unus amet quâvis aſpergere cunctos,*
> *Præter eum qui præbet aquam.....* »

Chez nos ancêtres, on donnoit à laver avant le repas. Des trompettes annonçoient l'heure de ſe mettre à table; ce qu'on appeloit *Corner l'eau.* Cette coutume, dit Le Duchat, s'obſerve encore dans les cours d'Allemagne, & l'on voit dans Froiſſard que, ſous Charles V, elle avoit auſſi lieu en France & en Flandre. *Voyez le* No. 419.

---

105. *Badaud.* Sobriquet qu'on donne aux Pariſiens. « Eſt-ce pour avoir *battu* le *dos* des Nor» mands? Eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte *Bau» daye* ou *Badaye*, ou du caractère du Pariſien qui

» s'amuſe de tout? Quelle que ſoit l'étymologie, » on veut dire que le Pariſien qui ne quitte pas ſes » foyers, n'a vu le monde que par un trou ». *Tableau de Paris.*

Selon Fréron, les Pariſiens faiſoient autrefois un grand commerce par eau. De-là ils furent nommés en celtique *Badaw*, c'eſt-à-dire, hommes de bateaux. La reſſemblance de ce mot avec celui de *Badaud*, autre terme de la même langue, qui ſignifie *Sot*, l'a fait confondre avec le dernier: d'où eſt venu le ſobriquet par lequel on déſigne les habitans de Paris.

Le Dictionnaire de Trevoux tire *Badaud* du latin barbare *badaldus*, fait de *badare*, qui ſignifie *béer*. On diſoit autrefois en France, *bader*, pour dire tenir la bouche béante.... Voltaire croit auſſi que *Badaud* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie regarder, s'arrêter, perdre ſon tems. Mais en bon Pariſien, il ne veut pas qu'il ſignifie ſot, niais, ignorant. « Si on a donné ce nom au peuple de » Paris, plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement, dit-il, parce qu'il y a plus de monde » à Paris qu'ailleurs, & par-conſéquent plus de » gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne ſont pas accoutumés, » pour contempler un charlatan, ou un charretier » dont la charrette ſera renverſée, & qu'ils ne releveront pas. Il y a des Badauds partout, mais

» on a donné la préférence à ceux de Paris ». De *Badaud*, sont dérivés *badauder*, *badauderie*. Lorsque Ménage fit imprimer ses Origines de la Langue Françoise, Journel, son imprimeur, refusa de mettre sous la presse ce qui regardoit la *badauderie* de Paris. A Dieu ne plaise, disoit-il, que j'imprime rien contre ma patrie. Cette naïveté inspira ces quatre vers à Ménage :

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la *badauderie* ;
Journel est bien de son pays.

Parmi les vieilles façons de parler, qui sont devenues proverbiales, il y en a qui, comme la précédente, se rapportent à des peuples dont elles nous font connoître le caractère ou les défauts qu'on leur attribuoit autrefois. Dans les poëtes qui ont écrit avant le XIII[e]. siecle, on trouve les sobriquets suivans : *Li Buveor d'Aucerre*, *li Musart de Verdun*, *li Usuriers de Mès*, *li Mangeor de Poictiers* ; c'est-à-dire, les Buveurs d'Auxerre, les Fainéans de Verdum, les Usuriers de Metz, les Gourmands de Poitiers.... D'autres vieux proverbes nous apprennent les talens particuliers des peuples de quelques provinces, comme : *Li meillor Archer en Anjou*, *Chevalier de Champagne*, *Escuyer de Borgoigne*, *Sergent* (Fantassin) *de Hennault*....

Quelques-uns nous font connoître que tel ou tel pays étoit renommé pour certaines productions de la terre, comme : *Oignons de Corbueil*, *les Eschaloignes d'Estampes* ; d'autres pour certains animaux, comme : *Le Harant de Fescant*, *les Lamproyes de Nantes*, *les Escrevices de Bar*, *les Roucins de Bretagne*, *les Chiens de Flandre* ; d'autres enfin pour quelque commerce, fabrique ou manufacture, comme : *L'Equarlate de Gant*, *le Camelin de Cambray*, *le Bléou d'Abbeville*, *les Coteaux de Pierregort*, *le Coivre de Dinant*, *la Toile de Borgoigne*, *le Tapis de Rains*, &c. *Voyez le* N°. 196.

---

106. *Baloche.* Le Dictionnaire de Trevoux dit qu'on donne ce nom, chez les Capucins & autres religieux, à ceux qui ne prêchent ni ne confessent : êtres inutiles, qui ont bien des confrères dans les compagnies séculières.

---

107. *Banqueter.* Il ne fait que *banqueter*, dit-on d'un homme qui se trouve souvent à de grands repas. Ce verbe vient de la débauche des anciens François, qui, après avoir fait bonne chère, avoient coutume de faire emporter les tables, & demeurant assis sur les *bancs*, recommençoient à boire ; ce qui s'appeloit *banqueter*.... Caseneuve croit qu'il

vient plutôt de ce qu'anciennement aux feftins où peu de perfonnes étoient appelées, on fe fervoit de *bancs* au lieu de tables. Dans les bonnes maifons, ces bancs demeuroient ordinairement couverts de quelque beau tapis, comme le font à préfent nos tables de jeu.

---

108. *Bardot.* On appelle ainfi, dans une compagnie, celui fur qui les autres fe déchargent de leur tâche.... Au propre, c'eft un petit mulet.

---

109. *Baudet.* Nom de l'âne, qu'on donne à un homme ftupide..... Ménage le tire de *Baldettus*, diminutif de *Baldus*, nom propre.

---

110. *Bedaine.* Gros ventre. On difoit autrefois *Bedondaine*, de *bis* & *dondaine.* On appeloit *Dondaine* un inftrument de guerre à jetter des pierres. Comme cette machine étoit groffe & courte, on a appelé de gros ventres des *Dondaines*, & enfuite *Bedaines*; & *groffe Dondon*, une femme courte & groffe. (*Guichard.*)

---

111. *Béguine.* Nom qu'on donne quelquefois par dérifion aux femmes dévotes. S. Louis établit dans

un grand nombre de villes des communautés de femmes qu'on appeloit *Béguines*, du nom de leur voile ou de la perſonne qui les inſtitua. Les uns diſent que ce fut Lambert, ſurnommé *le Begue*, prêtre de Liege; d'autres veulent que ç'ait été ſainte Begue, ſœur de ſainte Gertrude.... Ce mot eſt dans le roman de la Roſe.

Tantoſt Abſtinence-contrainte
Veſt une robe cameline,
Et s'aourne (ſe pare) comme Beguyne.

---

112. *Belître.* Gueux, homme de néant. De l'Allemand *Bettler*, qui ſignifie un mendiant. Autrefois ce mot n'avoit rien de choquant. A Pontoiſe, les confrères pélerins de la confrairie de S. Jacques, portoient le nom de *Belîtres*, & ce nom n'étoit pas odieux.... Montagne a fait de ce mot un adjectif féminin. « Deſdaignons cette faim de renommée & » d'honneur, baſſe & *beliſtreſſe*, qui nous le fait » coquiner de toute ſorte de gens, (*Quæ eſt iſta » laus quæ poſſit è macello peti?*) par moyens ab- » jets, & à quelque prix que ce ſoit. C'eſt déshon- » neur d'être ainſi honoré ».

---

113. *Benêt.* Synonyme de Sot. Ce mot vient de *Benoit*, nom d'un Saint, & ſe prononçoit au-

trefois de même. On lit dans le roman de la Rose :

> De Dieu & du bon saint Benoist,
> Puissent-ils tous estre benoist !

---

114. *Berner* quelqu'un, c'est le tourner en ridicule. Au propre, c'est le faire sauter en l'air par le moyen d'une couverture, comme on fit à Sancho-Pansa. Ce mot vient de *Berne*, vieux mot qui signifioit un habillement que les Latins ont appelé *sagum*, & avec lequel on bernoit.

> *Ibis ab excusso missus in astra sago*,

a dit Martial, pour dire, vous serez berné. De-là, *sagatio*, bernement.

---

115. *Bigot.* Ce nom, synonyme d'hypocrite, se donnoit autrefois à une personne opiniâtrément attachée à sa façon de penser. Il vient de l'allemand *Bey-Gott*, ou de l'anglois *By-God*, qui signifie *par Dieu.* Selon Cambden, les Normands furent appelés *Bigots*, & voici pourquoi. Raoul leur duc, recevant en mariage la princesse Gissa, fille de Charles-le-Simple, & avec elle l'investiture du duché de Normandie, refusa de baiser les pieds du roi, en signe de vasselage, à moins que le roi ne l'aidât lui-même à faire cette action. Pressé de rendre l'hom-

mage en la forme ordinaire, il répondit *No by God*, c'est-à-dire, non par Dieu. De-là le roi prit occasion de l'appeler *Bigod*, ou *Bigot*, nom qui passa ensuite à ses sujets.

---

116. *Bobo*. Petit mal. Pour faire oublier à un enfant un léger mal qui le fait pleurer, on souffle sur ce mal, en disant; *Il est beau, ah qu'il est beau!* Du mot *beau* souvent répété, est venu, dit Le Duchat, celui de *bobo*. *Voyez le* N°. 132.

---

117. *Cafard*. Hypocrite. Il vient peutêtre de l'arabe *cafara*, qui signifie nier. Le Duchat le dérive de *capa*, manteau à capuchon, habit de moine. De *capa* on aura fait par corruption *capha*, d'où est venu *caphardum*, qui signifie la même chose. Ducange dit que ce dernier mot signifioit chez les anciens une espece de couverture de tête.

---

118. *Cagnard*. Fainéant, lâche & sans cœur. Ce terme populaire signifioit autrefois tout homme qui mendioit par fainéantise, & voici l'étymologie qu'en donne Pasquier. « En ma grande jeunesse, » ces fainéans avoient accoutumé au temps d'esté » de se venir loger sous les ponts de Paris, gar- » çons & garces pesle-mesle..... Il me souvient

» qu'autrefois, par cri publique émané du prévost
» de Paris, il leur fut défendu sur peine du fouet
» de plus y hanter. Ce lieu estoit appelé le *Ca-*
» *gnard*, & ceux qui le fréquentoient, *Caignar-*
» *diers*, parce que, tout ainsi que les *canards*, ils
» vouoient leur demeure à l'eau ». Montagne appelle *Caignart* un méchant village, où les voyageurs ne trouvent rien. « En ces voyages, vous
» serez arresté misérablement en un *Caignart* où
» tout vous manquera ».

---

119. *Cagot*. Faux dévot. En Béarn & dans quelques endroits de la Gascogne, on appelle *Cagots* ou *Capots* des familles qu'on prétend descendues des Visigots. Ceux qui les composent sont censés ladres & infects ; & il leur est défendu par la coutume de Béarn, sous les peines les plus séveres, de se mêler avec le reste des habitans. Ils ont une porte particulière pour entrer dans les églises, & des sieges séparés. Leurs maisons sont écartées des villes & des villages. Il y a des endroits où ils ne sont point admis à la confession. Ils ne sont pas reçus en témoignage ; anciennement on leur faisoit la grace de compter sept d'entr'eux pour un témoin ordinaire. Ils sont presque tous charpentiers..... On fait venir leur nom de *Caas Goths*, c'est-à-dire, *Chiens de Goths*. Cette dénomination injurieuse leur est restée avec

le

le ſoupçon de ladrerie, en haine de l'Arianiſme dont les Goths faiſoient profeſſion.

---

120. *Caillette.* Nom qu'on donne aux femmes frivoles & babillardes, parce que les cailles, dit M. de Paulmy, ſont timides & jabotent ſans ceſſe.

---

121. *Capon.* Homme faux, diſſimulé & hypocrite. Je le tirerois volontiers de notre mot *cape*, eſpece de manteau. Un homme de ce caractère vit pour ainſi dire *ſous la cape*, ou ſous le maſque. Saint-Foix penſe que ce mot vient de ce que, ſous Philippe le Bel, la communauté des Juifs s'appeloit *ſocietas Caponum*, & la maiſon où ils s'aſſembloient, *domus ſocietatis Caponum.* Cette dénomination marquoit le mépris qu'on faiſoit de ceux de cette nation. Philippe le Hardi les obligea de porter une corne ſur la tête. Il leur étoit défendu de ſe baigner dans la Seine; & quand on les pendoit, c'étoit toujours entre deux chiens.

---

122. *Chafouin.* Maigre, de petite taille. Les *chats* font volontiers leurs petits dans le *foin*; delà, peutêtre, dit Le Duchat, on a appelé *Chafouin* un enfant mal-propre, comme un petit chat que

sa mère n'a pas encore lêché. Cette étymologie ne paroît pas heureuse.

---

123. *Chamailler.* Se *chamailler*, c'est disputer avec beaucoup de bruit. On disoit originairement *camailler*, pour dire, frapper les ennemis à grands coups d'épée : ce verbe venoit de ce que les principaux coups étoient donnés sur le *camail.* Car le *camail* n'a pas toujours été un habillement de chanoine (1), il signifioit autrefois une armure qui couvroit la tête & le cou. Ce mot, pris pour habillement de guerre, est fort ancien. Dans les poésies Provençales, manuscrit d'Urfé, on lit :

E gardatz qu'il capmail
Faitz lassar per mesura.

c'est-à-dire, Que votre camail ne soit ni trop lâche ni trop serré ; qu'il soit lacé bien juste.

---

124. *Chape-chûte.* Chercher *chape-chûte*, c'est chercher occasion de profiter du malheur d'autrui.

---

(1) Il en est de même de l'Aumusse. On ne la portoit pas, comme à présent, sur le bras. Elle servoit à couvrir la tête, & n'étoit point particulière aux chanoines. Dans le XIV^e. siecle, tous les hommes la portoient indifféremment, & le chapeau se mettoit par-dessus.

Ce mot, selon Le Duchat, signifie une aubaine, surtout en matière de bénéfice, comme si l'on trouvoit la *chape* de quelqu'un qui l'auroit laissé *cheoir*.

---

125. *Chien*. Ce mot est pris en mauvaise part chez presque toutes les nations. Il exprime chez nous, 1°. le dépit. *Ce chien d'homme*, dit-on de celui qui traverse nos projets.... 2°. le mépris: *Cela n'est pas tant chien*, pour dire, si méprisable.... 3°. l'impiété. *Il vit comme un chien*, c'est-à-dire, il n'a ni foi ni loi, &c.

Les Turcs donnent ce nom aux Chrétiens. Chez les Anglois, donné au masculin, il n'est pas bien offensant; on le joint toujours avec un adjectif qui en détermine le sens. *A sly dog*, *a selli dog*, c'est-à-dire, sot chien, niais chien. Au féminin, c'est de toutes les injures, celle qui fâche le plus les femmes. « Tant qu'il vous plaira, disent-elles; *but* » *why à bitch*, mais pourquoi *chienne*? ».... Chez les Allemands, certaines fonctions auprès des chiens, celle, par exemple, de gardeur, de meneur, de prévôt de chiens, exprimée par le mot *Hundes vogt*, est une injure atroce qui ne peut se laver que dans le sang.

Les Grecs appeloient *Cyniques*, du mot Κυων, ceux qui, à l'exemple de Diogène, faisoient profession de fouler aux pieds la pudeur & les bien-

féances. Ils définiffoient le parafite, un chien qui vit des lavures des mains; en latin, *canis vivens è magdaliâ.* Par *magdaliâ*, l'on entendoit du fon ou de la mie de pain, avec laquelle les convives fe dégraiffoient les mains après le repas, & qui faifoit celui des chiens.... Chez les Romains, le mot *Canis* étoit l'expreffion de la haine: *odit cane pejus & angue*, dit Horace. On appeloit *canina facundia*, l'éloquence d'un orateur mordant, & *caninum prandium*, un repas où l'on ne fervoit pas de vin.

« Pourquoi, demande Voltaire, le mot de *Chien* » eft-il devenu une injure? On dit par tendreffe, » *mon moineau*, *ma colombe*, *ma poule*: on dit » même *mon chat*, quoique cet animal foit traître. » Et quand on eft fâché, on appelle les gens » *chiens*...... Les plus zélés partifans du chien » doivent confeffer que cet animal a de l'audace » dans les yeux, que plufieurs font hargneux, qu'ils » mordent quelquefois des inconnus, en les prenant » pour des ennemis de leurs maîtres. Ce font-là » probablement les raifons qui ont rendu l'épithete » de *chien* une injure ».

En latin, le diminutif *catellus* étoit un terme de careffe. Préfentez, dit Horace, des pommes à un enfant mutin, il n'en veut point: Prenez, *mon petit chien*, (nous dirions, *mon chat*,) il n'en fera rien. Otez-les-lui, vous lui en donnez l'envie:

Porrigis irato puero quum poma, recusat;
Sume, catelle, *negat. Si non des, optet*....

Le françois ne pourroit souffrir cette expression *mon petit chien*, qui cependant est plus raisonnable que *mon chat*. Car un petit chien a quelque chose de plus mignon & de plus aimable que la perfide douceur d'un Rominagrobis. C'est cette amabilité, attachée à l'enfance du chien, comme à celle des autres animaux, qui a fait mettre, chez les Latins, le mot *catellus* au nombre des termes de caresse. Le refus que nous avons fait de la même grace au mot qui répond chez nous à *catellus*, est une preuve que nous détestons, plus que ne faisoïent les Romains, toute idée de rapport avec le chien. Mais comment accorder cette antipathie avec le goût de nos dames pour cet animal? Elles aiment les petits chiens, & ne voudroient pas faire du mot *petit chien* le signe de leurs caresses. Ce mot répugne tant à notre langue, que quand on fait de l'animal qu'il désigne, un symbole de la tendresse, (ce qui n'a lieu que quand on veut jetter quelque ridicule sur l'amitié d'une personne pour une autre bien inférieure en âge,) on exprime ce sentiment par le mot de *toutou*, nom que les enfans donnent au chien, & qu'on leur emprunte.

---

126. *Claude*. On se permet quelquefois cette ex-

pression à l'égard d'une personne à qui l'on veut dire honnêtement qu'elle n'a pas le sens-commun. *Vous êtes bien Claude*, lui dit-on. Je crois que l'empereur Claude, qui n'étoit rien moins que spirituel, a légué son nom à ceux qui lui ressemblent. Quand sa mère parloit d'un imbécille, elle disoit qu'il étoit plus bête que son *Claude: meo Claudio stultior*.... L'auteur de *Claude* & *Claudine*, opéra comique en vaudevilles, termine sa piece par ce couplet:

Quand une piece est applaudie,
C'est pour nous un très-grand bonheur;
Cela redouble notre envie
De plaire encore au spectateur.
Mais quand l'amateur fait la mine,
Et ne veut point revoir l'acteur,
La piece alors est la *Claudine*,
Et le vrai *Claude*, c'est l'auteur.

---

127. *Coq-à-l'âne.* Discours sans suite & sans liaison; comme si quelqu'un, après avoir parlé de son *coq*, parloit soudain de son *âne*, dont il n'étoit pas question. Ménage dit que Marot a inventé cette expression, aujourd'hui indéclinable, & qu'il fit une épitre intitulée, *du Coq à l'Ane*. D'autres prétendent qu'elle vient d'une vieille fable, où l'on introduit un *coq* raisonnant avec un *âne*.... On fait aussi des *coqs-à-l'âne*, quand on ne s'entend pas,

& ils deviennent agréables, quand on s'en tire par une mauvaise plaisanterie. Quelqu'un assuroit que sa bru étoit une jolie brunette. On lui observa qu'elle étoit blonde. Cela est vrai, reprit-il, mais elle est ma *bru*, & elle est *propre*, c'est donc une *bru-nette*.

---

128. *Coqueluche.* Il est la *coqueluche* de la cour, de la ville, dit-on d'un homme fort en vogue & recherché de tout le monde. Allusion à la coqueluche ou capuchon dont on se coëffoit autrefois.... On dit dans le même sens, *se coëffer* de quelqu'un, pour dire, s'entêter, se prévenir en sa faveur.

---

129. *Culot.* Le dernier né d'une famille. Au propre, c'est l'oiseau le dernier éclos d'une couvée. Les paysans d'Anjou appellent *clostul* le poulet qui sort le dernier de l'œuf, & après lequel le *cul* de la poule est *clos* & fermé.

---

130. *Dame.* Espece d'adverbe qui sert à affirmer ou à marquer la surprise : telle est la définition que donne de ce mot le Dictionnaire de l'Académie Françoise. Il n'en est peutêtre pas qui sorte plus fréquemment de toutes les bouches. « *Dame*, je » ne badine pas; *Dame*, arrangez-vous », disent

le bourgeois & le payſan. Sans m'épuiſer en conjectures ſur l'origine de ce terme, je me contenterai d'en hazarder deux.

1°. Ne ſeroit-il pas le fragment d'une expreſſion qu'employoient nos pères, quand ils affirmoient ou promettoient une choſe. On ſait qu'ils étoient très-dévots, & qu'ils juroient communément par différens ſaints, ſelon les circonſtances où ils ſe trouvoient. Comme on rendoit un culte particulier à la ſainte Vierge, il eſt probable qu'on juroit auſſi par elle, en diſant *Par Notre-Dame.* Ce qui appuie cete conjecture, c'eſt le mot *Trédame*, exclamation des Halles, qui ſignifie *en vérité*, & ſemble être un reſte du ſerment *Par Notre-Dame.* Dans ce cas, notre mot *Dame* auroit eu le ſort de l'*Herclè* des Latins, qui, après avoir ſignifié, *Ita me Hercules adjuvet*, dégénéra en ſimple ſigne affirmatif.

2°. On obſervera, comme une choſe aſſez ſingulière, qu'en France où les dames exercent un empire ſi doux, toutes les bouches s'accordent à prononcer ſans ceſſe un nom deſtiné à un ſexe auquel les cœurs de l'autre rendent hommage. Peut-être ce mot nous vient-il de la chevalerie, où chacun, chevalier & trouvère, juroit ſouvent par ſa *Dame*, par la *Dame de ſes penſées.* Vraie ou fauſſe, cette conjecture donnera lieu à une digreſſion, que le lecteur me pardonnera, quand il l'aura lue. Un des traits qui caractériſèrent davantage le François,

lors de la chevalerie, & dont il conserve encore des traces qui le distinguent de toute autre nation, étoit, dit Sainte-Palaye, ce goût si raffiné pour la galanterie, cet attachement pour le beau sexe, joint à une bravoure qu'aucun obstacle ne pouvoit arrêter, lorsqu'il s'agissoit de servir les dames & de leur plaire. Mais cette galanterie, plus sage que celle de nos jours, ne portoit nulle atteinte aux mœurs publiques. Les loix de la chevalerie qui défendoient de médire des dames, les obligeoient à mettre plus de décence dans leur conduite. On lira avec plaisir ce que le chevalier de la Tour, auteur du XIVe. siecle, écrivoit à ce sujet à ses filles, dans un style naïf & rival de celui d'Amyot. Parlant des fêtes où se rassembloient les dames & les chevaliers :

« S'il advenoit, dit-il, par aucune adventure » que dame ne damoiselle (1) que eut mauvais » renom, ne qui fust blasmée de son honneur, se » mist avec une bonne dame ou damoiselle de » bonne renommée, combien qu'elle feust plus » gentil-femme, (plus noble,) tantôt ces bons » chevaliers de leurs droits n'avoient point de honte » de venir à elles devant tous, & de prendre les

(1) La dame, comme épouse du chevalier, avoit le pas sur la damoiselle, qui n'étoit femme que d'un écuyer.

» bonnes, & les mettre au-dessus des blasmées;
» & leur disoient devant tous : *Dame, ne vous*
» *desplaise se ceste dame ou damoiselle va devant,*
» *Car combien qu'elle ne soit pas si noble ou si riche*
» *comme vous, elle n'est point blasmée, ains est*
» *mise au compte des bonnes; & ainsi ne dit l'on*
» *pas de vous, dont il me déplaist. Mais l'en fera*
» *honneur à qui l'a deservi,* (mérité,) *& ne vous*
» *en mereveillez pas.* Ainsi parloient les bons che-
» valiers, & mettoient les bonnes & de bonne
» renommée les premières, dont elles mercioient
» Dieu en leur cueur de elles estre tenues nette-
» ment. Et les autres se prenoient au nez, & baif-
» soient le visaige, & recevoient de grant ver-
» gongnes. Et pour ce étoit bon exemple à toutes
» gentilz-femmes : car pour la honte qu'elles
» oyoient dire des autres femmes, elles doub-
» toient & craignoient à faire mal à point. Mais,
» dieu-mercy, aujourd'hui on porte aussi bien
» honneur aux blasmées comme aux bonnes, dont
» maintes y prennent mal exemple, & dient que
» c'est tout ung.... Mais toutes fois c'est mal dit
» & mal pensé. Car en bonne foy, combien que
» en présence on leur face honneur & courtoysie,
» quant l'en est parti d'elles, l'en s'en bourde.
» Mais je pense qu'il vaulseit encore mieux devant
» tous leur monstrer leurs faultes & leurs folies,
» comme on faisoit en celluy temps dont je vous
» ai parlé ».

On voit par ce passage, qu'au siecle du chevalier de la Tour, c'est-à-dire, il y a quatre cens ans, la galanterie françoise avoit beaucoup perdu de la noble & vertueuse franchise qui la distinguoit. Et aujourd'hui !...... (*Voyez le N°. 50, à la fin*).

---

131. ***Dévergondé.*** Adjectif du style familier, qui s'applique à une personne, surtout à une fille, qui mene publiquement une vie libertine. La pudeur est l'apanage du sexe; & quand une fille l'a perdue, on dit que c'est une *Dévergondée*. Ce mot vient de *deverecundatus*. Son substantif est *vergogne*, qui vient de *verecundia*, comme le prouve le mot analogue *Burgundia*, Bourgogne.

---

132. *Dodo*. On emploie ce mot en parlant aux enfans. *Faire dodo*, signifie dormir. Une nourrice, pour endormir son enfant, le berce en disant *dodo*; c'est-à-dire, *dors*, *dors*. Car c'est de ce verbe répété à l'impératif qu'est formé ce mot. Chez les Latins, les nourrices répétoient le mot *lalla*, à leurs nourriçons qu'elles berçoient. Perse fait mention de cet usage dans ce vers de la satyre troisième :

Cur non... iratus mammæ lallare recusas?

M. le Monnier traduit ainsi : Que ne vous fâchez-

vous contre votre bonne, & son *Dodo*, *l'enfant do*?

A l'occasion de ce mot, on pourroit faire une question, futile en apparence, mais au fond assez intéressante. Les termes que prononcent les petits enfans, sont presque tous composés de deux syllabes identiques ; comme *papa*, *maman*, *lolo*, *nanan*, &c. D'où vient la forme de ce langage? Un enfant, à la vue d'un objet qu'il desire, ne pouvant en prononcer le nom, s'exprime par un monosyllabe, qu'il accompagne d'un geste démonstratif, & que l'impatience lui fait répéter. La mère, qui entend à demi-mot, court à l'objet demandé, & le présente au poupon, en prononçant, de concert avec lui, le monosyllabe, sans en omettre la répétition. C'est ainsi que peuvent s'être formés les noms des objets qui affectent les enfans ; & comme le procédé de la nature est un partout, il est probable que partout ce langage est analogue. Parmi les mots qui le composent, il en est qui sont de l'invention des mères ; tels sont ceux dont les élémens consistent dans la première lettre ou syllabe des mots de la langue commune : comme *lolo* qui vient évidemment de *lait* ; *dodo*, de *dormir*, &c. Ceux qui n'ont aucune ressemblance avec les mots communs, sont l'ouvrage des enfans ; comme *dada* cheval, *toutou* chien, &c.

Se seroit-on attendu que, sur un langage si peu

raisonné, quoique naturel (1), des parens d'un certain ton eussent formé les noms qu'ils donnent aujourd'hui à leurs enfans ? Au lieu de les appeler *Pierre* ou *Louis*, comme on faisoit autrefois, ils ont fabriqué des noms dérivés de ceux dont ré-

---

(1) Les hommes qui ont créé la première langue n'ont guère plus consulté la raison. De même que les enfans, ils ont dû exprimer en mots très-courts leurs différens besoins, & les objets qui frappoient leurs sens. Il étoit question alors, non de proférer des phrases nombreuses & bien cadencées, mais de se faire entendre; & l'on ne pouvoit arriver à ce but que par des signes composés des mouvemens des yeux, de la main & de la langue. C'est ce que dit Lucrece :

...... Utilitas expressit nomina rerum,
Non aliâ longè ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ,
Cùm facit ut digito quæ sint præsentia monstrent.

Les sons qui sortoient de la bouche, devoient être simples & répétés comme les autres signes. A mesure que la langue s'est formée, la répétition a cessé, & le monosyllable est resté attaché à l'objet que l'on vouloit représenter. Ainsi, après avoir dit, je suppose, *pain*, *pain*, comme font les enfans, on a simplement appelé *Pain* ce que nous entendons par ce mot. L'idiôme Breton est plein de termes monosyllabiques, qui viennent des Celtes. De-là, un auteur de nos jours a conclu & essayé de prouver que la langue qu'on parle en Bretagne est la mère & la plus ancienne de toutes les langues.

tenoit le berceau, & qui sont d'une mignardise, d'une fadeur qui auroit soulevé le cœur d'une Sabine, ou d'une dame de Lacédémone. Qu'une nourrice appelle son enfant, *mon chou*; rien d'étonnant à cela. Mais pourquoi, rendu à sa famille, est-il baptisé du nom de *chouchou*? En redoublant ce doux son, on prétend apparemment appuyer davantage sur le nom de l'objet idolâtré, & peindre d'une manière plus naïve le sentiment du cœur. Je veux que cette expression de tendresse soit avouée de la nature: mais on devroit se l'interdire, à l'égard d'un enfant en qui la raison est développée; & l'on avouera que le nom de *chouchou*, ou de *fanfan*, &c. donné par un père à un fils de quinze ans, sonne assez mal aux oreilles sensées qui l'entendent.

---

133. *Dorloter*. Se *dorloter*, c'est se traiter délicatement, chercher ses aises. Du vieux mot françois *Dorelot*, qui signifioit mignon.

---

134. *Ecornifleur*. Synonyme de parasite. Ménage le fait venir du vieux verbe latin *excorniculare*, dérivé de *cornicula*: Selon le P. Labbe, un Ecornifleur est celui qui cherche à remplir les *cornes*, ou le bout de quelque table. Je préférerois la

première étymologie, qui d'ailleurs a quelque rapport au nom de *Corbeau*, que les Grecs donnoient au Parasite.

---

135. *Ecoute s'il pleut*. Un *écouté s'il pleut* est celui qui attend patiemment qu'il lui vienne quelque bonne fortune, sans travailler à se la procurer. Le peuple Sénonois le prend pour l'objet même attendu, & quand on promet à quelqu'un un bien éloigné & sur lequel il ne compte pas, il répond quelquefois, *Voilà un bel écoute s'il pleut*.... Au propre, c'est un moulin à qui l'eau manque souvent, ou qui ne va que par des écluses.

---

136. *Escogriffe*. Qui prend hardiment, sans demander. On dit aussi d'un homme de grande taille & mal bâti; *C'est un grand escogriffe*. Huet le fait venir par corruption d'*hypogriphe*. Dans le Dictionnaire de la langue françoise on le dérive d'*escroc* & de *griffe*. Cette origine vaut mieux. Ces deux mots signifient quelque chose de crochu: car *escroc* vient de *croc*.

---

137. *Espiegle*. Fin, éveillé. Tiré de *Tiel Ulespiegle*, héros d'un Roman Allemand, espece de filou qui vivoit, dit-on, en 1480.

---

138. *Fanfreluches.* Bagatelles, ornemens vains & de peu de valeur. Au propre, ce sont des flammeches qui s'élevent en l'air, quand on brûle des feuilles, du papier, &c. Ce mot, qui vient de l'Italien *fanfaluga*, est très-vieux dans notre langue. Je l'ai vu en deux endroits du Roman de la Rose. D'abord substantivement :

> Que me revalent ces garlandes, (guirlandes)
> Ces coeffes à dorées bendes.....
> Et ces tissus & ces ceintures,
> Dont si chier coustent les ferrures ;
> Que me vallent telz *farselues* ?

Dans le second passage, le mot est adjectif. Parlant des plaisirs du monde, le poëte dit :

> Les choses dedans contenues,
> Sont frivoles & *faselues*.

---

139. *Fesse-Matthieu.* Avare. Ce mot est pour *face de Matthieu.* On a fait S. Matthieu patron des usuriers, que l'on prétend pouvoir reconnoître à leur physionomie... Le mot corrompu *fesse* mis pour *face*, a peut-être occasionné cette expression, *il se feroit fesser pour un liard.* Dans l'Etourdi, Mascarille dit de Trufaldin ;

Car

Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu.

Rabelais appelle les avares *Poltrons à chiche face.* On dérive *poltron* de *pollice truncus* (1). Un avare n'a plus de *pouce*, lorsqu'il faut en jouer, c'est-à-dire, donner de l'argent.

---

140. *Fiacre.* Il est fait comme un *fiacre*, dit-on d'un homme mal habillé, & mal arrangé, comme sont les cochers des carrosses de place à Paris, qu'on appelle *Fiacres*, ainsi que leurs conducteurs.... On donne deux origines du nom de ces carrosses. La première est rapportée par le Père Labat. Je me souviens, dit-il, d'avoir vu le premier carrosse de louage qu'il y ait eu à Paris. On l'appeloit le carrosse à cinq sols, parce qu'on ne payoit que cinq sols par heure. Il logeoit à l'image *Saint-Fiacre*, d'où il prit son nom en peu de tems;

---

(1) Un acte de lâcheté, commun dans le Bas-Empire, sur-tout en Italie, prouve la vérité de cette étymologie. Les privileges des soldats vétérans passoient à leurs enfans mâles qui se destinoient à la profession des armes. Quelques-uns de ceux-ci, prétendant jouir des privileges de leurs pères, sans partager leurs fatigues, *se coupoient le pouce*, pour se rendre inhabiles au service. C'étoient bien là de vrais *poltrons.*

nom qu'il a communiqué enſuite à tous ceux qui ont ſuivi.... Voici l'autre origine. Un moine du couvent des Petits-Pères, qui s'appeloit *Fiacre*, mort en odeur de ſainteté, étoit ſi révéré, que chacun vouloit avoir ſon effigie. Cette vénération alla ſi loin, qu'on le peignit ſur les portières des carroſſes de place. D'où leur eſt venu le nom de *Fiacres*. Ces voitures ont été inventées au milieu du XVII^e^. ſiecle par un nommé Sauvage.

---

141. *Fier-à-bras* ou *Fer-à-bras*. Fanfaron. Quelques grands guerriers, qui s'étoient diſtingués dans les combats, prirent le nom de *Fierabras* ou *Bras de fer*. Depuis on a ainſi appelé par dériſion les faux braves. *Voyez le N°*. 191.

---

142. *Freluquet*. Jeune-homme léger, frivole & dont tout le mérite conſiſte dans la parure. Ce mot, diminutif de *frelu*, ſignifie proprement un gueux dont les habits ſont déchirés & chargés de *freloques*.

---

143. *Futé*. Fin, ruſé. Du latin *fuſtis*, qui eſt auſſi la racine de *futaie* dans l'expreſſion, bois de *haute-futaie*. De-là on dit, un *futé merle*, pour dire un fin merle; comme qui diroit, un merle qui a

fréquenté les bois & vu du pays, par opposition aux oiseaux niais, qui ne s'éloignent pas du lieu de leur naissance.

---

144. *Galimatias.* Discours embrouillé, qui semble dire quelque chose, & ne dit rien. Selon Trévoux, ce mot vient de *polymathie*, qui signifie diversité de sciences; parce que ceux qui ont la tête pleine de plusieurs sortes de sciences, sont ordinairement embrouillés, & s'expliquent mal..... Huet croit qu'il a été formé dans les plaidoyers qui se faisoient autrefois en latin. Il s'agissoit d'un coq appartenant à une des parties, qui s'appeloit *Matthias.* L'avocat, à force de répéter les mots *gallus* & *Matthias*, se brouilla, & au lieu de dire *gallus Matthiæ*, il dit *galli Matthias.* Ce qui fit nommer ainsi dans la suite les discours embrouillés.

---

145. *Gargote.* Petit cabaret, où l'on donne à manger à bas prix. Par extension on appelle ainsi une pension, ou même une maison particulière, où l'on vit mal & malproprement. De *gurgustium*, selon Ménage, ou de l'allemand *Gar-Kuche* selon Le Duchat.

---

146. *Gazette.* C'est une personne qui rapporte

tout ce qu'elle entend dire. D'une femme qui recueille toutes les nouvelles, & qui se plaît à les répandre, on dit qu'elle est la *Gazette du quartier*.... Les gazettes, ou recueils de nouvelles imprimées, s'introduisirent en Italie au commencement du XVII^e^. siecle, & c'est de la langue italienne qu'on doit tirer l'étymologie de ce mot. Il dérive, non du mot latin *gaza*, trésor; mais, ou d'une petite monnoie de Venise, qui étoit le prix qu'on donnoit pour la lecture des nouveautés manuscrites qu'on y publioit; ou du mot italien *Gazza*, dont on a fait le diminutif *Gazzi*, le petit babillard.... Théophraste Renaudot, né à Loudun & médecin de Paris, fut en 1631 l'inventeur de la Gazette de France. Cette feuille, qu'il nomma *Gazette*, est le plus ancien de nos écrits périodiques. En 1665, M. de Sallo, conseiller au Parlement de Paris, donna naissance au Journal des Savans, le premier des Journaux qui aient paru dans la république des lettres. En 1672, M. de Visé fit paroître pour la premiere fois le Mercure, sous le nom de Mercure François. Le Mercure *galant* lui succéda, & fut ainsi nommé de M. *Galand*, professeur au college royal, qui le composoit. Enfin il prit le titre de Mercure de France qu'il conserve encore aujourd'hui.

Les papiers publics étoient connus du tems de Ciceron, & l'on peut regarder comme leur pre-

mier éditeur, chez les Romains, Cælius dont les lettres forment le huitième livre de celles de cet orateur. Ciceron ayant été nommé proconsul de Cilicie, recommanda à Cælius, son ami, de lui envoyer, pendant son absence de Rome, un détail des événemens les plus intéressans. En conséquence, Cælius choisit plusieurs coopérateurs; & tandis qu'il les chargeoit de compiler les decrets du sénat, les édits, les proclamations des préteurs & la chronique du jour, lui-même s'étoit réservé la rédaction plus importante des affaires politiques, & découvroit à son ami les secrets de l'état.

---

147. *Gredin.* Ce mot très-injurieux vient de *Gradin.* Autrefois chez les grands seigneurs, des valets du dernier ordre se tenoient toujours sur les degrés (*gradins*) de l'escalier, sans entrer jamais dans l'appartement. On les nommoit *Gredins*, & leur nom est devenu une injure.... Les Gascons mettent souvent un *e* pour un *a*. Un évêque des environs de Toulouse, entendit dire à un ecclésiastique de son cortege, *ras de chaussée.* Il en badina avec les autres, & demanda quelle espece de *rats* c'étoit que les *rats de chaussée.* « Bon! monseigneur, » répondit quelqu'un, monsieur nous en dit bien » d'autres; il dit toujours les *gradins* de l'autel, » pour les *gredins* de l'autel. »

---

148. *Grigou.* Dans le tems des Croiſades, les François avoient conçu un grand mépris pour les Grecs, qu'ils avoient trouvés lâches, traîtres & vils. Revenus en France, ils traitoient de *grecs* les plus mauvais ſujets. On les a d'abord appelés *Grieux*, enſuite par corruption *Grigous*. On dit aujourd'hui d'un homme qui mene une vie retirée, & qui mange ſeul : *Il vit comme un Grigou.* Ces ſortes de gens s'appeloient chez les Grecs, *Monophages.*

---

149. *Griſette.* Nom qu'on donne aux filles de baſſe condition, qui portoient autrefois un vêtement nommé *Griſette*, parce qu'il étoit d'une petite étoffe griſe, de peu de valeur.

---

150. *Gueule-fraîche.* C'eſt un homme toujours prêt à manger. *Frais* ſe prend ici dans le ſens de repoſé, en état de travailler. C'eſt ainſi qu'on dit des troupes *fraîches*, pour dire des ſoldats qui ne ſont pas fatigués & qui peuvent combattre.

---

151. *Guinguette.* Ce mot ſe dit familiérement d'une petite maiſon de campagne, comme on ap-

pelle *Vide-bouteille* une petite maiſon avec un jardin près de la ville.... Au propre, *guinguette* eſt un petit cabaret, tel qu'on en voit aux environs de Paris, où le peuple va boire l'été, les dimanches & fêtes. Ce mot vient de ce que l'on ne boit dans ces cabarets que de méchant vin vert, qu'on appelle *ginguet* ou *guinguet*, tel que celui qu'on recueille près de Paris. Le Duchat fait venir *ginguet* par corruption, de *quà hinc quà hâc* : il paroît en venir comme *alfana* vient d'*equus*.

---

152. *Hurluberlu.* Ce mot eſt une onomatopée, c'eſt-à-dire, la peinture de la choſe qu'il exprime. Il eſt adjectif, ſubſtantif & adverbe. Pris ſubſtantivement, il ſignifie un homme qui agit étourdiment, ſans prendre garde à ce qu'il fait. *C'eſt un hurluberlu*, dit-on.

---

153. *Jacobins.* Notre poéſie, dans le XV^e^. ſiecle, n'étoit pas difficile dans le choix de ſes images. Car Villon a employé ce mot qui rappelle une idée peu agréable :

> Je crache, blancs comme coton,
> *Jacobins* auſſi gros qu'un œuf.

Ménage donne de ce terme une explication dont je ferai grace au lecteur.

---

154. *Jarnicoton.* Espece de jurement burlesque; dont on rapporte ainsi l'origine. Henri IV avoit la malheureuse habitude de dire à tout moment, *Je renie Dieu.* Le P. Coton, son confesseur, lui fit sentir l'indécence de cette expression. Le roi répondit qu'il n'y avoit pas de nom qui lui fût plus familier que celui de Dieu, excepté peutêtre celui du P. Coton. « Eh bien, sire, reprit le Jésuite, » dites donc, *Je renie Coton* ». Le même prince avoit encore souvent à la bouche le mot *Ventre-saint-gris.* Par ce mot, il entendoit Saint François d'Assise, en tant qu'il étoit, dit Le Duchat, *ceint* d'une corde & vêtu de *gris.*

---

155. *Ladre.* Excessivement avare; c'est-à-dire, un homme qui n'est nullement sensible aux besoins de l'indigence, & pour qui la plus légère dépense est un sacrifice pénible, auquel il ne se décide qu'après de cruels combats.... Dans le XIII^e^. siecle le nombre des lépreux étoit si considérable en France, qu'il n'y avoit presque ni ville, ni bourgade, qui ne fût obligée de bâtir un hôpital pour les retirer. On nommoit ces maisons *Ladreries*, parce qu'elles étoient sous l'invocation de S. Lazare, que le peuple, par corruption, appeloit *Saint*

Ladre; & les malades avoient le nom de *Ladres*. Dans la ſuite, ſoit que ce fût l'effet d'une plus grande propreté, ou de l'uſage du linge, le mal diminua & s'éteignit tout-à-fait. Il n'en eſt reſté que le nom, (*Ladrerie*,) qui ſignifie figurément une vilaine & ſordide avarice.

---

156. *Loup-garou*. Homme d'une humeur farouche, qui fuit la ſociété...... Au propre, c'eſt un homme que le peuple ſuppoſe être ſorcier, & courir les champs, transformé en loup. Caſeneuve dit que ce mot eſt composé de *Loup* & *garez-vous*, c'eſt-à-dire, détournez-vous. Huet le fait venir de plus loin, de *gyrovagus*, & ajoute que de *garou* s'eſt formé le mot *garouage*, en latin *gyrovagatio*.

---

157. *Maître-Gonin*. Homme fin & ruſé. Selon Brantôme, Maître Gonin étoit un fameux magicien, ou ſoi-diſant tel, qui par des tours merveilleux de ſon art, divertiſſoit la cour de François Ier. Régnier parlant d'un vêtement, dit:

> Pour aſſurer ſi c'eſt ou laine, ou ſoie, ou lin,
> Il faut en devinaille eſtre Maiſtre-Gonin.

Ce magicien a donné lieu à ces expreſſions populaires: *C'eſt un Maître-Gonin*, *Voilà un tour de Maître-Gonin*.

158. *Malôtru.* C'étoit le nom d'un abbé françois, homme singulier qui vivoit en 1640. Il étoit, comme on dit, laid en cramoisi, & s'habilloit toujours d'une manière grotesque. Il avoit en tout tems neuf calottes sur la tête, afin de se garantir du froid. Sa perruque n'étoit jamais peignée, & il sembloit prendre à tâche de la mettre de travers. Ajoutez à cela qu'il portoit neuf paires de bas, l'une sur l'autre, & autant de culottes. L'auteur de qui j'ai tiré ce rare portrait, prétend que ce bizarre personnage a donné son nom à ceux qui lui ressemblent. Il méritoit bien cet honneur; mais ce nom, ainsi que le sens qu'on y attache, est fort antérieur au siecle dernier. Pasquier dit qu'on le trouve dans Hugues de Bercy, contemporain de S. Louis. Jean de Meun, qui vécut à-peu-près dans le même tems, l'a employé dans son Roman de la Rose:

> Mais) que raison n'y soit pas creuë,
> La chetive, la malôtrue.

Enfin Rabelais dit, à l'occasion des écoliers du college de Montaigu: « Mieulx sont traictez les » forcés entre les Maures & Tartares, que ne » sont ces *malautrux* audict colliege ». Le sens de ce mot dans cette phrase, pourroit faire croire, dit Le Duchat, qu'il vient de *malè-astrosus*, comme

qui diroit *désastreux*, c'est-à-dire, né sous une constellation maligne. Mais ce commentateur aime mieux dériver *malautru* de *malè astructus*, mal bâti. C'est ce dernier sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot, qui s'écrit *malôtru.*

---

159. *Maraud* ou *Marousle.* Terme de mépris & d'injure, qui signifie coquin, fripon. Le Duchat le tire de *marra*, espece de houe; comme si l'on vouloit dire que celui qu'on nomme ainsi, est un rustre qui n'est bon qu'à manier *la marre*.... Un autre auteur veut que *maraud* vienne de l'hébreu *maroud*, qui signifie un gueux, ou du grec Μιαρος... Un autre encore dit que nous devons aux Espagnols le mot *maraudeur*, qui vient d'un de leurs officiers généraux. Cependant *maraudeur* sembleroit venir de *maraud.* Comment, parmi tant d'étymologies, distinguer la véritable?

---

160. *Marionnette.* On appelle ainsi une petite personne, homme ou femme, qui va toujours sautillant; semblable à ces petites figures de bois ou de carton, que l'on fait danser pour amuser les enfans, & qui se nomment aussi *Marionnettes.* Ce mot est le second diminutif de *Marie*, nom de

la plupart des filles. On a appelé les petites filles, *Marion*, & les très-petites, *Marionnette*.

---

161. *Martin-bâton*. C'eſt, dit Trévoux, un bâton dont on frappe les ânes qu'on appelle *Martin*: comme ſi l'on diſoit le *bâton* à *Martin*.

---

162. *Micmac*. Intrigue ſecrette pour quelque mauvaiſe vue: *On ne connoît rien à tout ce micmac*. Huet dit que, dans le Pérou, on donne ce nom aux colonies qui paſſent d'une province dans une autre. Ce mot a paſſé en Eſpagne, & de-là chez nous.

---

163. *Mouche*. On nomme ainſi à Paris les eſpions de police. Ces ſortes de gens ſe trouvent partout, comme les *mouches*. Plaute donne le même ſens à cette expreſſion. Dans le *Mercator*, on lit: *Muſca eſt pater meus; nihil poteſt illum clam haberi*...... Les Grecs appeloient ainſi les paraſites.

---

164. *Nabot*, *Nabotte*. Terme de mépris, qui ſe dit d'une perſonne d'une très-petite taille. M. de Paulmy le tire de l'Eſpagnol *nabo*, qui ſignifie gros navet.

---

165. *Olibrius*. Terme burlesque. On dit, *Faire l'olibrius*, pour dire, faire l'entendu, le glorieux... C'étoit le nom d'un sénateur Romain, qui épousa Placidie, fille de Valentinien III, & que l'arien Ricimer, tyran de Rome, fit proclamer empereur d'Occident en 472. Son regne ne fut que de trois mois. Il eût peutêtre vécu plus longtems dans la vie privée. Comme il n'entendoit rien à gouverner, on aura donné son nom à ceux qui, comme lui, s'ingèrent dans des affaires auxquelles ils ne sont pas propres.

---

166. *Papelard*. Hypocrite. L'endroit nommé à Paris *le Terrain*, près de Notre-Dame, s'appeloit en 1258, *Mota Papelardorum*, la motte aux *Papelards*. C'étoient apparemment d'honnêtes citoyens qui auront eu dans leur famille quelque hypocrite, dont le nom sera devenu proverbe. Quoi qu'il en soit, telle étoit la signification de ce mot, dès le XIII^e. siecle. Dans le Roman de la Rose, Faux-Semblant dit des religieux ou ecclésiastiques, trop livrés au monde :

> Qui peut tel béguin excuser,
> Tel *Papelart*, quand il se rend (donne à Dieu),
> Puis va mondains délitz (plaisirs) quérant,
> Et dit que tous les a laissiez,
> Et il en veult estre engraissiez ?

C'eſt le mâtin qui gloutement
Retourne à ſon vomiſſement.

---

167. *Paraſite.* C'eſt celui qui fait métier d'aller manger à la table d'autrui. « Dix-huit à vingt mille » hommes dînent régulièrement, (à Paris,) le lundi » chez le marchand, le mardi chez l'homme de » robe, & progreſſivement ils achevent la ſemai- » ne, en montant d'étage en étage. Dans cette » claſſe, ſont les agréables & les beaux parleurs, » les muſiciens, les poëtes, les abbés, les céli- » bataires, &c.... On appeloit autrefois ces hom- » mes-là des *Paraſites*; terme injurieux & ſot, in- » venté par la dureté, l'avarice & l'égoïſme. *Ta- bleau de Paris* ».... Ce mot étoit chez les Grecs un titre honorable. Ils offroient aux divinités cham- pêtres les prémices de leurs fruits, leſquelles con- ſiſtoient ſurtout en bled & en orge. Les miniſtres chargés de recueillir ces prémices, étoient nom- més *Paraſites*, c'eſt-à-dire, ceux qui ont ſoin du bled. Les Paraſites, établis chez les Romains qui les prirent des Grecs, furent d'abord très-conſidérés; mais ils s'avilirent enſuite, en s'introduiſant dans les maiſons opulentes, par les plus baſſes flatteries; de ſorte qu'on nomma *Paraſites* les bas complai- ſans qui achetoient, par des éloges outrés, la der- nière place dans un feſtin.

---

168. *Patelin*. Homme ſouple, faux & artificieux, qui vous conduit à ſes fins par des manières flatteuſes & inſinuantes. Ce mot, qui a produit *pateliner* & *patelinage*, vient de l'avocat *Patelin*, principal perſonnage d'une farce très-eſtimée de Paſquier, & intitulée : *La Farce de Maiſtre Patelin*. Cette piece, qui paroît avoir été faite du tems de Louis XI, a été imprimée *in*-16, à Paris en 1564, par Etienne Groulleau.... La Monnoye fait venir ce mot du bas latin *paſta*, de la pâte, d'où on a formé le verbe *appâter*, dans la ſignification d'*attirer* par des manières flatteuſes, comme par un appât, pour faire tomber dans le piege.

---

169. *Pénard*. On appelle par mépris, *vieux pénard*, un vieillard uſé par le plaiſir. Le Duchat croit que ce mot eſt une corruption de *poignard*. Je le dériverois plutôt du latin *penis*.

---

170. *Penaud*. Embarraſſé, honteux. Se dit par corruption pour *péneux*, de *pæna*. Un homme confus eſt dans un état de *peine* & de ſouffrance.

---

171. *Pied-plat* ou *Plat-pied*. On appelle ainſi par

mépris un homme de baſſe naiſſance, & qui ne mérite aucune conſidération. Ce mot vient de ce que les payſans portent des ſouliers *plats*, & preſque ſans talons.

---

172. *Piffre.* Homme gros, replet, qui a le viſage bourſoufflé comme s'il jouoit de la flûte. Ce terme bas vient de l'allemand *pfeiffer*, joueur de flûte.

---

173. *Pimbêche.* Terme de mépris pour déſigner une femme impertinente, qui fait la précieuſe. Le diſcours familier eſt plein de mots, dont on ne peut deviner l'origine, parce qu'ils n'ont aucun rapport à la choſe qu'ils expriment. La belle-ſœur de Deſpréaux, femme de Jérôme Boileau, ſon frère aîné ; avoit un talent tout particulier pour inventer des noms ridicules & des injures populaires ; comme un grand *frélampier*, un *épétier*, pour un homme d'épée ; une grande *bacoule*, une *pimbêche*, &c. C'eſt ce qui donna occaſion au poëte de dire :

> Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
> Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
> Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.

---

174. *Pot-pourri.* On appelle de ce nom un écrit

compoſé

composé du ramas de plusieurs choses assemblées sans ordre, sans liaison & sans choix. On dit encore d'un homme qui, parlant sur quelque matière, confond tellement les choses & les circonstances qu'on n'y comprend rien : *Il a fait un pot-pourri de tout cela....* Au propre, on appeloit autrefois *pot-pourri* le bouilli qu'on faisoit *pourrir* de cuire, & qui étoit composé de bœuf, de mouton, de veau, de lard & d'un grand nombre de différentes herbes. Ce salmigondis d'herbages & de différentes viandes étoit servi sur la table, dans le pot même où le tout avoit cuit ; & nos pères y puisoient du bouillon, après qu'on en avoit tiré & jetté pêle-mêle dans un grand plat la viande & les légumes.

---

175. *Poulet.* En Italie, les vendeurs de poulets portoient autrefois les billets-doux aux femmes. Ils glissoient le billet sous l'aile du plus gros, & la dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manege ayant été découvert, le premier messager qui fut pris, fut puni par l'estrapade, avec des poulets vivans attachés aux pieds. Depuis ce tems, *poulet* est synonyme de billet-doux. Montagne en a fait usage dans cette phrase : « De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrêt de condamnation contre un adultère, le juge en desrobe un lopin, pour en faire un *poulet* à la femme de

» son compagnon ». Une princesse a fait de ce terme la matière d'une équivoque. La Varenne, un de ceux qui ont le plus favorisé les plaisirs de Henri IV, étoit surintendant des postes. Il avoit d'abord appartenu à Catherine, sœur de ce prince, depuis duchesse de Bar. Son emploi chez elle étoit de piquer les viandes; & comme il y excelloit, elle l'avoit donné au roi son frère. Catherine passant par Paris pour aller en Lorraine, vit La Varenne, son ancien cuisinier, & sachant son emploi auprès de Henri IV, elle lui dit: La Varenne, tu as plus gagné à porter les *poulets* de mon frère, qu'à piquer les miens.

---

176. *Prétentaine.* On dit, *courir la prétentaine*, pour dire, aller çà & là sans dessein. Ce mot est une onomatopée, formée, dit Ménage, du bruit que font les chevaux en galopant; *prétantan*, *prétantan*, *prétantaine.*

---

177. *Quiproquo.* On disoit autrefois *quid pro quo.* Dans les XIIIe. & XIVe. siecles, les médecins intituloient ainsi les chapitres où, au lieu de telle ou telle drogue, ils en substituoient une autre équivalente en vertu. Et comme les apothicaires au lieu des drogues ordonnées qu'ils n'avoient pas,

en donnoient, de leur chef, d'autres moins bonnes, on a dit de-là *quid pro quo*, d'abord pour une méprise d'apothicaire, (d'où est venu le proverbe: Dieu nous garde d'un *quid pro quo* d'apothicaire.) ensuite pour toutes sortes de méprises. Depuis on a prononcé *quiproquo*, & cette prononciation plus douce a prévalu.

---

178. *Ragoter, faire des ragots.* Cette expression triviale signifie se plaindre, murmurer. Ragot étoit un bélître fameux du tems de Louis XII. De ce nom est venu *ragoter*, parce que les gueux sont toujours sur le ton plaintif. *Argot*, qui est le nom qu'on donne à leur jargon, peut aussi venir de *Ragot*, par une légère transposition de lettres...... Ragot signifie encore un petit homme court, & M. de Paulmy le tire du nom d'une grosse rave noire & épaisse, (en latin *rapum*,) qui croît en Limousin.

---

179. *Ramponer* signifioit autrefois tailler, se moquer, & même boire, ivrogner. (Borel dit qu'en Languedoc une querelle faite mal-à-propos s'appelle une *rampone*.) Ce verbe a de nos jours repris faveur, à l'occasion de *Ramponeau*, fameux cabaretier de la Courtille, près Paris, lequel donna

lieu à des ſcènes plaiſantes en 1760. « Il abreu-
» voit la populace altérée de tous les fauxbourgs,
» à trois ſols & demi la pinte. Une affluence ex-
» traordinaire rendit ſon cabaret trop étroit, &
» l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune.
» Il enrichit la langue d'un mot nouveau, & com-
» me c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot
» reſtera. On dit *ramponer*, pour dire, boire à la
» guinguette, & un peu plus qu'il ne faut. *Tableau de Paris.* ». Ce cabaretier fut viſité par des princes, & Voltaire a fait rimer ſon nom avec celui de J. J. Rouſſeau :

. . . . . . Notre ſcène épurée,
Du vrai beau qu'on cherchoit eſt enfin décorée.
Nous avons les remparts (1), nous avons *Ramponeau*;
Au lieu du Miſanthrope, on voit Jacques Rouſſeau
Qui, marchant ſur ſes mains & mangeant ſa laitue,
Donne un plaiſir bien noble au public qui le hue.

Aujourd'hui, malgré la prédiction qu'on vient de lire, le verbe *ramponer* eſt tombé en déſuétude, ou du moins ſon regne ne s'étend guère plus loin que la Courtille. Parmi ces ſortes de mots, il en eſt qui ſubſiſtent longtems; comme ceux de *lambin* & *lambiner*, par exemple, qui viennent de *Lambin*, profeſſeur du XVI^e. ſiecle, homme fort lent

(1) Les comédies jouées ſur les boulevards.

qui s'appésantissoit sur les plus petits objets. Mais en général, ces mots ne survivent pas longtems à la vogue de leurs auteurs, surtout quand ceux-ci sont de la trempe & de la classe de Ramponeau. Il n'appartient qu'aux hommes de génie de créér des mots durables : encore ont-ils bien de la peine à réussir. Quelle guerre n'a-t-on pas faite au mot *prosateur*, inventé par Ménage ? Il ne fut admis dans la langue que cinquante ans après sa naissance, & cela, par la cabale des académiciens de ce tems, qui disoient : Ménage a fait *prosateur* ; eh bien, nous le déferons.

---

180. *Rater*, c'est manquer son coup. Ce verbe est aussi actif ; & d'un homme qui n'a pu obtenir une charge qu'il demandoit, on dit : *Il a raté cette charge.* Au propre, il se dit d'une arme à feu qui manque à tirer : *Son fusil a raté....* M. de Paulmy soupçonne que ce verbe vient de quelque histoire de chasseur, qui, ayant longtems couru après un bon gibier, n'aura pris qu'un *rat.* D'autres savans le tirent du latin *erratum.*

---

181. *Ratier.* On dit d'un homme plein de caprices : *C'est un ratier*, ou *il a des rats.* Selon un auteur qui a écrit l'histoire des rats, c'est une façon

simple & très-physique d'expliquer les bisarreries & les inégalités d'un homme, que de supposer qu'il a la tête remplie de *rats* qui s'y promenent, & qui par leurs différens mouvemens y déterminent ses pensées & ses volontés. Pour moi, dit l'abbé Desfontaines, je crois que cette façon de parler vient de *ratum*, qui signifie une pensée, une résolution, un dessein. On dit tous les jours, *Cet homme a des idées*, pour dire qu'il a des folies dans la tête. Or, comme *rat*, (vieux mot françois, formé du latin *ratum*,) a la même prononciation que *rat*, (*mus*,) on aura entendu l'expression au sens figuré.

---

182. *Rebus*. Pris au figuré, ce mot signifie de mauvaises plaisanteries, de mauvais jeux de mots. *C'est un diseur de rebus*.... Au propre, c'est une équivoque de la peinture à la parole. Un exemple de Marot fera comprendre la définition :

> Car en rebus de Picardie,
> Une faulx, une étrille, un veau,
> Cela fait *Etrille Fauveau*.

Les écrans étoient autrefois chargés de ces misérables jeux d'esprit, appelés *Rebus de Picardie*, parce qu'anciennement en Picardie les clercs de la basoche faisoient, tous les ans au carnaval, certains libelles, qu'ils intituloient *De* REBUS *quæ ge-*

nuur; c'eſt-à-dire, libelle de ce qui ſe paſſe dans la ville. Ces clercs, traînés dans un tombereau, liſoient publiquement ces libelles par les rues.

---

183. *Ribote*, *Ribouer*, *Riboteur*. Ces mots, dont ſe ſert le bas peuple, viennent peutêtre de *Ribaud*. On parle, ſous Philippe II, d'une eſpece de ſoldats appelés *Ribauds*, (*Ribaldi*,) qui ont beaucoup de rapport avec ce qu'on appelle aujourd'hui en guerre *enfans perdus*. C'étoient des déterminés qu'on mettoit à la tête des aſſauts, &c. Le libertinage outré auquel ils s'abandonnoient, a rendu par la ſuite leur nom infame en France. On le donna depuis indifféremment aux jeunes débauchés qui fréquentoient les mauvais lieux, & aux femmes ou filles qui ſe proſtituoient.... Les *ribauds*, pris dans ce dernier ſens, avoient un chef qui portoit le titre de roi, ſuivant l'uſage établi alors de donner cette auguſte qualité à ceux qui avoient quelque commandement ſur les autres. Ainſi l'on diſoit fort ſérieuſement, *le roi des merciers*, *le roi des mégiſſiers*, *le roi des méneſtriers*, &c. Celui des *ribauds* connoiſſoit de tous les jeux de dez, de brelans & autres qui ſe jouoient pendant le voyage de la cour. Il levoit deux ſols par ſemaine ſur tous les logis des *bourdeaulx & des femmes bourdeliè-*

res (1). Le nom de cet officier fut ſupprimé ſous le regne de Charles VI; mais l'office demeura, & ce qu'on appeloit le roi des *Ribauds*, fut nommé grand prévôt de l'hôtel, charge qui ſubſiſte encore de nos jours.

Le Duchat écrit *ribaux*, & tire ce mot de *rive*. C'étoient, dit-il, proprement des jeunes-gens robuſtes, qui gagnoient leur vie à charger & à décharger les denrées qu'on embarquoit ou qu'on débarquoit à la Grêve. Un paſſage du roman de la Roſe rend cette étymologie probable :

Chétif n'eſt s'il ne le cuide eſtre,
Soit roi, chevalier, ou *ribaulx*.
Mais *ribaulx* ont les cueurs ſi baulx,
Portant ſacs de charbon en Greve,
Que la peine point ne leur greve.

Dans les réglemens de Vaultier, archevêque de

(1) Ce mot vient de l'allemand. Dans les tems les plus reculés, le ſexe en Allemagne occupoit des appartemens ſouterreins & même fortifiés, pour empêcher des excès auxquels les Germains étoient alors fort enclins. On donnoit à cette brutalité le nom de *furor Teutonicus*. Dans la ſuite, les hommes trouvèrent le moyen de pénétrer dans ces retraites, qui, au lieu de demeurer des aſyles de chaſteté, devinrent des lieux de proſtitution : & leur premier nom qui, dans la langue du pays, étoit *Bord*, ou petite maiſon, ſe changea en celui de *B*.....

Sens, les clercs débauchés & qui font le métier de bouffon, font condamnés à être tondus par les évêques. Le texte porte : *Clerici ribaldi, maximè qui vulgò dicuntur de familiâ Goliæ.* Le P. Longueval traduit *ribaldi* par débauchés. Mais, demande-t-il, que fignifie *qui dicuntur de familiâ Goliæ?* Vaultier parlant de clercs qui fe faifoient bouffons & jongleurs, *Golias* étoit peutêtre un fameux comédien, qui a laiffé fon nom à ceux qui marchoient fur fes traces. Dans plufieurs conciles, ces clercs font appelés *Goliardi.* Notre mot *gaillard* reffemble beaucoup à celui de *goliardus.* Viendroit-il de-là? Ce n'eft pas le fentiment de M. de Paulmy, qui le tire de *Gallus ardens*, coq ou gaulois hardi.

---

184. *Ric-à-ric.* Faire une chofe *ric-à-ric*, c'eft-à-dire, à la rigueur. Ménage croit qu'il vient de *rigidus.*

---

185. *Rodomont.* Fanfaron, qui vante fes prétendus beaux faits pour fe faire valoir. Le Duchat le tire du latin *rodere montem*, un ronge-montagne.

---

186. *Roger-Bontems.* Roger de Collerye, qui vivoit en 1538, étoit prêtre, poëte, & fecrétaire

de Jean Baillet, évêque d'Auxerre. Il avoit pris le furnom de *Bon-tems*. Comme la gaieté forme à-peu-près le caractère de fa poéfie, l'abbé Leboeuf préfume que de-là on a depuis appelé *Roger Bon-tems* tout homme qui ne fonge qu'à fe divertir.... Dans Trévoux, on attribue l'origine de ce mot à un feigneur du Vivarais, homme fans fouci, qui fe donnoit du *bon tems*, & qui s'appeloit réellement *Roger Bon-tems*.

---

187. *Roué*. Ce mot fe prenoit, il y a trente ans, en très-mauvaife part. Aujourd'hui on l'adoucit par une épithete qui n'eft guère faite pour lui. *C'eft un aimable roué*, dit-on d'un homme du monde qui n'a ni vertus ni principes, mais qui donne à fes vices des dehors féduifans, qui les ennoblit à force de grace & d'efprit. Cette idée complexe a encore donné lieu à cette autre expreffion, *Tous les roués ne font pas fur la roue*. Voici ce qui a pu mettre en vogue ce mot, devenu proverbial dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Un ivrogne fort d'un cabaret, place de Grêve. On avoit fait une exécution. Il étoit nuit : le patient hurloit fur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations. L'ivrogne, levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut : « Ce n'eft pas tout que d'être *roué*, il faut en-

» core être poli ». Paris s'amouracha de ce mot insensé ; il fit fortune dans tous les cercles.... L'auteur du Tableau de Paris, à qui je dois ce trait, blâme avec raison les gens honnêtes d'employer si souvent un mot dont l'idée ne rit certainement pas à l'imagination. Il révolteroit moins, s'il étoit plus ancien. Le mot de *bourreau* n'est guère plus agréable. Cependant quand l'impatience nous arrache cette exclamation, *ah! bourreau!* personne n'en est offensé, pas même celui à qui elle s'adresse. C'est que le long usage du mot, joint à sa signification détournée, l'a dépouillé de l'horreur qu'inspireroit le souvenir de son acception propre, si on le proféroit moins communément.

---

188. *Routier*, qui a beaucoup d'expérience & de pratique. Ce mot ne va guère sans l'adjectif *vieux* ; comme, *C'est un vieux routier.* Il vient de *route*, (comme le même mot pris pour un livre qui marque les routes,) & fait entendre, au figuré, ce que le livre appelé *Routier*, signifie au propre.... Dans le XII^e. siecle, on appeloit *Routiers*, (en latin *Ruptarii*,) des troupes de bandits, la plupart Flamands ou Allemands, qui couroient la France, portant partout le fer & le feu, toujours prêts à combattre sous les enseignes des princes qui leur proposoient une grosse paie. L'étymologie

la plus ſimple de ce mot eſt le verbe latin *rumpere*, briſer, parce que ces brigands mettoient tout à feu & à ſang. Quelques-uns prétendent que c'étoient des troupes réformées, *turmas ruptas*, *dimiſſas*, qui, comme c'eſt l'ordinaire, ſe raſſembloient pour piller & ravager. Ces bandits ſe nommoient auſſi *Brabançons*, parce que les principaux étoient du Brabant; & *Cottereaux*, parce qu'ils étoient armés de grands couteaux qu'on appelle en toulouſain des *Cotterels*.

---

189. *Sabouler*, c'eſt tourmenter, tirailler quelqu'un, le veautrer, pour ainſi dire, dans le *ſable*. Verbe populaire, que M. Huet tire de *ſabulare*.

---

190. *Sac-à-vin*. Nom que les femmes du peuple donnent à leurs maris, quand ils ſont ivres. On conſeilla à un homme tourmenté d'une colique de vents, de boire ſon vin pur. La Monnoye a fait ſur ce remede un quatrain, dans lequel le malade dit :

Moi, qui mettois auparavant
Toujours un peu d'eau dans mon vin,
Poùr ceſſer d'être ſac-à-vent,
Je ſuis devenù ſac-à-vin.

En latin, on appeloit un grand buveur *lagena*, & l'on a dit d'un ivrogne pendu : *Lagena pendet, non homo*.

Un chanoine d'Evreux s'appeloit Jean *Bouteille*, & ne rougissoit point de ce nom, si l'on en juge par la cérémonie dont il voulut que fût accompagné l'obit qu'il fonda. Pendant cet obit, on étendoit sur le pavé, au milieu du chœur, un drap mortuaire, aux quatre coins duquel on mettoit quatre bouteilles pleines du meilleur vin, & une cinquième au milieu; & les chantres qui assistoient au service, étoient condamnés à vuider le tout. La pénitence étoit douce pour ces messieurs, & l'eût été sans doute davantage, si le fondateur se fût appelé *Sac-à-vin*.

Puisque nous sommes revenus à ce mot, j'observerai qu'autrefois on mettoit le vin dans des outres ou sacs de peau enduits de *poix* en dedans. Le Duchat prétend que de cet usage est venu notre mot *poinçon*, qu'il traduit par *vas piceum*. Du datif *piceo*, il fait le substantif *piceo*, *piceonis*, poinçon.

---

191. *Sacripan*, ou *Sacripend*. Ménage tire ce mot de *Sacripante*, personnage du Roland furieux de l'Arioste. Au rapport de Voltaire, les *Condottieri*, chefs de Spadassins italiens, prenoient autrefois des noms faits pour intimider la populace. L'un s'appeloit *Taille-cuisse*, l'autre *Fier-à-bras*, ou *Fracasse*, ou *Sacripend*. Ces noms, dont la plupart se donnent aujourd'hui par ironie à de faux braves,

ont été inventés dans les croisades, ou formés depuis sur le patron de ceux qu'on donnoit alors aux guerriers d'une valeur & d'une force extraordinaires. Le P. Maimbourg rapporte sur ces deux qualités réunies, des traits qui, s'ils étoient plus croyables, rendroient leurs auteurs dignes de porter ces noms terribles. Parmi les princes croisés, plusieurs allioient la force de Milon à la bravoure d'Achille. A la bataille de Jaffa, Richard *Cœur de lion*, roi d'Angleterre, se jette, avec dix seigneurs, à cheval comme lui, au milieu des Sarrazins, coupe bras & jambes à ceux qui emmenoient prisonnier le seigneur de Mauléon, & d'un grand coup de sabre, abat au général ennemi la tête & le bras droit au-dessous de l'épaule. Ce trait, tout *fort* qu'il paroît, n'est rien auprès des deux suivans, que je vais copier dans Maimbourg, en élaguant le luxe des phrases incidentes dont sa narration est embarrassée.

Au siege d'Antioche de Syrie, « Godefroi fit une » action dont toute la terre a parlé, comme d'un » prodige de valeur & de force. Un des principaux » chefs des ennemis, d'une taille bien au-dessus du » commun des hommes, courut à lui tout écumant » de rage, l'épée haute, & lui en déchargea un si » terrible coup, qu'il fendit en deux l'écu que ce » prince avoit haussé en même tems, en détournant » un peu la tête pour parer à ce coup. Alors Go-

» defroi ſe dreſſant ſur ſes étriers, lui donna un
» ſi furieux revers, que le coutelas l'ayant pris
» au-deſſus de l'épaule droite, & paſſant en échar-
» pe tout au travers de la poitrine juſqu'au côté
» gauche, fit tomber à terre cette moitié du corps
» avec la tête; & l'autre demeurant encore ſur la
» ſelle, fut emportée dans la ville par le cheval,
» que les éperons ébranlés par l'impétuoſité de ce
» mouvement, piquoient ſans ceſſe, & y fit voir
» un effroyable ſpectacle qui mit la conſternation
» partout ».

L'autre trait n'eſt pas moins ſurprenant. Maimbourg le rapporte après Nicetas, hiſtorien grec, & le place en 1190. L'armée de l'empereur Fréderic *Barberouſſe* éprouva toutes les horreurs de la famine dans la campagne d'Iconium: juſques-là qu'on fut réduit à manger les mulets & les chevaux, qui d'ailleurs ne pouvoient être conſervés, faute de fourages. « Un cavalier allemand, d'une taille &
» d'une force extraordinaires, ne pouvant ſe ré-
» ſoudre à ſe défaire de ſon cheval qui, pour ſa
» foibleſſe, n'étoit guère en état de le porter,
» marchoit à pied, en le menant à petit pas, bien
» loin après les autres, lorſqu'il ſe vit tout à coup
» attaqué par cinquante Turcs, qui ſe mirent tous
» à décocher leurs fleches contre lui. Mais ce vail-
» lant homme, les regardant d'un œil fier & mé-
» priſant, recevoit tous les coups ſur ſon bouclier,

» qu'il tenoit de la main gauche dans laquelle il
» avoit paſſé la bride de ſon cheval; & tenant de
» l'autre ſon épée, alloit toujours ſon chemin, ſans
» ſe détourner d'un ſeul pas & ſans s'arrêter: juſ-
» qu'à ce qu'un d'entr'eux, plus réſolu que les
» autres, laiſſant ſon arc & pouſſant ſon cheval,
» alla fondre ſur lui, le ſabre à la main, & lui
» en déchargea un grand coup, qui ne fit non plus
» que contre un rocher. Alors ce fier intrépide,
» ne pouvant aſſener ſon coup à ſon aiſe de bas
» en haut, s'adreſſe au cheval, & lui ramene un
» tel coup de ſon épée, qu'il lui fauche par le
» milieu les deux jambes de devant: & comme
» en même tems le pauvre cheval fut tombé ſur
» ce reſte de jambes, ſans que le cavalier pour
» cela fût encore hors de la ſelle, il lui déchargea
» en cet inſtant un ſi furieux coup ſur la tête, que
» l'ayant fendu jusqu'au deſſous de la ceinture,
» l'épée donna même au travers de la ſelle juſ-
» qu'au cheval, qui en reçut une bleſſure. Cela
» épouvanta ſi fort les autres Turcs, que prenant
» ce ſoldat pour un démon plutôt que pour un
» homme, ils ſe mirent à fuir, laiſſant là ce héros,
» qui pourſuivit froidement ſon chemin juſqu'au
» camp, où il arriva longtems après les autres ».

L'hiſtoire ancienne n'a rien qui égale cet acte de vigueur. Mais n'eſt-il pas controuvé, ou du moins beaucoup éxagéré? Et l'écrivain que Voltaire appelle avec

avec tant d'affectation *le déclamateur Maimbourg*, ne mérite-t-il pas également l'épithete de *crédule*? Au surplus, quand on accorderoit à la fiction la moitié de ce fait, il en resteroit encore assez pour assurer au héros une place distinguée parmi tous les *Taille-cuisses* & *Bras-de-fer* possibles. C'est bien dommage que l'histoire n'ait pas conservé le nom de cet homme unique, en considération duquel j'espère qu'on me pardonnera la longueur de cet article.

---

192. *Safre*. Gourmand, glouton. Ce terme populaire que Perion dérive du grec Σαπρος, *putridus*, vient plutôt, selon le Dictionnaire de Ménage, de *saporus*, & signifie dans nos vieux auteurs, vif, folâtre, enjoué.

---

193. *Sagouin*. Nom de certains grands singes du Brésil. Ceux de la petite espece sont nommés *Sapajous*. Ces mots sont tirés de la langue des Sauvages. Comme ces grands singes mangent fort malproprement, on donne leur nom à ceux qui leur ressemblent.

---

194. *Saugrenu*. Un discours saugrenu est un discours absurde, ridicule, & pour ainsi dire, mal as-

saisonné. On prend aussi cet adjectif dans le sens de libre, déshonnête. Ménage le tire du latin barbare *saligranutus*. D'autres le font venir du mot *saugrenée*, en bas latin *saugranata*, qui signifioit des pois non pilés ni froissés, mais entiers, qu'on mangeoit avec du sel, de l'huile & du vinaigre.

---

195. *Simagrée*. Se dit de certaines façons d'agir affectées, & vient de *simia*, si l'on en croit Ménage.

---

196. *Sobriquet*. Espece de surnom qui le plus souvent se donne par dérision à une personne. Aussi Ménage le forme-t-il du latin *subridiculum*. Moisant de Brieux, le considérant sous l'idée d'injure, l'a dérivé du grec τεριςικον; & La Monnoye en fait le diminutif de l'espagnol *sobre*, (sur, outre, par-dessus,) parce que ce nom burlesque est une addition au véritable nom.... La plupart des noms de famille n'étoient autrefois que des sobriquets. Il y en a, comme on sait, de toutes couleurs, *Le Blanc*, *Le Rouge*, *Le Vert*, &c., de toutes dimensions, *Petit*, *Le Gros*, *Le Court*, *Le Long*, &c., & de beaucoup d'autres especes dont on verra bientôt quelque échantillon. Ces noms, dont l'application pouvoit être fondée dans son principe, contrastent quelquefois avec la qualité de ceux qui les portent;

ce qui donne lieu à des plaiſanteries. N'eſt-il pas ſingulier en effet qu'un Therſite s'appelle *Le Beau* ou *Joly*, & un Pygmée *Le Grand*; que l'on donne le nom de *Le Gros* ou *Le Gras* à un ſquelette, & celui de *Le Maigre* à un homme ſur la poitrine duquel deſcend un menton à triple étage, & qu'on ne peut voir entrer dans une compagnie, ſans ſe rappeler le vers de Juvenal :

Montani quoque venter adeſt abdomine tardus ?

Au reſte, l'homme ayant été créé ſociable, il falloit à chaque individu un nom particulier, & cette marque diſtinctive étoit néceſſaire au bon ordre, ſans lequel on ne peut concevoir l'exiſtence d'une ſociété durable. Mais un nom ſuffiſoit, & ſi l'on s'en fût contenté, le choix eût été plus facile. Il paroît que l'on ſe bornoit là en France, avant le VIII^e^. ſiecle. Sur la fin du X^e^. & au commencement du XI^e^, on voulut avoir des ſurnoms, & l'uſage en devint fréquent. On les tira des qualités qui dominoient en chaque particulier, ainſi que des divers objets de la nature; & des êtres en qui la raiſon & l'orgueil ſont preſque inſéparables, oublièrent l'un & l'autre, au point d'adopter, ou plutôt de recevoir les noms des animaux les plus mépriſables. On en portoit même qui réveilleroient aujourd'hui des idées déshonnêtes, & qu'on rougiroit de proférer. Nos bons aïeux n'y regardoient

pas de si près : à présent, pour se consoler de la honte qu'il y a à porter les noms ignobles de *Cochon*, *le Chien*, *l'Ane*, &c. il faut qu'une riche succession y soit attachée. L'on a même trouvé le secret de déposer ce fardeau humiliant, sans y renoncer : c'est de le remplacer par un nom de fantaisie que l'on donne pour un nom de fief, & qui souvent ne l'est pas plus que celui qu'avoit adopté le frère du grand Corneille, & dont Molière s'est moqué. Par ce moyen, tel bourgeois, rival du gentilhomme, est chargé de trois noms qu'il doit originairement, l'un au besoin, l'autre à la plaisanterie, & le troisième à la bassesse du second.

Parmi les surnoms, donnés d'abord la plupart comme sobriquets, & dont un grand nombre subsistent encore de nos jours, les uns venoient de l'état de ceux à qui on les donnoit ; comme Pierre *Boulanger* (*pistor*), Robert *le Coq* (*coquus*) : d'autres, du caractère ou de la naissance ; comme Richard *le Fol* (*insanus*), Guillaume *le Bâtard* (*bastardus*). Quelques-uns étoient dérivés du nom paternel : de-là, ceux qui dans notre langue sont terminés en *son* qui signifioit *fils* ; comme *Jeanson*, c'est-à-dire, fils de Jean ; *Jacqueson*, *Colesson*, *Pierson*, pour dire fils de Jacques, de Nicolas, de Pierre. C'est ce que signifient aussi chez les Anglois, les surnoms *Fitz-Jean*, *Fitz-Pierre*, *Fitz-Haimon*,

Bien des surnoms ont été donnés par badinage. En voici quelques-uns tirés de Ducange, & que je laisserai en latin. Vivien *nimium habens frumentum*, Bernard *mala parola*, Rahier *tineosus*, Guérin *fine barbâ*, Guérin *rabiardus*, Garnier *oculus canis*, Archambauld *pejor lupo*, Pierre *maliloquus*, Hubert *minat bovem*.

Nos princes mêmes étoient soumis à l'usage des surnoms, ou sobriquets ; témoins les comtes d'Anjou ; Foulques *le Roux* (*rufus*), & Geoffroi *Grisegonelle* (*grisagonella*). Mais les femmes mariées ne portoient que le nom de leurs époux. On ne donnoit aussi que rarement des surnoms aux évêques, aux clercs, & aux moines. Leurs dignités & leurs titres suffisoient apparemment pour les désigner ; & d'ailleurs, des sobriquets ne convenoient pas plus à des gens d'église, que des noms de titres séculiers tirés des seigneuries. C'est de-là peut-être que les évêques sont dans l'usage de ne signer que leur nom de baptême ; à moins que la suppression de celui de famille ne signifie qu'en se consacrant à Dieu, ils ont quitté tous leurs parens, & ne connoissent plus pour leur famille que les peuples confiés à leurs soins.

La cause générale des sobriquets n'est pas difficile à deviner. Elle existe dans le penchant qui porte l'homme à contrôler son semblable. Nulle part on ne suit ce penchant avec moins de re-

tenue, que dans les campagnes, où les rangs se rapprochent & sont, pour ainsi dire, confondus. J'ai vu un village, où il n'y avoit pas un paysan qui n'eût un sobriquet. Chacun le recevoit sans murmurer, le portoit paisiblement, & y répondoit comme à son nom de baptême. Ces espèces de surnoms passoient autrefois des pères aux enfans, & comme je l'ai dit, ils remplaçoient avec le tems les noms de famille, qui se perdoient d'autant plus aisément, qu'ils n'étoient pas consignés dans un acte de baptême en forme & écrit sur des registres publics. L'établissement de ces registres empêche aujourd'hui les sobriquets de se perpétuer au préjudice des noms de famille, & l'on n'y en fait mention qu'à l'égard des gens du peuple; encore faut-il qu'ils soient d'ancienne date, & qu'ils servent à distinguer deux branches de la même famille.

La manie qui attache des sobriquets aux particuliers, n'a pas épargné les habitans mêmes de la plupart des villes, collectivement pris. On en a vu des exemples au N°. 105. On dit encore; *Les ânes de Beaune* (Voyez le N°. 405); *Plus fou que ceux de Béziers*, & c'est même aujourd'hui une espece de proverbe injurieux, que dans chaque maison de Béziers il y a la chambre du fou. Je rapporterai, après le Dictionnaire de Trévoux, les sobriquets de plusieurs villes de Picardie. On

dit, les *friands* de Noyon, les *sots* de Ham, les *ivrognes* de Péronne, les *cocus* de Nesle, les *dormeurs* de Compiegne, les *singes* de Chauny, les *beyeux* de Saint-Quentin, les *corbeaux* de la Fère, les *larrons* de Vermand, &c. Il seroit curieux de connoître l'origine de ces sortes de sobriquets. La grossièreté de quelques-uns indique leur ancienneté & le degré de foi qu'on doit y ajouter. Finissons par quelques remarques sur plusieurs de ceux qu'on vient de lire.

Il y avoit à Ham une compagnie de *Fous* ou de *Sots*, (ces deux mots étoient synonymes, & se prenoient en bonne part); leur chef, nommé le prince des *Sots*, les recevoit en folâtrant. Ces Fous montoient sur un âne, dont ils tenoient la queue au lieu de bride. Cette farce étoit apparemment une petite imitation de la *Fête des Fous*, cérémonie ridicule & impie qui, au XIII^e^. siecle, avoit lieu dans l'église de Paris, le jour de la Circoncision, dans d'autres cathédrales, le jour de l'Epiphanie, & ailleurs, le jour des Innocens (1)..... Les Arquebusiers de Chauny ont un Singe dans leur

(1) On conserve dans la bibliotheque du Chapitre de Sens un manuscrit en vélin, avec des miniatures où sont représentées les cérémonies de la *Fête des Fous*. Le texte en contient la description. La prose de l'Ane s'y trouve. On la chantoit à deux chœurs, qui imitoient par inter-

étendart. C'est peutêtre-là, dit Trévoux, l'origine de leur dénomination. Il est également possible qu'ils aient adopté ce signe pour faire connoître de quelle ville étoit leur compagnie, & la distinguer par-là des autres, au rendez-vous général pour les prix: dans ce cas, l'origine du sobriquet resteroit inconnue.... Celui-ci, *les Beyeux de Saint-Quentin*, taxe les habitans de cette ville d'être curieux, & de regarder les étrangers au nez; défaut commun à toutes les petites villes. *Beyeux* vient du vieux verbe *béer* (regarder), encore usité en Picardie. De-là l'expression proverbiale, *béer* ou *bailler aux corneilles*, pour dire, rêver les yeux ouverts & levés en l'air.... *Larrons de Vermand.* Cet endroit, ville autrefois célebre, puisqu'il a donné son nom au Vermandois, n'est plus qu'un village. Déchu de sa gloire, il ne partage plus avec les villes que le triste honneur du sobriquet. Lorsque quelqu'un de ce lieu, dit Le Vasseur dans les Annales de Noyon, passe par les villages des environs, s'il est reconnu

valles, & comme par refrain, le braire de cet animal... Cet abus a régné dans cette Eglise, comme dans presque toutes les autres du royaume. Mais elle a été une des premières à le réformer, comme il paroît par une lettre de Jean Leguise, évêque de Troyes, à Tristan de Salazar, Archevêque de Sens. Cette lettre est de la fin du quinzième siecle, & il paroît par son contenu que la Fête des Fous étoit déja abolie dans l'Eglise de Sens.

pour un habitant de Vermand, chacun le *houppe* (1), & crie ensuite, *Voilà un des Larrons de Vermand.*

---

197. *Talmouse.* Terme populaire qui, pris au propre & eu égard à la signification des mots qui le composent, signifie un coup donné du plat de la main sur le nez de quelqu'un, & qui lui *tale* la *mouse* ou la *muse*. Le même mot, (ainsi que celui de *casse-museau*,) signifie par antiphrase cette tarte farcie de fromage, dans laquelle, dit Le Duchat, le nez s'enfonce quand on mord dedans.

---

198. *Tartuffe.* Hypocrite. Molière se trouvant un jour chez le nonce du pape, avec deux ecclésiastiques, dont l'air mortifié & hypocrite rendoit assez bien l'idée qu'il avoit alors dans la tête, en travaillant à sa comédie de *L'Imposteur*, on vint présenter à son Excellence des truffes à acheter. Un de ces dévots, qui savoit un peu d'italien, à ce mot de truffes, sembla, pour les considérer, sortir tout à coup de son recueillement, & choisissant saintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant: *Tartufoli*, *signor Nuntio*, *tartufoli*. Mo-

---

(1) *Houpper*, signifie en Picard, pousser un cri aussi long que l'haleine peut s'étendre. Ce cri est un signe de joie très-usité chez les paysans du Vermandois.

liere prit de-là l'idée de donner à son Imposteur le nom de *Tartuffe*.

199. *Tintamare*. Bruit éclatant accompagné de désordre. Pasquier le dérive de *tinter* & de *marre*, parce que, dit-il, les vignerons s'annoncent l'heure de midi, en sonnant sur leurs *marres* ou hoyaux.

200. *Turlupin*. Mauvais plaisant. *Turlupiner* quelqu'un, c'est le tourner en ridicule. Selon le Dictionnaire de Ménage, on disoit vraisemblablement autrefois *Tirelupin*, comme qui diroit un homme qui, après avoir mangé des cerises, en lance les noyaux au nez des gens. *Lupin* vient de *lobes*, dans la signification où l'on dit, *paître de lobes* ou *de baies*, pour dire, *turlupiner* quelqu'un, c'est-à-dire, lui donner à ronger les os & les noyaux, après qu'on a mangé la chair & le fruit.

FIN de la seconde Centurie.

CENTURIE III^e.

Proverbes qui forment un sens parfait, & présentent une Sentence, un Dicton, &c.

201. *TROIS femmes font un marché.* Gentius traduit ainsi ce proverbe; *Tres mulieres nundinas faciunt*, & l'attribue aux Allemands. Je le crois de tous les pays où les femmes aiment à causer; il est très-usité en France.... Nos pères disoient: *Deux femmes font un plaid, trois un grand caquet, quatre un plein marché.* G. Meurier.... Le proverbe Chinois dit: *La langue des femmes est leur épée, & elles ne la laissent pas rouiller.* Aussi dans un des livres classiques de cet empire, le babil fatigant est-il marqué comme une des sept causes de divorce que les épouses ont à craindre.

202. *La chandelle qui va devant, vaut mieux que celle qui va derrière.* Sous l'écorce grossière de ce proverbe, est cachée une pensée bien belle; savoir, que les aumônes qu'on fait durant sa vie, sont plus méritoires que les legs pieux qu'on laisse

après sa mort. Voici comme s'exprime Jean de Meun sur l'obligation de l'aumône :

> Je ne dy pas qu'on donne quanqu'on * a acquesté,
> Mais selon l'aisement que Dieu t'aura presté ;
> De moult moult, de pou pou, de néant voulenté :
> De tout ce peut avoir chascun à grant planté **.

Le troisième vers, singulier par sa forme, dit plus que cette sentence de l'Écriture, dont il semble être la traduction : *Si multùm tibi fuerit, abundanter tribue, si exiguum, exiguum impertire.* Tob. 4. Rabirius fait dire à Antoine, après la journée d'Actium : *Hoc habeo quodcumque dedi*,

> Les biens que j'ai donnés sont les seuls qui me restent.

C'est la pensée de Martial :

> *Quas dederis, solas semper habebis opes.*

Si cela est vrai, comme on n'en peut douter, le coffre-fort d'un avare n'est qu'un sac percé, selon l'expression de l'Écriture : *Qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum.*

---

203. *Grande chère & petit testament, les prêtres sont trop riches.* Les Espagnols disent, *Bonne mar-* [illegible]

* Tout ce qu'on a. ** Abondamment.

vie & mauvais testament. C'est le propos d'un dissipateur, qui aime mieux manger son bien que de l'amplifier pour ses héritiers. Ce que notre proverbe ajoute, *les prêtres sont trop riches*, a trait à l'usage où l'on étoit sous le regne de S. Louis, de léguer en faveur de l'église une portion de ses biens, c'est-à-dire, la dixième partie. De la nécessité de racheter ses péchés par des aumônes, on avoit conclu que tout pécheur étoit obligé, sous peine d'être damné, de faire quelque donation aux églises. Cette erreur devint bientôt une loi, & une loi à laquelle les pauvres se soumettoient comme les riches. On raconte qu'une pauvre vieille, n'ayant rien de mieux à donner, porta un jour, en avancement d'hoirie, un petit chat à l'offrande, disant qu'il serviroit à prendre les souris de l'église, & qu'il étoit de fort bonne race.... C'est à ces legs multipliés qu'on doit attribuer en partie les richesses des maisons religieuses, & sans doute ils contribuèrent à y introduire le relâchement: aussi G. Meurier cite-t-il ce proverbe; *Mieux vaut gaudir de son patrimoine, que le laisser à un ribaut moine.*

---

204. *A quelques-uns le bien vient en dormant.* François I^er^, ou plus vraisemblablement Louis XI, « voyageant par son royaume, étant entré un peu » devant l'heure de Vêpres dans une église, (N. D.

» de Cléry,) comme quelqu'un qui avoit couru la » poste, lui demanda en don un bénéfice de collation royale, vacant par le décès du possesseur » d'icelui, & que le roi à l'instant vit, à l'un des » coins du chœur, un pauvre prêtre qui dormoit, » après l'avoir fait éveiller, lui donna le bénéfice, » pour lequel l'autre, à force de courir par plusieurs journées, s'étoit mis en péril de se rompre » le col, & commanda lettres lui être expédiées, » disant qu'il vouloit en cet endroit faire trouver » véritable le proverbe qui dit qu'*à aucuns les biens* » *viennent en dormant* ». (Du Verdier.)

---

205. *Il n'y a pas de bonne fête sans lendemain.* Proverbe fondé sur un usage établi dans toutes les classes de la société. Les gens du peuple, qui se divertissent le Dimanche, font souvent ce qu'on appelle *le Lundi*. Le bourgeois ne donne guère à manger, sans faire aussi un lendemain: ce second jour est ordinairement consacré aux amis du second ordre, aux protégés, qui trouvent encore fort bons les reliefs échappés au gala de la veille.... Les Romains avoient également leurs lendemains, qu'ils appeloient *repotia*, du verbe *repotare*, parce qu'on y achevoit de boire, & sans doute de manger ce qui restoit du jour précédent. On verra cette expression dans le N°. suivant.

---

206. *Il n'est chère que de vilain*; pour dire qu'un avare, quand il donne à manger, le fait avec une profusion ridicule. Si ce proverbe regarde les avares, il y en a donc de plusieurs especes. Le vrai vilain, celui qui justifie le mieux son nom, n'est pas cet homme dont le cœur resserré par une économie sordide, se dilate par fois jusqu'à tout jetter par les fenêtres: c'est ce Staberius qui, trop fidele à son caractère, sans cesse amasse pour amasser, vit comme un gueux, afin de mourir riche, & ne donne point à manger une seule fois dans l'année. Il a pourtant ses jours de fête: mais il les célebre seul avec les malheureux condamnés à jeûner avec lui. Horace fait une description agréable d'un de ces galas qui ne sont beaux qu'en peinture. « Quand, vêtu de sa » robe blanche, il fait un lendemain de noces, » quand il célebre le jour de sa naissance, ou quel» qu'autre fête, il fait par épargne ses libations avec » du vin tourné, il assaisonne ses choux d'une huile » qui porte au nez: encore la verse-t-il lui-même » goutte à goutte d'une cruche de deux livres, qui » est toute sa provision; mais en revanche, il n'é» pargne pas son meilleur vinaigre:

Quinquennes oleas est & sylvestria corna,
Ac nisi mutatum parcit defundere vinum; &

Cujus odorem olei nequeas perferre [*licebit* (1)
Ille repotia, *natales*, *aliosve dierum*
Festos albatus(2) *celebret*] *cornu ipse bilibri*
Caulibus instillat, veteris non parcus aceti. (3) »

---

207. *Aussitôt pris, aussitôt pendu*, dit-on, pour marquer la promptitude avec laquelle on fait une chose. La malheureuse destinée de MM. Brisson, Larcher & Tardif, membres du Parlement & du Châtelet, a donné lieu à ce proverbe. La faction des Seize fit arrêter ces illustres défenseurs de l'autorité royale, le 16 Novembre 1591. Ils furent pris à neuf heures du matin, confessés à dix, & pendus à onze.

---

208. *Du vin du crû que Dieu nous garde.* Au propre & au figuré, chacun aime ce qui vient de son crû. Celui qui a des vignes préfère son vin au

---

(1) Pour *licet*, lors même que......

(2) La robe blanche étoit à Rome l'habit de cérémonie, ce que chez nous le peuple appelle *l'habit des Dimanches*.

(3) Perse a fait (Sat. IV, 26, & Sat. VI, 19.) deux portraits de l'avare, imités en partie de celui d'Horace. J'invite le lecteur à les lire, & je suis persuadé que la comparaison lui fera le plus grand plaisir.

vin

vin de la meilleure côte; & le rimeur trouve les fruits de sa verve pour le moins aussi bons que les vers de Racine. Mais les vrais gourmets sont avec raison en garde contre ces productions domestiques; & quand l'honnêteté les empêche d'en dire leur avis, ils disent tout bas, & en pestant contre le régal qu'on prétend leur faire: *Du vin du crû que Dieu nous garde.* Un de nos poëtes a fait sur ce proverbe les vers suivans.

Du vin du crû que Dieu nous garde,
Est un dicton que je regarde
Comme bon ou mauvais, suivant les cas divers.
Qu'un sot me débite ses vers,
En m'offrant le vin qu'à Nanterre,
Argenteuil ou Chaillot, lui produisit sa terre;
Du vin du crû je dirai *Fi!*
Mais si deux vignerons de Champagne ou Bourgogne
Entr'eux se faisoient un défi
A qui de ses vins vieux rougiroit mieux ma trogne;
Si, tout en trinquant, en buvant,
Les convives m'alloient lisant
L'un, les vers de Piron, l'autre, de La Fontaine,
Je leur dirois: « Lisez, versez,
» Versez, ma tasse n'est pas pleine;
» Versez, lisez toujours, encor, jamais assez.
» Versez tout en lisant, mais en versant qu'on lise ».
Vive le vin du crû, deviendroit ma devise.

---

209. *Les morts ont tort.* Le duel, aujourd'hui sagement défendu par les loix, étoit autrefois au-

torisé, même commandé par elles, sous le nom de Jugement de Dieu. On décidoit d'une affaire civile par cette procédure sanguinaire. Un héritage étoit-il contesté? celui qui se battoit le mieux avoit raison, & les différends des citoyens se jugeoient comme ceux des nations, par la force. D'après quelques monumens rapportés dans Ducange, il paroît que les vaincus étoient quelquefois pendus, quelquefois décapités ou mutilés. Si l'on en croit Voltaire, les évêques, les abbés, à l'imitation des Parlemens, ordonnèrent aussi le combat en champ clos dans leurs territoires. Yves de Chartres reproche à l'archevêque de Sens d'avoir autorisé ainsi trop de duels pour des affaires civiles. Geoffroi du Maine, évêque d'Angers, obligea, l'an 1100, les moines de Saint-Serga, de prouver par le combat que certaines dîmes leur étoient dues; & le champion des moines, homme robuste, gagna leur cause à coups de bâton.... C'est des loix de ces combats que viennent les proverbes, *Les morts ont tort, les battus paient l'amende.* Voy. le N°. 23.

---

210. *Courte messe & long dîner.* Les auteurs de ce proverbe étoient plus gourmands que dévots. Il est toujours vrai, quant à sa première partie: mais, au grand regret des parasites, la seconde est démentie par l'usage qui s'établit chez les riches,

à qui l'on peut appliquer ces vers de Martial :

Has vobis epulas habete, lauti ;
Nos offendimur ambulante cœná.

Ecoutons là-dessus un écrivain de nos jours. « Le poëte, qui dévore comme un loup, trouve » que le tems des repas est furieusement abrégé. » Il a beau se rabattre chez le fermier-général ; » celui-ci raccourcit ses repas comme le grand » seigneur, & le financier lui-même n'a plus de » ventre. Oh ! comment le poëte n'a-t-il pas » déja fait une satyre contre ces repas succincts ? » Il est passé, le bon tems de la gourmandise. » Le service change en un clin d'œil, comme une » décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne » servant & n'écoutant personne, de très-mauvaise » humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'est un » Académicien vorace. Il sait qu'il n'a pas de tems » à perdre, il regrette le siecle de Charlemagne, » où l'on restoit quatre heures à table. O ! quelle » force prodigieuse a l'estomac d'un Académicien ! » Venez le voir manger, cela est plus curieux que » tout ce qu'il pourroit vous dire ».

---

211. *L'habit ne fait pas le moine.* Il ne suffit point de porter les marques extérieures de sa profession ; il faut encore en avoir l'esprit, les talens,

& en remplir les devoirs. Ménage a dit que la chausse fourrée d'un docteur étoit un grand sacrement, c'est-à-dire, le signe visible d'une science invisible. En effet, le bonnet ne fait pas le docteur, ni la barbe le philosophe, ni la robe le magistrat, &c.; & trop souvent, pour le malheur de la société, le signe est séparé de la chose signifiée:

L'ignorant a porté la robe de Cujas. *Volt.*

Tout homme dont le mérite se réduit aux marques de sa dignité, n'est, selon le proverbe grec, qu'*un singe sous la pourpre.* Ces sortes de singes, dit Erasme, ne sont pas rares dans les cours. Otez-leur la pourpre, le collier, les pierres précieuses; vous ne verrez plus que des hommes fort ordinaires, *meros cerdones deprehendas.*

Selon Trévoux, notre proverbe « vient de la » question agitée autrefois, si le noviciat & l'ha» bit suffisoient pour être capable d'un bénéfice » régulier. Il a été jugé qu'il faut être profès: ce » qu'on doit entendre pour les collations ordinaires; » car il en vient plusieurs de Rome, *pro cupiente* » *profiteri*, ce qui oblige souvent à se faire moine » dans six mois ».

Ne pourroit-on pas également attribuer ce proverbe à l'usage où l'on étoit, dès le XI[e]. siecle, d'embrasser, sur la fin de ses jours, l'état monastique, ou de demander en mourant, à être enterré

avec un habit religieux? C'eſt ce que faiſoient nos plus grands ſeigneurs, & ceux même dont la conduite n'avoit pas été très-édifiante. Cet uſage ſubſiſtoit auſſi chez les Grecs. Théodore, leur empereur, & ſchiſmatique opiniâtre, mourut dans un habit de moine. Il valoit mieux, dit à ce ſujet un de nos hiſtoriens, qu'il mourût dans ſon lit impérial, en renonçant au ſchiſme, que de mourir dans le ſchiſme en prenant un habit de moine.

Quelle que ſoit l'origine de notre proverbe, on le lit dans nos plus anciens poëtes. Jean de Meun dit, dans le roman de la Roſe:

Tel a robe religieuſe;
Doncques il eſt religieux.
Ceſt argument eſt vicieux.
Il ne vault une vieille royne (1):
La robe ne fait pas le moine.

Rutebeuf, l'un de nos Trouvères, commence un Fabel par le même proverbe, qu'il développe ainſi:

Li abis ne fait pas l'ermite.
S'uns hom en hermitage habite,
C'il eſt de poures draz veſtus,
Je ne pris mie deux feſtus
Son habit ne ſa veſteure,

(1) *Royne* eſt mis pour *raine*, c'eſt-à-dire, grenouille. Autrefois on diſoit *renouille*, diminutif de *raine*, qui ſe dit encore en Picardie.

C'il ne maine vie auſſi pure
Coume ſes abis nous démonſtre.
Mais maintes gens font bele monſtre;
Et merveilleux ſemblant qu'il vaillent,
Il ſemblent les aubres qui faillent,
Qui furent trop bel au florir.
Bien devroient teil gent morir
Vilainement & à grant honte.
Un proverbe dit & raconte
Que tout n'eſt pas or c'on voit luire....

---

212. *Pour bien connoître un homme, il faut avoir mangé un minot de ſel avec lui*; c'eſt-à-dire, l'avoir pratiqué longtems. Ce proverbe eſt très-ancien, & ſe lit dans Ariſtote & Cicéron.... L'uſage du ſel remonte juſqu'à la plus haute antiquité. Pythagore vouloit qu'il y en eût toujours ſur la table, parce qu'il nous rappelle le ſouvenir de la juſtice dont il eſt le ſymbole, en conſervant tout ce qu'il aſſaiſonne. Chez nous, comme autrefois chez les Hébreux, il eſt celui de la ſageſſe; & c'eſt en ce ſens que J. C. a dit à ſes Apôtres, *Vous êtes le ſel de la terre*, pour dire, c'eſt à vous de préſerver les hommes de la corruption du ſiecle..... Le ſel eſt appelé *divin* dans Homère, & les anciens avoient pour lui un reſpect ſuperſtitieux. C'eſt-là ſans doute l'origine de cette crainte puérile qui fait évanouir des femmelettes ignorantes, à la vue d'une ſalière renverſée ſur la table. Comme autrefois les amis

se donnoient fréquemment à manger, l'usage du même sel & du même pain étoit le lien qui les tenoit unis, & le sel répandu passoit dans les esprits foibles pour la marque d'une rupture prochaine. Pour la même raison, Pythagore ne vouloit pas que l'on rompît le pain, qui servoit à unir les amis. Aujourd'hui l'on ne tient aucun compte de ce précepte: mais, ce qui revient au même, j'ai vu des gens qui, pour tout au monde, ne voudroient pas faire présent d'un couteau à un ami, parce que, selon eux, un tel don *coupe* & dissout l'amitié.

*Il est vraisemblable que l'école de Pythagore a enfanté une partie de ces vaines *observances*, auxquelles tant de gens peu éclairés sont soumis encore aujourd'hui. Ce philosophe, en donnant ses symboles, vouloit, par la voie des sens, amener l'homme à la connoissance & à la pratique des points de morale les plus nécessaires à son bonheur. Mais l'homme, trop pésant pour s'élever au-dessus de la lettre des préceptes s'y est arrêté, a pris l'allégorie pour la chose qu'elle cachoit à ses foibles yeux, en a tiré des conséquences absurdes, & s'y est fixé dans la pratique, avec d'autant plus de sécurité, qu'elles couloient, selon lui, des principes d'un philosophe pour lequel ses disciples avoient toujours eu la plus aveugle déférence. De-là tant d'effets moraux attribués par la sottise à des causes purement physiques. *Voyez le* N°. 409.

---

213. *A Carême-prenant, chacun a beſoin de ſa poële*, dit-on populairement à ceux qui empruntent une choſe dont on a beſoin ſoi-même. Ce proverbe vient de l'uſage où l'on eſt, de tems immémorial, de ſe régaler, les jours gras. Les femmes du commun s'amuſent alors à faire frire dans la poële des beignets, où autres pâtes dans leſquelles il entre du lait, du beurre & des œufs. Nos pères ne dédaignoient pas ces ſortes de friandiſes; exacts obſervateurs de la loi du carême, ils diſoient, en les mangeant, une eſpece d'adieu aux ingrédiens dont elles étoient compoſées, & dont l'uſage alloit leur être interdit.... Les maſcarades qui ont lieu dans le carnaval, ſont un reſte des bacchanales célébrées par les Romains. Ces folies qui, le premier jour du carême,

Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcunt,

ſont, dans certains pays, remplacées, le Dimanche ſuivant, par une autre folie, moins bruyante peut-être, mais tout auſſi pitoyable. Ce jour s'appelle le Dimanche des *Brandons*, (vieux mot qui ſignifie *tiſon*), & voici l'origine de ce nom. Dans les environs de Donchery-ſur-Meuſe en Champagne, les enfans brûlent, ce jour-là, de la bourre ou des torches de paille dans les rues. Le payſan ne croi-

V

roit pas sa maison en sûreté, si l'on négligeoit cet usage. Ailleurs les gens de la campagne vont, la nuit de ce jour, avec des torches de paille allumées, parcourir les arbres de leurs jardins, & les apostrophant les uns après les autres, ils les menacent, s'ils ne portent du fruit cette année, de les couper & de les brûler. Cette pratique paroît venir des payens, qui, au mois de Février, couroient les nuits avec des flambeaux allumés pour se purifier & procurer le repos aux mânes de leurs parens & de leurs amis. Peutêtre aussi faisoit-on la même chose, avant le retour du printems, pour purger les arbres des chenilles, dont les œufs commencent à éclore aux premières chaleurs, sans cette précaution, qui insensiblement aura dégénéré en superstition.

---

214. *La gourmandise tue plus de gens que l'épée.* Ce proverbe, que l'expérience justifie tous les jours, nous vient du latin: *Gula plures occidit quàm gladius.* Beaucoup de gens aisés trouvent la mort dans ce qui, pris modérément, prolongeroit leur vie, & c'est à table qu'ils reçoivent le germe des maladies qui les enlevent. Le paysan, qui ne mange que des choses communes, est forcé de s'arrêter quand il est rassasié, parce que l'appétit, seul assaisonnement de sa nourriture grossière, étant satisfait,

celle-ci n'a plus rien qui l'excite à paſſer les bornes; au lieu que le riche, qui mange preſque toujours ſans faim, ſupplée à ce défaut par un appétit perfide que l'art homicide d'un cuiſinier lui fabrique à grands frais, & qui, loin de ſe régler ſur le beſoin de la nature, ſemble croître & s'aiguiſer à meſure que l'eſtomac ſe remplit.

---

215. *Les gros poiſſons mangent les petits*; c'eſt-à-dire, les puiſſans oppriment les foibles. Oppien prétend que ce proverbe eſt vrai au propre comme au figuré, & que ce qui reſpire ſous l'eau eſt ſoumis à la loi du plus fort, dont le foible devient la pâture, parmi les poiſſons de la même eſpece. Si cela eſt, la gent aquatique partage ſeule ce privilege avec l'homme. Les autres animaux reſpectent ordinairement leur eſpece, &, comme on dit, les loups ne ſe mangent pas.... Notre proverbe étoit connu des Grecs. Dans Polybe, *vivre en poiſſon*, ſignifie ne connoître de loi que celle du plus fort.

---

216. *Peu & bon*. C'eſt la deviſe des tables où regne la délicateſſe ſans profuſion. Nos pères ignoroient cette manière de régaler leurs amis. Leur table étoit chargée de viandes de toute eſpece, accumulées dans le même plat; ce qui faiſoit un mê-

lange peu appétiſſant. L'abondance des viandes étoit auſſi la manie des anciens : ils aimoient les pieces tremblantes, mais elles étoient d'un autre volume que les nôtres. Athénée dit, après Hérodote, que chez les Perſes, les riches ſe faiſoient ſervir, au jour anniverſaire de leur naiſſance, un bœuf, un âne, un cheval & un chameau entiers, cuits devant le feu & plus ſouvent au four. De-là le proverbe, *ſolidos è clibano boves*, (ſous-entendu *præbere*,) pour déſigner une table où la profuſion l'emporte ſur le goût & l'élégance, *barbarica copia*. A ces cadavres énormes, ſi propres à faire le repas d'une compagnie de loups, Eraſme préféroit avec raiſon un perdreau bien gras & cuit à point : ici du moins on éprouve, au lieu de nauſées, l'aiguillon de l'appétit, & l'eſtomac reçoit avec plaiſir un aliment dont le volume eſt proportionné à ſa capacité.

---

117. *A grands ſeigneurs peu de paroles* ; pour dire, qu'il faut leur expliquer en peu de mots ce qu'on a à leur faire entendre. Les grands, & en général les maîtres, ne ſont pas moins laconiques à l'égard de leurs inférieurs & de ceux qui les ſervent. C'eſt la penſée d'un proverbe grec, dont voici la traduction : *Omnis herus ſervo monoſyllabum, at ſupplicare longum*. Qui commande a bientôt fait :

quand un maître a parlé, il ne reste qu'à obéir. Un monosyllabe suffit pour manifester une volonté qui fait loi :

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Le rôle d'un suppliant est tout différent. Que de mots il faut dire pour en obtenir un seul ! Encore n'ose-t-on fatiguer les oreilles de la divinité dont on réclame la bienfaisance. On s'adresse aux heureux distributeurs de ses graces ; & souvent, pour prix de toutes les peines qu'on s'est données pour réaliser ses espérances, on apprend qu'on n'a plus rien à espérer.

Erasme observe que les seigneurs ménagent les syllabes, non-seulement quand ils parlent à leurs domestiques, mais encore lorsqu'ils les nomment. Dans l'antiquité, les esclaves n'avoient qu'un nom, & très-court ; Epicure appeloit le sien *Mus*. Chez nous, ces noms ne passent guère deux syllabes ; & c'est bien assez pour des hommes qui, dans l'ordre social, ne sont que des cirons imperceptibles. Il n'en est pas de même de leurs maîtres. Ces dieux de la terre sont des êtres trop considérables pour se désigner par un chétif dissyllabe, & leurs noms doivent être l'image de leur grandeur. Aussi en portoient-ils autrefois de très-longs ; *Ariobarzane*, *Megalodore*, *Nabuchodonosor*, & dans Plaute, *Polypyrgopolinices*, &c. Les noms modernes n'ont pas

cette mesure; c'est un défaut auquel on a remédié en les multipliant. Un seigneur, peu content de son nom de famille, le fait escorter, à la moindre occasion, des noms de tous les endroits qui lui appartiennent : on n'omet pas le plus petit fief; & cette litanie est toujours terminée par un *&c.*, qui semble dire, qu'on n'est pas encore au bout, mais qu'on ne veut point aller plus loin, dans la crainte de fatiguer le lecteur. Cette vanité ridicule est presque un acte de modestie, si on la compare à ce qui se pratique en Espagne. Là, tout le monde prétend être noble, & le prouver par une suite de noms, dont les élémens combinés suffiroient pour la composition d'un discours. Le plaisant de la chose, c'est que cette manie regne jusques dans la classe des pauvres. Tel qui mendie son pain, en auroit à donner, s'il avoit, en revenu journalier, autant de nos patards, qu'il est chargé de noms.

---

218. *A battre faut l'amour*, c'est-à-dire, les mauvais traitemens font cesser l'amour. Ce proverbe est, dit-on, démenti par les femmes de Russie : battues par leurs maris, elles les en aiment bien davantage (1). Malheur à un M. Robert qui s'aviseroit

---

(1) *Experientia testatur fœminas Moscoviticas verberibus placari.* Drex. de jejunio. Lib. 1, cap. 2.

de mettre les holà. La femme, mécontente de sa charité indiscrette, lui diroit, comme Martine battue par Sganarelle : « Voyez un peu cet imper-» tinent qui veut empêcher les maris de battre leurs » femmes ! » Chez nous, une chanson Provençale & Languedocienne attribue le même goût aux filles de Montpellier (2) :

Lei castagniou dou brazié
Petoun kan soun pas mordudes :
Lei filiou dé Mounpelié
Plouroun kan soun pas battudes.

C'est-à-dire : Les châtaignes qu'on met dans le feu, petent & crevent quand elles ne sont pas fendues ; les filles de Montpellier pleurent, lorsqu'elles ne sont pas battues.

G. Cousin cite un distique latin, qu'il dit être connu de toute la terre, & qui revient à notre sujet :

Nux, asinus, mulier, simili sunt lege ligati :
Hæc tria nil rectè faciunt, si verbera cessent.

---

(1) Ce goût bizarre étoit, dit-on, celui du poëte Desbarreaux, & du parasite Montmaur. Celui-ci, pour se guérir des accès de mélancolie auxquels il étoit sujet, se faisoit fustiger à tours de bras. C'est ce que témoigne un manuscrit de la main du comte de Brienne, Louis-Henri de Loménie, autrefois secrétaire d'état, & depuis père de l'Oratoire. Il y est dit, page 540 : « Les fous se font » fouetter par divertissement, tels que Montmaur & au-

Plutarque n'eſt guère plus galant que l'auteur de ces vers, puiſqu'il ſoumet le beau ſexe à la férule. Un bourgeois de Verdun mettoit ce précepte en pratique à l'égard de ſon épouſe, qui étoit très-jolie. Un jour qu'il l'avoit extrêmement maltraitée, on en fit des plaintes à M. de Feuquières, gouverneur de la ville, qui envoya chercher ce mari peu endurant. Celui-ci ſe juſtifia de ſon mieux; & comme il diſoit au gouverneur que, s'il connoiſſoit la méchanceté de ſa femme, il ne le condamneroit pas, un voiſin qu'il avoit amené avec lui, lui dit doucement par-deſſus l'épaule: « Compère, il y a raiſon partout; on ſait bien qu'il » faut battre une femme, mais il ne faut pas l'aſ» ſommer ». Ce trait, tiré des Mémoires de l'abbé Arnaud, abbé de Chaumes, a été rimé ainſi par le chevalier de Cailly :

> Battre ta femme de la ſorte,
> Sous tes pieds la laiſſer pour morte,
> Et d'un bruit ſcandaleux les voiſins alarmer!
> Tu vas paſſer pour un infâme.
> Compère, l'on ſait bien qu'il faut battre une femme;
> Mais il ne faut pas l'aſſommer.

Cette naïveté, qui fait rire aujourd'hui, n'en eût

» tres que j'ai connus, qui ſe portoient mieux quand on
» les avoit bien étrillés, & en rioient à gorge déployée,
» comme de quelque choſe de fort divertiſſant ».

pas été une, du tems de Saint Louis. Les maris exerçoient alors ſur leurs femmes une puiſſance preſque ſans bornes. Si l'on en croit Beaumanoir, l'uſage les autoriſoit à battre *à loiſir* ces malheureuſes; on leur recommandoit ſeulement de ne les point tuer, eſtropier ou mutiler. Ceux qui ne vouloient point uſer d'un remede ſi révoltant, y ſuppléoient par un acte de dévotion. Dans l'égliſe de Saint-Hilaire, paroiſſe de Paris, il y a eu pendant longtems une confrairie, où les gens mariés ſe faiſoient inſcrire, pour obtenir de Dieu, par l'interceſſion du Saint, qui avoit été marié lui-même, la grace de vivre en paix avec leurs femmes... Le rôle odieux de battant n'a pourtant pas toujours excluſivement appartenu aux maris. Jean Belet parle d'un uſage qu'on regardoit de ſon tems comme une pratique religieuſe, dans pluſieurs provinces: la femme battoit ſon mari, la troiſième fête de Pâques; & le lendemain le mari battoit ſa femme. Ce qu'ils font, dit Belet, pour montrer qu'ils ſe doivent la correction l'un à l'autre, & empêcher qu'ils ne ſe demandent dans ce ſaint tems le devoir conjugal.

---

119. *L'appétit vient en mangeant.* C'eſt la réponſe que fit Amyot au roi Henri III, (ſelon d'autres, à Charles IX,) qui lui témoignoit ſa ſurpriſe de

de ce qu'ayant paru borner son ambition à un petit bénéfice, il demandoit ensuite l'évêché d'Auxerre.... Nous disons encore, après les Grecs, *La besace du mendiant n'est jamais pleine*: en latin, *Mendicorum loculi semper inanes.* Zénodote dit que ce proverbe est tiré de Callimaque. On peut l'appliquer à ces importuns qui fatiguent leurs amis par des demandes continuelles, ou à ces riches qui n'ont jamais assez, ou enfin à ceux qui sont esclaves d'une passion que rien ne peut assouvir.

---

220. *Les petits présens entretiennent l'amitié.* Montesquieu a fait de ce proverbe un mot piquant. Il disputoit sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux. Celui-ci, après plusieurs raisonnemens débités avec feu, dit : Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. « Je l'accepte, répondit froidement Montesquieu ; les petits présens entretiennent l'amitié ».

---

221. *Jeune chair, & vieux poisson.* C'est-à-dire que la chair des jeunes animaux est ordinairement meilleure à manger, que celle des vieux ; & qu'au contraire les vieux poissons valent mieux que les jeunes.... A l'occasion de ce proverbe, je consi-

gnerai ici une observation qui surprendra plus d'un lecteur : c'est que le poisson est un aliment peu sain pour l'homme qui se porte bien, & dangereux pour les malades. Selon l'auteur de cette assertion, l'on a beau dire qu'à volume égal le poisson charge moins l'estomac que le bœuf. Comme il contient plus d'alkali volatil, il doit passer plus vîte à la putréfaction ; & pour prix d'une digestion plus facile & plus prompte, on met dans son sang des principes de corruption qui s'y développeront tôt ou tard. Aussi voit-on qu'en général les peuples icthyophages vivent moins & sont sujets à plus de maladies que les autres. Parmi nous, ceux qui, comme les Chartreux, par exemple, mangent habituellement du poisson, ont le teint livide, les chairs molles, les levres décolorées, les gencives noires, l'haleine insupportable.

---

222. *Le vin est le lait des vieillards.* C'est, dit-on, ce qui les soutient. Dréxelius, jésuite Allemand, n'est pas du tout de cet avis. Il prétend que, plus le vin a de force, moins il convient à un estomac affoibli par l'âge ou la maladie. Selon lui, c'est une erreur très-meurtrière, de croire qu'un mauvais estomac se rétablit par l'usage d'un bon vin étranger, avalé sans mêlange d'eau. Entre l'estomac & la nourriture qu'il reçoit, il doit y avoir

de la proportion; de manière que la chaleur de l'un ne soit pas plus grande que celle de l'autre. Quand donc vous donnez à un estomac froid un vin fort & spiritueux, le défaut de proportion entre l'un & l'autre tourne nécessairement au préjudice du premier. Bon vin & mauvais estomac ne s'accordent pas ensemble. A un estomac foible, il faut un vin léger & toujours trempé.

L'auteur appelle à l'appui de sa thèse les plus fameux médecins de l'antiquité & de son siecle. Entre les modernes, François Vallois, médecin de Philippe II, roi d'Espagne, dit en effet: « Je » ne trouve rien de plus insensé que de préten- » dre ranimer la chaleur des vieillards, en leur » permettant de boire beaucoup de vin, & de » vin pur. Plus cette liqueur a de chaleur, plus » l'estomac doit en avoir aussi pour la digérer. » Sans quoi, elle s'aigrit dans un estomac froid, » elle étouffe le reste de chaleur naturelle, en- » gendre les maladies, & accélère la mort. Je ne » crois donc pas que le vin soit *le lait des vieil-* » *lards*: au contraire, je pense qu'ils doivent le » mêler d'eau, & quand ils approchent du terme » de la vie, se l'interdire absolument, & se mettre » à l'eau miellée ou bouillie (1) ». Thomas Mer-

(1) *Quare* vinum esse lac senum *non valdè probo. Ce-*

man, médecin des ducs de Bavière, avoit coutume de dire que le bon vin eſt auſſi difficile à digérer, qu'une forte tranche de bœuf (1).

C'eſt aux gens de l'art à prononcer dans une cauſe auſſi intéreſſante. Mais en ſuppoſant leur jugement favorable à Dréxelius, ils ne feront guère plus écoutés que les médecins de ſon tems. Croire qu'un bon vin vieux a la vertu de réparer les forces d'un eſtomac délâbré, eſt une opinion ſi ancienne, ſi générale, ſi profondément enracinée dans les eſprits, qu'il eſt moralement impoſſible de faire régner en ſa place l'axiôme : *Vinum potens, vinum nocens.* Quoi qu'il en ſoit, Dréxelius propoſe trois moyens de conſerver la ſanté ; c'eſt de renoncer à toute eſpece de fruits, de faire tous les jours un exercice modéré, de manger peu & ne boire qu'un vin ordinaire & trempé :

Ut tibi non malè ſit, fuge quidquid in arbore creſcit.
Vires ſervabis, ſi rura frequenter obibis.
Bacchus amet Glaucum, victum quoque ſumito paucum.

ſeo potiùs ſenibus ſenſim eſſe dandum dilutius, uſque dum in extremo ſenio conſtitutis, toto vino detracto, detur pro eo mulſa aut decocta aqua. Satius enim eſt permittere calori naturali ſenſim venire ad naturalem interitum, quàm vino obruere, & ſenectam facere miſerabiliorem & breviorem.

(1) *Vinum bonum non minùs difficulter digeritur, quàm bubulæ carnis prægrande fruſtum.*

223. *D'une buse on ne sauroit faire un épervier.* On lit dans le roman de la Rose :

J'ay ouy, ce n'est d'huy ne d'hier,
Dire qu'on ne peut espervier
En nul tems faire d'ung buysard.

Le buysard, aujourd'hui *buse*, est un oiseau de proie, qu'il est impossible de dresser. Nos ancêtres, grands amateurs de la chasse, employoient à cet exercice le secours de l'épervier qu'on dressoit à arrêter & rapporter le gibier. On portoit sur le poing cet oiseau, qui étoit aussi commun que le sont à présent les chiens de chasse ; & une dame de château ne se montroit guère en public, sans avoir un épervier sur le poing. Cet usage a fait naître le proverbe, qui signifie qu'on ne peut faire d'un sot un habile homme.... D'un homme incapable de science, les anciens disoient, *Asinum sub fræno currere doces.* Le cheval est né pour la course, & non pas l'âne. Instruire un sot, c'est apprendre à l'âne à courir :

Infelix operam perdas, ut si quis asellum
In campum doceat parentem currere fræno. Hor.

Chez les Grecs, enseigner un disciple sans talens, c'étoit mettre du pain dans un four froid ; en latin, *in frigidum furnum panes immittere.*

224. *Il n'y en a point de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poële*, pour dire, qu'un homme qui est chargé du soin principal d'une affaire, est celui qui a le plus de peine & d'embarras. Notre roi Henri IV a dit, au sujet de ce proverbe, un mot qui fait l'éloge de son cœur & de son esprit, & dont on a fait une épigramme intitulée, *Dialogue entre un prince & son ministre* :

Dans le besoin pressant qui vous menace,
Sire, il faudroit recourir aux impôts.
—— Ah, des impôts ! laissons cela, de grace :
Mon pauvre peuple a besoin de repos :
Le voulez-vous sucer jusqu'à la moëlle ?
Je prétens, moi, qu'il n'en soit pas ainsi.
—— Sire, songez quel est en tout ceci
Mon embarras ; songez que de la poële
Qui tient la queue, est le plus mal loti.
—— Qui dit cela ? —— Qui ? le proverbe, sire.
—— Ventre-saint-gris ! le proverbe a menti.
Car, de par Dieu, c'est celui qu'on fait frire.

225. *Pain dérobé réveille l'appétit.* Un de nos poëtes dit :

Pain qu'on dérobe, & qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on mange & qu'on achete.

Ovide a dit sans figure :

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata.

Dans la Métromanie, Piron fait dire à Lisette :

Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

Ecoutons Bossuet sur le même sujet : « Lorsqu'on » me défend, on me pousse. Il ne faut que me » défendre une chose, pour m'en faire naître l'en» vie : me commander, c'est me retenir ». Le même dit ailleurs : « Moins une chose est per» mise, plus elle a d'attraits. Le devoir est une » espece de supplice : ce qui plaît par raison, ne » plaît presque pas ; ce qui est dérobé à la loi » nous semble plus doux. Les viandes défen» dues nous paroissent plus délicieuses durant le » tems de pénitence ; la défense est un nouvel as» saisonnement qui en releve le goût ». C'est pour cela que nous disons en proverbe ; *Double jeûne, double morceau*. Les jeûnes doubles, ordonnés par le vingt-troisième canon du concile d'Elvire, étoient de deux jours de suite, & l'on ne mangeoit pas du tout, le premier de ces deux jours.

A notre premier proverbe répond celui des anciens ; *Dulce pomum, quum abest custos* : tiré d'un vers grec. Le proverbe des Hébreux étoit : *Aqua*

furtivæ dulciores sunt, & panis absconditus suavior; c'est-à-dire, les eaux dérobées sont plus douces, & le pain pris en cachette est plus agréable. Le dernier membre de ce proverbe, tout pareil au nôtre, en est la source.

---

226. *Qui chapon mange, chapon lui vient.* Selon le Dictionnaire de l'Académie, ce proverbe signifie qu'il ne faut pas regarder de près à de certaines dépenses, dans la supposition que le bien vient plutôt à ceux qui en usent qu'à ceux qui l'épargnent. Il peut encore signifier que le bien vient plutôt à ceux qui en ont déja, qu'à ceux qui n'ont rien. C'est la maxime de l'Evangile, *habenti dabitur*; &, comme a dit Maynard dans une épigramme traduite de Martial,

L'argent ne cherche que l'argent.

L'or va où il y en a déja; plus il est en tas, plus il multiplie. Le premier écu, dit J. J. Rousseau, est plus difficile à gagner, que le dernier million.... Le chapon figure avec honneur sur nos tables; mais le luxe qui ne veut que des morceaux rares & apportés de loin, lui a fait perdre un peu de son prix. Du tems de nos pères, la basse-cour faisoit presque tous les frais d'un repas, & le chapon étoit un plat très-distingué, surtout

avant que l'Inde nous eût envoyé l'espece de volaille, qui a pris le nom du lieu de son origine. De l'estime qu'on en faisoit est né notre proverbe, ainsi que celui-ci; *Chapon de huit mois, manger de rois.*

---

227. *Il faut casser le noyau pour en avoir l'amande*, c'est-à-dire, prendre de la peine, avant de retirer du profit de quelque chose. Les Latins disoient; qui veut manger la noix, doit en casser la coque: (*Qui nucleum esse vult, frangit nucem.* Plaute.) Quelquefois en cassant la noix, il en coûte une dent, & le fruit se trouve véreux. C'est à quoi doivent s'attendre ceux qui courent après les plaisirs frivoles & coûteux. Il n'en est pas de même des plaisirs solides, comme ceux que procurent la science & la vertu. Ces sortes de noix ont l'enveloppe un peu dure, mais du moins le fruit en est toujours bon.

---

228. *Trop achete le miel, qui le lèche sur les épines.* Desnoyers traduit ainsi ce proverbe:

Comparat is nimio mel, qui spineta ligurit.

Cette belle allégorie signifie qu'un bien, un plaisir est payé trop cher, quand il en coûte des peines

longues & cuiſantes pour l'acquérir..... Dans le Roman de la Roſe, l'amant ſe plaint d'une vieille matrone,

> Qui le cuida, par ſes doctrines,
> Faire leſchier miel ſur eſpines.

Les anciens diſoient dans le même ſens, cueillir des raiſins ſur des épines & des figues ſur des ronces.

---

229. *Un démenti vaut un ſoufflet*, dit-on quelquefois. Il a aſſez ſouvent des ſuites plus ſérieuſes. L'outrage le plus ſanglant que l'on puiſſe faire à un François, eſt de lui dire qu'il a menti. Voici l'origine de cette horreur que le démenti inſpire chez nous. Les anciens chevaliers s'obligeoient par ſerment, au retour de leurs entrepriſes ou expéditions, à rendre un compte fidele de toutes les aventures heureuſes ou malheureuſes, honorables ou humiliantes qu'ils avoient eues, & qui toutes devoient être inſcrites dans les relations des héraults ou officiers d'armes. C'étoit un moyen de maintenir dans le cœur & dans l'eſprit des chevaliers l'amour du vrai, ſeule baſe ſolide de toutes les vertus. Si cet amour de la vérité n'a point paſſé juſqu'à nous dans toute la pureté de l'âge d'or de la chevalerie, du moins a-t-il produit un tel mepris pour ceux qui l'altèrent, que l'on a

toujours regardé un démenti comme l'outrage le plus irréparable qu'un homme d'honneur pût recevoir.... Cette remarque, que je dois à Sainte-Palaye, est justifiée par ces vers, tirés du *Menteur*, comédie de Corneille. Géronte dit à Dorante son fils, & le héros de la piece :

Qui se dit gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
Est-il vice plus lâche? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action,
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion;
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer, s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront,
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front.

La raison, en approuvant l'horreur qu'a le François pour un démenti non mérité, condamne l'espece de vengeance qu'en fait tirer le fanatisme d'un honneur mal-entendu. Ce que Rousseau de Genève a écrit à ce sujet, est de la plus grande éloquence, & je transcrirois ici ce morceau, s'il n'étoit connu de tout le monde.

---

230. *Netteté nourrit la santé.* On a toujours regardé la propreté comme une des choses qui contribuent le plus à la santé. On lit dans une Bi-

bliographie médicinale, une recette bien opposée à celle qu'on vient de voir. « Ceux qui souhaitent » de vivre longtems, ne doivent changer de linge » que rarement. Plus on a porté une chemise, » plus elle est chargée de molécules oléagineuses » & grasses, qui tiennent la surface du corps dans » une espece de bain émollient ». L'auteur d'une si belle découverte mériteroit une partie de l'imprécation que fit une Angloise, il y a quelques années, à l'occasion des nouvelles taxes. « Puissent, dit-elle, les auteurs des taxes sur le savon » & sur les chandelles, porter toujours du linge » sale, & s'aller coucher sans lumière ! »

---

231. *Bâton porte paix, & le faquin faix.* Voyez, pour la première partie de ce proverbe, le N°. 218. La seconde fait connoître la vraie signification de *faquin*, qui vient de l'italien *facchino*, & veut dire proprement un *porte-faix*. Dans le style familier, c'est un terme de mépris, pour dire un homme de néant, qui fait des actions indignes d'un honnête homme :

Qu'on fasse d'un *faquin* un conseiller du roi,
Il se ressent toujours de son premier emploi.

Je me rappelle que, dans le college où j'ai étudié, les écoliers donnoient ce nom à ceux qui ti-

roient vanité de leur parure ; & depuis, j'ai entendu, dans une compagnie, prononcer ce mot dans le même ſens. La perſonne à qui on l'appliqua, en parut très-piquée : la petite ſcène qu'il occaſionna, prouve qu'il eſt quelquefois dangereux de haſarder des termes dont on ne connoît pas la véritable acception.

---

232. *Mieux vaut regle, que rente.* Ce proverbe, qui eſt auſſi Eſpagnol, va être expliqué par Montagne. « Je trouve que l'indigence ſe void autant » ordinairement logée chez ceux qui ont des biens, » que chez ceux qui n'en ont point ; & qu'à » l'adventure eſt-elle aucunement moins incom» mode, quand elle eſt ſeule, que quand elle ſe » rencontre en compagnie des richeſſes. Elles vien» nent plus de l'ordre, que de la récepte ». A ce paſſage, je joindrai le mot d'un eccléſiaſtique, qui vraiſemblablement ne connoiſſoit point par expérience la vérité de notre proverbe. Quelqu'un lui ayant demandé s'il étoit content d'une cuiſinière qui le ſervoit depuis ſix mois : oui, répondit-il. Puis, après avoir rêvé un moment, il ajouta comme une bonne réflexion : A propos, il faut pourtant que j'étudie ſon caractère.

---

233. *Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire.* Ce proverbe est cité par Quintilien & S. Jérôme. Sans la mémoire, le menteur est exposé à se contredire; & rarement est-il avantagé de cette faculté. Il est plus difficile de retenir les faits qu'on invente, que les véritables. Forgés sur le champ & sans réflexion, ceux-là s'échappent presque au même instant & de l'esprit qui les enfante, & de la bouche qui les raconte.

La mémoire, si nécessaire à un menteur, devient à table un meuble inutile & même dangereux. Quand l'amitié rassemble plusieurs personnes à un même repas, chaque convive y montre, sans défiance, son ame à découvert; & la douce question de Bacchus tire souvent l'aveu de choses que, sans elle, on auroit tenu cachées. Ce seroit donc une perfidie d'aller répandre dans le public ces épanchemens du cœur, quelque indiscrets qu'ils soient. De-là le proverbe ancien, *Odi memorem compotorem.* On peut en plaisantant s'en servir dans un repas, & lorsqu'une personne à qui l'on offre à boire, dit qu'elle quitte le verre, lui répondre qu'*il ne faut point de mémoire à table.*

Les anciens ont feint que Bacchus étoit fils de l'oubli. Quelqu'un a dit qu'il devoit plutôt en être le père, parce que les sacrifices qu'on fait à ce dieu, quand ils sont trop répétés, font perdre la mémoire, même avant la vieillesse.

234. *Il n'y a si petit métier qui ne nourrisse son maître.* Denis, chassé de Syracuse, se trouva fort heureux de savoir lire. Cette science, qui est si peu de chose, le préserva de la misère. Réfugié à Corinthe, il y ouvrit une école. Il étoit dur sans doute de quitter le sceptre pour la férule : mais cette férule fut son gagne-pain. Ajoutons qu'elle lui rendit les sentimens d'humanité & de modestie dont le sceptre l'avoit dépouillé ; ce qui n'étoit pas un moindre bienfait.

Un des premiers devoirs des parens est de donner un état à leurs enfans. Avec la plus petite science, on vit partout, selon le proverbe grec. Les Latins disoient, *Sua cuique ars pro viatico est.* Erasme, qui cite ce proverbe, ajoute ; *Honestissimum sanè viaticum, modò ars sit honesta* : cela s'entend.

Les proverbes qu'on vient de lire, ne promettent que le simple nécessaire : le trait suivant prouve qu'ils restent quelquefois au-dessous de la vérité. Un administrateur de la compagnie des Indes reçut un jour une lettre de change de vingt mille livres à vue, tirée sur un marchand de menu bois, rue Sainte-Apolline à Paris. On prit la chose pour une plaisanterie. Cependant, au risque d'être attrapé, on se décide à porter l'effet. On va dans une pe-

tite rue ſale, etroite & ſombre; on entre dans une allée obſcure, & au fond ſe préſente un très-joli jardin, & un petit pavillon de bon goût. C'eſt la demeure du marchand. Il paroît en robe de ſoie, & en bonnet de velours noir, brodé en or. Il paie ſur le champ les vingt mille livres, y joint le régal d'un jambon de Bayonne, de deux ſauciſſons de Boulogne, & d'un flâcon de Champagne mouſſeux. Cet homme n'eſt pourtant qu'un marchand d'allumettes. Le lecteur rit; encore un mot, & ſon étonnement ceſſera. Ce marchand fournit d'allumettes l'Eſpagne, les Indes, & la plupart des colonies Angloiſes & Hollandoiſes. Il eſt donc vrai que *le plus pauvre métier peut enrichir ſon maître.*

---

235. *Un troiſième héritier ne jouit pas des biens mal acquis.* Ce proverbe eſt la traduction de ce vers latin :

De malè quæſitis non gaudet tertius hæres.

On peut lui donner pour pendant cet autre proverbe françois : *Qui bien acquiert, poſſede longuement.* Mais trouve-t-on bien des gens dont la vertu reſte intacte, à meſure que leurs coffres ſe rempliſſent ? Si l'on en croit le proverbe latin : *Dives aut iniquus eſt, aut iniqui hæres.* Platon refuſe la probité

probité à ceux qui ont de grands biens, & Ménandre à un homme qui s'enrichit promptement (G):

Nunquam vir æquus, dives evasit citò.

C'est le reproche que fit quelqu'un à Sylla. Comme celui-ci vantoit sa probité : « Comment seriez-vous » honnête-homme, lui dit-on, vous citoyen si ri- » che, & fils d'un père si pauvre ? »

---

236. *Qui donne tôt, donne deux fois.* C'est une pensée de Séneque : *Bis dat, qui citò dat.* En effet c'est doubler le bienfait, que de ne le pas faire attendre. Le mieux encore seroit de prévenir la demande :

On n'oblige vraiment que celui qu'on prévient.

Ausone cite cette sentence grecque :

Gratia quæ tarda est, ingrata est gratia....

Le roi François Ier. qui faisoit quelquefois des vers, a rendu ainsi la même pensée :

Grace attendue est une grace ingrate.

Le jeu de mots, passable dans le latin, ne vaut rien ici. Je préférerois l'ancien proverbe : *Petit présent trop attendu, n'est point donné, mais bien vendu.*

---

237. *Faute d'un point, Martin perdit son âne.* Cardin rapporte ainsi l'origine de ce proverbe. Un nommé *Martin*, abbé d'une maison appelée *Asello*, avoit fait inscrire ce vers sur la porte de son abbaye :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Mais l'ouvrier ignorant avoit mis le point après *nulli* ; ce qui donnoit au vers un sens contraire à celui qu'il a ci-dessus. Le pape, instruit de cette inscription malhonnête, prit la chose au sérieux, & punit l'abbé en le privant de son abbaye. Le successeur fit réformer la ponctuation du vers, auquel on ajouta celui-ci :

Pro solo puncto caruit Martinus Asello.

Comme le mot *Asello* fait ici équivoque, en signifiant un âne & une abbaye, on lui a donné la première signification dans le proverbe, en disant; *Faute d'un point, Martin perdit son âne*.... Un critique trouve trop d'érudition dans cette origine, & aime mieux supposer que Martin, ayant joué son âne aux dez, & l'ayant perdu pour un point de différence, cette petite aventure donna lieu à ce diction.

---

238. *Un roi sans lettres est un âne couronné.* On fait honneur de cette belle sentence proverbiale à un des premiers comtes d'Anjou. Autrefois nos courtisans se plaisoient à jetter des ridicules sur les sciences & sur les grands qui les cultivoient. « Le » comte d'Anjou, Foulques Grisegonnelle, piqué » de ce que le roi Louys, fils de Louys le Simple, & ses courtisans s'étoient mocqués de luy, » l'ayant rencontré parmy les clercs en l'église de » Tours, leur respondit fort hardiment, qu'un roi » non lettré & un asne couronné ne différoient » en rien ; *Inlitteratus rex est asinus coronatus*, » dit la chronique. *Naudé* ». Dans un siecle où les grands rougissoient presque de savoir signer leur nom, il s'en trouvoit qui avoient le courage d'estimer & de cultiver les lettres. Un de nos vieux poëtes, Eustache Deschamps, aimoit beaucoup notre proverbe. Il dit quelque part :

Roy sans lettres comme un asne seroit.
S'il ne scavoit l'escripture ou les loys,
Chascun de ly partout se mocqueroit.

Et ailleurs :

Roys qui ne scet est comme oisel en caige.
Mais quand il est clercs *, ou bons arciens **,
Ainsi sur tous puet avoir avantaige.

---

* Savant. ** Maître dans les arts.

Le mot du comte d'Anjou rappelle celui de Théodore Gaza au pape Sixte IV. Ce ſavant Grec, ayant traduit dans ſa langue tous les ouvrages de Cicéron, en préſenta à ce pontife une copie faite de ſa main. Sixte reçut froidement l'ouvrage, & fit donner à l'auteur une ſomme ſi modique qu'à peine ſuffiſoit-elle pour payer le vélin ſur lequel il étoit écrit. Théodore, vivement piqué de cet affront, s'échappa au point de dire en grec, que les ânes n'ont de goût que pour les chardons. Heureuſemeut pour lui, le pape ignoroit la langue d'Athènes.

---

239. *Il faut faire vie qui dure.* C'eſt-à-dire, il faut vivre d'économie, & ne pas dépenſer en un jour ce qui peut ſuffire pour pluſieurs. Pythagore a renfermé le même précepte dans ce ſymbole : Ne mettez pas au feu le fagot entier, *integrum faſciculum in ignem ne mittito.* C'eſt comme ſi ce philoſophe eût dit, *Il faut faire feu qui dure.* Cette parodie de notre proverbe termine une épigramme de la Fontaine, ſur le froid exceſſif de l'hiver en 1709 :

Hé quoi, s'écrioit Apollon
Voyant le froid de ſon empire,
Pour chauffer le ſacré vallon
Le bois ne ſauroit donc ſuffire ?

Bon, bon, dit une des neuf Sœurs,
Condamnez vîte à la brûlure
Tous les vers des méchans auteurs;
Par-là nous ferons feu qui dure.

---

240. *Ville qui parlemente est à demi rendue.* Cela se dit figurément des personnes qui écoutent les propositions qu'on leur fait pour les amener à un accommodement. Ce proverbe, tiré de la guerre, s'applique proprement à une place qui fait & écoute des propositions pour se rendre.... *Parlementer* signifie conférer ensemble; & l'on a appelé *Parlemens* les cours supérieures de justice, parce qu'elles sont composées de magistrats qui, sous l'autorité du souverain, s'assemblent pour *conférer* sur les affaires de l'état, & connoître en dernier ressort des affaires litigieuses. Louis d'Orléans, membre du parlement de Paris, dans le XVI^e. siecle, dit que nous avons pris ce mot des Romains, qui appeloient leur parlement *coactionem ad verba*. Il cite en preuve quatre vers de Properce, qu'il traduit d'une manière plaisante. Voici le texte:

Curia prætexto quæ nunc nitet alta senatu,
Pellitos habuit rustica corda patres.
Buccina cogebat priscos ad verba quirites;
Centum illi in prato sæpè senatus erat.

Traduction :

Cette cour qui reluit ſuperbe en ſa prétexte,
Et d'un brave ſénat la grandeur nous atteſte,
N'eſtoit le temps paſſé que vieux ratatinez,
Gros & rude pitaux, de peaux emmitonnez.
Le clairon les tiroit aux parolles d'un homme,
Et cent dedans un pré c'éſtoit la cour de Rome.

Selon le traducteur, *cogebat ad verba* ſignifie, les appeloit au parlement. Dans ce cas, ſon cinquième vers préſente un contreſens, ſi toutefois il renferme un ſens intelligible.

---

241. *Qui refuſe, muſe.* Pour dire, on ſe repent ſouvent d'avoir refuſé ce qu'on nous offroit, parce que l'occaſion de l'avoir ne ſe préſente plus. *Muſe* ſignifie ici *eſt inſenſé*, & Molière a peutêtre eu ce proverbe en vue, quand il a fait dire à Gros-René :

Refuſer ce qu'on donne eſt bon à faire aux fous.

Muſard qui ſignifie un homme qui s'amuſe partout, ſe prenoit autrefois pour inſenſé, comme le prouvent ces vers de Guillaume de Lorris, dans le Roman de la Roſe :

Ce ſcavent bien ſaige & *muſart*,
Qui plus eſt près du feu, plus art.

Muſer, dérivé d'un verbe grec qui ſignifie enſei-

gner, veut dire proprement *méditer* sur quelque chose, y *rêver* : & comme ce dernier verbe se prend populairement pour être distrait, perdre son tems, on a donné à son synonyme *muser* la même signification. C'est dans ce dernier sens qu'il faut prendre ce proverbe de Plutarque, traduit par Amyot :

Qui muse à quoi que ce soit,
Toujours perte il en reçoit.

---

242. *L'occasion fait le larron.* En latin, *Occasio facit furem.* On dit encore, *Abandon fait le larron*, ou, *grand bandon, grand larron.* Ce qui revient au proverbe Espagnol ; *En casa abierta, el justo pecca* ; c'est-à-dire, maison ouverte fait pécher le juste même. Il faut une vertu bien éprouvée pour résister à la tentation de dérober, quand on peut le faire aisément & sans témoin :

Plus d'une probité, sujette à caution,
Par l'épreuve pourroit rencontrer du mécompte.
Pour être véritable, il faut qu'elle surmonte
Le besoin & l'occasion.

---

243. *Ami au prêter, ennemi au rendre.* G. Meunier dit d'une manière plus forte ; *Au prêter dieu,*

au rendre diable. Ami & débiteur ſont deux attributs qui ſe trouvent rarement dans le même ſujet. Un homme qui veut puiſer dans votre bourſe, vous accable de careſſes. A-t-il obtenu ce qu'il deſiroit? il évite votre préſence; & quand vous lui parlez de paiement, il vous amuſe de belles promeſſes qu'il effectue le plus tard qu'il peut, & toujours à regret. Il eſt aſſez ſingulier qu'un argent, qu'on a eu du plaiſir à prêter, coûte tant à rendre. On peut comparer cette peine aux douleurs d'une femme en couche, *ibi dolores ut parturientis*:

L'argent dans notre bourſe entre agréablement;
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'eſt lors, que les douleurs commencent à nous prendre.

Cette répugnance inconcevable à payer ſes dettes eſt dans l'homme une maladie très-ancienne. L'auteur de l'Eccléſiaſtique l'a peinte, telle qu'elle eſt aujourd'hui, & il finit ſa deſcription par ce trait: « Pluſieurs évitent de prêter, non par dureté, » mais dans la crainte qu'on ne les trompe ſans » ſcrupule ». En effet, la mauvaiſe foi des emprunteurs fait perdre la volonté de prêter; & l'on ne peut ſuivre un penchant ſi louable, ſans dire avec un de nos poëtes:

Juſtes humains, me ſera-t-il permis
De ne rien prêter à perſonne?

Ce que je prête, je le donne;
Et qui pis eſt, j'en fais des ennemis.

Il paroît qu'en Eſpagne les prêteurs ne ſont pas mieux traités qu'ailleurs; car on y dit en proverbe: *Qui prête, ne recouvre; s'il recouvre, non tout; ſi tout, non tel; ſi tel, ennemi mortel.*

---

244. *Qui prend, s'engage.* Recevoir des préſens, c'eſt ſe vendre à ceux qui les font. Perſonne ne doit être plus en garde contre les dons intéreſſés, que les magiſtrats, les perſonnes du ſexe, &c. Une femme qui joint la vertu à la beauté, regarde comme une inſulte l'offre du moindre préſent, & le rejette loin d'elle comme elle feroit un charbon ardent qui lui tomberoit ſur la main (1). Dans *le Préjugé à la mode*, Durval, époux de Conſtance, lui fait un cadeau ſans ſe faire connoître. Conſtance craint que ce don ne vienne d'une main qui en veut à ſa vertu; humiliée d'un attentat ſi injurieux, elle dit à ſon mari:

Ah! j'étois reſpectée, & je ne le ſuis plus!

---

(1) Ce n'eſt ici qu'une paraphraſe lâche de cette belle expreſſion d'Iſaïe: *Qui excutit manus ſuas ab omni munere.* Cap. 33.

Ce vers renferme un ſentiment qui fait chérir & reſpecter le cœur vertueux d'où il part.

---

245. *Il vaut mieux ſuer que trembler.* Ce proverbe peut être vrai, dans le ſens que la chaleur eſt plus ſupportable que le froid. Car du reſte, une chaleur trop continue pourroit nuire beaucoup à la ſanté. Notre bon roi Henri IV fut le troiſième enfant d'Antoine de Bourbon & de Jeanne d'Albret. Ses deux frères moururent d'accidens, dès leur bas âge. L'aîné avoit été mis en nourrice à Orléans, & confié à l'épouſe du bailli de cette ville. Cette femme étoit âgée & frileuſe. La chaleur lui paroiſſoit le premier des biens. Auſſi tenoit-elle l'enfant dans une chambre bien tapiſſée & bien cloſe, où l'on entretenoit jour & nuit un grand feu. Jamais elle ne lui laiſſoit prendre l'air. Si on lui faiſoit quelque repréſentation, elle répondoit qu'*il vaut mieux ſuer que trembler*, & que *les enfans ſont tranſis, quand les corneilles baillent de chaud.* Elle réchauffa ſi bien ſon nourriſſon, qu'il en mourut.

---

246. *Le chagrin ne paie pas les dettes.* C'eſt apparemment pour cette raiſon que l'on voit, parmi les gens comme il faut, tant de débiteurs ſi tran-

quilles, même si gais. Qu'un imbécille aille se plaindre à eux d'être obéré, on lui répondra, comme le marquis d'Ornane fait à Monrose dans l'*Ecole des Maris* :

Parbleu ! qui ne l'est pas, surtout parmi nous autres ?
Messieurs tes créanciers feront comme les nôtres ;
Ils prendront patience, ils sont faits pour cela.
Ne va pas en payant nous gâter ces gens-là.

Les anciens ne prenoient pas là-dessus leur parti si aisément. Le moindre emprunt les faisoit rougir ; & ceux qui ne pouvoient point payer, pâlissoient à la vue de leurs créanciers, & craignoient d'être traduits en justice & menés en prison. De-là le proverbe ; *Semel rubidus, & decies pallidus.*

---

247. *Quand on a mangé du lievre, on est beau sept jours de suite.* Pline cite ce proverbe, qui est en usage encore aujourd'hui. Chez les anciens, le peuple croyoit que la chair de lievre rendoit beaux, pendant sept jours, ceux qui en mangeoient. Cette opinion étoit fondée sur l'équivoque des mots *lepus* (lievre), & *lepor* (grace, agrément) : c'est ce que font entendre ces mots de Pline, *Frivolo quodam joco.* On disoit d'une personne laide, qu'elle n'avoit pas mangé du lievre. Gellia avoit envoyé un lievre à Martial, en lui marquant qu'elle vouloit

en faire un bel homme. Malheureusement cette fille étoit laide, & Martial répondit à son compliment par ce distique :

Si non derides, si verum, lux mea, narras ;
Edisti nunquam, Gellia, tu leporem.

C'est-à-dire, si vous ne plaisantez point, si ce que vous dites est vrai, ma chère Gellia ; vous n'avez jamais mangé de lievre.

Les Espagnols ont sur le lievre un proverbe qui n'est pas vrai chez nous : *Veux-tu faire [illegible] mauvais repas ? mange du lievre rôti.*

---

248. *Loin des yeux, loin du cœur.* O[illegible]u de tout tems que l'absence refroidit l'amitié. [illegible]on les Hébreux, il vaut mieux avoir un ami pr[illegible]e soi, qu'un frère qui soit éloigné. Les Grecs di[illegible]t que les amis qui sont loin de nous, ne sont [illegible]nt des amis (G) :

Haud est amicus, amicus absit si procul.

Athénée, qui cite ce proverbe, le juge contraire à l'humanité, & Montagne prétend que l'on jouit moins d'un ami présent, que quand il est éloigné. « L'amitié, dit-il, a les bras assez longs, pour se
» tenir & se joindre d'un coin du monde à l'autre.
» La jouissance & la possession appartiennent prin-

» cipale[illegible] l'imagination. Elle embrasse plus
» chaudeme[illegible]lus continuellement ce qu'elle
» va quérir, qu[illegible]e nous touchons. Comptez
» vos amusemens j[illegible]ers ; vous trouverez que
» vous êtes lors plus a[illegible]de votre ami, quand
» il vous est présent. So[illegible]ance relâche votre
» attention ».

Il est certain qu'un bien, q[illegible]n a sous la main, nous devient moins cher q[illegible] lorsqu'il est loin de nous. Dans ce dernier c[illegible], une jouissance idéale, [illegible]ssaisonnée d'un desi[illegible]modéré, lui donne plus de [illegible]x qu'une jouiss[illegible]ce réelle & immédiate. D'ail-l[illegible], comme [illegible] Montagne, l'absence d'un ami n'e[illegible]pas pr[illegible]rement une absence, quand il y a moy[illegible] *s'entr'avertir*. Si, de près, l'amitié est [illegible]ete[illegible]ue par les services mutuels qu'elle fait ren-[illegible] el[illegible] l'est également, de loin, par le commerce é[illegible]lair[illegible] : cette espece de soutien lui est d'autant plu[illegible]va[illegible]geux, qu'elle n'a rien à craindre de l'inégalit[illegible] d'[illegible]meurs, ni du conflict de sentimens ou d'intér[illegible], qu'une présence continue n'occasionne que trop souvent ; ce qui a fait dire : *Quelquefois on s'aime plus de loin que de près*. Ce n'est donc pas une thèse insoutenable, que d'avancer qu'un sentiment doux & tranquille, comme celui de l'amitié, ne reçoit aucune atteinte de la distance des lieux. Cette distance ne refroidit réellement que ces passions brûlantes, qui, au préjudice & en dépit

de la raiſon, embraſent l'ame toute entière : tels ſont l'amour & la haine. Auſſi Properce dit-il du premier :

Quantùm oculis, animo tam procul ibit amor.

L'autre paſſion s'éteint de même par l'abſence; c'eſt une vérité reconnue, & implicitement renfermée dans ce vers de Racine :

Qu'on hait un ennemi, quand il eſt près de nous!

---

249. *Qui a bon voiſin, a bon matin.* Dans Trévoux, on écrit *mâtin* : de ſorte que le ſens du proverbe eſt que, quand on a un bon voiſin, on a bonne & sûre garde. Richelet écrit *matin*, ſans accent circonflexe. Cette manière me paroît préférable à l'autre. Le ſens qu'elle préſente eſt que, près d'un bon voiſin, on dort en repos, ſans être réveillé le *matin* par la crainte des voleurs. Cette idée eſt, ſi l'on veut, plus recherchée, mais auſſi moins baſſe que celle qui eſt renfermée dans le mot *mâtin*. D'ailleurs elle eſt conforme à la ſentence des interpretes du droit : *Cui malus eſt vicinus, infelix contingit manè.* Quoi qu'il en ſoit, les deux textes s'accordent à faire entendre que le bonheur de l'homme dépend en partie de ſon voiſin. Thémiſtocle ayant mis en vente un fonds de terre,

en fit annoncer tous les avantages, & il n'oublia pas celui d'avoir un bon voiſin. Héſiode préfère les voiſins aux parens. « S'il te ſurvient, dit-il, » un embarras imprévu, les voiſins accourent ſans » ceinture, les parens prennent le tems de ſe re- » trouſſer ».

---

250. *Bon avocat, mauvais voiſin.* Cette antithèſe a-t-elle la vérité pour baſe ? Les gens de robe, qui connoiſſent les déſagrémens & les dangers des procès, doivent s'y expoſer moins que perſonne ; & un bon avocat, (je prends l'épithete dans toute ſon acception,) eſt plus porté à ſecourir ſes voiſins de ſes lumieres, qu'à les chicaner pour des vétilles. Si on l'attaque, il jouira du droit d'une légitime défenſe ; jamais il ne ſera l'agreſſeur, à moins qu'il n'y ſoit contraint par les plus fortes raiſons.

Un voiſin plus dangereux, ſurtout dans les campagnes, c'eſt un homme puiſſamment riche. Les particuliers, dont la modeſte demeure ſemble s'humilier devant l'orgueil de ſon château, n'ont pas ſeulement la douleur de voir l'eſpérance de leur récolte diſparoître ſous la dent d'un gibier vorace & ſacré pour eux : ils ſont encore tourmentés par la crainte que le protecteur de cette plaie, trop à l'étroit dans ſes immenſes poſſeſſions, ne cherche à en reculer les bornes au-delà des champs qui leur

appartiennent. C'eſt cette crainte, trop ſouvent juſtifiée, qui a fait naître le proverbe : *Grand chemin, grande rivière, grand ſeigneur, ſont trois mauvais voiſins.*

On dit encore, *Il n'eſt voiſin qui ne voiſine.* Le droit de *voiſiner* dégénère quelquefois en abus. Tel homme, qui déteſte le travail, eſt du matin au ſoir chez ſes voiſins. Témoin incommode de leur vie domeſtique, il leur ravit juſqu'à la liberté des repas. Debout à votre table, il examine la nature de vos mets, compte vos morceaux, les ſuit, d'un œil avide, depuis l'aſſiette juſqu'à la bouche, & regrette de ne pouvoir plonger ſes regards au fond de votre eſtomac. Ce portrait n'eſt point une caricature, & l'on conviendra que ſon prototype eſt un fléau qu'on ne ſauroit trop redouter.

---

251. *A beau mentir qui vient de loin.* C'eſt ce qu'on répond à ceux qui diſent avoir vu, dans leurs voyages, des choſes qui ne ſont pas croyables. Le conte ſuivant enſeignera le moyen de prouver à ces hableurs qu'on n'eſt pas leur dupe.

Une diſpute advint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microſcope;
Tout eſt géant chez eux. Ecoutez-les; l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monſtres à foiſon.

Celui-ci

Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison;
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit: Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.....
Quand l'absurde est outré, on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur.
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

Notre proverbe pouvoit servir d'épigraphe aux relations des voyageurs du siecle dernier. Ils avoient la manie d'y mettre du merveilleux; & c'est ce qui a décrié leurs histoires. Ils venoient de trop loin, pour qu'on pût aller vérifier leurs récits sur les lieux. Quelques lecteurs aimoient mieux les croire, que *d'y aller voir*: les autres, plus difficiles à persuader, n'auroient pas même déféré au témoignage de Mercure, le dieu des voyageurs. Aujourd'hui ces sortes d'ouvrages sont moins suspects de mensonges, & leurs auteurs n'ont pas la bonhommie d'un Tavernier, qui a recueilli, sans choix & sans critique, beaucoup de fables qu'on lui donnoit pour des vérités. Un voyageur encore plus crédule, ce fut le bon cordelier Thévet, à qui on fit accroire que Démosthéne étoit évêque, qu'Anacréon avoit écrit lui-même être mort en avalant un pépin de raisin, & autres absurdités que l'on s'est plu sans doute à exagérer.

---

252. *L'argent est un bon serviteur, & un méchant maître.* Cocquard a fait de ce proverbe une épigramme :

> L'argent est un vrai séducteur.
> Combien de desirs il fait naître !
> Mais si c'est un bon serviteur,
> C'est souvent un fort méchant maître.

L'argent est un *bon serviteur*, pour ceux qui s'en servent à propos, & un *mauvais maître* pour les avares qu'il tyrannise. On a dit de Caligula qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. Cette pensée peut avoir été appliquée à l'argent, dont Horace a dit :

> *Imperat aut servit collecta pecunia cuique.*

---

253. *Les plus grands clercs ne sont pas toujours les plus fins.* Un homme sans étude, un paysan est quelquefois plus riche en expédiens, que l'homme le plus savant. C'est ce qu'un docteur éprouva un jour. Comme il étoit dans son cabinet, occupé à travailler, une jeune fille vint lui demander du feu. « Dans quoi le mettrez-vous, lui demanda-t-il ? — Ici, Monsieur », répondit l'enfant qui prit dans sa main un peu de cendres, sur lesquelles elle posa quelques charbons. Le docteur étonné jetta ses livres par terre, & s'écria

« Avec toute ma ſcience, aurois-je eu cet esprit-» là? »... Rabelais a traduit notre proverbe à ſa manière : *Magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes.* On le voit auſſi dans Régnier :

N'en desplaiſe aux docteurs Cordeliers, Jacobins,
Parbleu! les plus grands clercs ne ſont pas les plus fins.

Ce proverbe vient de ce qu'autrefois les gens d'égliſe étoient les ſeuls inſtruits. On appeloit *grand clerc* un habile homme, *mauclerc* un ignorant, & *clergie* la ſcience. Jean de Meun a dit :

Eſtre humble ſans clergie, vault mieulx que la converſe.

C'eſt-à-dire, l'humilité ſans la ſcience, vaut mieux que la ſcience ſans l'humilité.

---

254. *Il eſt bon d'avoir des amis partout.* Ce proverbe eſt le fondement de l'épigramme ſuivante :

Une dévote un jour, dans une égliſe,
Offrit un cierge au bienheureux Michel,
Et l'autre au Diable. « Oh, oh, quelle mépriſe!
» Mais c'eſt le Diable. Y penſez-vous? ô ciel!
» —— Laiſſez, dit-elle, il ne m'importe guères,
» Il faut toujours penſer à l'avenir.
» On ne ſait pas ce qu'on peut devenir,
» Et les amis ſont partout néceſſaires ».

Ce trait n'eſt qu'une plaiſanterie. Mais un Viſigoth

Arien, nommé Agilane, disoit un jour sérieusement à Grégoire de Tours, qu'on peut choisir sans crime telle religion que l'on veut, & que c'étoit un proverbe de sa nation, qu'en passant devant un temple de payens & une église de chrétiens, il n'y a point de mal de faire la révérence devant l'un & devant l'autre. Ce Visigoth, faisant son offrande à S. Michel, n'auroit sûrement pas oublié l'estaffier du bienheureux.

---

255. *Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui.* Ceux qui font bonne chère, ne se doutent pas que d'autres la font bien mauvaise. Les riches dont la table est toujours bien servie, & qui ignorent quelle est la nourriture du pauvre, s'imaginent que leurs mets les plus communs peuvent le nourrir sans épuiser ses facultés. Comme une dame s'efforçoit de peindre à de jeunes princesses la déplorable situation d'une famille infortunée qui manquoit de subsistance, elles lui répondirent de la meilleure foi du monde : « Mais » mon Dieu, pourquoi ces pauvres gens ne vi- » vent-ils pas de poulardes au gros sel ? »,... Ce proverbe se dit encore d'un homme qui est sujet à un vice, & croit que les autres lui ressemblent.

---

256. *Pot fêlé dure longtems*; pour dire qu'un homme, bien qu'infirme & mal-sain, ne laisse pas quelquefois de vivre longtems. Un pot fêlé & une santé délicate se conservent par les soins que l'on prend de l'un & de l'autre :

Vous, chez qui la force est usée
Par les ans ou l'infirmité,
Vous pouvez de vos ans allonger la fusée,
En veillant sur votre santé.
Un vase fêlé qu'on ménage,
Longtems encor sert en ménage;
Un vieux bâtiment étayé
Longtems encor reste sur pié.

Les Grecs disoient qu'un méchant vase ne se brise point, (en latin *malum vas non frangitur*,) pour dire qu'un mauvais sujet jouit d'une meilleure santé & vit plus longtems qu'un honnête homme. Nous dirions dans le même sens, qu'une *mauvaise herbe se détruit difficilement.*

---

257. *Mauvaise herbe croît toujours*, dit-on par plaisanterie d'un enfant qui grandit beaucoup. Jean de Meun, dans son Codicile, fait de ce proverbe une allégorie :

Mal herbe croist tantost, ce dit-l'en en proverbe;

Et ce qu'icelle joinct, estainct qui ne la cerbe *.
Maint bel jardin s'en pert, & mainte belle gerbe;
Nul ne doit aleicher mal arbre, ne mal herbe.

Ce quatrain signifie qu'un seul défaut nuit aux plus belles qualités.... L'Espagnol dit; *A mauvaise herbe la gelée ne nuit pas.*

---

258. *Vin versé n'est pas avalé*: c'est-à-dire, il ne faut pas compter sur l'avenir, pas même sur ce que nous tenons en main. Le proverbe Espagnol dit; *De la main à la bouche, se perd la soupe*; ce qui revient au latin, *Inter os & offam*, ou, *inter manum & mentum.* Notre proverbe est tiré d'un vers grec, que Gellius a traduit ainsi:

Multa cadunt inter calicem supremaque labra.

Il est fondé sur le trait suivant. Ancée, roi de Samos, faisoit planter une vigne; & pour que l'ouvrage fût achevé plutôt, il ne donnoit aucun relâche aux esclaves qu'il y employoit. Un de ces malheureux, excédé de fatigue: « Seigneur, lui dit-» il, à quoi bon vous presser tant? vous ne boi-» rez jamais du fruit de cette vigne ». Quand la

---

* C'est-à-dire, si on ne l'arrache, elle étouffe tout ce qu'elle touche.

vigne fut plantée & qu'elle eut produit des raisins, le roi se hâta de la vendanger. Il se fait ensuite apporter un verre de vin nouveau, appelle son prophete, & lui dit : « Ose me soutenir à présent » que je ne boirai pas de ce vin. — Je n'oserois » assurer que vous en boirez, répondit l'esclave ; » *du verre à la bouche* l'espace est assez long, pour » qu'il vous arrive quelque malheur ». Ces mots étoient à peine achevés, qu'on vint annoncer au roi qu'un sanglier ravageoit sa vigne. Ancée se leve, sans goûter la liqueur, vole à la rencontre de l'animal, qui s'élance sur lui, lui déchire le ventre, & l'étend mort sur la place...... Dans Homère, Antinoüs, un des amans de Pénélope, périt à-peu-près dans la même circonstance. Comme il tenoit une coupe qu'il alloit vuider, Ulysse lui perça la gorge avec un trait.

---

259. *Qui fait la faute, la boit.* On lit dans le roman de la Rose : *S'il fait folie, si la boyve.* Chacun doit porter la peine de sa faute. Un religieux fit de ce proverbe une application assez heureuse. Son gardien ayant trouvé dans sa chambre une grande bouteille pleine de vin : « Mon révérend » père, lui dit-il, quelle faute avez-vous faite, de » rompre ainsi la regle ? — Eh bien ! répondit le » religieux, si j'ai fait la faute, je la boirai ». Les

Latins ont dit dans le même sens, & par une métaphore tirée du manger : *Tute hoc intristi, omne tibi exedendum est.* Ter.

---

260. *Il n'est chasse que de vieux chiens*, pour dire : Il n'est point d'hommes plus propres au conseil & aux affaires, que les vieillards qui ont beaucoup d'expérience. Un poëte de Sens, qui écrivoit en 1629 (1), a dit à ce sujet :

Ne fais rien sans conseil. La grise expérience
Et blanche foy du vieil beaucoup te servira :
Où l'œil du corps finit, l'œil de l'esprit commence,
Et sa tremblante main le sceptre affermira.

---

(1) Cet auteur, nommé Jean Bachot, & curé de Mormant en Brie, n'a guère écrit qu'en latin. Il nous a laissé dans cette langue, des sermons, des épitres, des épigrammes, des distiques, &c. Ses vers françois se réduisent à-peu-près à des quatrains moraux. On peut le mettre à cet égard sur la même ligne avec Pybrac & Matthieu, sans craindre de le trop honorer, ni de faire injure à ses rivaux. Ses opuscules sont recueillis en un volume *in*-4°. sous le titre de *Noctes Mormantinæ.*

Bachot possédoit à fond les langues grecque & latine, & c'est un avantage qu'il partageoit avec tous ceux qui cultivoient alors les Muses. Le goût de la littérature ancienne, auquel nous devons la perfection de la nôtre, & qui malheureusement est presque éteint aujourd'hui, ce goût régnoit même en province & dans les réduits

Notre proverbe revient à celui que cite Erasme, *Prospectandum vetulo cane latrante.* Les vieux chiens n'aboient guère sans raison : de même les vieillards prévoient les dangers mieux que les jeunes-gens ; & quand ils les annoncent, ils méritent d'être écoutés..... Camus, évêque de Bellay, a parodié le proverbe françois. Il n'aimoit pas les saints nouveaux, & disoit un jour en chaire à ce sujet : « Je » donnerois cent de nos saints nouveaux pour un » ancien ; *Il n'est châsse que de vieux saints* ».

---

modestes des curés de campagne : c'étoit la passion de tous les gens honnêtes. On n'imprimoit pas un ouvrage, sans qu'on y vît en tête des vers grecs, latins & françois, à la louange de son auteur. Bachot a joui de cet honneur : chanoines, curés, avocats, médecins, apothicaires même, tels furent ses panégyristes. Les Sénonois ne seront pas fâchés d'en connoître quelques-uns de leur ville ou de ses environs. Jean Musnier, doyen de Bray-sur-Seine, fit à ce sujet un distique grec. Pierre Varienne, prêtre ; Ròbert Jodrillat, curé de Joigny ; Hubert Baltazar, curé de Minieres ; Edme Aublet, *enquesteur* pour le roi à Sens ; Antoine Montsainct, médecin, &c. célébrèrent à l'envi les *Nuits Mormantines*, les uns en françois, les autres en latin. Je citerai une de ces pieces ; c'est un quatrain de François Desfriches, Melunois, avocat.

Si pour estre sçavant, la lampe d'Epictete
A quelque curieux fust vendue bien cher ;
Il faut, docte Bachot, que la tienne j'achete,
Pour devenir poëte avant que me coucher.

261. *A demain les affaires.* En latin: *In crastinum seria.* Ce proverbe nous fournira encore un quatrain de l'auteur que j'ai cité dans le N°. précédent:

C'eſt un mot à blaſmer, *A demain les affaires*:
On ſcait qu'il a couſté bien cher à ſon auteur.
Un moment négligé nous cauſe long malheur;
Qui le ménage bien, ſe tire de misères.

Montagne va nous donner l'origine de ce mot, & nous dire ce qu'il en penſe. « Plutarque fait le » conte d'Archias tyran de Thèbes, que le ſoir, » avant l'exécution de l'entrepriſe que Pélopidas » avoit faite de le tuer, pour remettre ſon pays en » liberté, il luy fut eſcrit par un autre Archias Athé- » nien, de point en point, ce qu'on luy prépa- » roit; & que ce pacquet luy ayant été rendu pen- » dant ſon ſouper, il remit à l'ouvrir, diſant ce » mot, qui depuis paſſa en proverbe en Grece: » *A demain les affaires.* Un ſage homme peut, à » mon opinion, pour l'intérêt d'autruy, comme » pour ne rompre indécemment compagnie, ou » pour ne diſcontinuer une autre affaire d'impor- » tance, remettre à entendre ce qu'on lui apporte » de nouveau: mais pour ſon intéreſt ou plaiſir » particulier, même s'il eſt homme ayant charge

» publique, pour ne rompre son disner, voire ni
» son sommeil, il est inexcusable de le faire ».

---

262. *Les honneurs changent les mœurs.* Les Latins disoient aussi, *Honores mutant mores.* Jean de Meun, dans le roman de la Rose, prétend que ce proverbe est faux, & il le prouve d'une manière satisfaisante;

Et) se dist l'en une parole
Communément, qui est moult fole,
Et la tiennent aucuns pour vraye,
Par leur fol sens qui les desvoye,
Que les honneurs les mœurs *remuent* (changent).
Mais ceux maulvaisement arguent:
Car honneurs ne font pas muance,
Ains sont signes & démonstrance,
Quels meurs en eulx devant avoient,
Quant ès petitz estas estoient.

---

263. *La voix du peuple est la voix de Dieu*; en latin, *Vox populi, vox Dei.* Ce proverbe signifie que d'ordinaire le sentiment du public est fondé sur la vérité. Selon Hésiode, il y a toujours quelque chose de vrai dans les bruits publics, & il est bien difficile que tout le monde se trompe à la fois. Un vieux proverbe dit pourtant: *Tel a bon los, qui l'a à tort; tel l'a mauvais, qui n'en peut mais....* Quand

un homme de mérite est élevé à un poste auquel l'appeloit la voix du peuple, on dit ordinairement; *Vox populi, vox Dei.* Cette voix publique osa se faire entendre un jour d'une manière bien honorable pour le marquis de Villars. Ayant gagné la bataille de Fridlingen sur le prince de Bade, en 1702, il fut proclamé maréchal de France par les soldats sur le champ de bataille, comme les généraux Romains étoient proclamés empereurs. Louis XIV, quinze jours après, confirma ce que la voix de l'armée avoit prononcé.

---

264. *Belle montre, & peu de rapport*; dit-on d'une chose qui n'a qu'une apparence spécieuse. Le peuple de Paris tourne ainsi ce proverbe : *Ce sont les vignes de la Courtille*; *belle montre, & peu de rapport.* Les latins disoient de ce qui est plus éclatant qu'utile : *Ad oculos magis quàm ad vesicam pertinet.* Le mot *vesica* signifie ici bourse à serrer l'argent, parce qu'autrefois on employoit à cet usage les vessies de bœufs & de porcs..... Les Grecs appeloient Αγαλματα ἀγορας, *ornamenta fori*, ces hommes dont le mérite se réduit à la beauté & à l'ornement du corps.... A combien d'écrits on pourroit appliquer le proverbe, *belle montre, & peu de rapport*! Les titres ridiculement ambitieux, par lesquels on croit allécher le lecteur, sont précisément

ce qui lui inſpire une juſte défiance. Cette charlatanerie étoit très-commune dans le XVIe. ſiecle, & perſonne ne l'a pouſſée plus loin que Pierre Doré, jacobin. Voici les titres de quelques-uns de ſes ouvrages: 1°. *Le College de ſapience, fondé en l'Univerſité de vertu.* 2°. *La Conſerve de grace, priſe du pſeaume* Conſerva me. 3°. *Les Allumettes du feu divin, pour faire ardre les cœurs humains en l'amour & crainte de Dieu*, &c. Du Verdier ſe moque avec raiſon du titre de l'ouvrage ſuivant, imprimé *in-8°*, à Paris, 1578: *La douce moëlle & ſauce friande des ſaints & ſavoureux* O *de l'Avent*, par Jean Maſſieux, prêtre Mantois. De pareils titres dépoſent contre le goût de leurs auteurs; & il n'eſt pas étonnant que Rabelais ait berné Pierre Doré, ſous le nom de *Notre maiſtre Doribus.*

---

265. *Les tonneaux vides ſont ceux qui font le plus de bruit*; pour dire que les ſots & les ignorans ſont ceux qui parlent le plus. On peut auſſi leur appliquer la penſée de Perſe, ſur un vaſe de terre qui n'eſt pas aſſez cuit:

. . . . . . Sonat vitium percuſſa, malignè
Reſpondet viridi non cocta fidelia limo.

Pannard a fait un quatrain de notre proverbe:

De l'eſprit faut-il qu'on décide,
Sur le bruit d'un parleur ſans fin?

Ne ſait-on pas qu'un tonneau vide
Réſonne mieux qu'un tonneau plein?

Le proverbe Eſpagnol dit par une autre figure: *Parler ſans penſer, c'eſt tirer ſans viſer.* Voy. N°. 48.

---

266. *Rien de trop.* Térence croit avec raiſon que rien n'eſt plus utile dans la vie que ce précepte: *Id arbitror*

Adprimè in vitâ eſſe utile, ut Ne quid nimis.

Le malheur eſt qu'il n'eſt guère obſervé. Voit-on bien des gens qui ſachent employer

Le naturel dans le langage,
L'uni dans la façon d'agir,
Le décent dans le badinage,
Et l'honnête dans le plaiſir?

En littérature, les meilleurs écrivains ont quelquefois peine à ſe renfermer dans les bornes de ce précepte. L'avare de Plaute ſe croit volé par ſon eſclave, il le fouille, & après lui avoir fait ouvrir les deux mains, il demande à voir la troiſième. Molière qui a ſu réformer ce trait outré de caractère, paroît être tombé dans la même faute, quand Harpagon, après avoir crié au voleur, ſe prend par le bras & ſe dit à lui-même: « Rends-moi mon argent, coquin. . . Ah! c'e

» moi! &c. » Ce trait fait rire ; mais est-il bien dans la nature ? La Fontaine a donc eu raison de dire :

.... *Rien de trop* est un point
Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.

On en parle depuis si longtems, que les Grecs, ignorant l'origine de ce proverbe, l'ont attribué à Apollon, sur le temple duquel il étoit écrit à Delphes. Alphée, qui en faisoit le plus grand cas, a dit (G) :

Hoc Ne quid nimium *nimis placet mî.*

Ce vers est la fin d'une épigramme, que la Monnoye a traduite ainsi :

Imite qui voudra Gygès
Dans les habits & pour la table :
Moi, je ne puis aimer l'excès ;
Rien de trop est trop agréable.

---

267. *Un bon ami vaut mieux que cent parens.* Homère ne l'estime pas moins précieux qu'un frère. Pourquoi la parenté & l'amitié vont-elles si rarement ensemble ? Un de nos poëtes en donne cette plaisante raison :

Si l'on ne voit plus guères
Dans les familles d'amitié,

C'eſt que beaucoup de frères
Ne le ſont qu'à moitié.

L'intérêt eſt la cauſe la plus commune de la déſunion entre les frères. « C'eſt, dit Montagne, » c'eſt à la vérité un beau nom & plein de dilection que le nom de frère. Mais ce meſlange de biens, ces partages, & que la richeſſe » de l'un ſoit la pauvreté de l'autre, cela deſtrampe merveilleuſement & relaſche cette ſoudure fraternelle ».... L'amitié, ce doux préſent du Ciel, eſt, dit un proverbe grec, plus néceſſaire à l'homme que l'eau & le feu. Auſſi les Romains appeloient-ils un ami *neceſſarius*, & l'amitié *neceſſitudo*.

---

268. *Jamais cheval ni méchant homme, n'amenda pour aller à Rome.* Nos pères diſoient encore : *Le loup alla à Rome, il y laiſſa de ſon poil, & rien de ſes coutumes.* Selon un autre vieux proverbe, *Ceux qui viennent de Rome valent pis que devant.* La Fontaine a dit d'un pélerin :

Prou de pardons il avoit rapporté ;
De vertu peu : choſe aſſez ordinaire.

Rarement les pélerinages rendent-ils l'homme plus vertueux ; c'eſt une vérité dont l'auteur de l'Imitation de J. C. eſt convenu : *Qui multùm peregrinantur,*

nentur, rarò sanctificantur. On ne peut se corriger qu'en se connoissant bien; & pour se connoître, il faut, non quitter ses foyers ni changer de climat, mais rentrer au-dedans de soi-même & y habiter, en quelque sorte:

Cœlum, non animum, mutant qui trans mare currunt.

---

269. *Rien pour rien.* Le chevalier de Cailly dit à Phyllis, en lui envoyant un bijou:

Phyllis, rien pour rien.
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre.
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

La plupart des hommes donnent, dans l'espérance d'un retour incertain. D'autres, plus défians, veulent commercer au comptant, & disent comme Sannion dans Térence, *Spem pretio non emo.* Aristote les compare à ces vils cabaretiers, qui donnent d'une main & reçoivent de l'autre; faisant allusion à ces vers traduits d'un poëte comique:

. . . . . . Phœnix enim fio illicò;
Quippe alterâ manu do, & accipio alterâ.

L'état de cabaretier étoit commun en Phénicie, &

l'on appeloit commerce de Phénicien, *Phœnicum commutatio*, cette bienfaisance sordide qui ne donne que pour recevoir sur le champ.

2701 *Les absens ont tort* : parce qu'on les oublie aisément, ou qu'ils ne peuvent défendre leurs droits. Les anciens disoient, qu'un homme absent n'héritera point, *absens hæres non erit.* Quelque droit qu'on ait à une succession, si l'on est éloigné, on court risque d'en être frustré, en tout ou en partie, par les basses complaisances des insatiables hérédipetes.

---

271. *Les fevès fleurissent*, dit-on à quelqu'un pour lui reprocher sa folie, surtout au retour du printems. C'est le proverbe latin, *florent fabæ*, ou,

Cùm faba florescit, stultorum copia crescit.

C'est un préjugé, que la fleur des feves rend fou, sans doute parce qu'elle exhale une odeur forte qui monte à la tête, & affecte les cerveaux foibles... Pythagore a fait à ses disciples un précepte rigoureux de l'abstinence des feves. *A fabis abstineto*, est un de ses symboles. On s'est beaucoup tourmenté pour en pénétrer le véritable sens. Si l'on veut y en trouver un qui soit raisonnable, il faut obser-

ver : 1°. qu'aux élections des magistrats ; & aux jugemens, on donnoit les suffrages avec des feves noires ou blanches. De-là, *la feve* signifioit le suffrage des juges ; qu'on appeloit *jetteurs de feves*. 2°. Les Egyptiens avoient les feves en horreur ; & leurs prêtres n'osoient seulement les regarder ; parce qu'ils tenoient ce légume pour immonde. D'ailleurs les feves resserrent & causent des vents. Il n'en falloit pas davantage pour les décrier chez un peuple très-soigneux de sa santé, & qui se purgeoit trois fois le mois par des vomitifs & des lavemens. Pythagore a donc pris son symbole des Egyptiens ; & comme tous les symboles des anciens, outre le sens propre, avoient encore un sens figuré, il est vraisemblable que sous cette ordonnance de s'abstenir des feves, il y avoit un ordre caché de renoncer à toute impureté, & de ne pas se mêler des affaires civiles.

---

272. *Gros-Jean remontre à son Curé*, dit-on d'un ignorant qui veut instruire son maître. Ce proverbe répond à celui-ci, traduit du grec, *Sus Minervam*, sous-entendu *docet*. Le pourceau étoit le symbole de la stupidité, & Minerve, la déesse des arts. Notre proverbe passe tout au plus dans le style familier : celui des Grecs étoit employé même dans le genre grave. César, parlant de l'orateur

Crassus, dit qu'il n'est qu'un *sus* auprès de lui, & s'exprime ainsi dans Cicéron *de Oratore*, livre 2e : *Sic ego, Crasso audiente, primùm loquar de facetiis, & docebo* sus *oratorem eum, quem cùm Catulus nuper audisset, fænum alios aiebat esse oportere.* Le mot *sus* présente chez nous une idée plus ignoble que *Gros-Jean*; & l'emploi que Cicéron en fait, dans un sujet noble, prouve que sa langue étoit bien moins délicate que la nôtre.... Notre proverbe doit peutêtre son origine à un paysan nommé *Gros-Jean*, qui disputoit à son pasteur la conduite du troupeau. Ces docteurs en sabots ne sont que trop communs dans les villages, où ils font le supplice des curés, dont ils éteignent souvent le zele en traversant leurs meilleurs projets.

---

273. *Il ne faut pas réveiller le chat qui dort*; pour dire qu'il faut laisser en repos un ennemi dangereux. Les anciens disoient sans figure, *Malum benè conditum ne moveris*. Nous disons encore, *Il ne faut pas courroucer la fée.* Régnier, témoin d'une dispute élevée à table, dit :

> Esmiant, quant à moi, du pain entre mes doigts,
> A tout ce qu'on disoit, doucet je m'accordois....
> De peur, comme l'on dict, de courroucer la fée.

---

274. *Il faut devenir vieux de bonne heure, si on veut l'être longtems.* Ce proverbe est dans Cicéron, Traité de la vieillesse : *Maturè fias senex, si diù velis esse senex.* Le premier membre de cette phrase ne se prend point dans le sens propre. Devenir vieux de bonne heure, c'est se garantir, dans la jeunesse, des vices de cet âge, pour ne pas remettre à la vieillesse un corps usé; ces vices sont particulièrement la volupté, les plaisirs de la table, &c. *Quæ*, dit Erasme, *nisi quis maturè reliquerit, aut nunquam perveniet ad senectam, aut brevem habiturus est senectam.* C'est avec raison que nos pères disoient :

Bien avoir vescu en jeunesse
Est le vrai guerdon de vieillesse. *G. Meurier.*

---

275. *La chemise est plus proche que le pourpoint.* Tiré de Plaute : *Tunica pallio propior est*; pour dire que ceux à qui nous tenons par les liens de la parenté ou de l'amitié, n'ont pas un droit égal à notre bienveillance, & que nous devons plus aux uns qu'aux autres. Aulu-Gelle rapporte l'ordre que les anciens observoient dans les devoirs de la vie. Ils mettoient au premier rang les pères & mères, *parentes*, au second les pupilles confiés à leurs soins, ensuite les cliens, puis les hôtes; enfin les proches & les alliés, *cognati & affines.*

276. *Charité bien ordonnée commence par soi-même.* La Fontaine a dit :

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Proximus sum egomet mihi, dit Térence dans l'Andrienne. On lit encore ces deux vers dans la même piece ;

Verum illud verbum est, vulgò quod dici solet,
Omnes sibi esse melius malle quàm alteri.

277. *Tout le monde ne peut aller à Corinthe.* Ce proverbe est mot à mot dans Horace :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

Un de nos poëtes, (de Coulanges,) a dit aussi :

Sapho, qui va trop loin se perd,
Je crains un labyrinthe :
Le chemin ne m'est point ouvert
Pour aller à Corinthe.

Erasme dit que cette façon de parler vient de ce que le port de Corinthe n'étoit ni sûr, ni d'un accès facile. L'abbé Fleury, Histoire ecclésiastique, lui donne une autre origine. Il y avoit à Corinthe un temple de Vénus, dont dépendoient plus

de mille esclaves prostituées. Il étoit ordinaire de vouer de telles offrandes à la déesse. Ces femmes de Vénus imploroient son secours, & causoient une grande dépense aux étrangers. De-là, le proverbe qu'on applique dans mille circonstances; par exemple, à un jeune-homme qui voudroit étudier, sans avoir ni talens, ni fortune, &c.

---

278. *A laver la tête d'un âne* (ou *d'un more*), *on y perd sa lessive*; pour dire qu'on perd toutes les peines qu'on se donne pour instruire ou corriger une personne stupide, indocile, obstinée dans ses sentimens. A un homme qui faisoit cette espece de corvée, les anciens disoient, *Æthiopem lavas*, ou *Æthiops non albescit*. Une fable d'Esope peut avoir donné lieu à ce proverbe, dont Lucien a fait un distique, ainsi traduit par Alciat :

Abluis Æthiopem quid frustrà? Desine, noctis
Illustrare nigræ nemo potest tenebras.

De la même source vient l'expression, *Laver la tête à quelqu'un*, pour dire, lui faire une sévère réprimande.

---

279. *Si le Ciel tomboit, il y auroit bien des alouettes prises.* Cela se dit à ceux qui font des sup-

positions absurdes, ou qui ont des craintes ridicules. C'est le proverbe latin :

Si cœlum caderet, multæ caperentur alaudæ.

Les Grecs disoient dans le même sens ; *Que seroit-ce, si le ciel tomboit ?* En latin, *Quid, si cœlum ruat ?* Horace fait allusion à cette expression, quand il dit de Caton :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Aristote indique l'origine de ce proverbe, en rapportant que les anciens croyoient que le ciel étoit soutenu sur les épaules d'Atlas, & que, sans cet étai, il tomberoit sur la terre. Il ajoute que cette fiction des poëtes a été avancée comme une vérité par plusieurs physiciens.

---

280. *Hâtez-vous lentement.* Ce proverbe, né en Grece, est un des plus beaux mots de l'antiquité. Remarquable par sa briéveté, il devient plus piquant par l'opposition des termes qui le composent. Quant au sens qui résulte de la réunion de ces termes, il est également beau, profond, utile, applicable à toutes les circonstances de la vie, dans quelque état que l'on soit : de manière que, de tous les proverbes, il n'en est aucun, selon

Erasme[1], qui mérite, autant que celui-ci, d'être gravé sur toutes les colonnes, écrit en caractères d'or à l'entrée de tous les temples, aux portes des palais, en un mot, de paroître sur les anneaux des grands seigneurs & sur le sceptre des rois.

Boileau en a fait un précepte pour les écrivains :

> *Hâtez-vous lentement*, & sans perdre courage,
> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Cet avis si sage est, de nos jours, rarement suivi. Un écrivain, friand de renommée, au lieu de polir son ouvrage & de le repolir sans cesse, se donne à peine le tems d'y faire quelques ratures. Il aime mieux, à peu de frais, recevoir par soi-même les éloges de quelques amis ignorans ou faux, que d'acheter au prix de tant de veilles, le privilege de vivre *par procureur* dans le souvenir honorable de la postérité.

On a fait de notre proverbe un usage assez agréable, dans cette épitaphe d'un centenaire :

> Ci gît Paul qui, docile à cet avis du sage,
> « Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement, »
> Pour gagner l'autre monde, alla tout doucement,
> Et mit cent ans entiers à faire le voyage.

---

281. *La nuit porte conseil.* Il faut réfléchir à

une affaire sérieuse, avant de l'entreprendre. Souvent il y a du danger à suivre l'impression d'une première idée. Très-vive de sa nature, elle peut surprendre la raison, & c'est un motif suffisant pour s'en défier. Le moyen de se défendre du repentir, c'est de mettre l'intervalle d'une nuit entre le projet & l'exécution :

Dans les ténebres de la nuit,
La raison voit plus clair, que quand le jour nous luit.

Le silence, la solitude, le sommeil même sont de bons conseillers avec lesquels il est sage de délibérer. Aussi disons-nous d'une affaire délicate, *Je dormirai là-dessus*, ou, *Je consulterai mon oreiller*. Les anciens pensoient de même à cet égard, & disoient en proverbe : *In nocte consilium*.

---

282. *J'appelle un chat, un chat*, &c. Ce vers de Boileau, devenu proverbe, répond à cette phrase traduite du grec : *Ficus ficus, ligonem ligonem vocat.* Ce qui s'applique à ces personnes ingénues, qui pensent tout haut, sans avoir le secret de masquer leurs sentimens ; ou à ces gens grossiers, qui appellent les choses par leur nom, sans déguiser sous le voile de la décence celles qui sont malhonnêtes ou même déshonnêtes.

283. *Brebis comptées, le loup les mange*; pour dire que, quelque soin que l'on prenne de bien garder ce qu'on a, & d'en savoir le compte, on ne laisse pas quelquefois d'être volé. Erasme latinise ainsi ce proverbe, *Lupus non veretur etiam numeratas oves devorare.* L'ancien proverbe est plus élégant, *Non curat numerum lupus.* Il est tiré d'une Eglogue de Virgile :

Hic tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numerum lupus, *aut torrentia flumina ripas.*

---

284. *La caque sent toujours le hareng*; c'est-à-dire, on se ressent toujours d'une mauvaise éducation; quelques-uns ajoutent, & de la bassesse de son origine, ce qui n'est pas toujours vrai. Nous disons encore, mais plus rarement, *Toujours sent le mortier les aulx.* Ces proverbes sont populaires & ne se prennent qu'en mauvaise part. L'homme instruit emploie dans le même sens ce vers d'Horace :

Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diù.....

---

285. *Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se casse.* A la place de ce proverbe, devenu trop commun, je citerois plus volontiers celui de G. Meu-

tier : *Tant va la cruche à la fontainette, qu'elle y laisse le manche ou l'oreillette.* Celui-ci dit pourtant moins que l'autre, dont le sens est qu'à force de s'exposer au danger, enfin on y périt. L'Ecriture dit sans allégorie ; *Qui amat periculum, in illo peribit*:

Qui s'expose au péril, veut bien trouver sa perte.

---

286. *Ceux qui se ressemblent, se rassemblent.* Ce proverbe, tiré du latin, *Pares cum paribus congregantur*, se prend ordinairement en mauvaise part. Ceux qui ont les mêmes vices, ont, je ne sais pourquoi, les uns pour les autres un penchant plus fort, que ne l'éprouvent ceux en qui brillent les mêmes vertus. Selon le proverbe grec, les voleurs, comme les loups, se connoissent bien vîte. En latin,

Furemque fur cognovit, & lupum lupus.

Il en est de même de ceux qui vivent dans la débauche :

Magna inter molles concordia ...... Juv.

Au contraire, un homme a-t-il des qualités, bonnes ou mauvaises, opposées aux nôtres : nous les devinons avant qu'elles se produisent par des actes, & sa présence a pour nous quelque chose de repoussant. Les mélancoliques fuient la société des personnes gaies ; ou plutôt, celles-ci leur en épar-

gnent la peine, en les évitant avec plus de soin encore:

Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi. Hor.

Si notre proverbe étoit vrai au physique, comme au moral, il nous offriroit quelquefois, en se vérifiant, des assemblées grotesques, & des scènes plaisantes. Ce que la nature n'a point permis, un gentilhomme Anglois, très-riche & non moins facétieux, s'est plusieurs fois avisé de le faire. Un jour qu'il étoit aux eaux, il y rencontra plusieurs personnes qui, comme lui, se distinguoient par l'énorme longueur de leur menton. Il les invita tous à dîner avec lui le même jour. A peine furent-ils assis, que se regardant les uns les autres, ils furent singulièrement étonnés du hasard qui sembloit les avoir réunis. Un proverbe anglois dit: *Quand on est au réfectoire, chacun y rit & branle la mâchoire.* C'est ce que firent nos convives. Lorsqu'ils se mirent à manger, & qu'ils apperçurent en même tems leurs mentons s'avancer jusqu'au milieu de la table, tous, comme de concert, partirent d'un éclat de rire, qu'on ne finit qu'en exigeant du maître de la maison une explication sur un spectacle aussi peu attendu. Elle fut prise en bonne part, & fit de cette compagnie de gens qui se connoissoient peu, une société de vrais amis.

Le même gentilhomme rassembla un autre jour

une troupe de louches, & se divertit beaucoup; en voyant les révérences croisées & les faux coups-d'œil qu'ils se faisoient ou se donnoient les uns aux autres, à l'occasion de tant de rayons visuels qui se coupoient irrégulièrement.

Une autre fois encore, il n'invita que des begues. On parla peu au premier service. Au second, un des conviés fut un quart-d'heure à dire que les hallebrans & les asperges étoient d'un goût merveilleux; & son voisin employa autant de tems à affirmer qu'il étoit de son avis. Cette plaisanterie n'eut pas le même succès que les précédentes. Un begue mutin s'en offensa, sortit, & dès le soir même envoya un cartel en forme à son hôte. On s'entremit pour arranger l'affaire; elle fut accommodée, mais ces sortes de parties de plaisir furent interrompues (1).

(1) Pourquoi la plaisanterie fut-elle plus mal prise ici, que dans les deux premiers cas? Est-il plus humiliant d'être begue, que louche, ou avantagé d'un menton démesuré? En général, les begues entendent si peu la raillerie, qu'ils croient la voir dans les circonstances qui l'interdisent, & où d'ailleurs l'amour-propre devroit le plus s'oublier lui-même. Au rapport d'Erasme, un prêtre qui bégayoit horriblement, étoit au pied de l'autel & commençoit la messe. Le hasard lui donna pour *servant* un homme sujet au même défaut. Quand on fut au *Kyrie*, qui se dit alternativement, ils mirent un tems infini à le dire trois fois. Enfin la pa-

287. *A bon vin, il ne faut point de bouchon*, pour dire que les bonnes choſes n'ont pas beſoin d'affiches pour être recherchées. En latin on diſoit: *Vino vendibili, ſuſpenſâ hederâ nihil opus.* Quand une marchandiſe n'eſt pas de défaite, il faut, dit Plaute, aller chercher les acheteurs; & ceux-ci ſe préſentent d'eux-mêmes quand elle eſt bonne: *Invendibili merci oportet ultrò emptorem adducere; proba merx facilè emptorem reperit.* Horace dit auſſi: *Largiùs æquo*

Laudat venales qui vult extrudere merces.

C'eſt le reproche que fait du Verdier aux libraires de ſon tems, qui « n'impriment ſeulement que livres

---

tience échappe au célébrant. « Vous moquez-vous de moi, » dit-il à celui qui répondoit, ou moi de vous? » En diſant ces mots il quitte bruſquement l'autel, & retourne à la ſacriſtie, après avoir fait rire les aſſiſtans.

Les autres perſonnes marquées au *B*, ſont bien moins ſenſibles à la raillerie, & la raiſon en eſt ſimple. Elles ont une langue pour ripoſter; & toujours en garde contre le railleur, rarement ſont-elles priſes au dépourvu. Le begue, au contraire, privé de l'arme qui ſert à la défenſe des autres, eſt, quand on l'attaque, un être abſolument paſſif. Inhabile au combat, ſon unique reſſource eſt de ſe fâcher contre ceux qui le provoquent; & ſon horreur pour la plaiſanterie eſt ſi grande, qu'il en déteſte juſqu'à l'apparence.

» de peu de fruict, petits livrets d'esbat avec mille » corruptions, les ornant de magnifiques titres, à » la mode des taverniers qui, pour despescher un » mauvais vin, mettent à l'entrée de leur cabaret » tant plus belle monstre ». Tout écrivain qui fait prônet ses productions pour en assurer le débit, fait revivre l'usage des cabaretiers d'autrefois. Peu contens d'avoir une enseigne devant leur maison, ils faisoient encore crier leur vin. Dans le fabliau des trois Aveugles de Compiegne, ces aveugles croient avoir reçu d'un clerc un besan que, dans le fait, aucun d'eux n'a touché. Comme ils ne sont qu'à une petite distance de la ville, ils prennent le parti d'y retourner, pour manger le prétendu besan. Savez-vous, dit le chef de ces mendians,

Savez, fet-il, que nous ferons ?
Vers Compiegne retournerons.
Grant tens a ne fumes à aise,
Or est bien drois que chascun s'aise.
Compiegne est de toz biens plentive... *
Chascun des autres li respont:
C'or eussons-nous passé le pont. **
..... Dedans la ville entrerent,
Si oïrent & escouterent
C'on crioit parmi le chastel,
« Ci a bon vin frès & novel,
» Cà d'Aucoire ***, ca de Soissons,

* Abondante... ** Que n'avons-nous passé le pont!.. *** Auxerre.

» Pain

» Pain & char, & vin & poissons.
» Céans fait bon despendre argent,
» Ostel y a à toute gent ».

288. *Qui a bu, boira.* La plupart des passions dominantes ne se quittent pas plus aisément que l'ivrognerie. Du Cerceau dit des poëtes :

Qui fit des vers, des vers encor fera ;
C'est le moulin qui moulut & moudra.

Nous disons encore, *Qui a joué, jouera.* Erasme a traduit du grec le même proverbe ; *Aliquandò qui lusit, iterùm ludet.* Le proverbe latin s'étend à toutes les mauvaises habitudes : *Semel malus, semper malus.* Que ne peut-on dire également, *Semel bonus, semper bonus* ! &

Pourquoi l'homme n'est-il constant que dans le mal ?

« La passion dominante est le joug que nous ne » secouons jamais ; & c'est par-là qu'on peut con» noître l'homme.... Cet homme infame conserve » jusqu'à la mort l'amour effréné du plaisir. Ce » gourmand célebre, que son intempérance réduit » à l'extrémité, fait appeler son médecin, qui lui » déclare qu'il faut mourir : Ah ! qu'on m'apporte » au plus vite le reste de mon poisson. Dans quel » état me vois-je, s'écrie ce Narcisse expirant ! Il

Mat. Sénon. X

» agonise & meurt en se mettant du rouge. Ce
» vieillard affable, qui fut pendant quarante ans
» l'esclave de la politesse & de la cour, un pied
» dans le tombeau, nous dit en béguayant; Mon-
» sieur, que peut-on faire pour votre service ? Je
» donne & legue, dit en soupirant l'avare Eu-
» clion, je donne & legue mes fermes à Médos.
» — Et votre maison, dit le notaire ? — Ma mai-
» son, Monsieur ? il faut donc tout quitter !.... Il
» pleure & donne sa maison à Mévius. — Et votre
» argent, continue le notaire ? — Mon argent !
» oh, pour celui-là, je ne puis m'y résoudre.....
» Il expire ». *Pope, Traduction de M. de St. L.*

---

289. *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.* Erasme cite ce proverbe en Grec; en voici le latin : *In regione cæcorum, rex est luscus.* On juge de tout par comparaison. Avec des gens instruits, un demi-savant n'est qu'un ignorant : placez le même homme dans un cercle d'ignorans, il devient un Cicéron... Nos anciens disoient : *En pays d'aveugles, bienheureux qui y a un œil.*

---

290. *Un méchant accommodement vaut mieux qu'un bon procès.* On peut se ruiner à force de gagner des procès, & le mieux est de les éviter.

Alcibiade étant en Sicile, les Athéniens l'assignèrent à venir répondre sur plusieurs chefs d'accusation. Loin de comparoître, il se cacha, en disant qu'il ne falloit pas plaider, quand on pouvoit fuir. « Vous ne vous fiez donc pas, lui dit-» on, au jugement de votre patrie ? — Je ne me » fierois pas même à ma mère ; car je craindrois » que, sans le vouloir, elle ne prît le caillou noir, » au lieu du blanc ». Le mot de cet Athénien, qu'il ne faut pas plaider, quand on peut fuir, devint un proverbe, qu'on a traduit ainsi en latin : *Quùm licet fugere, ne quære litem.*

---

291. *On ne pend que les petits voleurs* ; parce qu'ils n'ont ni argent ni crédit, pour échapper à la sévérité des loix. L'homme le plus criminel, s'il a de l'argent, ne peut être condamné, dit Cicéron :

Le Pactole a des eaux qui savent tout blanchir.

Quelqu'un a fait cette épitaphe d'un voleur important :

Ci gît monseigneur de Courtance,
Grand voleur qui mourut au lit.
Il feroit mort à la potence,
S'il avoit été plus petit.

Daus un recueil imprimé vers 1536, on lit cette question d'un légiste à un hermite :

'Homme, que fais-tu dans ce boys?
Au moins parle à moi, se tu daignes.
—— Je regarde ces fils d'araignes,
Qui sont semblables à vos droicts.
Grosses mouches en tous endroicts
Y passent, menues y sont prises.
Pauvres gens sont subjects aux loix,
Et les grands en font à leur guise.

Le fond de cette pensée est du philosophe Anacharsis, qui comparoit les loix aux toiles d'araignées, où les petites mouches se prennent, tandis que les grosses passent à travers. Cette belle comparaison a encore fait naître ce vers proverbial de la Fontaine :

Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

Erasme cite comme proverbe ce vers de Juvenal :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

---

292. *Eau trouble, gain du pêcheur.* Ce proverbe est dans G. Meurier. On dit vulgairement *pêcher en eau trouble*, pour dire, profiter du désordre des affaires publiques ou particulières, pour en tirer son avantage. Les Grecs disoient dans le même sens, *pêcher des anguilles.* Cette pêche ne réussit, dit-on, qu'à ceux qui troublent & remuent l'eau. Aristophane applique cette allégorie à un mauvais

citoyen qui, ne gagnant rien au repos de l'état, y excite des troubles pour s'enrichir aux dépens du public. Erasme a traduit ainsi ce passage :

Namque accidit tibi, quod anguillas qui aucupantur.
Ubi quieta stat palus, nil piscium reportant;
Contrà, lutum si moverint sursùm atque item deorsùm,
Capiunt : ità ipse capis, ubi rem publicam inquiètas.

---

293. *Ce qui nuit à l'un, duit à l'autre.* C'est-à-dire, qu'

Il n'est point de malheur dont quelqu'un ne profite.

Ce vers est la proposition inverse de celui de Publius Syrus :

Bona nemini hora est, quin alicui sit mala.

Montagne développe notre proverbe par des exemples, qui ne sont pas tous également vrais. « Le » marchand ne faict bien ses affaires, qu'à la dé» bauche de la jeunesse; le laboureur à la cherté » des bleds; l'architecte à la ruine des maisons; » les officiers de la justice aux procez & querelles » des hommes. Nul médecin ne prend plaisir à la » santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique » grec ; ni soldat à la paix de sa ville. Et qui » pis est, que chacun se sonde au-dedans, il trou» vera que nos souhaits intérieurs pour la plus-

» part naissent & se nourrissent aux despens d'au-
» truy ».

294. *Quand on parle du loup ; on en voit la queue.* Rien de plus commun que ce proverbe, qui se dit quand une personne, dont on s'entretient, arrive tout-à-coup. Donat s'est mis en quatre pour en expliquer l'origine : je ferai grace au lecteur de sa très-longue dissertation là-dessus. Un auteur de nos jours s'exprime ainsi en moins de mots. « Un loup aura hurlé de trop loin pour » être entendu distinctement, mais cependant » d'assez près pour ébranler les fibres du cerveau, » de manière à réveiller l'idée d'un hurlement & » d'un loup. On en parle, on le voit bientôt pa- » roître, on raconte l'aventure, on apprend que » la même chose est arrivée à d'autres, & cela se » répete proverbialement ».

Cette explication paroît un peu forcée. Ne pourroit-on pas attribuer ce proverbe à l'opinion, vraie ou fausse, que la présence inattendue d'un loup interdit l'homme qu'il surprend, & lui ôte l'usage de la parole ? C'est ce qui arrive à-peu-près dans une compagnie, où se montre tout-à-coup une personne dont on y parle. Quelque chose qu'on en ait dit, on ne va pas plus loin. Si on lui donnoit des éloges, on craindroit de blesser sa mo-

deffie, en les continuant devant elle : si on en parloit mal, (ce qui est plus ordinaire), on est encore moins tenté de continuer. On se contente de citer le proverbe ; & en le citant, on attribue par comparaison à la soudaine arrivée du loup, ce que fait éprouver, à-peu-près de la même manière, celle de la personne qu'on tenoit sur le tapis.

Les anciens rendoient ce proverbe par ces mots, *Lupus in fabulâ.* Plutarque en cite un qui a quelque rapport à celui-ci, mais que l'on appliquoit dans une circonstance différente. Lorsque, dans une compagnie nombreuse, il se faisoit tout-à-coup un silence général, on disoit *Mercurius supervenit*, comme si l'on eût voulu dire qu'il n'étoit pas permis de parler en présence de Mercure, le dieu qui présidoit à la conversation. Encore aujourd'hui, on tire un présage de ce silence, qui arrive quelquefois dans un grand repas, ou dans une société nombreuse, comme si l'on s'étoit donné le mot.

---

295. *Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra.* C'est-à-dire, en faisant du bien à un mal-honnête homme, on n'en reçoit que du désagrément ; & en le gourmandant, on en fait ce qu'on veut. Les mots qui composent ce proverbe en prouvent l'ancienneté. Il est peutêtre né dans le tems que les paysans, qu'on appeloit

villains, du latin *villanus*, étoient serfs & attachés à la glebe. Quelques seigneurs traitoient ces malheureux vassaux comme Coriolan vouloit que l'on traitât le peuple Romain : & l'un d'eux, pour justifier sa dureté, aura dit : *Oignez villain*, *&c......* Ces verbes *oindre* & *poindre* s'employoient autrefois par antithèse. Dans le roman de la Rose, Guillaume de Lorris, parlant des flatteurs, dit qu'ils louent les gens en face,

> Et par doulces paroles oygnent ;
> Mais après de leurs fleches poignent
> Par derrière jusques à l'oz,
> Et abaissent des bons les loz.

Montagne a dit aussi : « La maladie se sent : la santé, » peu ou point ; ni les choses qui nous *oignent*, » au prix de celles qui nous *poignent* ».

296, *Souris qui n'a qu'un trou, est bientôt prise.* C'est-à-dire, quand on n'a qu'une ressource, on tombe bientôt dans l'inconvénient que l'on craint. Les anciens disoient, *Mus non uni fidit antro.* Plaute a fait usage de ce proverbe (*in Truculento*). Dans le roman de la Rose, la vieille donne aux femmes des conseils, où se trouvent plusieurs proverbes, & celui-ci entr'autres :

> Et sachiez une chose voire (vraie) :

Cil qui le sire est de la foyre,
Doit partout prendre son toulin (1);
Et qui ne peut à ung moulin,
Aille à l'autre trestout le cours.
Moult a souris povre recours,
Et met en grant péril la druge (2),
Qui n'a qu'ung pertuys à refuge.

---

297. *Tant tonne qu'il pleut.* Pour dire, après les menaces, viennent les coups. On attribue ce proverbe à un mot de Socrate. On sait que sa femme étoit une mégère. Un jour elle l'accabla d'injures; & voyant qu'il n'y étoit nullement sensible, elle finit par lui jetter un seau d'eau sur la tête. « N'avois-je pas bien prévu, dit froidement le philosophe à ses amis, qu'après le tonnerre viendroit la pluie? » Salomon dit que la femme que-

---

(1) On appeloit *toulin* un droit qui se prenoit sur les marchandises. Ce mot vient de *tollere*, ainsi que *maltôte*. S. Louis allant en Palestine, eut besoin d'argent, & la taille en fournit. Les seigneurs la levèrent également dans leurs terres. Comme ils n'y employoient pas la même modération que ce prince, leurs vassaux appelèrent cette imposition *malè tolta*, c'est-à-dire, mal levée. Vers 1294, il y eut une sédition à Rouen, à l'occasion d'un impôt qu'on appeloit *mautollu*, c'est-à-dire, droits sur les denrées, levés injustement & par force.

(2) *Druge* signifie maîtresse ou souris.

relleuſe eſt comme un toît dont l'eau dégoutte toujours : *Tecta jugiter perſtillantia, litigioſâ mulier.*

298. *Ta chemiſe ne ſache ta guiſe.* Charles de Bovelles, qui cite ce proverbe, le traduit ainſi, *Ne interula quidem conſcia.* Le ſénateur Métellus y a, dit-on, donné lieu. Quelqu'un voulant lui tirer un ſecret ; « Si je ſavois, lui dit Métellus, que ma » chemiſe le connût, je la brûlerois ſur le champ »... Un particulier, moins diſcret que ce Romain, confia un ſecret à quelqu'un, & le pria inſtamment de n'en rien dire à perſonne. « Soyez tranquille, » lui dit celui-ci, je ſerai auſſi diſcret que vous ». Confier un ſecret à quelqu'un, c'eſt l'inviter à l'indiſcrétion, dont nous lui donnons l'exemple. Comment eſpérer qu'un autre gardera notre ſecret, plus fidélement que nous n'avons fait nous-mêmes ? Selon le proverbe Chinois, *le ſecret le mieux gardé eſt celui qu'on ne dit à perſonne.* Il eſt pourtant des choſes qu'on ne peut ſe diſpenſer de confier, au moins à un autre ſoi-même, & l'amitié trouvera mieux ſon compte à ce proverbe de G. Meurier : *Secret de deux, ſecret de Dieu ; ſecret de trois, ſecret de tous.*

299. *Il n'eſt ſi bon cheval qui ne bronche, ou, ſi bon chartier qui ne verſe.* L'ancien proverbe dit :

Contre fortune la diverſe,
N'eſt ſi bon chartier qui ne verſe.

Les plus grands écrivains ne ſont point parfaits, c'eſt-à-dire, exempts de la moindre tache :

Mal à propos on eſt fâché,
Contre un bon auteur qui s'oublie.
Les meilleurs courſiers ont bronché,
Le meilleur vin fait de la lie.

---

300. *Chacun a ſa marotte*; c'eſt-à-dire, ſa folie. *Haud eadem eſt veſania cunctis*. Tel rit de vos extravagances, à qui il en échappe d'auſſi ridicules. Horace rend cette penſée par une expreſſion proverbiale :

. . . . . : *Nihilo ſapientior ille*
Qui te deridet, caudam trahit....

Les jeunes poliſſons s'amuſent quelquefois à appliquer ſur le dos des paſſans la forme d'un rat figuré avec de la craie. A Rome, ils attachoient une queue derrière ceux dont ils vouloient ſe moquer. De-là, le proverbe *caudam trahere*, pour dire, ſe faire remarquer par ſon extravagance.... Croiroit-on que cette queue, que les Romains traînoient ſans le ſavoir, une compagnie de chanoines l'a traînée longtems, & volontairement & en public ? Voici le fait tel qu'il eſt rapporté par M. Anquetil. Un

usage singulier étoit encore en vigueur parmi les chanoines de R**, au milieu du XVIe. siecle. Le Mercredi-Saint, après les Ténébres, tout le clergé de la cathédrale alloit faire une station dans l'église de S. Rémi. Les chanoines, la croix devant eux, étoient rangés sur deux lignes comme à l'ordinaire, & chacun d'eux traînoit derrière soi un hareng attaché à une corde. Chaque prébendé n'étoit occupé qu'à marcher sur le hareng de celui qui le précédoit, & à sauver le sien des surprises du suivant. On ne put supprimer ces extravaganges qu'avec la procession. N'étoit-ce pas-là *caudam trahere*, dans l'un & l'autre sens ?

FIN de la troisième Centurie.

CENTURIE IVe.

Expreſſions proverbiales, familières, ou triviales, qui commencent par un infinitif.

301. PROMETTRE *monts & merveilles*, c'eſt promettre beaucoup plus qu'on ne peut ou qu'on ne veut tenir. Les anciens employoient la même hyperbole. *Magnos promittere montes*, dit Perſe. Aux montagnes Saluſte ajoute les mers; *maria monteſque polliceri*. Les Perſes, plus généreux encore, promettoient des montagnes d'or. Le fils de Veſpaſien, quand il ne pouvoit accorder ce qu'on lui demandoit, promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir. Un jour qu'on l'engageoit à être plus réſervé ſur cet article, il répondit qu'un empereur ne devoit renvoyer perſonne mécontent de lui..... En général, il ne faut pas compter ſur les grandes promeſſes:

On peut attendre tout de qui ne promet rien.

302. *Révéler les ſecrets de l'école*, c'eſt apprendre aux étrangers ce dont les confrères ſeuls doivent

être instruits. M. Dacier rapporte l'origine de ce proverbe à la loi fondamentale de l'école des Pythagoriciens, de ne jamais communiquer aux profanes les secrets de leur doctrine. Un des préceptes de Pythagore étoit de s'abstenir des feves, (Voy. N°. 271). Ses disciples avoient pour ce légume une aversion si grande, qu'ils se laissoient tuer, plutôt que de marcher dans un champ où il étoit semé. Le tyran Denys, curieux de connoître la cause de cette horreur, voulut l'apprendre d'un certain Mullias & de sa femme Timycha, tous deux de la secte de Pythagore. Mais il n'en put rien tirer; jusques-là que Timycha se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage du tyran, de peur que les tourmens ne la forçassent de satisfaire sa curiosité, en *révélant les secrets de l'école.* Ce trait, rapporté par Iamblique, fait honneur au sexe, & prouve que toutes les femmes ne sont pas incapables de garder un secret.

---

303. *Boire tanquam sponsus*: c'est-à-dire, largement. Bellingen tire ce proverbe des noces de Cana, à l'occasion desquelles il est dit dans l'Evangile: Tout homme sert d'abord le bon vin, &c. Le texte sacré dit bien qu'à ces noces le vin vint à manquer, mais non pas que l'on y but beaucoup, encore moins que l'époux donna l'exemple

de l'intempérance. J'aimerois mieux tirer ce proverbe des amans de Pénélope, qui passoient le tems à boire, à danser, &c. Horace appelle *sponsos Penelopes* les personnes livrées à la débauche. Les anciens entendoient, par *sponsi vita*, une vie molle & délicate, parce que, dit Erasme, ceux qui cherchoient à se marier, étoient couronnés de feuillage & de fleurs, & affectoient une propreté & une élégance recherchées.

---

304. *Manger son pain dans sa poche*, c'est cacher ses richesses, pour n'être point obligé d'en faire part. Bellingen, qui explique ainsi ce proverbe, l'attribue aux muletiers, qui pendent à la tête de leurs mulets un petit sac, où est l'avoine que ces animaux mangent en marchant..... Selon le Dictionnaire de l'Académie Françoise, *manger son pain dans sa poche*, c'est manger seul, comme font les avares & les gens retirés de la société. Les anciens appeloient *prandium ferarum*, le repas d'un monophage. Séneque veut qu'on admette au moins un ami à sa table, sous peine de vivre comme un loup : *Sine amico visceratio*, dit-il, *vita leonis ac lupi est*.

---

305. *Jetter la pierre à quelqu'un*, c'est l'accuser

ou le faire soupçonner d'une chose qu'un autre peut avoir faite comme lui. Cette expression paroît venir de l'usage où l'on étoit chez les Juifs de lapider les femmes adultères. On sait la belle réponse de J. C. à ceux qui lui amenèrent une femme coupable de ce crime, en lui rappelant le supplice auquel elle étoit condamnée par la loi : « Que celui de vous qui est sans péché, lui jette » la première pierre »…. Nous disons encore :

---

306. *Jetter la pierre & cacher le bras*, pour dire, faire du mal à quelqu'un si secrétement, qu'il ne vous en soupçonne pas. Le proverbe espagnol dit : *Fait de vilain, jetter la pierre & cacher la main.* En effet, c'est le propre d'un lâche, de se cacher sous le manteau de l'anonyme pour accuser ou dénigrer quelqu'un. Un homme fût-il coupable, & coupable d'un crime dont le bien public exigeât la punition, son accusateur devroit avoir le courage de se montrer :

Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme ;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

Celui qui se cache en découvrant un coupable ou prétendu tel, est un vil délateur, qui ne mérite que l'indignation & le mépris. La crainte qu'il a de se montrer prévient en faveur de l'accusé, &

l'on

l'on juge sans trop de témérité que, dans l'occasion, il seroit lui-même cent fois pis que celui qu'il dénonce : *faciet quod deferat ipse.*

---

307. *Aller comme le pourceau de S. Antoine, de porte en porte* ; ou, *Faire comme le pourceau de S. Antoine, se fourrer partout.* Ces expressions, qui s'appliquent ordinairement aux parasites, viennent, dit-on, de ce que les pourceaux de Saint-Antoine du Viennois en Dauphiné ont le privilege d'aller, avec une clochette au cou, dans les maisons, où on les régale en l'honneur du saint, bien loin d'oser les chasser.... Le jeune roi Philippe, que Louis le Gros son père s'étoit associé, passant à Paris près de Saint-Gervais, un cochon s'embarrassa dans les jambes de son cheval, qui s'abattit ; & ce jeune prince tomba si rudement, qu'il en mourut le lendemain, 3 Octobre 1131. Il fut alors défendu de laisser vaguer des pourceaux dans les rues. Dans la suite, ceux de l'abbaye de Saint-Antoine furent privilégiés : les religieux ayant représenté que ce seroit manquer à leur patron, que de ne pas excepter ses cochons de la regle générale. *Saint-Foix.*

---

308. *Faire ripaille*, c'est-à-dire, grande chère. Le Duchat croit que *ripaille* est une contraction du

Mat. Sénon. Y

vieux mot *répaissailles*, qui signifioit la même chose. D'autres prétendent que cette locution populaire vient de ce qu'Amédée VIII, duc de Savoie, vivoit dans un hermitage, que l'amour d'une vie molle, oisive & délicate lui avoit fait choisir, & que l'on nommoit *Ripailles*. Est-il vraisemblable qu'un prince appelé, pour sa sagesse, le Salomon de son siecle, & mort en odeur de sainteté, après avoir déposé la tiare, ait été un homme de plaisir ?

---

308. *Agir de grand cœur*. Expression ancienne dont on se sert encore aujourd'hui. On ne démêle pas d'abord le rapport qu'il y a entre l'épithete *grand* & le substantif *cœur*. Mais quand on lit dans nos vieux ecrivains, *de gréant cœur*, pour dire, *de cœur qui agrée*, on voit alors que *grand* est une corruption de *gréant*, qui emporte avec lui une idée fixe & déterminée.... On saisiroit plus aisément la signification de ce mot, si l'on écrivoit *à grant cœur*, comme on devroit le faire.

---

310. *Porter quelqu'un sur ses épaules*, se dit familièrement d'un homme qui est à charge par ses actions ou par ses discours.... Dans les funérailles, les anciens portoient physiquement sur leurs épaules les corps des morts. Si Priam eût fini sa carrière

dit Juvenal, avant que Pâris se fût avisé de construire une flotte, « son ombre, laissant Troie florissante, seroit solemnellement descendue vers les » mânes de son aïeul Assaracus ; Hector, aidé » de ses frères, auroit porté son corps (sur ses » épaules), à travers la foule des Troyennes gémissantes :

Incolumi Trojâ, Priamus venisset ad umbras
Assaraci, magnis solemnibus, Hectore funus
Portante, ac reliquis fratrum cervicibus, *inter*
Iliadum lacrymas ». . . . . Sat. X.

Cet usage subsistoit autrefois en France. Le fils aîné de S. Louis mourut jeune. Son corps fut conduit à Saint-Denys, & de-là à Royaumont où on l'enterra. Le roi d'Angleterre accompagna le convoi, & voulut porter quelque tems la bière *sur ses épaules*. Tous les barons françois & anglois la portèrent à son exemple, les uns après les autres. A la mort du poëte Belleau, arrivée en 1557, les amis du défunt portèrent son corps *sur leurs épaules*, depuis l'hôtel d'Elbeuf, où il mourut, jusqu'à l'église des grands Augustins où il fut enterré. Cette cérémonie, qui se faisoit pour honorer les morts, se réduit aujourd'hui à tenir les quatre coins du poële. La bière est portée sur un brancard par des gens du commun, & ce n'est plus que chez le peuple que le défunt est porté par ses pairs.

D'après l'usage ancien dont je viens de parler, il semble que l'expression *Porter quelqu'un sur ses épaules*, devroit se prendre en bonne part, comme on l'y prenoit quelquefois en latin. Cicéron, pour dire que son retour de l'exil eut l'air d'un triomphe, dit qu'il fut *porté sur les épaules* de toute l'Italie. En effet, quand l'arrivée d'une personne fait sur tout un peuple une vive impression d'amour & de reconnoissance, on la porteroit volontiers sur ses épaules, & cela même est arrivé plus d'une fois. Pourquoi donc cette expression se prend-elle chez nous en mauvaise part? C'est que l'objet de comparaison, sur lequel elle est fondée, n'est pas le même que dans l'exemple tiré de Cicéron: la personne qui nous déplait, est alors un fardeau incommode qu'on ne porte qu'à contre-cœur.

---

311. *Envoyer de son boudin à quelqu'un*, c'est en style populaire lui faire présent d'un plat de son métier; donner, par exemple, un exemplaire d'un ouvrage qu'on a composé.... Le porc est, de tems immémorial, la nourriture favorite du peuple, & quelques bourgeois sont peuple en cela. Quand on tue un porc, on ne manque pas de faire du boudin. Le paysan en porte à son curé, & le bourgeois en envoie à ses amis. Cet usage, qui a donné lieu à l'expression proverbiale, paroît venir origi-

nairement de ce que le boudin n'est pas de garde. Dans l'alternative d'en distribuer le superflu ou de le laisser gâter, on a préféré le premier parti. A la longue, cet acte de générosité est devenu un usage : mais ceux qui veulent bien faire les choses, joignent quelques côtelettes au bout de boudin qui, présenté seul, auroit un air de mesquinerie.

---

312. *Faire patte de velours*, pour dire, cacher sous des dehors caressans le dessein que l'on a de nuire. Les vers suivans renferment l'origine & l'application de ce proverbe :

Un chat adroit qui veut voler
Quelque morceau sur votre assiette,
Commence par vous cajoler.
Semblant ne point voir ce qu'il guette,
Il tourne autour, d'un air discret;
Puis, quand il voit que l'on caquette,
Et que l'on est un peu distrait,
La griffe part, adieu Minet:
L'assiette par ses soins est nette.
Cette leçon pour vous est faite,
Mamans, retenez-la toujours.
Pour vous & pour votre fillette,
Craignez la patte de velours.

---

313. *Tirer les vers du nez à quelqu'un*, c'est tirer de lui un secret, en le questionnant adroite-

ment. Cette expression paroit empruntée du verbe latin *emungere*, qui signifie la même chose.... Autrefois on disoit *moucher*, pour, épier. Témoins ces vers tirés du mystère de la Passion, drame fait au commencement du XVI^e. siecle. Une servante parlant à des sergens, leur dit :

Vous estes bien à de loisir
D'aller à ceste heure *moucher*,
Il est temps de s'aller coucher.

La Monnoye tire ce vieux verbe, d'*emungere*. Ne viendroit-il pas plutôt de notre substantif *mouche* ? Un espion ressemble à cet insecte, qui se porte partout, sans qu'on l'apperçoive : il en a même le nom. De *mouche*, pris dans ce sens, on aura fait *moucher*, pour dire espionner.

---

314. *Tuer le tems*, c'est ne savoir qu'en faire, le perdre à des niaiseries. A combien de gens on pourroit dire :

Pourquoi tuer le tems, quand on peut l'employer ?

On dit quelquefois : *Il faut tuer le tems, de peur qu'il ne nous tue.* Un auteur semble avoir eu cette espece de proverbe en vue, dans ce passage d'un *Eloge du roi de Prusse* : « C'est une plus grande qua-

» lité qu'on ne pense, dans les rois, que ce saint » respect pour le tems, soit qu'on envisage les » peuples qu'ils gouvernent, soit qu'on les consi- » dère eux-mêmes. Car quel vide devroit rester à » des hommes chargés d'une tâche aussi immense? » Cependant, faute d'éducation, faute de morale, » faute d'habitude à cet égard, c'est ce vide in- » concevable qui les *dévore* presque tous ; c'est-là » ce qui les rend si incertains, si mobiles, si rem- » plis de petits goûts, & si promptement blâsés sur » tous les plaisirs. *Le tems se venge sur eux* du culte » qu'ils ne savent pas lui rendre, & semble se » plaire *à les écraser de son poids* ». On diroit en style proverbial : Les rois cherchent trop souvent à *tuer le tems*, & c'est *le tems* qui *les tue*.

De tous les biens que nous tenons de la Providence, le tems est le seul dont l'avarice soit louable. Personne ne poussa ce beau défaut plus loin que Pline le naturaliste. Il se faisoit lire à table, suivant l'usage des anciens. Un de ses convives arrêta un jour le lecteur sur une mauvaise prononciation, & le fit répéter. N'aviez-vous pas compris la chose, lui dit Pline? L'autre en étant convenu : « Pourquoi donc, poursuivit-il, l'avoir fait » répéter? nous perdons au moins dix lignes à » cette interruption ».

---

317. *Faire des châteaux en Espagne*, c'est faire des projets en l'air, se repaître de chimères:

> Losque je pars pour la campagne,
> Je fais toujours de grands projets.
> Poëtes sont assez sujets
> A bâtir châteaux en Espagne,
> Et bâtissent à peu de frais.

Cette manière de bâtir, si peu dispendieuse, amuse quelquefois l'imagination, & fait passer des momens agréables. « Une resverie sans corps & sans » subject, dit Montagne, régente notre ame & » l'agite. Que je me mette à *faire des chasteaulx* » *en Espaigne*, mon imagination m'y forge des » commoditez & des plaisirs, desquels mon ame » est réellement chatouillée & réjouye ». Ce proverbe est très-ancien, puisqu'on le voit dans le roman de la Rose:

> Lors feras chasteaulx en Espaigne.

Il vient, dit Pasquier, « De ce qui a esté de tout » temps pratiqué en Espagne, où vous ne rencontrez aucuns chasteaux par les champs, ains » seulement quelques cassines & maisonnettes, es» quels passant chemin vous estes contraint d'hé» berger, & encore distantes d'un long intervalle

» les unes des autres. Ceux qui rendent raison » de cela estiment que ce fut pour empescher que » les Maures, qui faisoient ordinairement plusieurs » courses, ne surprissent quelques chasteaux de » force ou d'emblée, où ils auroient eu moyen » de faire une longue & seure retraicte ». De-là, *Châteaux en Espagne*, pour dire une chose inutile ou qui n'est pas faisable.

---

318. *Venir à belles baisemains* faire une chose, recevoir une grace. *A belles baisemains*, signifie avec soumission & d'un air suppliant. *Baisemains* n'est féminin que dans cette espece d'adverbe....... Le baisemain est un hommage que le vassal rend au seigneur du fief. On donne aussi ce nom à l'offrande qu'on fait à un curé en allant baiser la patene, parce qu'autrefois, en se présentant à l'offrande, on baisoit la main du célébrant.... On dit encore, *Je vous baise les mains*, pour dire, je vous salue, *ou*, je ne puis croire ce que vous dites.

Autrefois la reconnoissance se témoignoit en baisant la main du bienfaiteur. Cet usage est de la plus haute antiquité; & on lit dans Job un passage qui y a quelque rapport. *Si lætatum est in abscondito cor meum, & osculatus sum manum meam ore meo*: c'est-à-dire, quand j'ai résisté à la tentation, mon cœur ne s'est point enflé par cette vic-

toire, & je n'ai pas baisé ma main de ma propre bouche. Bossuet, traducteur de ce verset, l'explique ainsi : « Qu'est-ce à dire, baiser sa main de sa » bouche ? C'est-à-dire, attribuer le bon succès » à sa propre force, *se remercier soi-même* de ses » bonnes œuvres ». Les rois admettent encore aujourd'hui leurs courtisans à l'honneur de leur baiser la main. Si nos enfans baisent leur propre main en recevant un bonbon, c'est que le respect les empêche d'appliquer la bouche sur la main du bienfaiteur : du moins, s'ils étoient capables de réflexion, ils verroient que le baiser est dû à la main qui donne, & non à celle qui reçoit.

---

319. *Faire la barbe à quelqu'un*, c'est le braver, lui faire affront, ou même, l'effacer en esprit, en talent, &c. La plupart des peuples anciens portoient la barbe longue, & notre expression vient du déshonneur que l'on attachoit à une barbe rasée. David ayant envoyé des ambassadeurs au roi Hanon, celui-ci les renvoya après leur avoir fait raser la moitié de la barbe, ce qui les couvrit de confusion, dit l'Ecriture : *Erant confusi valdè turpiter....* Il n'y a pas bien longtems que la barbe étoit fort en honneur en France. Elle fut diminuée sous Henri IV ; on ne la portoit que de la longueur de trois doigts sous le menton, en éver-

tail. On la faiſoit tenir en cet état avec des cires préparées, qui donnoient au poil une bonne odeur & la couleur qu'on vouloit. On accommodoit ſa barbe le ſoir ; & pour qu'elle ne ſe dérangeât point la nuit, on l'enfermoit dans une bigotelle (1), eſpece de bourſe faite exprès.

Cette façon de parler *Faire la barbe à quelqu'un*, a fait la matière de pluſieurs mots plaiſans. Le célebre père Joſeph fut chargé des affaires de France à la diete de Ratisbonne, conjointement avec l'ambaſſadeur Charles Brulart de Léon. Le cardinal de Richelieu diſoit ſouvent : « Je ne con» nois aucun miniſtre, ni plénipotentiaire en Eu» rope, capable de *faire la barbe* à ce capucin, » quoiqu'il y ait belle priſe ».... Le fils d'un barbier ayant acheté une charge de conſeiller à un préſidial, un membre de la compagnie dit en plaiſantant : Il va nous *faire la barbe* à tous.

---

320. *Avoir le diable dans ſa bourſe*, c'eſt n'avoir point d'argent. Ce proverbe fait le fond d'une épigramme du XVe. ſiecle, tirée d'un livre intitulé, *Les Contes d'Alix* :

---

(1) On appeloit encore *bigotelle*, la bourſe que les dévotes pendoient à leurs ceintures, pour faire leurs aumônes.

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde.
Si n'y eut nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploye, & leur dit : Gens de bien,
Ouvrez les yeux, voyez, y a-t-il rien ?
—— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
—— Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
D'ouvrir sa bourse & ne voir rien dedans.

D'un homme sans argent, les Romains disoient, *Zonam perdidit*, il a perdu sa bourse, ou plutôt, sa ceinture :

Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit.... HOR.

Ils mettoient leur argent dans leur ceinture. Quand on les voloit, on leur enlevoit cette ceinture ; de manière que leur robe, qu'elle relevoit, restoit détroussée. De-là, leur verbe *discingere*, pour dire, voler. « Que piller en Afrique, dit Juvenal ? Ma-» rius vient d'en *détrousser* les habitans :

Quanta autem inde feres tam diræ præmia culpæ,
Cùm tenues nuper Marius discinxerit *Afros ?* »

Notre verbe *détrousser* répond exactement au *discingere* des Latins, & Boileau le prend pour *voler*, dans ces vers :

Vit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour *détrousser* les loups courir les grands chemins ?

L'araignée étoit autrefois le symbole, non-seulement de la malpropreté, mais encore de l'indigence (1). Catulle dit d'une bourse sans argent :

Plenus sacculus est aranearum.

On raconte que l'empereur Varius fit ramasser par des esclaves toutes les toiles d'araignées qui étoient dans Rome, & que le tout monta à dix mille livres pésant : témoignage peu honorable de la malpropreté & de l'indigence qui régnoient alors dans cette capitale de l'empire.

---

321. *Nager entre deux eaux*, c'est se ménager entre deux partis, sans oser se décider pour aucun : rôle délicat, incompatible avec la bonne-foi, & dont l'acteur, quand on le connoît, est généralement méprisé. Le plus sage, en bien des circonstances, est de rester neutre : mais s'entendre avec

---

(1) Et en général du vide. Properce dit d'un lit qui va rester vide :

Putris & in vacuo texetur aranea lecto.

Ce vers est imité d'Homère qui fait dire à Télémaque, en parlant du lit de Pénélope, (Traduction) ;

Horret arachneis vacuus sine conjuge telis.

l'un & l'autre parti, de maniere à faire croire à chacun d'eux qu'on lui est exclusivement dévoué, c'est une conduite indigne d'une ame droite & honnête. Une loi de Solon vouloit que l'on punît ceux qui, dans une dissension civile, garderoient la neutralité...... Notre expression répond à celle-ci des Romains, *duabus sedere sellis*. Le poëte Labérius ayant été fait sénateur par César, Cicéron refusa de lui faire place, en disant: « Je vous recevrois » volontiers, si nous n'étions pas trop serrés; *re-» ciperem te, nisi angustè sederemus* ». C'étoit reprocher à César de trop multiplier le nombre des sénateurs. Labérius repoussa le trait par un autre plus piquant: « Vous aviez pourtant coutume d'être » assis sur deux sieges; *atqui solebas duabus sedere » sellis* »; reprochant par ces mots à cet orateur sa conduite équivoque dans les divisions civiles.

---

322 *Faire un trou pour en boucher un autre*, c'est créer de nouvelles dettes pour payer les anciennes. les Latins appeloient cela *versuram facere*, & cette expression venoit de ce que ces sortes de débiteurs changent de créanciers, *quòd vertant creditorem*.

D'un homme noyé de dettes, nous disons qu'*il doit à Dieu & au monde*... Les anciens disoient, *animam debet*. Par une de leurs loix, un homme insolvable devenoit propriété de son créancier, & il

étoit

étoit tenu de le payer par ſon travail, puiſqu'il ne pouvoit le faire en argent. Du tems des Gaulois, quand le François ne pouvoit pas payer ſon créancier, il alloit le trouver, lui préſentoit des ciſeaux, & devenoit ſon *ſerf*, en ſe coupant ou ſe laiſſant couper les cheveux..... La loi des douze Tables étoit ſi ſévère à cet égard, que pluſieurs interprètes ont cru devoir en adoucir la lettre, en la prenant dans un ſens métaphorique. Cette loi ordonnoit, ſelon Aulu-Gelle, que l'on mît en morceaux le corps d'un homme inſolvable, afin que chacun des créanciers pût en avoir ſa part. Les débiteurs n'ont rien de pareil à craindre chez nous, où mettre de l'ordre dans ſes affaires & payer comptant, c'eſt être un ladre & ne ſavoir pas vivre.

---

323. *Se laiſſer mener par le nez*, en latin, *nare trahi*, ſe dit d'un homme foible, qui ne voit, n'agit & ne penſe que par ceux qui l'approchent. Cette nullité de caractère eſt très-dangereuſe dans les perſonnes en place, quand elles donnent leur confiance à des gens qui en abuſent. Charles, roi d'Angleterre, ſe laiſſoit mener par ſon frère, le duc d'York, à qui il abandonnoit les affaires de l'état. Ce qui fit dire à Killegrew que le roi devoit avoir bien mal au nez. « Pourquoi cela? » demanda le prince. — Sire, c'eſt qu'il y a long-

» tems que Votre Majesté se laisse mener par-là »...
Cette expression figurée nous vient des Grecs, qui l'ont tirée des buffles, que l'on conduit au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans les narines.

324. *Avoir ville gagnée*; c'est avoir l'avantage, réussir dans une affaire difficile. En guerre, il est aisé de mettre le feu à un village, d'enlever quelques magasins, &c. Mais la prise d'une place bien gardée n'est pas l'affaire d'un moment. De-là cette expression qui se lit dans Platon: « Un homme qui » se décourage dans le commencement, dit-il, n'au» ra jamais *ville gagnée* ».

325. *Baisser l'oreille*, se dit d'un homme qui a été humilié par quelque perte, qui a échoué dans une affaire où il s'étoit vanté de réussir, &c. Cette expression familière est tirée des animaux, qui dressent ou baissent l'oreille, selon leurs différentes affections (1). Les anciens en faisoient usage. Horace dit de lui-même:

Demitto auriculas, ut iniquæ mentis asellus.

(1) Cette faculté, refusée à l'homme, étoit pourtant le partage d'un certain Crassot, né à Langres & mort

Platon dit des personnes tristes, que les oreilles leur tombent sur les épaules.... L'air respectueux d'un valet qui suit son maître, a donné lieu à ce proverbe traduit du grec, *superatus est à gallo quopiam.* C'est ce qu'on peut dire d'un fanfaron à qui une mortification a fait baisser l'oreille, ou si l'on veut, la crête: Après le combat de deux coqs, le vaincu se retire en silence, tandis que l'autre bat des ailes & chante sa victoire. Quelques-uns prétendent que le premier se met à la suite de son vainqueur, comme s'il s'avouoit son inférieur & son sujet. L'homme rougiroit d'une pareille soumission : apparemment le coq, d'ailleurs si orgueilleux, n'a pas notre amour-propre.

---

326. *Être réduit au bâton blanc*, c'est-à-dire, à l'indigence. Je ne sais trop d'où vient ce proverbe. Les Romains donnoient des pieds *blancs* aux gens de la dernière classe, surtout aux esclaves, qui du tems de Juvenal venoient s'enrichir à Rome, & quelquefois, par leur luxe insolent, effacer les magistrats; ce qui fait dire à ce poëte :

Paris au collège de l Marche. Cet original, mal-propre comme un cynique, ayant une barbe longue & touffue & les cheveux mal peignés, avoit (dit l'abbé de Marolles qui l'a connu), une chose bien particulière; c'étoit de plier & redresser ses oreilles à volonté, sans y toucher.

Vincant divitiæ, sacro nec cedat honori
Nuper in hanc urbem pedibus *qui venerat* albis.

Quelques interpretes entendent par *pedibus albis* des pieds poudreux ou nuds, comme ceux des pauvres: selon d'autres, l'épithete *albis* vient de ce qu'on marquoit avec de la craie les pieds des esclaves qu'on exposoit en vente, à peu près comme chez nous on marque les troupeaux qu'on vend dans les foires. Est-ce-là l'origine de notre expression, ou vient-elle de ce qu'autrefois les pestiférés étoient obligés d'avoir en main une *baguette blanche*, afin d'avertir par ce signe les personnes saines de s'éloigner d'eux? Quoi qu'il en soit, en parlant d'une garnison qui est sortie d'une place, sans armes & sans bagage, on dit qu'*elle en est sortie le bâton blanc à la main*; & figurément, *sortir d'un emploi avec le bâton blanc*, c'est en sortir ruiné. Un de nos poëtes a dit:

Lorsqu'à plaider un chicaneur s'obstine,
Un bâton blanc est tout ce qu'il acquiert.
A gagner des procès souvent on se ruine;
Jugez du sort qu'éprouve un plaideur qui les perd.

---

327. *Tenir le haut du pavé*, c'est être riche, puissant, & possesseur paisible des honneurs attachés à ces deux qualités.... Cette expression vient

de l'usage où l'on est de céder en marchant le haut du pavé aux personnes que l'on considère ; ce qui se pratiquoit aussi chez les anciens, comme le prouve ce passage d'Horace : *Ne tamen illi*

Tu comes exterior, si postulet, ire recuses.

Dans l'intérieur des maisons, la politesse veut que l'on cede la droite, & cette place d'honneur est de toute antiquité. Il est incroyable combien les hommes sont délicats sur cette étiquette. Au sage toutes les places sont égales, parce qu'il les honore toutes. On cite à ce sujet un mot admirable de de Mde. Palatine de Bavière, abbesse de Maubuisson. Une autre abbesse, curieuse de la voir, mais inquiette sur la préséance, lui fit demander si on lui donneroit la droite. « Depuis que je suis re- » ligieuse, dit Mde. Palatine, je ne connois ni la » droite ni la gauche, que pour faire le signe de » la croix ». Cette réponse simple & naïve cachoit, comme on voit, la plus délicate correction.

---

328. *Avoir une dent contre quelqu'un*, c'est en être mécontent, lui en vouloir. On emploie souvent cette expression en plaisantant. Voltaire en a fait, dans une lettre, la matière d'une transition. En 1765, on lui envoya une estampe qui le représentoit. A ce sujet, il écrit : « On me fait terri-

» *corps saint*, & on le porta sur les épaules à la
» grande église ».

---

331. *Donner le fion à une chose.* « Un Fran-
» çois enseignoit à des mains royales à faire des
» boutons. Quand le bouton étoit fait, l'artiste di-
» soit : *A présent, sire, il faut lui donner le fion.*
» A quelques mois de-là, le mot revint dans la
» tête du roi. Il se mit à compulser tous les Dic-
» tionnaires françois, & il n'y trouva pas ce mot.
» Il appela un Neufchatelois, qui étoit alors à sa
» cour, & lui dit : Dites-moi ce que c'est que le
» *fion* dans la langue françoise. — Sire, reprit le
» Neufchatelois, le *fion*, c'est la bonne grace......
» Graves auteurs, graves penseurs, vous n'êtes
» pas dispensés de *donner le fion* à vos livres. Sans
» le *fion*, vous ne serez pas lus.... Académiciens,
» qui parlez de goût, étudiez le *fion*, & placez ce
» mot dans votre Dictionnaire, qui ne s'acheve
» point ». *T. de P.*

---

332. *Etre hors de page*, c'est-à-dire, hors de la dépendance d'autrui. Cette expression nous vient de l'ancienne chevalerie. La sujétion où l'on tenoit les pages étoit grande. A l'âge de sept ans, un jeune gentilhomme étoit mis auprès de quelque

haut baron, ou de quelque illustre chevalier, pour y remplir la place de *page*, de *damoiseau* ou *varlet*. A quatorze ans il sortoit *hors de page*, & devenoit écuyer. Sa fonction alors étoit d'habiller son maître, de l'aider quand il montoit à cheval, &c.

---

333. *Monter sur ses grands chevaux*, signifie parler en colère, avec hauteur. Au tems de la chevalèrie, des écuyers menoient des chevaux de bataille, c'est-à-dire, d'une taille élevée, & les donnoient à leurs maîtres, lorsque l'ennemi paroissoit. C'est ce qu'on appeloit *monter sur ses grands chevaux* : expression que nous avons conservée, ainsi que celle de *haut à la main*, venue de la contenance fière avec laquelle un écuyer, accompagnant le maître, en portoit le heaume élevé sur le pommeau de la selle.

---

334. *Filer le parfait amour.* Desforges-Maillard présume que cette expression vulgaire doit son origine à la quenouille & au fuseau d'Hercule, filant auprès d'Omphale. Destouches a dit :

> Mais je ne puis longtems filer l'amour parfait.

Il me semble que l'épithete *parfait* devroit être

devant son substantif. Le même poëte use d'une licence encore plus grande, quand il dit :

Tu filois le parfait avec cette charmante.

La suppression de deux substantifs paroîtra ici d'un assez mauvais goût. En général, Destouches n'est pas correct. Quelle différence de son style à celui de l'aimable La Chaussée !

---

335. *Conter des fagots*, pour dire, conter des fadaises, des sornettes. Des gens de lettres, assemblés chez une dame distinguée, (Madame de Forgeville, intime amie de Fontenelle), discouroient de plusieurs objets, & prononçoient souvent le nom de philosophie. La dame les interrompit, pour demander quel bien avoient fait à l'humanité les philosophes du siecle, qu'elle entendoit vanter sans cesse. « Quel bien ils lui ont fait, madame ? ré- » pondit d'Alembert. Ils ont abattu la forêt des » préjugés, qui la séparoit du chemin de la vé- » rité. — Je ne suis plus surprise, répliqua la dame » en riant, si vous nous *débitez ici tant de fa- » gots* ».

C'est, dit-on, la gazette de Renaudot, (*Voyez N°.* 146,) qui a donné lieu à l'expression proverbiale *conter des fagots*, pour dire, faire des contes en l'air. On crioit & l'on vendoit sa feuille dans

les rues. Il arriva un jour qu'un marchand de fagots crioit sa marchandise, en même tems que le vendeur de gazette crioit la sienne ; & toutes les fois que celui-ci annonçoit à haute voix la *gazette*, l'autre articuloit aussitôt ses *fagots*. Depuis, ces deux mots, réunis par le hasard ou la malice, devinrent synonymes, & quiconque rapporte une nouvelle apocryphe est un *conteur de fagots*..... M. de Paulmy fait venir *fagot* de *fagus*, parce que les premiers fagots ont été faits de hêtre. Ménage le tire avec plus de vraisemblance du grec Φακελος, qui signifie une charge de bois. Le peuple de Sens appelle *fagot de linge*, une charge de linge ; d'où l'on pourroit croire que *fagot* vient de *fasciculus*, comme *faix* vient de *fascis*.

---

336. *Donner le bal à quelqu'un*, c'est, en style populaire, le réprimander, le châtier. On dit encore dans le même sens, *Il la dansera belle*, *il l'a dansé tout du long*. Ces expressions, tirées des bals ou danses que se donnent les bourgeois dans certains tems, sont prises ici dans un sens ironique.

Observons que l'usage d'offrir, dans les bals, un bouquet à la personne qui doit donner le bal suivant, semble être un reste de ce qui se pratiquoit dans une cérémonie chevaleresque, nommée

le vœu du Paon ou *du Faiſan*. Sainte-Palaye rapporte celle qui ſe fit à Lille en 1453, à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pour la croiſade contre les Turcs qui venoient d'achever la conquête de l'empire d'Orient par la priſe de Conſtantinople. Le tems néceſſaire pour les apprêts de cette fête, & pour attendre les chevaliers, s'étoit paſſé en divers feſtins donnés par les principaux ſeigneurs : le dernier fut celui du duc de Clèves, où l'on proclama le banquet de ſon oncle, le duc de Bourgogne, qui devoit ſe donner dix-huit jours après, ſuivant l'uſage. Par un degré fait exprès, une dame monta ſur la table, où le duc de Bourgogne avoit pris place, ſe mit à genoux devant lui, & poſa ſur la tête de ce prince un chapelet, c'eſt-à-dire, une couronne ou guirlande de fleurs.

---

337. *Faire danſer à quelqu'un un branle de ſortie* ; c'eſt le faire ſortir d'un endroit. Cette expreſſion qu'on emploie en plaiſantant, eſt tirée de la danſe, où *le branle de ſortie* eſt apparemment celui qui termine le bal. *Branle* ſignifie une eſpece de danſe de pluſieurs perſonnes, qui ſe tiennent la main... Nos ancêtres appeloient *Branle de la torche*, celui que danſoit un grand ſeigneur, parce qu'on tenoit devant lui pluſieurs torches allumées. Oli-

vier de la Marche dit que l'empereur Sigiſmond étant venu voir le duc de Bourgogne, on lui donna un grand feſtin, où il danſa, & que, par honneur, on portoit devant lui deux torches allumées.... On n'a pas toujours employé des flambeaux pour illuminer la ſalle des feſtins. Sous la première race de nos rois, les grands éclairoient leurs convives avec des torches, que des domeſtiques tenoient en main. Ils conſervèrent cette eſpèce d'étiquette, après même qu'on eût introduit l'uſage des chandeliers. Dans les cérémonies d'appareil, on portoit du feu devant les perſonnes, qui en étoient l'objet. C'eſt ſur le même motif de reſpect qu'eſt fondé l'uſage de faire brûler des cierges ſur l'autel, pendant la célébration de l'office divin. On a cru avec juſtice qu'un honneur déféré aux princes du monde & à ceux de l'égliſe, appartenoit, à plus forte raiſon, à l'Etre ſuprême dont ils ne ſont ici-bas que les foibles images.

---

338. *Etre à cul*, c'eſt n'avoir plus aucune reſſource. On dit auſſi, *mettre quelqu'un à quia*, pour dire, le réduire à ne ſavoir plus que répondre, à ne pouvoir rien ajouter au mot *quia*. Autrefois on diſoit en ce ſens, *mettre de cul*, ou *ſur le cul*. Cette expreſſion étoit uſitée dans les écoles de philoſophie qui ſe tenoient à Paris, rue

du Fouare. Ces écoles étoient jonchées de paille ſur laquelle ſe mettoient les écoliers, lorſqu'on faiſoit des actes publics. Les répondans qu'on ſerroit de trop près, étoient *mis à cul*, c'eſt-à-dire, obligés à ſe raſſeoir ſur leur paille. *Voyez le N°.* 45.

---

339. *Rengaîner un compliment*, c'eſt le ſupprimer. Cette expreſſion paroît être de Molière, qui en a créé bien d'autres. Dans le *Mariage forcé*, Alcidas dit à Sganarelle, en lui préſentant deux épées. « Monſieur, prenez la peine de choiſir, de » ces deux épées, laquelle vous voulez. — SGA» NARELLE. De ces deux épées? — Oui, s'il vous » plaît. — A quoi bon? — Monſieur, comme vous » refuſez d'épouſer ma ſœur après la parole don» née, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le » petit compliment que je viens vous faire. — Com» ment? — Je viens vous dire civilement qu'il faut, » ſi vous le trouvez bon, que nous nous coupions » la gorge enſemble. — Voilà un compliment fort » mal tourné. — Allons, monſieur, choiſiſſez, je » vous prie. — Je ſuis votre valet, je n'ai point » de gorge à me couper. (*à part.*) La vilaine fa» çon de parler que voilà! — Monſieur, il faut » que cela ſoit, s'il vous plaît. — Eh! monſieur, » *rengaînez ce compliment*, je vous prie ».

---

340. *S'amuser à la moutarde*; c'est-à-dire, à des choses inutiles; faire de petites affaires, tandis qu'on néglige les grandes. Ce proverbe est une allusion à deux mots françois, *moult* & *tarde*; en sorte que, quand on attend quelqu'un avec impatience, on dit qu'il s'amuse quelque part, & *moult tarde*, c'est-à-dire, tarde beaucoup à venir.... Un prédicateur gagea, dit-on, un jour qu'il crieroit trois fois *moutarde*, quand il seroit en chaire. Ayant commencé son sermon par ces mots, *moutarde*, *moutarde*, à chacun desquels il fit une pause, il ajouta tout d'une suite:

Moult tarde le pécheur à faire pénitence.

Moutardier est le sobriquet qu'on a donné aux habitans de Dijon. En voici l'origine. Charles V, roi de France, allant en 1382, avec son oncle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, au secours de Louis comte de Flandre, contre les Gantois, qui s'étoient révoltés, la ville de Dijon leva à ses frais mille hommes pour grossir leur armée. Par reconnoissance, le duc permit aux Dijonnois de porter ses armes, & leur donna son cri, qui étoit, *Moult me tarde*. On écrivoit ces mots en forme de rouleau: de sorte que ceux-ci, *moult tarde* étoient l'un près de l'autre & comme dans la même ligne; au lieu que le pronom *me* étoit hors de la ligne & dans un repli du rouleau abaissé au-

deſſous des deux autres mots. Comme on ne liſoit que les deux mots d'en-haut, *moult tarde*, les Dijonnois ont été appelés de-là *Moutardiers*, & non à cauſe de la *moutarde* qu'on y fait, comme pluſieurs penſent.

Un Jéſuite, régent au college de Dijon, avoit fait une énigme en tableau, qui devoit être expliquée publiquement. Au bas du tableau étoient ces mots : *Multùm tardat divio rixam.* L'inſcription parut ſéditieuſe, & faiſoit murmurer les citoyens contre l'auteur. Mais on finit par rire, quand chaque mot étant expliqué (*multùm* moult, *tardat* tarde, *Divio* Dijon, *rixam* noiſe), il ſe trouva que le tout enſemble faiſoit *Moutarde Dijonnoiſe*, qui étoit le mot de l'énigme.

---

341. *Boire à tirelarigot*, c'eſt-à-dire, beaucoup & à longs traits. Trévoux rapporte ſix étymologies de cette expreſſion. En voici deux. La ſeconde cloche de la cathédrale de Rouen a nom *la Rigault*, de celui qui l'a donnée : comme les ſonneurs ont beaucoup de peine à la mettre en volée, on dit qu'après ce travail ils vont boire *en tire la Rigault.* D'autres prétendent que ce mot vient des Goths, qui ayant tué leur chef Alaric, & mis ſa tête au bout d'une pique, buvoient par dériſion à ſa ſanté,

en

en disant : *à ti*, *Alaric Goth*, d'où l'on a dit par corruption, *à tirelarigot*.

Larigot est un vieux mot qui signifie une espèce de flûte champêtre. Les Allemands nomment *flûtes* les verres longs & étroits dans lesquels ils boivent, d'où nous est venue l'expression *flûter*, *jouer de la flûte*, pour dire boire. C'est peutêtre à l'instar de ces flûtes allemandes, que les paysans auront donné le nom de *larigot* à de grands gobelets. Ménage va chercher ce mot bien plus loin, car il le tire de *fistula*. Voici la généalogie qu'il en donne. *Fistula*, *fistularis*, *fistularius*, *fistularicus*, *laricus*, *laritotus*, *larigot*. Le P. Bouhours a tourné cette étymologie en ridicule, & il a bien fait.

---

342. *Parler françois*, c'est dire franchement ce qu'on pense, parler sans détour, sans équivoque. A Rome, *latinè loqui* signifioit la même chose. Montagne, parlant des femmes qui, après avoir mal vécu avec leurs maris, ne laissent pas de pleurer quand la mort vient les en débarrasser : » Est-ce » pas, dit-il, de quoi ressusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que j'estoy, me vienne » frotter les pieds quand je ne suis plus ? Ne re» gardez pas à ces yeux moites & à ceste piteuse » voix : regardez ce port, ce teinct, & l'embon-

» point de ses joues soubs ces grands voiles ; c'est » par-là qu'elle *parle françois* ».

En bon françois est une espece d'adverbe qui signifie aussi, sans détour. Cette expression fait le sel de l'épitaphe suivante :

Ci gît qui parloit autrefois
La langue de la vieille Rome ;
En grec, en hébreu savant homme,
Mais un grand sot en bon françois.

Parler françois signifie encore parler avec autorité & d'un ton menaçant.

---

343. *Mettre la main au chapeau*, c'est ôter son chapeau par respect. Newton, qui a pénétré si avant dans les secrets de la nature, ne prononçoit jamais le nom de Dieu, sans ôter son chapeau, & sans témoigner le plus profond respect. Pasquier remarque qu'en beaucoup d'universités d'Allemagne, lorsque les professeurs nomment Turnebe ou Cujas, tous les auditeurs *mettent la main au chapeau*, par respect pour leur mémoire. On fait, dit-on, le même honneur à Cujas dans l'université de Bourges..... Balzac étoit toujours malade ou valétudinaire. Le cardinal de Richelieu lui demanda un jour s'il ne se portoit pas mieux. Bautru, sans donner à Balzac le tems de répondre, dit à ce mi-

nistre : « Comment pourroit-il se bien porter ? il » ne parle que de lui-même, & à chaque fois il » *met le chapeau à la main*; cela l'enrhume ».

Avant que le chapeau eût pris la place du bonnet, on disoit, *mettre la main au bonnet*. Cette expression vieillit, ainsi que *bonnetade* (révérence), qui ne se dit plus qu'en plaisantant. On dit pourtant encore,

---

344. *Avoir la tête près du bonnet*; pour dire, être prompt, aisé à se fâcher. Comme une personne du premier mérite & de la plus haute condition, disputoit avec Benserade, on lui apporta le bonnet de cardinal. « Parbleu ! dit alors Benserade, » j'étois bien fou de disputer avec un homme qui » avoit *la tête si près du bonnet* ».... L'usage des bonnets est fort ancien dans l'église. Dans le xe. siecle, c'étoient des bonnets de laine, dont on voit la forme sur le tombeau de Jean Ermelin, cloître Sainte-Genevieve, à Paris. Il n'y a pas bien longtems qu'on ne parloit ni au pape, ni aux cardinaux, avec une calotte ni même une perruque sur la tête. Le cardinal de Richelieu porta le premier une calotte à la cour. Ces calottes étoient beaucoup plus grandes que celles d'aujourd'hui, qui ne sont plus qu'un ornement de tête.

---

345. *Porter le bonnet vert*, c'eſt avoir fait faillite. Cette expreſſion vient de l'uſage, encore obſervé en France dans le ſiecle dernier, de faire porter un bonnet vert à ceux que leur défaut d'ordre ou leur mauvaiſe foi mettoit dans le cas de faire ceſſion de leurs biens. Quand un ceſſionnaire paroiſſoit en public ſans avoir ce bonnet ſur la tête, ſes créanciers pouvoient le conſtituer priſonnier.

Pourquoi ce bonnet étoit-il *vert*? C'eſt, dit Trévoux, que cette couleur eſt le ſymbole de la liberté. On fait porter le bonnet vert aux ceſſionnaires, à cauſe qu'ils ſont libérés de toutes leurs dettes. Par une raiſon analogue, on ſcelle en cire verte & en lacs de ſoie verte les lettres de grace, d'abolition, & de légitimation. Les évêques ont auſſi donné la couleur verte à leurs chapeaux pour marque de leur exemption. L'uſage de ces chapeaux verts qui ſe trouvent dans leurs armoiries, vient d'Eſpagne où il y en avoit dès l'an 1400. Triſtan de Salazar, archevêque de Sens, l'a introduit en France. *Voyez le N°. ſuivant.*

---

346. *Faire banqueroute*, ſignifie au figuré, manquer à ſa parole, à un rendez-vous. On dit auſſi dans le ſtyle familier, faire banqueroute à l'hon-

neur, &c. pour dire, ſacrifier l'honneur, y renoncer :

Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres. *Corn.*

On ſait ce que cette expreſſion ſignifie au propre. *Banqueroute* vient de l'italien *bancorotto*, *bancarotta*, qui ſignifie banc rompu. En Italie, chaque négociant avoit ſon banc dans la place du change. Quand il avoit mal fait ſes affaires, qu'il ſe déclaroit *faillito*, & qu'il abandonnoit ſon bien à ſes créanciers, il étoit libre. Son banc étoit caſſé, *bancarotta*. Il pouvoit même dans certaines villes, dit Voltaire, garder tous ſes biens, pourvu qu'il s'aſsît le derrière nud ſur une pierre, en préſence de tous les marchands. Si l'on en croit Saint-Foix, cette cérémonie ne diſpenſoit point à Padoue de la ceſſion des biens. On y voit encore dans la maiſon de ville, la pierre du blâme, *lapis vituperii*, où ceux qui étoient reçus à la ceſſion, diſoient à haute voix, en ſe frappant par trois fois le derrière nud contre cette pierre : *Je cede mes biens*. C'étoit une dérivation douce, mais humiliante, de l'ancien proverbe romain ; *Solvere aut in ære, aut in cute.*

---

347. *Porter bien ſon bois*, ſe dit d'une perſonne qui, étant de belle taille, marche droit & de

bonne grace. *Bois* se disoit autrefois de la pique & de la lance. Ceux qui étoient ainsi armés, mettoient leurs piques en haut, quand leur chef les arrêtoit en disant : *Haut le bois* ; en italien, *Far alto legno*, c'est-à-dire, dressez vos piques. Quand un gendarme portoit sa lance de bonne grace, on disoit, *Il porte bien son bois* : ce qui ensuite s'est dit par métaphore, pour dire, se tenir bien droit...... De l'italien *far alto*, nous avons pris *faire halte*. C'est de-là peutêtre que vient encore *le porter haut*, pour dire, avoir les manières hautaines, faire une dépense au-dessus de sa condition.

---

348. *Prendre la chevre*, c'est se fâcher, se mettre en colère sans sujet. Cette expression viendroit-elle de ce qu'un homme qui s'emporte tout-à-coup saute & bondit, pour ainsi dire, comme une chevre ? On dit à-peu-près dans le même sens, *chevroter*, *se cabrer*.... Montagne dit de ces malades imaginaires qui veulent qu'on les plaigne de maux qu'ils n'ont pas : « C'est pour n'estre jamais plaint, » que se plaindre tousjours, faisant si souvent le » piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. J'en » ai veu *prendre la chevre*, de ce qu'on leur trou- » voit le visage frais, & le pouls posé ; contrain- » dre leur ris, parce qu'il trahissoit leur guari- » son, & hayr la santé, de ce qu'elle n'étoit

» pas regrettable. Qui bien plus est, ce n'estoient
» pas femmes ».

---

349. *Courir l'aiguillette*, se dit des femmes qui menent une mauvaise vie. Autrefois à Toulouse, les femmes débauchées étoient obligées, en vertu d'une ordonnance de S. Louis, de porter une aiguillette sur l'épaule, pour marque d'infamie. Ce que Pasquier dit avoir vu encore se pratiquer de son tems. Dans ce cas, le proverbe devroit plutôt s'appliquer aux libertins qui fréquentent les lieux de débauche.

Voici une autre origine. Les habitans de Beaucaire en Languedoc avoient établi une course, où les prostituées du lieu, & celles qui vouloient venir à la foire de la Madeleine, couroient en public la veille de cette foire; & celle de ces filles qui avoit le mieux couru, & atteint la première le but donné, avoit pour prix de la course un paquet d'*aiguillettes*. Cette course, dont l'origine est très-ancienne, est encore en usage en Italie, en Provence & en Languedoc.... Selon le Duchat, cette expression pourroit signifier proprement, *courir* les grands corps-de-garde, de tout tems pratiqués dans les portes des villes, sous des tours, dont les fleches se terminoient en pointe, comme l'*aiguille* d'un clochet.

---

350. *Conter des fleurettes*, c'eſt tenir des propos galans. Selon Trévoux, cette expreſſion paroît venir de ce qu'on emploie les ornemens du langage, les fleurs, & pour ainſi parler, les roſes de la rhétorique, afin de s'inſinuer plus doucement; ou bien, ſuivant la remarque de Le Noble, de ce qu'il y avoit en France, ſous Charles VI, une eſpece de monnoie marquée de pluſieurs petites fleurs, que Monſtrelet appelle *florettes*. Ces pieces valoient vingt deniers tournois. De ſorte que, *conter des fleurettes*, c'étoit compter de la monnoie; chemin le plus court pour arriver au cœur. Car, dit La Fontaine,

La clef du coffre-fort & des cœurs, c'eſt la même.

Je trouve la première origine plus naturelle, & le beau ſexe ſera de mon avis. Les anciens diſoient auſſi, *Roſas loqui*, pour dire, tenir des diſcours agréables, dire des choſes flatteuſes. Plaute dit en ſens contraire, *lapides loqueris*, comme nous diſons, *vos diſcours m'aſſomment.*

---

351. *Ne manger que des croûtes*, c'eſt faire mauvaiſe chère, comme font les pauvres qui vivent des *croutons*, ou reſtes de morceaux de pain qu'on

leur donne. En latin, *salem lingere* signifioit la même chose. Perse emploie cette expression pour marquer la dernière indigence. L'avarice pousse l'homme à amasser des richesses. « Parjure-toi, lui » dit-elle. — Mais Jupiter m'entendra. — Pauvre » imbécille, si tu veux plaire à Jupiter, tu seras » réduit à creuser ta salière, à force d'y passer le » doigt, pour y chercher un grain de sel qui n'y » sera pas :

. . . . Jura. —— Sed Jupiter audiet. —— Eheu!
Baro (1), *regustatum digito terebrare salinum*
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis ».

---

352. *Lever la crête*, c'est s'énorgueillir d'un succès. *La baisser*, c'est être abattu par un revers, perdre de son orgueil, de ses forces. On dit en-

---

(1) Notre mot *Baron*, qui vient de *Baro*, a signifié d'abord un homme lourd, stupide, un valet de soldat. Insensiblement il désigna ceux qui approchoient de plus près la personne de nos rois, & enfin un grand seigneur du royaume. Le titre de *Baron* étoit autrefois si éminent en France, qu'on le donnoit aux Saints, pour leur marquer plus de respect. « Il fit ses vœux, dit Froissard, de» vant le benoist corps du saint *Baron* S. Jacques ». Il en est des mots comme des familles :

Multa renascentur quæ jam cecidêre. . . . .

core, *on lui a donné sur la crête*, pour dire, on l'a mortifié, humilié. En latin, on disoit dans le même sens que nous, *tollere cristas* : mais *tollere cornua*, signifie s'enhardir, devenir insolent; ce qui arrive quand on a bu. Horace dit à Bacchus, *addis cornua pauperi*. Montagne a emprunté des Latins cette expression dans l'exemple suivant : « Il » est advenu aux gens véritablement sçavans, ce » qui advient aux espics de bled; ils vont s'eslevant & se haussant la teste droite & fiere, tant » qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins & » grossis de grains en leur maturité, ils commen» cent à s'humilier & *baisser les cornes* ».

---

353. *Oublier jusqu'à son nom.* D'un homme extrêmement oublieux, on dit qu'il oublieroit *jusqu'à son nom*. Pour assurer une chose qu'on est résolu de faire, on dit quelquefois en forme de serment; *J'y perdrai plutôt mon nom*. Les anciens disoient de même :

Nominis ante mei venient oblivia nobis. Ov.

Il est rare qu'on perde la mémoire jusqu'à oublier son nom. C'est ce qui est arrivé à l'orateur Corvinus Messala, au rapport de Pline. Georges de Trébisonde, un de ces savans Grecs qui apportèrent en Italie & en France le goût des lettres,

éprouva dans sa vieillesse le même accident. Une singularité différente, mais aussi remarquable, dans le savant Huet, qui vécut quatrevingt-onze ans, c'est que trois jours avant sa mort, tout son esprit se ralluma, & toute sa mémoire lui revint.

---

354. *Ferrer la Mule*, c'est tromper sur le prix des marchandises qu'on achete pour le compte d'un autre, & les lui faire payer plus cher qu'elles n'ont été vendues. Un homme étant venu pour affaire au palais de Vespasien, ne put avoir audience, parce que le prince alloit partir pour un voyage. Cet homme, curieux de terminer sur le champ, s'adresse à un officier qui, moyennant une somme convenue entr'eux, promit de lui ménager l'audience desirée. En effet, l'empereur étant à peine sorti de Rome, l'officier feignit que les mulets avoient besoin d'être ferrés. L'empereur fut obligé de s'arrêter, & la personne qui l'avoit suivi, profitant de l'occasion, fit son affaire. Vespasien demanda ensuite à l'officier combien on lui avoit donné pour *ferrer la mule*. De-là, dit-on, est venu le proverbe. Quelqu'un lui a donné une origine plus récente. Au tems où les conseillers du Parlement de Paris alloient au palais, montés sur des mules, leurs laquais jouoient pendant la séance, & pour avoir de l'argent, ils en demandoient à

leurs maîtres, ſous prétexte que leurs *mules* avoient beſoin d'être *ferrées*.

---

355. *Hauſſer le gobelet*, ou, *le coude*, pour dire, boire. *Gobelet* eſt le diminutif de *gobeau*, vieux mot employé par Montagne : « Quand les Tartares en» voyoient, dit-il, vers le duc de Moſcovie des » ambaſſadeurs, il leur alloit au-devant à pied, & » leur préſentoit un *gobeau* de lait de jument ». *Gobeau* vient de *gober*, qui ſignifie avaler. De-là notre expreſſion *prendre au gobet*, pour dire, enlever de la bouche.

---

356. *Entendre le jar*, c'eſt être fin, difficile à tromper. Cette expreſſion vient ſans doute, dit Trévoux, de ce qu'il n'y avoit que les gens les plus inſtruits qui entendiſſent la matière du calendrier. Car *jar* eſt le nom propre d'un mois des Hébreux, qui répondoit en partie à notre mois d'avril.... Le Dictionnaire étymologique de la langue françoiſe n'eſt point ici d'accord avec celui de Trévoux. On y lit que *jar* eſt l'abrégé de *jargon*, & qu'*entendre le jar*, c'eſt entendre un langage où les autres ne comprennent rien..... D'où vient à préſent le mot *jargon*? Un réformateur de Ménage le blâme de l'avoir tiré de *Barbaricus*. Cette critique peut être

juste : mais ajouter que *jargon* vient plutôt de *græcum*, d'après le dicton *Græcum est, non legitur*, n'est-ce pas corriger une erreur par une autre ?

357. *Crier haro sur quelqu'un* ; expression familière, pour dire, se récrier avec indignation sur une chose faite ou dite mal-à-propos.... *Haro* est un terme de pratique dont on se sert, suivant la coutume de Normandie, pour faire arrêt sur quelqu'un ou sur quelque chose, & pour aller procéder sur le champ devant le Juge.... Raoul, chef des Normands, prit possession de la Normandie en 912, sous le regne de Charles le Simple. Ce prince étoit ami de l'ordre & de la justice. Un jour il chassoit dans la forêt de Roumare, accompagné de ses principaux officiers & de quelques seigneurs François. Un de ceux-ci lui dit en riant qu'il se croiroit perdu, s'il avoit le malheur d'être obligé de passer seul la nuit dans ce bois. « Vous auriez tort, » lui répondit le duc ; vous seriez en sûreté comme » chez vous ». En même tems il détacha le collier d'or qu'il portoit à son cou, & le pendit à l'arbre voisin, en jurant qu'aucun homme n'auroit la hardiesse d'y toucher. En effet, trois ans après, lorsque Raoul mourut, le collier étoit encore suspendu à l'arbre, & on l'en détacha pour le mettre dans son cercueil. On peut juger par ce seul fait

combien étoit grande la terreur qu'imprimoit le nom de Raoul. Il suffisoit de prononcer ce nom redoutable, pour arrêter dans leurs entreprises les hommes les plus déterminés. C'est de-là que tire son origine la *clameur de haro*, par laquelle on implore encore, après plus de huit cens ans, la justice de Raoul.... On assignoit ceux dont on avoit à se plaindre, à comparoître devant *Raoul*, ou *Rol*, en disant *ha Rol*, parce qu'il rendoit lui-même la justice à ses sujets.

Trévoux donne huit étymologies différentes du mot *haro*, ce qui les rend toutes incertaines. Celle que l'on vient de rapporter, paroît la moins douteuse.... L'épitaphe du duc *Raoul*, enterré dans la cathédrale de Rouen, semble insinuer que les Normands l'invoquoient comme un saint :

Dux Normanorum, cunctorum norma bonorum,
Rollo ferus, fortis, quem gens Normanica mortis
Invocat articulo, hoc jacet in tumulo.

---

358. *Se mettre au rang d'oignons*; c'est se placer parmi les autres. Cela se dit, dans le discours familier, ou d'un homme de basse extraction, qui prend place parmi des personnes de grande qualité, ou d'un enfant qui s'assied parmi des gens bien plus âgés que lui.... Artus de la Fontaine-Solaro, baron d'*Oignon*, faisoit les fonctions de grand-

maître des cérémonies, aux états de Blois, l'an 1576. C'étoit lui qui assignoit les places & les rangs des seigneurs & des députés. De-là est venu, dit-on, l'espece d'adverbe *en rang d'oignon.* Je croyois que cette expression *se mettre en rang d'oignon*, étoit tirée de ces torches d'*oignons* rangés les uns près des autres, les plus gros à la tête, & les petits en bas.

---

359. *Manger comme un ogre*, c'est manger prodigieusement. L'*ogre* est un monstre imaginaire, espece d'homme sauvage qui mangeoit les petits enfans, & qu'on feint avoir existé du tems des fées. Ce monstre qu'on suppose s'être repu de chair humaine, a donné lieu à cette expression familière.... On dit aussi, *crier comme un ogre*; & La Monnoye tire ce mot *ogre* du latin *onager*, âne sauvage. Il ajoute pourtant qu'il peut venir du mot *orgue*, parce que le plus gros tuyau de l'*orgue* rend un très-gros son.

---

360. *N'avoir ni croix, ni pile*, signifie être sans argent. On dit encore, *jouer à croix ou pile*, pour dire, jetter en l'air une piece de monnoie, & deviner, avant qu'elle soit tombée, sur lequel des deux côtés elle tombera. Celui qui a deviné le côté

qui paroît quand elle est à terre, gagne le pari..... *Pile*, terme de monnoyage au marteau, est ce qu'on appelle aujourd'hui matrices ou carrés d'écussons. Ce mot signifie encore un des côtés d'une piece de monnoie, savoir le côté de l'écusson, où sont les armes du prince. Le revers où est l'effigie du prince, s'appelle *croix*, parce qu'autrefois dans la plupart des monnoies de France, il y avoit une croix à la place de l'effigie qu'on y met aujourd'hui...... L'auteur des Nuits Parisiennes prétend que notre mot *Pilote* vient de *pile*, espece de navire marqué sur un côté de l'ancienne monnoie qui avoit cours chez les chrétiens,

---

361. *Jouer gros jeu*, c'est s'exposer à une perte, à un danger considérable. Sainte-Palaye fait venir cette expression de la chevalerie. Les François ont toujours répandu sur toutes les images de la guerre un air d'enjouement qui leur est propre. L'épithete *joyeuse*, en latin *jocosa*, fut par eux consacrée de tems immémorial à l'épée de Charlemagne. Ils n'ont jamais parlé de la guerre que comme d'une fête, d'un jeu & d'un passe-tems. *Ils jouent leur jeu*, disoient-ils des arbalêtriers qui faisoient pleuvoir une grêle de traits. Ils disoient encore, *jouer gros jeu*, pour dire, donner bataille; *jouer des mains*, &c.

---

362. *Avoir le nez tourné à la friandise.* Ce proverbe est la fin de cet autre usité parmi le peuple de Paris : *Il est comme S. Jacques de l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise.* L'image de ce Saint, qui est sur la porte, regarde la rue aux Ours, où il y avoit autrefois de fameuses rôtisseries..... L'oie étoit jadis un mêts très-estimé, servi même à la table des rois. C'est ce que semble prouver ce proverbe tiré de Martial d'Auvergne :

> Qui mengue (mange) de l'oye du roy,
> Cent ans après en rend la plume.

Pour dire, qu'on recherche tôt ou tard les gens qui se sont enrichis dans le maniement des deniers royaux. Les rôtisseurs n'avoient presque que des oies dans leurs boutiques. Aussi lorsqu'ils furent réunis en communauté, on leur donna le nom d'oyers. La rue de la Capitale où ils s'établirent, fut appelée de même en vieux langage, *la rue aux Oues*; & ce n'est que par corruption qu'elle est dite aujourd'hui, *la rue aux Ours.*

---

363. *Envoyer quelqu'un au diable de Vauvert*, c'est le faire courir plus loin qu'il ne pensoit, ou

qu'il ne vouloit. *Vauvert* étoit le nom de l'endroit où sont aujourd'hui les chartreux de Paris, & vient de *vallis viridis*. Comme il y avoit là beaucoup de carrières, & que le vent s'y engouffroit avec bruit, le peuple s'imagina, dit Ménage, que ce bruit étoit causé par un diable, qu'on appela *Vauvert*, du nom de ce lieu. C'est peutêtre-là ce qui a fait donner le nom de *rue d'Enfer*, à la rue qui y conduit.

---

364. *Juger une affaire sur l'étiquette du sac*, c'est la juger sans examiner les pièces qui la concernent. Les pièces d'un procès sont ordinairement enfermées dans un *sac* couvert d'une *étiquette*, ou parchemin sur lequel on écrit les noms des parties, des rapporteurs, &c. Les procédures s'écrivoient autrefois en latin, & l'on mettoit pour inscription sur le sac: *Est hic quæstio inter N. & N.* Comme on mettoit quelquefois par abréviation, *est hic quæst.* des clercs ignorans ont dit par corruption, *& hic quet.* De-là, dit-on, s'est formé le mot *étiquette*.

---

365. *Sabler un verre de vin*, c'est l'avaler tout d'un trait, d'une seule gorgée, sans prendre haleine. Horace appelle *amystis* cette façon de boire usitée chez les Thraces. Dans le Dictionnaire

de Trévoux, on distingue trois manières de boire. Dans la première, qui est la plus commune & celle des honnêtes gens, on verse doucement la boisson dans la bouche, à mesure que la langue la conduit dans le gosier. La seconde consiste à verser brusquement le tout à la fois, & à l'avaler avec la même vîtesse ; ce qui s'appelle *sabler*. Dans la troisième on verse dans la bouche, la tête étant renversée ; & c'est ce que le peuple appelle *boire à la régalade*, ou *au galet*.

---

366. *Donner des vessies pour des lanternes*, c'est vouloir prendre quelqu'un pour dupe, & lui faire croire des choses absurdes & tout-à-fait éloignées du sens commun. Cette expression familière est très-ancienne. Guyot parlant des médecins de Montpellier & de Salerne, dit :

S'ils reviennent de Montpellier
Lor lettuaire sont moult chier * ;
Et cil qui vient de Salerne,
Lor vend vessie por lanterne.

Cette espece de proverbe a peutêtre enrichi le discours familier de ces expressions figurées, *lan-*

---

* C'est-à-dire, Leur savoir est bien cher.

ternes, pour dire, de sots contes, des fadaises; *lanternier*, diseur de fadaises; *lanterner*, perdre le tems à des niaiseries.

---

367. *Boire d'autant.* Rabelais dit de Socrate: « Il étoit toujours riant, toujours *beuvant d'autant* » à ung chascun ». Selon le Duchat, cette expression signifie *boire & reboire* aux uns & aux autres, & les inviter à en faire *autant.* Montagne la prend dans une signification absolue, pour dire, boire beaucoup & souvent. Voici ce qu'il dit de l'ivrognerie. « Jusques aux Stoiciens, il y en a » (des philosophes) qui conseillent de se dispen- » ser quelquefois à *boire d'autant*, & de s'eny- » vrer pour relascher l'ame. Cyrus, roi tant re- » nommé, allegue entre ses autres louanges, pour » se préférer à son frère Artaxercès, qu'il sçavoit » beaucoup mieux boire que lui. Et ès nations » les mieux reiglées & policées, cet essay de *boire* » *d'autant* estoit fort en usage. J'ai oui dire à » Sylvius, excellent médecin de Paris, que pour » garder que les forces de nostre estomac ne s'ap- » paressent, il est bon, une fois le mois, les » esveiller par cet excès & les picquer pour les » garder de s'engourdir ». Toutes ces autorités ne prouvent rien, sinon que ceux qui prêchent l'ivrognerie plaident pour un penchant qui les flatte,

& qui a toujours été condamné au tribunal de la raison. Une ordonnance de François premier porte que quiconque sera trouvé ivre, soit incontinent constitué prisonnier au pain & à l'eau pour la première fois : s'il est repris, il sera battu de verges ; & les récidives subséquentes seront punies de plus grandes peines. Cette loi étoit très-sévère, mais fondée en raison ; & il seroit à souhaiter qu'on l'observât jusqu'à un certain point.

---

368. *Faire le veau*, c'est-à-dire, faire l'imbécille, l'idiot. Tabourot cite dans ses bigarrures, cette épitaphe de maître *Jean le Veau* :

O Deus omnipotens, Vituli *miserere* Joannis,
Quem mors præveniens non finit esse bovem.

On appelle *brides à veaux* les raisons ridicules dont on se sert pour persuader quelque chose, & qui ne peuvent imposer qu'aux sots. Le *veau* est chez nous le symbole de la simplicité & de la sottise, comme la genisse l'étoit chez les Grecs. Ménandre désigne un homme sot & stupide, par un mot qu'on traduiroit en latin par *quasi bucula*. Les Romains considéroient ces animaux sous un rapport moins odieux ; c'étoit celui de cette joie folâtre, à laquelle ils s'abandonnent, quand ils sont en liberté. Chez eux *faire le veau*, (*vitulari*), signifioit folâ-

trer, prendre ses ébats, *ut in prato vitulus.* Cette explication est de Festus, qui fait venir *vitulari* de *vitulus*, & non de *vita*.

---

369. *Faire le pied de veau*, c'est faire servilement, de gré ou de force, la cour à quelqu'un. On lit cette expression proverbiale & plusieurs autres, dans ces vers de Pannard :

> Vous, qu'un état fâcheux, pour trouver le bien-être,
> Force à solliciter, je plains votre malheur.
> Faire le pied de grue en attendant monsieur,
> Faire le pied de veau quand on le voit paroître,
> Et puis avec un pied de nez
> S'en retourner tout consternés ;
> Cliens, à cette image on peut vous reconnoître.

---

370. *Vivre de ménage.* D'un homme qui vend ses meubles pour avoir du pain, on dit en plaisantant, qu'*il vit de ménage.* Cette expression est de Molière, scène première du Médecin malgré lui. Sganarelle est en dispute avec Martine, sa femme. Elle le traite de débauché, & lui reproche de manger tout ce qu'elle a. Sganarelle répond : « Tu » as menti, j'en bois une partie. — Malheureux ! » qui me vends, piece à piece, tout ce qui est » dans le logis. — C'est *vivre de ménage.* — J'ai

» quatre pauvres petits enfans ſur les bras... — Mets-
» les à terre. — Qui me demandent à toute heure
» du pain. — Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien
» bu & bien mangé, je veux que tout le monde
» ſoit ſaoul dans ma maiſon ».

---

371. *Tirer ſa poudre aux moineaux*, c'eſt employer pour des bagatelles, ſon crédit, ſes amis, ſon argent, dont on auroit pu ſe ſervir utilement pour des choſes d'importance. On diſoit autrefois *Tirer aux girouettes*, ou *aux guérites*. Ces dernières expreſſions portent à croire que par *moineaux*, il faut entendre ici certaines guérites ſur roues, dont le toît avoit, dit Le Duchat, quelque rapport avec le froc du moineau de ville, & que pour cette raiſon on appeloit *moineaux* ou *paſſes*, du latin *paſſer*. Peutêtre auſſi ces guérites étoient-elles appelées *moineaux*, du grec Μονος, *ſolus*, parce qu'elles ne ſervent qu'à une ſentinelle, qui s'y met à couvert des injures du tems. Au reſte, que l'on tire ſa poudre ſur des *moineaux* en vie, ou ſur des guérites, ou ſur des *moineaux* artificiels, comme on en plante ſur les tours; dans tous ces cas, c'eſt toujours perdre ſon tems & ſon argent.

---

372. *Faire le gros dos*, c'eſt-à-dire, l'homme im-

portant. Cette expression paroît tirée du chat, qui à la vue d'un animal qu'il craint & n'aime point, hérisse son poil & dresse le dos en forme d'arc. On disoit autrefois, *faire du gros bis*, d'où est venu *Raminagrobis*. Le Duchat prétend que ce dernier mot est composé de *Raoul*, (nom d'homme qu'on donne en Lorraine à tous les chats mâles); d'*hermine*, & de *gros bis*; & qu'il signifie proprement *un chat qui fait le gros monsieur sous sa robe d'hermine*.

---

373. *Faire l'alchymie avec les dents.* C'est ce que faisoit proprement Midas, qui convertissoit en or tout ce qu'il portoit à la bouche. Au figuré, c'est remplir sa bourse aux dépens de son estomac. L'auteur de l'Antichopin se moque de certaines gens qui, faisant *l'alchymie avec les dents*, les nettoient à jeun avec un beau curedent, comme s'ils sortoient d'un grand repas.... *Alchymie* ne signifie proprement que la chymie, étant composé de l'article *al* & de *chymie*: mais l'usage a fait appliquer ce mot, à cette partie de la chymie, qui s'occupe à perfectionner ou à transmuer les métaux.

---

374. *River le clou à quelqu'un*, c'est lui répondre vertement, & lui fermer la bouche, de manière qu'il lui soit aussi difficile de la rouvrir, que d'a-

racher un *clou* qu'on auroit *rivé*. Cette expression n'a guère lieu qu'avec le pronom possessif, comme; *Je lui ai rivé son clou*, & non pas *le clou*. Ménage tire le verbe *river* de *gyrare*, & Le Duchat de l'allemand *reiben*, frotter, briser.

---

375. *Branler le menton*. Molière a mis dans la bouche d'un valet de comédie, cette expression basse, qui signifie manger. Valère reproche à Mascarille sa poltronerie. Celui-ci répond:

> Soit, pourvu que toujours *je branle le menton*.
> A table, comptez-moi, si vous voulez, pour quatre;
> Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de se battre.

---

376. *Couper l'herbe sous le pied à quelqu'un*, c'est le faire décheoir de sa place ou de ses prétentions, le *supplanter* avec adresse. Ce dernier verbe vient du latin *supplantare*, qui s'employoit pour dire tromper, & paroît renfermer l'origine de notre expression proverbiale. Car *supplanter* quelqu'un, c'est proprement lui enlever ce qu'il a *sous la plante des pieds*, & dont la possession conséquemment sembloit assurée (1).... On dit encore dans le même

---

(1) Nos anciens disoient dans le même sens *suppédi-*

sens, *Donner le croc en jambe* à quelqu'un, & cette expression vient de la même source.

377. *Emporter le chat.* On dit d'un homme qui est sorti d'une maison sans dire adieu à personne; *Il a emporté le chat.* Cette expression peut être une allusion à un fait arrivé dans quelque société, & trop peu important pour qu'on en ait conservé la mémoire. Un homme qui emporteroit le chat d'une maison, s'enfuiroit sans dire adieu, dans la crainte que l'animal ne vînt à miauler & à décéler le vol... En latin on diroit, *vasis non conclamatis abire*; ce qui répond à notre expression, *décamper sans tambour & sans trompette.* A la guerre, l'usage ordinaire est de ne point lever le camp, que le son des instrumens n'ait averti les soldats de plier bagage.

378. *Tuer le veau gras*, c'est célébrer le retour de quelqu'un par une fête extraordinaire. Cette expression tirée de la parabole de l'Enfant prodigue, vient originairement de l'usage établi chez les Orien-

---

ter. « Envie donne couraige aux hommes de *suppéditer* les » uns les autres, & surmonter en chevance & honneurs » (Mém. de B.) ». Ce verbe vient du latin *suppéditare*, que Cicéron a employé pour *supplantare.*

taux, de servir, dans les grands repas, un veau gras, qui étoit un mêts recherché. On en voit la preuve dans ce beau verset des Proverbes de Salomon : *Melius est vocari ad olera cum caritate, quàm ad vitulum saginatum cum odio*; c'est-à-dire, Il vaut mieux être invité avec affection à manger des herbes, qu'à manger le veau gras, lorsqu'on est haï.

---

379. *Aller son grand chemin*, c'est ne mettre aucune finesse dans ses paroles ni dans ses actions, & ressembler à un homme qui suit le grand chemin sans prendre de détours. Du tems de Job, c'est-à-dire, dans la plus haute antiquité, le grand chemin s'appeloit *le chemin des vignes*. Dans le livre du même Job, il est dit du méchant, qu'il ne marchera point par *le chemin de la vigne* : ce qui signifie, selon quelques interpretes, que le méchant cherche à se cacher, & qu'il ne marche point par *le grand chemin*, le long duquel les vignes étoient plantées près des villes.... *Suivre le grand chemin*, signifie encore aller où vont les autres, c'est-à-dire, régler sa conduite sur celle du plus grand nombre. Un des symboles de Pythagore défend de marcher par ce chemin; *Per viam publicam ne vadas* : c'est-à-dire, Ne suivez pas les opinions du peuple, mais les sentimens des sages. Ce précepte s'accorde avec celui de l'Evangile, qui défend de *suivre la voie large*.

380. *Fondre la cloche*, c'eſt venir enfin à l'exécution d'une affaire qui a été longtems agitée. Cette expreſſion priſe au propre, déſigne une opération ſérieuſe, qui demande beaucoup de préparatifs, & qu'un rien peut faire manquer. De-là, quand un homme eſt étonné d'avoir échoué dans une choſe où il croyoit réuſſir, on dit qu'*il eſt ſot comme un fondeur de cloche*.... On attribue aux Egyptiens l'invention des cloches. Elles ont été connues des Perſes, des Grecs & des Romains. Saint Paulin de Nole en a introduit l'uſage dans l'égliſe, pour appeler les fideles à l'office. Nous n'avons guère eu de groſſes cloches avant le VIe. ſiecle. L'égliſe de Sens eſt, depuis très-longtems, renommée pour la beauté de ſa ſonnerie. Vincent dit en ſon Miroir hiſtorique, qu'en 610, l'armée de Clotaire, qui aſſiégeoit Sens, fut ſi effrayée du bruit des cloches de l'égliſe de S. Etienne, que Loup évêque d'Orléans fit ſonner, qu'elle leva le ſiege & prit la fuite.

381. *Parler latin devant les clercs*, c'eſt parler d'une ſcience ou d'un art, devant un homme qui en ſait bien plus que nous; comme fit ce péripatéticien bavard qui, ſans avoir jamais vu ni camps ni ennemis, paſſa pluſieurs heures à diſſerter, ou

plutôt à déraisonner, en présence d'Annibal, sur l'art militaire & les devoirs d'un général. C'est ce que les Grecs appeloient, *prêter de la lumière au soleil*; en latin, *lumen soli mutuare*.... On a dit, (N°. 253.) que le mot *clerc* étoit autrefois synonyme de *savant*, parce que la science étoit le partage du clergé seul. Un séculier qui avoit appris à écrire, passoit pour un phénomène. « Les premiers rudimens, dit Voltaire, sont en tout genre » plus lents chez les hommes, que les plus grands » progrès. Souvenons-nous toujours que presque » personne ne savoit écrire, il y a cinq cens ans, » ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi » nous. Ces tailles, dont se servent encore aujour» d'hui nos boulangers, étoient nos hiéroglyphes » & nos livres de compte. Il n'y avoit point d'au» tre arithmétique pour lever les impôts, & le nom » de *taille* l'atteste encore dans nos campagnes. Ce » mot de *taille* vient de l'ancien usage des collec» teurs, de marquer sur une petite taille de bois » ce que les contribuables avoient donné ».

Si l'on en croit le même auteur, « on étoit si » savant vers les X^e^. & XI^e^. siecles, qu'il s'intro» duisit une coutume ayant force de loi en France, » en Allemagne, en Angleterre, de faire grace de » la corde à tout criminel condamné qui savoit » lire; tant un homme de cette érudition étoit né» cessaire à l'état! Guillaume le bâtard, conqué-

» rant de l'Angleterre, y porta cette coutume. Cela » s'appela le bénéfice de clergie, *beneficium clericorum.* Aujourd'hui même encore ce bénéfice » de clergie subsiste chez les Anglois dans toute sa » force, pour un meurtre commis sans dessein, & » pour un premier vol qui ne passe pas cinq cents » livres sterling. Le criminel qui sait lire, demande le bénéfice de clergie; on ne peut le lui » refuser. Le juge, qui étoit réputé par l'ancienne » loi ne savoir pas lire lui-même, s'en rapporte » encore au chapelain de la prison, qui présente » un livre au condamné. Ensuite il demande au » Chapelain, *Legit?* lit-il? Le chapelain répond: » *Legit ut clericus*, il lit comme un clerc. Et alors » on se contente de faire marquer d'un fer chaud » le criminel à la paume de la main ». Nous disons encore,

---

1982. *Parler latin devant les cordeliers.* Ce proverbe signifie la même chose que le précédent. Les *cordeliers* sont mis ici pour les moines en général. Il fut un temps où le clergé séculier cessa d'être instruit. La science fut reléguée dans les cloîtres, & c'est-là qu'on alloit chercher les évêques. Ceux-ci contribuèrent un peu à l'ignorance de leurs ecclésiastiques. Ils avoient dans la maison épiscopale un certain nombre de clercs qui, au lieu de faire pro-

vision de science & de vertu, n'étoient occupés qu'à servir leurs maîtres. Quand il vaquoit un bénéfice, l'évêque le donnoit à un de ces *commensaux*. C'est le reproche que Jean de Meun fait aux prélats de son tems :

Symonie & lignages, prieres & services
Donnent huy dignités, prebendes & églises.
Science n'y a lieu, ne bonnes mœurs acquises :
Mais trop sont vénimeux tels dons & telles prises.

Comment ose ung prélat une cure commettre
A ung clerc qui le sert, qui n'a mœurs, qui n'a lettre,
Et qui oncques espoir * ne se soult entremettre,
Fors de pain & de vin dessus la table mettre ?

---

385. *Perdre son latin.* D'un homme qui a travaillé inutilement à quelque chose, on dit : *Il y a perdu son latin*, pour dire, Il y a perdu son tems & sa peine. Cette expression est née dans les siecles d'ignorance, où *parler latin* étoit le *nèc plus ultrà* de la science. On l'employoit dans le XIVe siecle. Le *Vœu du Héron*, poëme composé en 1338, commence ainsi :

Ens el mois de Setembre, qu'estés va à déclin,
Que cil oisillon gay ont perdu lour latin.

C'est-à-dire : Au mois de Septembre, où l'été tire

---

* *Espoir* signifie *peutêtre*.

à sa fin, & où les oiseaux cessent de gazouiller.

384. *Ne savoir ni A ni B.* On dit d'un homme qui ne sait pas lire, ou qui est fort ignorant; *Il ne sait ni A ni B.* Les Grecs disoient, *Il ne sait ni nager ni lire*; en latin, *neque natare neque litteras.* D'où l'on voit qu'à Athènes on apprenoit dans l'enfance à nager & à lire. A Rome, ces deux sortes d'étude faisoient aussi partie de la première éducation. Suétone nous apprend que Caligula, plein de dispositions pour le reste, ne savoit pourtant pas nager; faisant entendre que la *natation* étoit une science commune parmi les citoyens bien élevés. S'il en étoit de même chez nous, moins de gens trouveroient la mort dans les eaux.

En Grece, quand on vouloit reprocher à un homme son ignorance, on lui disoit: *Vous n'avez pas même lu Esope*; en latin, *ne Æsopum quidem trivisti.* Ce proverbe, qu'on voit dans Aristophane, nous montre que la jeunesse grecque apprenoit les fables d'Esope, & qu'une grande marque d'ignorance étoit de ne les avoir pas lues. Chez nous aussi, on met entre les mains des enfans les fables de La Fontaine, que malheureusement ils récitent presque tous sans en sentir les beautés.

385. *Renvoyer un homme aux calendes grecques.* A Rome, on appeloit *calendes* le premier jour de chaque mois. Ce jour-là, les uſuriers exigeoient le rembourſement de l'argent qu'ils avoient prêté à un gros intérêt; & c'eſt de-là que le livre où ils enregiſtroient leurs débiteurs s'appeloit *calendrier.* Comme les Grecs ne comptoient pas les jours par *calendes*, on a dit, *renvoyer un homme aux calendes grecques*, pour dire, le remettre à un tems qui ne viendra pas. Ce proverbe, uſité chèz les Romains, étoit familier à Auguſte qui, parlant d'un homme inſolvable, diſoit qu'il paieroit aux *calendes grecques*..... Les anciens, pour dire qu'une choſe n'arriveroit jamais, diſoient encore qu'elle arriveroit quand la mule auroit mis bas, *quum mula pepererit.* Les Picards diſent, *quand les poules auront des dents.*

---

386. *Mettre quelqu'un au rang des péchés oubliés*, pour dire, ne s'en plus ſoucier, n'y plus ſonger. Corneille a dit dans ſa *Veuve*:

> On a beau nous aimer: des pleurs ſont tôt ſéchés,
> Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchés.

Souvent on n'attend point la mort, pour oublier la perſonne qu'on aimoit le plus. Les anciens appeloient *pannum undique lacerum*, un homme dont on ne tient plus de compte. Cette métaphore eſt

tirée des vêtemens, qui plaisent quand ils sont neufs, & qu'on jette lorsqu'ils sont usés. Il en est, dit Erasme, qui traitent leurs amis comme leurs vêtemens. Tant qu'on trouve de mise un ami, & qu'on en tire du profit, on le caresse, on le choie, on s'en fait honneur. Devient-il vieux, ou cesse-t-il d'être utile? on le néglige, on le met au rebut (1). C'est ce que le peuple appelle chez nous, laisser quelqu'un comme *un paquet de vieux linge.*

---

387. *Mentir comme un arracheur de dents.* Cette expression vient de ce que les dentistes assurent avant l'opération, qu'elle ne sera point douloureuse. Les anciens disoient, *mentir comme un poëte.* Les favoris d'Apollon sont ordinairement complimenteurs, & les complimens sont rarement vrais. Le chevalier de Cailly a fait cette épigramme sur un avocat menteur :

Ne vous fiez nullement
A cet avocat célebre.
Je vous assure qu'il ment
Plus serré qu'un compliment,
Et qu'une oraison funebre.

---

(1) *Sic quidam amicis utuntur, uti vestibus. Dum usui sunt ac vigent, amplectuntur, curant, ostentant : simul atque vel ætate defecti sunt, vel alioquin utiles esse desierunt, negligunt ac rejiciunt.*

L'oraison funebre, aujourd'hui si suspecte de mensonge, n'étoit d'abord que le cri de l'admiration, ou l'expression d'une juste reconnoissance. L'orateur qui prononça la première, ne dut être que l'écho de la voix publique : tel fut celui qui, ouvrant en France cette carrière de l'éloquence sacrée, loua en chaire & au nom de la nation, le fameux Bertrand du Guesclin (1). Le discours fut si touchant, que tout l'auditoire pleura. Les vers suivans qu'on fit à ce sujet, ont une naïveté qui caractérise la langue du XIV^e^. siecle.

Les princes fondirent en larmes,
Des mots que l'évêque montroit.
Car il disoit : « Pleurez, gens d'armes,
» Bertrand qui tretous vous aimoit.
» On doit regretter les faits d'armes
» Qu'il partit au tems qu'il vivoit.
» Dieu ait pitié sur toutes ames,
» De la sienne, car bonne étoit ». (2)

---

(1) L'oraison funebre de ce grand capitaine fut prononcée à Saint-Denys, pendant la messe d'enterrement, par Ferry Caffinel, évêque d'Auxerre, qui officioit.

(2) A l'occasion de l'oraison funebre de Du Guesclin comparée à celles qu'on fait de nos jours, je placerai ici quelques réflexions, qui n'ayant aucun rapport avec le sujet principal du texte, ne peuvent y être insérées.... Le mensonge est incompatible avec une langue naïve comme les moeurs du peuple qui la parle. La naïveté est le par-

388. *Boire en âne*, c'eſt, ſelon le Dictionnaire des proverbes, laiſſer une partie du vin dans ſon verre. Cette expreſſion ne devoit pas être uſitée du tems de Montagne ; car l'acte qu'elle déſigne étoit commandé par la bienſéance. « Les petits

---

tage de tout ce qui eſt dans l'enfance ; & malheureuſement ce caractère précieux s'affoiblit & s'efface avec les années. C'eſt ce qu'éprouvent les mœurs publiques, & par contrecoup le langage qui en eſt toujours l'expreſſion. La dégradation de celles-là néceſſite le déguiſement ; & la langue, qui avance vers la perfection, à meſure que les mœurs s'éloignent de leur ſimplicité primitive, perd en même proportion cette aimable franchiſe qui faiſoit pardonner ſa rudeſſe. Ce n'eſt qu'à cette époque qu'on a pu dire, *mentir comme une oraiſon funebre.* Le penchant pour le menſonge eſt alors ſi général, ſi violent, que, ſous le pinceau des écrivains mêmes qui n'ont aucun intérêt de flatter, les choſes que les couleurs ſimples & nobles de la vérité feroient aimer, ſont ridiculement exagérées & transformées en autant de caricatures : de manière que, par une réunion monſtrueuſe des deux extrêmes, on ne ſauroit plus dire la vérité ſans mentir. C'eſt à ce défaut qu'il faut attribuer en partie la ſatiété qu'on éprouve bientôt en liſant le panégyrique de Trajan. Tranſportons Pline au ſiecle des Fabricius & des Cincinnatus, & ſuppoſons que dans la langue de ces héros, il eût fait l'éloge de l'un d'eux, cet éloge eût été plus ſatisfaiſant, quoique plus groſſier, parce que la naïveté des mœurs & de la langue du

« vêrres, dit ce philoſophe, ſont les miens favo-« ris: & me plaiſt de les vuider, ce que d'autres « évitent comme choſe mal ſéante ». La même choſe que nos pères ne pouvoient ſe permettre ſans fronder l'uſage, on la fait aujourd'hui pour s'y conformer. Pourquoi le code de la civilité a-t-il changé à cet égard? Autrefois on buvoit beaucoup; & comme la vertu ne perd jamais l'eſtime de ceux qui la pratiquent le moins, lors même que l'on renonçoit à la tempérance, on croyoit conſerver ſon image, en laiſſant au fond du verre une partie de la boiſſon. Dans la ſuite, la paſſion du vin ceſſant de ſouiller les mœurs publiques, l'on crut pouvoir, ſans commettre ſa réputation, avaler tout ce qui étoit dans le verre. L'uſage en a

---

tems auroit contenu l'orateur dans les bornes de la vérité. Boileau a donc eu raiſon de dire;

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.

Ce n'eſt pas que la vérité n'admette une certaine parure; mais il y a un choix à faire dans ſes ornemens, & jamais on ne le fit mieux que dans les ſiecles d'Auguſte & de Louis XIV. Aujourd'hui le fard la déguiſe, l'excès la dénature: & le bon eſprit préférera ſans balancer le vêtement ruſtique, mais fait à ſa taille, que lui donnent Joinville & Amyot, & les fleurs des champs dont ils la parent, à tout ce clinquant, plaqué ſans goût ſur la robe où l'*enſachent* quelques fripiers littéraires, ſans avoir pris ſa meſure.

même fait une loi; & ce qui étoit jadis un signe très-équivoque de tempérance, on le répute à présent ce qu'il est, c'est-à-dire, un acte de malpropreté.

Les anciens disoient, *ranarum more bibere*, boire en grenouille, pour dire, ne faire que boire sans manger. Ce proverbe qu'on lit dans Athénée, s'appliquoit aux grands buveurs, qui mangent ordinairement très-peu, comme l'atteste notre proverbe, *à petit manger bien boire*.... On appeloit encore *camelina potatio* l'action de boire pour la soif présente & à venir; à l'exemple des chameaux qui, selon Aristote, supportent aisément la soif pendant quatre jours, & l'étanchent, à la première occasion, de manière à la supporter ensuite aussi longtems (1).

Ausone cite une loi qui fixoit le nombre des coups qu'on devoit boire à table :

Ter bibe, vel toties ternos; sic mystica lex est.

On buvoit trois fois en l'honneur des trois Graces, ou neuf fois en l'honneur des Muses. Bien des

(1) Les Brésiliens font, dit-on, la même chose pour la faim. Ils restent fort bien trois ou quatre jours sans manger. Mais ils mangent ensuite un bœuf entier entre autant de personnes, sans que cela les incommode: c'est-à-dire, qu'à table, chacun des *officians* vaut un tiers d'Hercule.

gens préféroient sans doute à table le culte des neuf Sœurs à celui des Graces : encore ceux qui *buvoient en grenouilles* devoient-ils trouver le repas un peu sec.

---

389. *Porter de l'eau à la mer*, ou *à la rivière*. Cette expression signifie 1°. Au moral, enseigner un homme qui en sait plus que nous, donner des conseils à celui qui est assez éclairé pour en prendre de lui-même, &c. 2°. Dans un sens moins figuré, porter des marchandises dans les lieux où elles abondent ; par exemple, du vin à Auxerre, du bled à Amiens, &c. Ici, l'exemple pourroit être tourné en proverbe. *Porter de l'eau à la mer* est quelque chose de si trivial, que j'aimerois mieux dire, en observant les circonstances des lieux & des personnes, *Porter du cidre en Normandie*, *des jambons à Mayence*, &c. Les Grecs disoient dans le même sens, porter du bled en Egypte, & du safran en Cilicie ; *in Ægyptum ferre fruges*, *& in Ciliciam crocum*. Ils disoient encore, vous envoyez des hiboux à Athènes ; en latin : *ululas Athenas*, sous-entendu *mittis* ; pour dire, ce que vous m'envoyez est inutile, puisque la même chose abondoit déja chez moi. Régnier a usé de cette forme proverbiale dans ces vers :

Mais je ne m'apperçois, qu'en tranchant du preud'homme,

. . . . Je porte en Brouage du sel,
Et mes coquilles vendre à ceux de Saint-Michel (1).

Un des proverbes latins étoit, *in sylvam ligna ferre.* « Grossir le nombre des poëtes Grecs, c'est, » dit Horace, porter du bois dans la forêt:

In sylvam non ligna feras insanius, ac si
Græcorum malis magnas implere catervas ».

Erasme a joint, dans les vers suivans, ce proverbe à celui qui commence le N°:

Largiri numeros tibi, Petre, hoc est
Sylvæ ligna, vago mari addere undas.

---

390. *Faire comme l'anguille de Melun, &c.* D'un homme qui craint sans sujet, ou qui crie avant qu'on le touche : on dit : *Il fait comme l'anguille de Melun, il crie avant qu'on l'écorche.* On raconte ainsi l'origine de ce proverbe. Un jeune écolier, nommé *Languille*, représentoit le personnage de S. Barthélemi, dans une piece jouée à *Melun.*

---

(1) Brouage est une ville du pays d'Aunis, renommée pour la bonté du sel qu'on y fait.... Le Mont-Saint-Michel en Normandie, est un rocher où l'on trouve quantité de coquilles dont les pélerins font provision.

Comme l'exécuteur approchoit le couteau à la main, pour feindre de l'*écorcher*, l'acteur épouvanté se mit à *crier*.... Les Grecs disoient à un homme effrayé sans raison : Αδεὲς δέδιας δέος; *mot à mot*, vous avez craint une crainte qui n'étoit pas à craindre. Cette traduction barbare est plus supportable en latin, *Metum non metuendum metuisti*. Le texte grec a de l'agrément, & il le doit à l'antithèse. Cette figure est ici particulière à la langue d'Homère. La nôtre n'admet point de pareilles locutions. Dans Corneille, Rodogune dit de Cléopâtre :

Elle a lieu de me craindre, & je *crains cette crainte*.

Il n'y a point ici d'antithèse, mais un jeu de mots qui ressemble un peu, dit Voltaire, à un vers de parodie.

---

391. *Faire le beau fils*, se dit d'un homme qui se pare, qui fait l'agréable, qui fréquente les grands, &c..... Autrefois on appeloit tous les religieux *Beaux-pères*, les neveux & les cousins *Beaux-neveux* & *Beaux-cousins*, & tous les chevaliers ou soi-disant tels, *Beaux-sires*. Cette épithete étant devenue trop familière, on a ensuite appelé les religieux, *Mon père*, ou *Mon révérend père*. Le mot de *Monsieur* a pris la place de *Beau-sire*, & le

nom de *Beau-père* n'a plus servi qu'à désigner ceux que l'alliance entre deux familles a rendus *pères* d'amitié. *Belle-mère* & *beau-fils* sont les seuls des noms relatifs d'alliance, qui se prennent quelquefois en mauvaise part.... Au lieu de *beau-fils*, on disoit autrefois *filâtre* ou *filiastre*, du latin *filiaster*, mot à mot, un peu fils. Pasquier regrette la perte de ce mot. On pouvoit le conserver, aussibien que *marâtre*, synonyme de *belle-mère*; & c'est un pur caprice de l'usage d'avoir retenu celui-ci, & rejetté l'autre.

---

392. *Rompre les chiens*, c'est interrompre quelqu'un dans son discours, pour l'empêcher de dire quelque chose à notre désavantage.... Au propre, c'est rappeler les chiens, pour les empêcher de continuer la chasse; ou bien, c'est passer à travers les chiens, pendant qu'ils chassent, & par-là rompre leur course. De ces mots *passer à travers les chiens*, on a peut-être dit par corruption, *Il va tout à travers les choux*, pour dire, il agit en étourdi & sans réflexion.

---

393. *Faire l'école buissonnière*, c'est s'absenter de l'école sans raison.... Cette expression vient de ce qu'au commencement du Luthéranisme, les sec-

tateurs de cette doctrine, n'osant prêcher ni enseigner publiquement leurs dogmes, tenoient dans les campagnes des écoles secrettes, qu'on nomma *Buissonnières*, comme si on les eût tenues derrière les *buissons*. Le Parlement qui en fut informé, rendit un arrêt le 6 Août 1552, lequel défend les *Ecoles buissonnières*, & renouvelle les défenses d'enseigner sans la permission du chantre de Paris.

---

394. *Sortir par la belle porte.* En parlant d'une affaire dont on prétend se tirer avec honneur & à son avantage, on dit : *J'en sortirai par la belle porte.* C'est un usage au Parlement de Paris, qu'un prisonnier déclaré innocent soit reconduit par la grande porte, dite *belle porte*, laquelle donne sur le grand escalier de la cour du May.... Apostolius dit que, chez les Grecs, la porte par laquelle les criminels étoient conduits à la mort, s'appeloit *la porte de Charon.*

---

395. *Hausser le tems*, signifie boire en débauche. Le tems n'est pas toujours le même, dans le cours d'un long repas. Couvert & pluvieux, quand on se met à table, souvent il *se hausse* & devient serein, quand on en sort. De-là cette expression qu'on lit dans ce passage de Rabelais : « Nous

» haulſants & vuidans les taſſes, s'eſt pareillement » *le tems haulſé*, par occulte ſympathie de nature ». Le même dit dans le même ſens : *Longues buvettes rompent le tonnerre.* Ailleurs, il dit d'un de ces goinfres qui ne quittent pas la table, qu'il eſt éternellement dînant ; c'eſt-à-dire, qu'il ne fait qu'un repas qui dure tout le jour.... Dans un cabaret, rue de la Perle à Paris, étoit une horloge au bas de laquelle on a lu longtems ces deux vers, (c'eſt l'horloge qui parle) :

Que j'aille bien ou mal, il ne t'importe pas,
Puiſque céans toute heure eſt l'heure du repas.

---

396. *Donner un ſoufflet à Ronſard*, c'eſt faire une faute groſſière contre la langue françoiſe. Ronſard a compoſé une Rhétorique où il établit pluſieurs régles pour parler élégamment la langue françoiſe. Cet ouvrage très-eſtimé dans le tems, a fait naître le proverbe, qui ſurvit depuis longtems à ſon père.

---

397. *Avoir caſtille avec quelqu'un*, c'eſt être en différend avec lui. *Caſtille*, qui, dans le langage familier, ſignifie *diſpute*, *querelle*, s'eſt dit anciennement de l'attaque d'une tour ou d'un château ; & ce mot fut employé depuis pour les jeux mi-

litaires, qui n'étoient que la représentation des véritables combats. La cour de France, en 1546, passant l'hiver à la Roche-Guyon, s'amusoit à attaquer des *Castilles*, (forteresses de bois), & à les défendre avec des pelotes de neige.

---

398. *Etre dans un mauvais pas, sortir d'un mauvais pas, &c.* Au tems de la chevalerie, le *pas*, ou le *pas d'armes* se disoit des combats simulés, qui représentoient tout ce qui se faisoit à la guerre, lorsqu'on défendoit & qu'on attaquoit un pont, un défilé, un passage de rivière, ou tout autre passage étroit, qu'il importoit de garder ou de forcer. Comme c'étoit un des combats les plus difficiles à soutenir, il semble, dit Sainte-Palaye, avoir formé dans notre langue ces façons de parler, *être dans un mauvais pas, &c.*

---

399. *Disputer sur la pointe d'une aiguille*, c'est contester pour une bagatelle, pour une chose qui n'en vaut pas la peine. Quelqu'un fait venir cette expression d'une longue apostrophe à une aiguille, laquelle se trouve dans Clitandre, tragédie de Corneille. Cette origine seroit du moins vraisemblable, s'il y avoit quelque rapport de convenance entre l'apostrophe & l'expression proverbiale. Pour mon-

trer qu'il n'y en a aucun, je tranſcrirai cette apoſtrophe, qui d'ailleurs fera juger quel étoit le goût de Corneille, lorſqu'il compoſa ſa première tragédie. Doriſe, maîtreſſe de Pymante, a crévé l'œil de ſon amant avec une aiguille. Celui-ci, dans un monologue, dit à l'inſtrument de ſon malheur :

O toi, qui ſecondant ſon courage inhumain,
Loin d'orner ſes cheveux, déshonores ſa main,
Exécrable inſtrument de ſa brutale rage,
Tu devois pour le moins reſpecter ſon image.
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une ame ſi cruelle,
Devoit être adoré de ta pointe rébelle.

Une preuve ſans réplique que ces vers n'ont pas donné lieu à notre expreſſion, c'eſt qu'on la trouve dans Régnier, mort ſept ans après la naiſſance de Corneille. Ce poëte dit que, dans l'âge d'or,

On n'avoit point de peur qu'un procureur fiſcal
Formaſt ſur une aiguille un long procès verbal.

Les Grecs diſoient *diſputer ſur l'ombre d'un âne.* Ce proverbe eſt fondé ſur une hiſtoriette que Démoſthène conta, dit-on, aux Athéniens, pour les rendre plus attentifs à ce qu'il leur diſoit. Un jeune homme avoit loué un âne, pour aller d'Athènes à Mégare. C'étoit dans l'été; vers midi, le ſoleil étoit brûlant, & pas un buiſſon où l'on pût ſe mettre

à l'abri de ses feux. Que fait notre voyageur? il descend de sa monture, s'asseoit près d'elle, & se rafraîchit à son ombre. L'ânier, qui étoit du voyage, prétend que cette place lui appartient, & le prouve en disant qu'il a bien loué l'âne, mais non pas son ombre. La dispute s'échauffe; des paroles on en vient aux coups; & ces deux moyens de persuasion n'ayant rien décidé, cette affaire importante fut portée en justice.... Le proverbe latin *de lanâ caprinâ* paroît devoir son origine à deux autres imbécilles, qui auront bataillé sur cette question, si un bélier porte de la laine ou du poil. On lit cette expression dans Horace:

Alter rixatur de lanâ sæpè caprinâ.

---

400. *Boire à la santé de quelqu'un*, expression de table usitée dans toute l'Europe (1). « D'où » vient cette coutume, demande Voltaire? est-ce

---

(1) On l'emploie même au fond du Nord. Après la victoire de Pultava, le czar Pierre invita les principaux prisonniers à sa table. En buvant à leur santé, il leur dit: « *Je bois à la santé* de mes maîtres dans l'art de la guerre » mais la plupart de ses maîtres furent bientôt envoyés en Sibérie.... On reconnoît à cette dernière phrase la plume de Voltaire. Cette espece de transition ne paroît pas digne de la gravité de l'histoire.

» depuis qu'on boit? il paroît naturel qu'on boive
» du vin pour sa propre santé, mais non pas pour
» la santé d'un autre...... Le *propino* des Grecs,
» adopté par les Romains, ne signifioit pas, je
» bois afin que vous vous portiez bien, mais, je
» bois avant vous pour que vous buviez, je vous
» invite à boire.... Dans la joie d'un festin, on bu-
» voit pour célébrer sa maîtresse, & non pas
» pour qu'elle eût une bonne santé. Les Anglois,
» qui se sont piqués de renouveller plusieurs cou-
» tumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des
» dames; c'est ce qu'ils appellent *toster*, & c'est
» parmi eux un grand sujet de dispute, si une
» femme est *tostable* ou non (1).... On buvoit
» à Rome pour les victoires d'Auguste, pour le
» retour de sa santé. Vous lisez dans Horace:

Longas ô utinam, dux bone, ferias
Præstes hesperiæ: dicimus integro
Sicci mane die, dicimus uvidi,
Quum sol oceano subest.

Seul tu fais les beaux jours: que tes jours soient sans fin.

---

(1) Cet usage a fait naître en Angleterre une expression proverbiale. Pour désigner une belle personne, on dit que c'est une des premières *Tostes* de l'Angleterre; & pour caractériser une beauté surannée, on la nomme une *Toste de rebut*. Le verbe *toster* en anglois signifie *rôtir*, & vient de l'ancien usage de boire avec une *rôtie* au fond du verre.

C'est

C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore,
Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore,
Entre les bras du dieu du vin.

» C'est de-là probablement que vint, parmi nos
» nations barbares, l'usage de boire à la santé de
» ses convives : usage absurde, puisque vous videriez quatre bouteilles sans leur faire le moindre
» bien »..

Il n'est pas étonnant qu'un écrivain, qui fronde tous les usages, montre de l'humeur contre celui-ci. Mais le sujet valoit-il la peine de tant s'échauffer la bile ? Quand je bois à la santé de quelqu'un, mon intention n'est pas que la liqueur qui va descendre dans mes entrailles, rafraîchisse les siennes ; c'est tout bonnement un vœu que je forme pour sa santé ; vœu d'autant plus vrai, que je le forme à table & le verre en main. Où est l'absurdité de cette action ?

Notre expression, *je bois à votre santé*, répond à celle des Romains, *tibi propino*. Ce verbe, formé du grec, signifie proprement, boire avant quelqu'un, comme pour lui donner l'exemple & l'inviter à faire ensuite de même. Chez les Grecs, à la fin du repas, on apportoit sur la table une grande coupe pleine de vin. Un des convives la prenoit en main, & après y avoir bu, il la présentoit à son voisin, qui faisoit de même. La coupe passoit ainsi à la ronde. Cette cérémonie, instituée par l'a-

mitié dont elle resserroit les nœuds, s'appeloit *philotesia*, c'est-à-dire, *propinatio post cœnam*, *in signum amicitiæ*: la coupe étoit nommée *philotesius crater*.

Les Allemands, dit Erasme, font encore la même chose. Quelque mauvais traitement qu'un homme ait reçu, il est tenu de tout oublier, quand il a pris des mains de son ennemi la coupe de réconciliation: cet acte lui enleve jusqu'au droit de le poursuivre en justice, & les juges ne recevroient pas sa plainte.

Du tems d'Erasme, on observoit le même usage dans sa patrie: mais la crainte de la lepre, maladie contagieuse & fort commune alors, commençoit à le faire tomber. Il est vraisemblable qu'il a été aussi en vigueur en France, & que pour la même cause (1), on l'a remplacé par celui de choquer les verres les uns contre les autres. Cette dernière cérémonie, quand la franchise & la cor-

(1) Louis VIII, par son testament fait en 1225, legue cent sous à chacune des deux mille léproseries de son royaume. Les Chrétiens, pour fruit de leurs croisades, ne remportèrent enfin que la lepre. Il falloit que le peu d'usage du linge, & la malpropreté du peuple eussent bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproseries n'étoit pas donné indifféremment aux autres hôpitaux: car on voit par le même testament, que le roi legue cent livres de compte à deux cens hôtels-Dieu. *Volt.*

dialité président à un repas, opère le même effet que la précédente, pour laquelle il est quelquefois pardonnable d'avoir de la répugnance. Le malheur est qu'aujourd'hui elle tombe aussi en désuétude. Chez les grands & leurs singes, en bien plus grand nombre qu'eux, on ne connoît plus l'usage de *trinquer* (1), ni même celui de porter les santés. A leur table, on boit quand on le peut, & toujours en silence. Quelques bourgeois suivent jusqu'à l'entremêt cette étiquette : mais à l'arrivée du vin de liqueur, les fronts se déridant, & une honnête familiarité prend la place de la contrainte. l'Amphitrion de la fête fait pétiller le Champagne dans le crystal, & les convives portent les santés de madame & de monsieur, au bruit des verres qui se rassemblent & se choquent les uns les autres. Voilà la seule relique qui nous reste de la propination des anciens. C'est la dernière trace (2) que la nature ait laissée dans nos repas, qu'elle a quittés pour se retirer au fond de nos campagnes. Là, une famille nombreuse couronne une table ronde, dont la surface peut à peine porter un pain massif

(1) De l'allemand *trinken*, qui signifie boire.

(2) On en trouve pourtant encore quelques-unes dans les proverbes, comme celui-ci : *Ne boira-t-on jamais dans votre verre* ? c'est-à-dire, Ne me donnerez-vous jamais à manger ?

& noir, & un grand plat de gros légumes. A côté du père de famille est une cruche au large ventre. Il la prend, salue d'un signe de tête la compagne de sa couche, & la lui donne après avoir bu. La femme boit à son tour, ainsi que toute la famille, jusqu'au plus petit marmot, qui de ses deux foibles mains embrasse étroitement l'embouchure du vase, que la mère tient & souleve, en fixant un doux regard sur ce dernier fruit de l'amour conjugal :

. . . . Non testea cessat
Amphora perque manus per & ora calentia ferri,
Optatos fundens resupina in guttura fluctus.

Fin de la quatrième Centurie.

CENTURIE Ve.

Mêlange de toutes les classes de Proverbes.

401. *Le diable bat sa femme*; dit-on populairement, quand il pleut pendant que le soleil luit. Cette expression vient des payens. Chez eux, Junon étoit souvent prise pour l'air, & Jupiter étoit aussi le dieu de l'air & de la pluie. Rien n'est si commun dans Homère que les querelles de ces deux époux célestes. Quand il pleut d'un côté & que le soleil luit de l'autre, la sérénité de l'air combat en quelque sorte contre le mauvais tems: de-là, on disoit en style poétique que Jupiter se battoit avec Junon. Ce langage a passé chez les chrétiens, qui ont mis le *Diable* à la place de *Jupiter*.

---

402. *Le loup te mangera*. C'est ce qu'on dit à un enfant, pour arrêter ses pleurs. Du tems de G. Cousin, on disoit: *Le moine*, ou *le cordelier & le loup te prendront & te mangeront*. Dans un siecle où Luther & Calvin déclamoient avec tant de fureur contre l'Eglise Romaine, il n'est pas

étonnant qu'on fît d'un religieux un épouvantail d'enfans. On blâme avec raiſon les nourrices, qui veulent avoir la paix avec leurs nourriſſons, de préſenter à leur imagination des objets effrayans, & de les bercer de contes de vieilles ; ce qui fait ſur des eſprits ſi tendres des impreſſions fâcheuſes & qui s'effaçent enſuite difficilement. Cet uſage abſurde a ſubſiſté de tout tems & chez tous les peuples. Les nourrices Grecques menaçoient leurs poupons de *Lamia*. C'étoit une reine de Lybie qui, ayant perdu ſes enfans & enviant aux autres mères un bonheur qu'elle n'avoit plus, envoya dans tout ſon royaume des aſſaſſins, avec ordre de maſſacrer tous les enfans qu'ils pourroient trouver. Cet acte de cruauté rendit ſon nom redoutable, & fit mettre ſur ſon compte mille fictions dont on rempliſſoit l'eſprit de l'enfance..... A Rome, l'épouvantail de cet âge avoit, entr'autres noms, celui de *Manducus*. On entendoit par ce mot une figure hideuſe, qui ouvroit une large bouche & ſembloit grincer des dents. Quand un enfant pleuroit, on l'appaiſoit en lui montrant ou dépeignant ce ſpectre, qui alloit, diſoit-on, le dévorer, s'il ne ſe taiſoit. Au rapport d'Æneas Sylvius, le fameux capitaine Jean Hunniade a longtems fait la terreur des enfans, chez les Turcs: les nourrices arrêtoient leurs cris, en les menaçant de l'arrivée de ce guerrier.

403. *A tous seigneurs, tous honneurs*: pour dire, il faut rendre honneur à chacun selon son rang & sa qualité ; *cui honorem, honorem*, dit S. Paul. Les honneurs rendus aux grands ont varié suivant les tems & le caprice des peuples. Suétone dit que les chevaliers voulant faire honneur à l'empereur Claude, lorsqu'il entroit au théâtre, se levoient tous & se dépouilloient de leurs robes qu'ils étendoient à ses pieds. Selon Plutarque, on en faisoit de même à Caton & à Pompée. On lit dans la bible que pareil honneur fut déféré à Joram, quand il fut roi ; & l'on sait que les Juifs l'accordèrent au Sauveur, à son entrée dans Jérusalem. Dans la primitive Eglise, quelques chrétiens se dépouilloient de leurs manteaux, quand ils faisoient leurs prières dans les temples. De cet usage, nous n'avons conservé que celui de rester tête nue, dans les lieux & devant les personnes qui méritent nos respects : c'est ce que nos pères appeloient *se mettre au net*. C'est, dit un ancien auteur, *estre en pur chef & au net, que de n'avoir chaperon en teste.* Quand le vassal faisoit hommage à son seigneur, il devoit « se mettre au net, à sçavoir, rabattre » son chaperon, se présenter sans cousteau por- » tant deffense, & *en pur corps*, à sçavoir, sans » manteau ». De l'expression *en pur corps* les Pi-

cards ont formé celle-ci, ſe mettre *en purette*, pour dire, ſe mettre en chemiſe.

---

404. *A l'impoſſible nul n'eſt tenu.* Il y auroit de l'injuſtice à exiger d'un homme ce qui eſt réellement au-deſſus de ſes forces. Mais combien d'actes phyſiques ne ſemblent paſſer nos forces, que par le défaut de volonté? Une volonté bien décidée rend preſque tout poſſible. Voulez-vous une ſource de forces encore plus féconde? vous la trouverez près de la néceſſité. Celle-ci, ſans conſulter la volonté, qui réſiſteroit ſi on lui en donnoit le tems, commande & fait faire des miracles, qui étonnent & effraient l'agent, quand, rendu à lui-même, il conſidère ſon ouvrage avec le ſang-froid de la raiſon. *La puiſſance habite près de la néceſſité*, dit un vers de Pythagore. Hiéroclès & ſon commentateur ont développé cette penſée belle & profonde. « Il arrive tous les jours, dit celui-ci, » que nous refuſons de faire pour notre amende» ment certaines choſes, alléguant pour excuſe » que nous ne le pouvons. Qu'il arrive le lende» main une néceſſité indiſpenſable de faire des » choſes encore plus difficiles, nous en venons à » bout: ce n'eſt donc pas la puiſſance qui nous a » manqué, mais la volonté. Sans écouter donc » cette volonté foible ou corrompue, allons cher»

» cher la force dans le voisinage de la nécessité;
» c'est-à-dire, faisons ce que nous ferions dans la
» nécessité la plus pressante. Un goutteux dans son
» lit est persuadé qu'il ne peut marcher : que le
» feu prenne à sa chambre, il se levera & mar-
» chera. Pour recouvrer toutes nos forces, il faut
» les chercher où elles sont, c'est-à-dire, près de
» la nécessité ».

Si d'un côté la paresse nous fait juger impossible un acte que requiert notre amendement : de l'autre nous regardons quelquefois comme proportionné à nos forces le résultat heureux d'une multitude d'actes moraux, auxquels nous pousse, sans le moindre fondement de raison, un amour-propre inconsidéré. C'est à cette malheureuse présomption qu'on doit tant d'écrits en vers & en prose, ébauches grossières où l'œil le plus exercé chercheroit en vain les premiers élémens de l'art. Horace a beau crier à un écrivain : Examinez avant tout & longtems,

. . . . *Quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

Ce précepte, que la lâcheté ne manque pas d'invoquer pour se dispenser des devoirs les plus essentiels, l'amour-propre n'a garde de se l'appliquer dans un point, où l'inaction seroit pourtant si avantageuse pour lui & pour le public.

405. *Anes de Beaune.* Dans le XIII^e. ſiecle il y avoit à Beaune des commerçans diſtingués. Les plus connus étoient MM. *l'Aſne*, originaires de Genève. Lorſqu'on vouloit parler d'un commerce bien établi, on citoit *les Aſnes de Beaune.* Depuis, ce nom eſt reſté aux habitans : c'eſt ſur cette équivoque que roulent toutes les plaiſanteries qu'on a faites ſur leur compte. Comme elles portent à faux, on peut en rapporter quelques-unes, ſans craindre de mortifier ceux qui en ſont l'objet.

Un régiment paſſoit à Beaune & devoit traverſer une forêt pleine de voleurs. Le maire propoſa, dit-on, à l'officier de faire eſcorter ſon régiment par quatre cavaliers de maréchauſſée. Une autre fois, la fille du maire avoit perdu ſon ſerin ; la première idée qui vint à l'eſprit de ſon père, fut de faire fermer les portes de la ville.

Tout cela n'eſt pas très-piquant. Voici deux mots de Piron qui ont plus de ſel. Quelquefois on le voyoit aux environs de Beaune, arrachant tous les chardons ; & quand on lui en demandoit la raiſon, il répondoit : « Je ſuis en guerre avec les » Beaunois, je leur coupe les vivres ». On jouoit un jour dans cette ville les Fourberies de Scapin. Au moment où Scapin enferme Géronte dans le ſac, un petit-maître s'aviſa de crier : « Paix-là, » Meſſieurs, on n'entend pas. — Ce n'eſt pas man» que d'oreilles », répondit Piron.

Chez les Athéniens, le cochon étoit, ainſi que l'âne, le ſymbole de la ſtupidité. Ils nommoient un Béotien, & en général un ignorant *Bæotica ſus*, cochon de Béotie. Plutarque dit que ce nom a été donné aux Béotiens, parce qu'ils étoient grands mangeurs, gras & plus adonnés aux exercices du corps qu'à ceux de l'eſprit. Selon un autre auteur, les anciens habitans de Béotie, gens barbares & groſſiers, s'appeloient ὕαντες. Quelques perſonnes eſtropiant ce mot, à deſſein ou non, diſoient ὕες (en latin *ſues*), au lieu de dire ὕαντες. A la fin, le mot eſtropié devint proverbe, & tout homme ſtupide & ignorant fut nommé *Bæotica ſus*.

On appeloit encore *auris Bæotica* un homme dépourvu de jugement & de goût. Un jour Anaxagore liſoit un livre de la Thébaïde, en préſence des Thébains. Voyant que perſonne ne l'écoutoit, il ferma ſon livre, en diſant : « On a bien raiſon » de vous appeler Béotiens, car vous avez des » oreilles de bœuf ». Anaxagore faiſoit alluſion à l'étymologie du nom *Béotien*, dans lequel on trouve deux mots grecs qui ſignifient *bœuf* & *oreilles*. *Voyez* *N*°. 18.

A Rome, *auris Batava* ſignifioit la même choſe que *Bæotica auris*. Martial a fait uſage de cette expreſſion :

Tu-ne es, tu-ne, ait, ille Martialis,

Cujus nequitias jocosque novit
Aurem *qui modò non habet* Batavam.

Erasme, qui étoit Hollandois, ne pouvoit digérer cette qualification injurieuse. « Le reproche » de grossièreté que Martial fait, dit-il, aux Bataves, ne tombe pas sur nous ; ou si nous l'encourons, nous devons même nous en glorifier. » En effet, quelle nation en a toujours été exempte ? Les Romains furent-ils jamais plus dignes » d'éloges, que quand la connoissance des arts se » réduisoit chez eux à savoir diriger la charrue & » manier l'épée ? Si l'on veut que les Hollandois » justifient l'idée qu'on attachoit au nom de leurs » ancêtres; conso'ez-vous, mes chers compatriotes. » On fait de vous le plus grand éloge, en vous » accusant de ne pas goûter les jeux de Martial, » des jeux que lui-même appelle des méchancetés. Et plût au ciel que les oreilles de tous les » Chrétiens fussent assez *Bataves*, pour ne pas entendre son coupable badinage, ou du moins n'en » être point charmées ! Si cela se nomme grossièreté, nous en recevons le reproche d'autant plus » volontiers, qu'il nous est commun avec le peuple vertueux de Sparte, avec les anciens Sabins, » avec les Catons, personnages si justement célebres ». (1)

(1) Comme le texte est bien supérieur à la traduction,

406. *Il ne faut pas se déshabiller avant de se coucher.* L'Espagnol dit sans figure : Qui donne le sien avant de mourir, qu'il s'apprête à bien souffrir. Le vieillard riche n'a pas d'ennemi plus à craindre que celui qui guette sa succession. Malheur à lui, s'il se dépouille vivant. Les petits soins ne sont pas épargnés pour l'amener au détachement réel & effectif de ses biens : vient-on à bout de le séduire ? adieu les petits soins : c'est l'histoire du pêcheur qui, après avoir pris à la ligne un beau poisson, foule aux pieds les vers qui lui ont servi d'appât, &

---

le lecteur me saura gré de le lui avoir mis sous les yeux. « *Quòd Martialis eam gentem rusticitatis insimulat, aut nihil* » *ad nos pertinet, aut etiam laudi vertendum arbitror. Si qui-* » *dem quæ gens non aliquando fuit rudior ? Aut quando Ro-* » *mana gens laudatior, quàm quùm præter agriculturam &* » *militiam nihil artium nosset ? Quòd si quæ quondam in Ba-* » *tavos dicta sunt, contendet aliquis ad hujus temporis ra-* » *tionem pertinere ; quæ major laus Hollandiæ meæ poterit* » *tribui, quàm si dicatur à Martialis jocis abhorrere, quos* » *etiam ipse nequitias appellat ? Utinamque Christianis vel om-* » *nibus aures essent Batavæ, quò pestilentes ejus poetæ face-* » *tias aut non admitterent, aut certè his non caperentur !* » *Quòd si quis id rusticitatem vocare velit, nos convicium* » *haud illibenter agnoscimus, videlicet cum integris Lacedæ-* » *moniis, cum priscis illis Sabinis, cum laudatissimis Ca-* » *tonibus commune* ».

dont il n'a plus besoin. Cette conduite odieuse est si commune, qu'on peut dire en forme de provèrbe; *Avide* ou *ingrat comme un héritier*.

Montagne a fait usage de notre proverbe, & l'a interprété en parlant des gentilshommes. « Un » gentilhomme qui a trente-cinq ans, il n'est pas » temps qu'il face place à son fils qui en a vingt.... » Il a besoin de ses pieces, & en doit certaine» ment faire part, mais telle part qu'il ne s'ou» blie pas pour autrui; & à celuy-là peut servir » justement ceste response que les pères ont or» dinairement en la bouche: *Je ne veux pas me » despouiller, devant que de m'aller coucher*. Mais » un père atterré d'années & de maux, privé par » sa foiblesse & faute de santé, de la commune » société des hommes, il se faict tort & aux siens, » de couver inutilement un grand tas de richesses. » Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir » desir de *se despouiller pour se coucher*, non pas » jusques à la chemise, mais jusques à une robe » de nuit bien chaude: le reste des pompes de » quoy il n'a plus que faire, il doit en estrener » volontiers ceux à qui par ordonnance naturelle » cela doit appartenir.... La raison nous comman» de assez de nous *despouiller*, quand nos robes » nous chargent & empeschent, & de nous cou» cher quand les jambes nous faillent ». Un homme en place peut, à un certain âge, *se dépouiller*

pour se coucher, c'est-à-dire, donner ses charges à ses enfans, s'ils en sont dignes, pour couler le reste de ses jours dans le repos & le silence de la retraite. Mais *se dépouiller avant de se coucher*, c'est-à-dire, faire avant sa mort un abandon total de sa fortune, & par-là se mettre dans la dépendance de ses enfans, c'est un acte de foiblesse, que suit presque toujours le repentir : & tout particulier qui le fait, s'expose à ne rencontrer que des épines sur la fin de sa carrière, invite ses héritiers, fatigués du poids de son existence, à former des vœux parricides, & renonce à la douce consolation de s'en croire regretté, lorsqu'il descendra dans le tombeau.

L'avidité & l'ingratitude ont, de tout tems, caractérisé les héritiers. Les anciens leur donnoient le nom de vautours, parce que, semblables à cet animal vorace qui ne s'attache qu'aux cadavres, sans cesse ils dévorent des yeux la succession d'un vieillard ou d'un malade, qui

. . . . . . Fait voir une paresse extrême
A rendre, par sa mort, tous leurs desirs contens.

A ces *hérédipetes*, si pressés de jouir, on disoit proverbialement : Si tu es un vautour, attends que mon corps soit un cadavre ; *Si vultur es, cadaver expecta*.

407. *Il est comme le chien du jardinier, qui ne mange point de choux, & n'en laisse pas manger aux autres*; se dit d'un homme qui possede une chose sans en jouir, ni en accorder la jouissance aux autres. Tel est un bibliomane, qui a un grand nombre de bons livres joliment reliés, & qui ne veut ni les ouvrir ni les prêter (1) : tel seroit encore un ignorant à qui l'on auroit confié la garde d'une bibliotheque publique, & qui, bornant son talent à ôter la poussière des livres, recevroit avec humeur ceux qui viendroient les consulter.

Ce proverbe étoit connu des anciens, qui disoient en deux mots, *canis in præsepi*. Lucien compare un ignorant, de la trempe de ceux que je viens de citer, à un chien couché dans une écurie, & qui ne pouvant manger d'orge, empêche le cheval d'en manger. Un de nos vieux poëtes (de la Giraudière) emploie cette comparaison contre un vieillard jaloux :

Vous faites en votre ménage,
Comme un chien qui garde du foin.
Vous conservez avecque soin
Ce qui n'est pas à votre usage.

---

408. *Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera*. Dans

(1) On a dit d'un tel homme, que *c'est un eunuque dans un sérail*.

les

les Plaideurs de Racine, Petit-Jean débute par ce proverbe :

> Ma foi sur l'avenir, bien fou qui se fiera :
> Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Nos anciens donnoient une durée moins longue au plaisir & à la peine. On lit dans le fabliau, intitulé *Essula* :

> En petit d'eure Diex labeure.
> Tel rit au main (matin) qui le soir pleure ;
> Et tels est au soir courouciez,
> Qui au main est joians & liez (gai).

Il ne faut donc pas compter sur un bonheur constant : aujourd'hui bien, demain mal ; ainsi se passe la vie. On citoit en ce sens un vers d'Hésiode, qu'Erasme traduit ainsi :

Ipsa dies quandoque parens, quandoque noverca est.

c'est-à-dire, un jour est pour nous une bonne mère, & dans un autre jour nous trouvons une marâtre. L'expression est plus juste en grec & en latin, où le mot *jour* est féminin.... Le philosophe Favorin, dans un éloge de la fievre quarte, tire de ce proverbe grec la réflexion suivante. « Dans la » carrière de la vie, le bon & le mauvais se rem- » plaçant continuellement, qu'elle est heureuse pour » le malade, cette fievre qui ne s'allume que tous

» les trois jours, puisqu'ainsi réglée elle amene deux » mères & une seule marâtre! » Je doute que cette réflexion console beaucoup ceux qui ont le prétendu bonheur d'avoir la fievre quarte.

---

409. *Les jours se suivent, mais ils ne se ressemblent pas.* En latin : *Diem dies trudit, non similem sui.* Ce proverbe, qui convient à tout ce qu'on a dit dans le N°. précédent, peut se prendre dans un sens moins étendu, & relativement à l'idée du peuple qui, dans certains jours, n'oseroit se permettre certaines actions, indifférentes d'elles-mêmes, dans la crainte de s'attirer quelque malheur. Cette superstition nous vient des Chaldéens, par le canal de Pythagore. Ce philosophe croyoit qu'il y avoit des jours & des momens propres à certaines choses, comme à offrir des sacrifices, & d'autres qui y étoient contraires ; & sur cela, il avoit fait un précepte de l'*opportunité.* Ce précepte est encore à présent suivi par des esprits foibles, qui seroient très-fâchés, par exemple, de se couper les ongles un vendredi. Il est probable que cette vaine observance a été puisée dans le symbole de Pythagore, qui défend de se faire les ongles pendant le sacrifice : *ad sacrificium ungues ne præcidito.* Des Chrétiens ignorans, prenant ce précepte à la lettre, l'auront appliqué au vendredi, jour où

le Sauveur des hommes a consommé son sacrifice. En levant l'écorce du symbole, on y trouve un très-beau précepte de morale : savoir, que pendant qu'on est dans le temple, il faut ne penser qu'à Dieu, se tenir dans le respect, & rejetter toutes les pensées basses & indignes de la sainteté du lieu. Iamblique donne une autre explication, qui paroît très-fondée. Il dit que Pythagore a voulu enseigner par-là, que quand on fait un sacrifice, il faut y appeler ses parens les plus éloignés, ceux mêmes dont on pourroit le plus se passer, & qui sont dans la condition la plus basse & la plus méprisable. Car cet acte de religion doit bannir toute pensée d'orgueil & réunir les familles. On sait que les sacrifices étoient toujours suivis d'un festin auquel on prioit les parens & les amis...... Le symbole, pris dans ce dernier sens, fait juger que, dans les cérémonies auxquelles la bienséance appelle tous les proches, même ceux qui sont pauvres, on a été porté de tout tems à retrancher ceux-ci du corps de la famille, & à les traiter comme l'extrémité des ongles, dont on se défait. A combien de parvenus on pourroit appliquer le précepte de Pythagore, & dire : *Ad sacrificium ungues ne præcidito!*

---

410. *Cela me portera bonheur* ; & dans le sens contraire, *vous m'avez porté malheur* ou *guignon*.

Ces expressions populaires se prononcent tous les jours sans conséquence ; mais les petits esprits les emploient quelquefois sérieusement ; attachant une idée de bonheur ou de malheur, non-seulement à certains jours, (comme on le voit ci-dessus) mais encore à certaines choses & à certaines personnes. Ce genre de superstition se rend encore par les mots *chance* & *chanceux*, tirés du jeu de dez. *Votre arrivée m'a porté chance*, dit un joueur malheureux, qui commence à gagner depuis l'arrivée d'une personne. On dit aussi : *Mieux vaut jouer contre un pipeur, que contre un chanceux* ; pour dire, contre un homme qui trompe, que contre un autre qui est heureux au jeu.

Ces croyances puériles sont apparemment l'effet de la remarque qu'on a faite en différens tems, que certaines choses ont été funestes à ceux qui les possédoient. La philosophie la plus éclairée auroit de la peine à expliquer ce que l'Histoire Romaine rapporte à ce sujet. Cneius Sejus avoit un cheval d'une grande beauté, & que l'on croyoit issu des chevaux de Diomède. Mais par une singulière destinée, quiconque le possédoit périssoit avec toute sa famille. Sejus son maître fut mis à mort par Marc-Antoine. Dolabella ayant acheté ce cheval, périt bientôt après de mort violente. Cassius, qui en fut ensuite le maître, mourut de même, ainsi que Marc-Antoine, à qui il appartint aussi. Enfin, Nigidius

l'acheta, & comme il traversoit sur lui le fleuve Marathon, le cavalier & le cheval au Styx allèrent boire. De-là, quand un homme étoit malheureux au point de ne réussir en rien, on disoit de lui : Il a le cheval de Sejus, *equum habet Sejanum*. On disoit encore dans le même sens ; il a de l'or de Toulouse, *aurum habet Tolosanum*. Voici l'origine de ce second proverbe. Il y avoit beaucoup d'or dans les temples de Toulouse, ville des Gaules. Q. Cepion l'ayant prise & livrée au pillage, tous ceux qui emportèrent de cet or, périrent misérablement & dans les douleurs les plus cruelles. Le proverbe auquel cet événement a donné lieu, subsiste encore aujourd'hui ; & l'on dit d'un homme qui a eu quelque avantage, & qu'on menace de vengeance : *C'est de l'or de Toulouse, qui lui coûtera cher.*

Le Romain le plus sage, sans examiner si les malheurs arrivés aux possesseurs du cheval Sejan ne devoient pas être attribués à la fureur des guerres civiles, pouvoit, je crois, éviter d'acquérir ce cheval, & dire tout bas, *il me porteroit malheur*. Mais quel homme, tant soit peu raisonnable, ne regardoit pas en pitié l'espece de superstition dont parle Trebellius Pollion ? Il dit que, de son tems, le peuple étoit bien fermement persuadé que, pour réussir en tout, il suffisoit de porter sur soi l'image d'Alexandre le Grand, figurée en or ou en argent : avec

cette espece d'amulette qu'on s'attachoit à la tête ou aux pieds, on se croyoit à l'abri de tout accident.

---

411. *Il est né coëffé*. On nommoit *Amniomantie* l'augure favorable qu'on tiroit de l'espece de *coëffe* appelée en grec Αμνιον, & dont la tête de l'enfant qui vient au monde, est quelquefois enveloppée. C'est de-là que le peuple dit encore d'un homme constamment heureux, qu'*il est né coëffé*. Si l'on en croit Lampridius, les sages-femmes vendoient bien cher cette *coëffe* à des Avocats, qui croyoient qu'en la portant sur eux, ils auroient une éloquence persuasive, à laquelle les juges ne pourroient résister..... Chez les Grecs, voir lever la constellation dite *la chevre*, étoit une marque de bonheur; & de ceux qui prospéroient sans éprouver aucune disgrace, on disoit : Ils ont vu le lever de la chevre céleste, *capram cœlestem orientem conspexerunt*.

---

412. *Il sera marié cette année*, dit-on, en plaisantant, d'une personne qui jette au plancher certaines choses qui s'y attachent. Pareil pronostic se tiroit à Rome, & un passage d'Horace fait présumer qu'on y ajoutoit plus de foi qu'aujourd'hui. C'étoit pour les amans un bon augure, quand en poussant des pepins de pomme du bout des doigts,

ils frappoient le plancher. Etes-vous sage, dit Horace à l'un d'eux, de tirer un présage favorable d'une action si puérile?

Quid? cùm picenis excerpens semina pomis,
Gaudes, si cameram percusti fortè, penes te es?

Le rapprochement de ces deux especes de jeux paroîtra peutêtre curieux. Mais il seroit plus satisfaisant d'en connoître l'origine,* ainsi que celle de mille autres plaisanteries semblables, où l'on joint un dicton à une action avec laquelle il n'a aucun rapport raisonnable. Telles sont celles qu'on va voir dans les deux Nos. suivans.

---

413. *Vous saurez ma pensée.* Quand quelqu'un boit dans le verre où un autre vient de boire, on dit qu'il saura la pensée de celui qui a bu le premier. Dans un petit jeu usité de nos jours & dont parle Suidas, on prétend deviner le sentiment d'une personne, & connoître si elle aime ou non. Voici en quoi l'auteur grec fait consister ce jeu. On prend une feuille de pavot ou d'autres plantes; on la couche sur le pouce & l'index gauche, ensuite on y applique un coup avec la paume de la main droite. Si la feuille se déchire avec bruit, c'est un signe d'amour; sinon c'est une marque d'indifférence. Ammien fait peutêtre allusion à ce jeu, quand il

dit que le moindre bruit décele le ſentiment du cœur.

---

414. *Les oreilles me tintent* ou *me cornent, on parle de moi quelque part.* Cette expreſſion nous vient des anciens qui tiroient des augures du tintement des oreilles. Celui de l'oreille droite annonçoit à la perſonne qui l'éprouvoit, qu'on faiſoit quelque part ſon éloge : le tintement de la gauche étoit un ſigne qu'on paſſoit ſous la langue de la médiſance...... Le mouvement ſpontané de l'œil droit préſageoit l'arrivée prochaine d'une perſonne qu'on aimoit. On en voit la preuve dans ce vers traduit de Théocrite :

En oculus dexter ſaliit mî, illam-ne videbo ?

Les bonnes-femmes que l'âge, le ſexe & l'ignorance rendent ſi aiſément ſuperſtitieuſes, devinent à la moindre demangeaiſon, ce qui doit arriver. De-là, ces expreſſions qu'on lit dans Plaute, & qui ont paſſé dans notre langue ; *prurit mihi tergum, pruriunt pugni*, &c. Chez nous les pieds *demangent* à celui qui ne peut reſter en place ; la gorge *demange* à celui qui s'expoſe à être pendu, ou, comme dit Marot, il eſt *chatouilleux* de la gorge ; enfin les doigts *demangent* au poëte ſatyrique

Dont la bile s'échauffe, & qui brûle d'écrire.

415. *Il ne faut pas se déchausser pour manger cela*, dit un gourmand, à la vue d'un mêt qu'il se flatte d'expédier seul, & en un clin-d'œil. A Rome, cette expression eût signifié, *il ne faut pas se mettre à table, pour manger cela.* Quand on alloit manger en ville, on portoit ses pantoufles (& son bonnet); & en entrant dans la salle du festin, on quittoit ses souliers. « En portant mes livres à Auguste, dit » Horace à Vinius, ne les tenez pas sous le bras,

Ut cum pileolo soleas conviva tribulis ».

Notre expression vient-elle de cet usage ? Elle y a du moins quelque rapport.

416. *Les plus hupés y sont pris*; pour dire, ceux qui se croient les plus habiles, y sont pris. Autrefois les personnes les plus considérables portoient sur leurs chapeaux ou sur leurs bonnets un floccon de soie, ou de fil, ou de plumes, noué. De-là, dit Fauchet, vient peutêtre le proverbe, *abattre l'orgueil des plus* HUPÉS, en parlant des gens de guerre portant des plumes; & *des plus* HOUPÉS, quand c'étoient des *Clercs* ou gens de lettres. Encore aujourd'hui, l'ecclésiastique & l'homme de robe portent, quand ils sont en fonction, un bonnet surmonté d'une *houpe* de fil ou de

ſoie ; & certains militaires ceignent leurs chapeaux d'un plumet..... *Hupé* eſt une ſyncope du vieux adjectif *hurepé*, qui ſignifioit hériſſé comme le poil du ſanglier, dont la tête s'appelle *hure*. Duverdier obſerve, après Fauchet, que le *Hurepoix*, peut avoir pris ſon nom de ce que les habitans de ce pays portoient les cheveux droits & *hurepés*...... La rue de Paris, dite du *Hurepoix*, eſt ainſi nommée, parce qu'elle commence le quartier de l'Univerſité, que les gens du monde mettoient dans le Hurepoix. De-là, quand on vouloit dire qu'une choſe n'étoit pas civile, on diſoit : *C'eſt du quartier du Hurepoix*; ce qui revenoit à cette phraſe, cela ſent le pays latin. Aujourd'hui l'Univerſité n'eſt plus du tout dans le Hurepoix.

---

417. *Il va à la meſſe des trépaſſés, il y porte pain & vin.* Ce proverbe populaire & trivial ſe dit d'un homme qui va à la meſſe après avoir déjeuné. D'où vient l'uſage, établi dans pluſieurs diocèſes, de préſenter à l'offrande du pain & du vin, aux meſſes d'enterrement ? Dans la plus haute antiquité, on a célébré ce qu'on appeloit le feſtin des morts, *epulum funebre*. Ce feſtin ſe faiſoit ſur les tombes, & on enfermoit avec les défunts des alimens & des boiſſons. Les alimens les plus ordinaires étoient des feves, des pois, des lentilles,

du miel, du sel & des œufs. Le vin surtout n'étoit pas oublié.

Un passage d'Isaïe expliqué par David Millius, prouve que cet usage existoit chez les Hébreux. Les Egyptiens le conservèrent aussi, & il fut adopté par les Grecs & les Romains. Homère fait mention du repas donné sur la tombe de Patrocle; & l'on sait qu'un consul Romain mourut si pauvre, qu'on fut obligé de faire une quête pour que son fils pût donner le festin funebre. Les Thuringiens, les Germains & les Celtes observèrent aussi le même usage. Il se continua parmi nous jusques sous le regne du christianisme, & ne commença d'être aboli que par les défenses des premiers Conciles provinciaux d'Arles & de Tours.

Ni l'église ni la raison n'ont pu le supprimer entièrement en Angleterre. Lorsque le mort est enterré, tous ceux qui l'escortoient retournent dans le même ordre à la maison dont ils étoient partis. Alors on leur présente à boire du vin d'Espagne, du vin clairet bouilli avec du sucre & de la canelle, & plusieurs autres sortes de liqueurs. Chacun tâche de se consoler de la perte du défunt. Les femmes qui vont aux enterremens des hommes, boivent aussi quand elles reviennent, & n'ont garde, dit l'auteur des Lettres juives, de s'abstenir d'une cérémonie aussi utile qu'agréable.

L'usage du festin funebre, qui touche au berceau

du monde, eſt remplacé en France par l'offrande du pain & du vin, laquelle ſe fait aux meſſes ſolemnelles qui ſe diſent pour les défunts. Aujourd'hui le plus proche parent du mort l'accompagne rarement quand on le porte en terre. Dans le XIIIe. ſiecle, l'épouſe ſe faiſoit un devoir de ſuivre le corps de ſon mari, juſqu'à ce qu'il fût inhumé; & nous voyons dans le codicille de Jean de Meun, que les veuves les plus diſtinguées, tenant un cierge en main, alloient elles-mêmes faire leur offrande, dans cette lugubre cérémonie. L'endroit eſt aſſez curieux pour avoir place ici :

. . . . Parlons des femmes,
Quant leurs maris ſont morts, qu'elles font pour leurs ames.
  Madame ſes voiſines & ſes parentes mande,
Pour garder la couſtume, & pour fuyr l'eſclande.
Lors fait ſon parement d'une vieille Truande *,
Qui lui porte ſon pain & ſon vin à l'offrande.
  L'argent & la chandelle, pour ce que petit poiſe,
Porte par contenance à l'autel la bourgeoiſe;
Et la vieille eſt ſi duyte, ſi ſage & ſi courtoiſe,
Qu'elle va à l'offrande devant lui (elle) une toiſe.
  Lors offre pain & vin couvert d'un pou de toille,
Et ung denier fichié dedans une chandelle;
Puis eſtend ſon mantel, tout ainſi comme un voile.
Tu qui n'as ce veü, va à Paris; or voy-le.
  Là verras-tu offrir dames à grant-convine **;

* Qui vit d'aumônes.... ** Qui ont une longué queue à leur robe.

Autres si bien parées, ou mieulx comme une royne,
Et sont si très-remplies de la grace divine,
Que les convient-ils ceindre jusques sur la poitrine.
De telles en verras par Paris offrir maintes
Qui, ainsi com je dy, sont sanglées & ceintes
D'une larges ceintures, qui se pou sont estraintes,
Qu'on ne cognoist souvent les vuides des enceintes....
Dieux, comme il leur advient à faire anniversaires,
Et à porter la torche & autres luminaires.
Mieulx en pert (paroît) la beauté des yeux & des viaires,
Où telz musent espoir *: il ne leur en chault gueres.

---

418. Après *graces-dieu-bût*, c'est-à-dire, après avoir bu le coup qui suit les graces. Boëtius Epo dit que les Allemands, adonnés à la débauche, ne songeoient guère à dire leurs *graces* après le repas. On eut beau y exhorter les chanoines & les moines, dans un concile de Mayence tenu en 847 : ces exhortations furent vaines. Pour réprimer cet abus, le pape Honorius III donna des indulgences aux Allemands qui boiroient un coup, après avoir dit graces..... C'est-là ce qui a fait naître l'expression ci-dessus, qu'on voit dans Regnier :

Après graces-dieu-but, ils demandent à boire.

La Monnoye croit qu'il faut écrire, *après graces-dieu*

---

* *Musent espoir*, signifie s'amusent peut-être.

bue; faisant de *graces-dieu* un substantif féminin, qui signifie le coup qu'on boit après les graces.

La coutume de boire après les repas vient des Grecs. Quand la table étoit levée, on apportoit du vin dans une coupe appelée la coupe du bon génie, *calix boni genii.* Nos ancêtres ont long-tems été fideles à cet usage. Dans un fabel de Garin, un comte donne un grand dîner à un chevalier. Le repas fait, on ôte les nappes, & les convives *se burent tout à route*; c'est-à-dire, tous ensemble. La même cérémonie recommença après le souper;

Avint qu'il fu tems de souper.
Si s'en ralèrent per à per,
Si com au matin aseoir.
Moult furent bien servi le soir
De viandes à grant planté,
Et de vins à lor volenté.
Après mengié chascuns commence
De faire caroles & danse,
Tant qu'il fu houre de couchier.
Puis emmainnent le chevalier
En sa chambre où fait fu son lit,
Et là burent par grant délit.

Montagne, qui pourtant n'étoit pas buveur, se plaint de la sobriété de ses contemporains. « Il semble, dit-il, que tous les jours nous raccourcis- » sons l'usage de cestui-ci (de boire); & qu'en » nos maisons, comme j'ai veu en mon enfance, » les desjeuners, les ressiners, & les collations

» fussent plus fréquentes & ordinaires qu'à present.
» Seroit-ce qu'en quelque chose nous allassions vers
» l'amendement ? Vrayement non. Mais ce peut
» être que nous nous sommes beaucoup plus jettez
» à la paillardise que nos pères. Ce sont deux occu-
» pations qui s'entrempeschent en leur vigueur ».

Cette manie de gobeloter, qui subsiste encore en Allemagne & en Angleterre, alla chez nous toujours en diminuant ; & l'introduction du café en France l'a fait tomber absolument. Après le dîner, on se borne à une tasse de cette liqueur, & à quelques verres de ratafiat. Il n'y a pas un siecle que, par une suite du vieil usage, bien des gens honnêtes alloient faire des collations au cabaret. Le luxe a établi pour eux des *cafés*, où brillent à l'envi l'or, le marbre & le crystal, & où les oisifs peuvent, sans risque de s'encanailler, perdre leur argent, leur tems, voire même leur raison.

---

419. *A main lavée Dieu mande le repas*. Ce vieux proverbe est tiré de G. Meurier. Les Grecs mettoient, dans les sacrifices, la propreté la plus recherchée. Hésiode défend qu'on fasse le matin à Jupiter une libation de vin, sans s'être préalablement lavé les mains. Aussi les sacrifices commençoient-ils par cet acte de propreté. On observoit la même chose avant & après le repas, qui étoit réputé une cé-

rémonie sacrée. De-là, cette expression proverbiale, traduite du grec, *illotis manibus*, signifioit, sans respect, sans préparation; & entreprendre une affaire importante, sans y apporter ni prudence ni lumières, c'étoit s'y embarquer *illotis manibus* ou *pedibus*.

Le lavement des mains qui précédoit le repas, se nommoit κατα χειρος; celui qui se faisoit après, étoit appelé νιψασθαι. Erasme dit que les parasites ne manquent jamais de se trouver à l'heure du premier; & à ce sujet, il raconte, après Athénée, un trait assez plaisant. On disputoit dans une compagnie sur la qualité des eaux, & il étoit question de savoir quelle étoit la meilleure. L'un préféroit l'eau de Lerne, l'autre celle de Pyrène; enfin les avis étoient partagés, lorsque Carneus dit qu'il pensoit, avec Philoxène, que l'eau la plus agréable étoit celle qu'on versoit sur les mains avant le repas. Ce mot a beaucoup plus de grace en grec: Τὸ κατα χειρος ὕδωρ, ἥδιστον.

L'usage de laver les mains avant & après le repas existoit en France du tems de Regnier, car il dit dans sa Xe. satyre:

> Sur ce point, on se lave, & chacun en son rang
> Se met dans une chaise, ou s'assied sur un banc.

Ce poëte, étant à Rome à la suite de M. de Béthune,

thune, ambaſſadeur de France, y compoſa ſa VIe. ſatyre qui finit ainſi :

Ici, non plus qu'en France, on ne s'amuſe pas
A diſcourir d'honneur, quand on prend ſon repas.
Le ſommelier en haſte eſt ſorty de la cave,
Déja Monſieur le maiſtre & ſon monde ſe lave.
Treſves avecq' l'honneur; je m'en vais tout courant
Décider au tinel * un autre différend.

Longtems avant Regnier, on mettoit de la cérémonie dans cette eſpece d'opération. Le fabel, cité dans le No. précédent, nous en fournit la preuve. Quand le dîner, que le comte donnoit au chevalier, fut prêt,

Lors la comteſſe por laver
Print par les mains le chevalier.
Mais li chevaliers nel voloit,
Et dou faire s'eſcondiſſoit **.
Mais ſes eſcondits rien n'i vaut;
Se qu'il lor plet faire le faut.
Et puis li cuens (le comte) & les pucelles,
Les dames & les damoiſelles
Lavent après, & l'autre gent,
De coi il i ot planté grant,
Por le chevalier conjoït.

* De l'Italien *tinello*, qui ſignifie la ſalle du commun, où mangent les officiers & domeſtiques d'un grand ſeigneur.

** Refuſoit par honnêteté.

Puis le firent aller seir
Ou plus bel leu lez (auprès) la contesse.

Après le repas, même cérémonie......

Puis fit-on les napes oster,
Et por laver l'iaue aporter.
Li chevalier tout prémereins
Avec la contesse ses mains
Lava, & puis l'autre gent toute,
Et puis se burent tout à-toute.

Ce dernier lavement de mains est aujourd'hui le seul qui se soit conservé chez les grands seigneurs. Le premier, pour le moins aussi nécessaire, devroit, comme autrefois, précéder le repas, dans toutes les maisons honnêtes. *Voyez* N°. 104.

---

420. *C'est du vin de Bretigny, qui fait danser les chevres.* C'est ce qu'on dit d'un vin plat & de nulle valeur, comme celui qui se fait aux environs de Paris. On explique ainsi cette phrase populaire. Il y avoit à Bretigny, près Paris, un particulier nommé *Chevre.* C'étoit le coq du village, & une grande partie du vignoble lui appartenoit. Ce bon homme ne haïssoit point le jus de la treille, & quand il avoit bu, sa folie étoit de faire danser sa femme & ses enfans. Voilà comme le vin de Bretigny faisoit *danser les chevres......* L'on dit encore d'un mau-

vais vin, qu'il n'est bon qu'*à laver les pieds des chevaux*. Les Romains disoient du m[illegible] vin, qu'il n'étoit pas bon à dégraisser la laine, ou, si l'on veut, à laver les brebis. Car on peut entendre ainsi l'expression de Juvénal :

. . . . *Vinum quod succida nolit* —— *lana pati.*

Varron dit que l'on frottoit de vin & d'huile les brebis récemment tondues.

---

421. *On ne meurt pas pour la peine.* Si la peine ne fait pas mourir, c'est qu'on est soutenu par l'espérance d'en voir la fin. Ecoutons Guillaume de Lorris, dans le roman de la Rose :

Cil que l'en met en chartre obscure,
En la vermine & en l'ordure,
Qui n'a ne pain d'orge ou d'avaine,
Ne se meurt mye * pour la paine.
Espérance confort lui livre,
Qu'il se cuide trouver délivre (libre)
Encor par quelque chevissance (expédient).

---

422. *Bien mérite d'aller à pied, qui n'a soin de son cheval.* Jean Massé, champenois, docteur en

---

* Négation, usitée en Picardie.

médecine, demeurant à Saint-Florentin, a traduit l'art vétérin[illegible] d'Hieroclès. A la tête de sa traduction, imprimée à Paris en 1563, est une épître où « il » allegue, dit du Verdier, un gentil exemple » pour aprouver le proverbe être vrai, qui dit » que *Bien mérite d'aller à pied, qui n'a soin de* » *son cheval.* Un gendarme Romain vint un jour » à sa montre, paré & accoustré mignonement, » au reste monté sur un cheval drilleux, crotté, » fangeux & déchiré. Les censeurs lui demandèrent » à quoi il tenoit, qu'il étoit si mignonement & » bien accoustré, & son cheval tant déhalé & mal » en ordre. Pour autant, dit-il, que j'ai soin & » cure de moi-même, & Stace mon serviteur, » de mon cheval. La réponse, indigne d'homme » chevalier & bon gendarme, le fit noter d'infa» mie & casser ».

---

423. *L'œil du maître engraisse le cheval.* On demandoit à un Perse quelle étoit la chose qui engraissoit le plus un cheval : l'œil du maître, répondit-il. Telle est l'origine de ce proverbe, qui signifie en général, que pour réussir dans l'administration de son bien, il faut veiller à tout par soi-même. Caton veut que ceux qui ont des terres, aillent les voir souvent. C'est, dit-il, le moyen d'en tirer plus de fruits ; que l'on voie donc votre

visage plus souvent que vos talons : *frons occipitio prior*. Cette expression a l'obscurité d'un oracle. Pline l'explique, & dit ensuite que le front du maître est plus utile que le derrière de sa tête ; *frontem domini plus prodesse, quàm occipitium, non mentiuntur*. Un de nos proverbes dit en moins de mots ; *l'œil du fermier vaut fumier*.

---

424. *Tour du bâton*. On appelle *le tour du bâton* des profits secrets & illicites. Cette expression vient des deux mots *bas* & *ton*, pour signifier les tours dont on ne dit le secret qu'à l'oreille & à *voix basse*. La Monnoye la tire du petit *bâton* avec lequel les joueurs de gobelets font leurs tours de passe-passe.

---

425. *Tems pommelé, pomme ridée & femme fardée ne sont pas de longue durée*. Un autre proverbe dit :

De trois choses Dieu nous garde ;
De bœuf salé sans moutarde,
D'un valet qui se regarde,
Et de femme qui se farde.

Qu'une vieille coquette cherche, en se fardant, à réparer des ans l'irréparable outrage, c'est une folie innocente, dans le sens, qu'elle ne peut flétrir une beauté qui n'est plus. Mais de jeunes person-

nes, à qui un teint frais & naturel iroit si bien; sont-elles excusables de passer tous les jours des heures entières à le couvrir de lys & de roses factices, qui d'une tête humaine font une poupée muette & sans ame? Heureusement ce travers n'a pas gagné toutes les classes de la société. Parmi les bonnes gens,

> Des femmes, dont jamais un minéral perfide
> N'enlumina le teint pour le rendre livide,....
> Ont d'innocens plaisirs au sein de leur famille,
> Et sont belles encore aux noces de leur fille.

---

426. *Il a toute honte bue, il a passé pardevant l'huis du pâtissier.* C'est ce que le peuple dit d'un homme sans honneur, & qui se moque de tous les reproches qu'on lui peut faire. Ce proverbe vient de ce que les pâtissiers tenoient autrefois cabaret sur le derrière de leur maison. Ceux qui avoient quelque pudeur, y entroient par une porte dérobée; & quand un débauché y entroit par la boutique, on disoit qu'*il avoit toute honte bue*.... Les pâtissiers étoient autrefois en même tems rôtisseurs & cuisiniers. Les premiers statuts qui leur furent donnés par S. Louis, en Mai 1270, les confirment dans le privilege dont ils jouissoient depuis longtems, de travailler tous les jours indistinctement. La raison en est que, les jours de fêtes, on faisoit des festins

en public & en particulier. On voit encore des restes de cet usage dans les réjouissances de la S. Martin, de la veille & du jour des Rois, & dans les assemblées qui ont lieu le dimanche qui suit les fêtes patronales des villages. Ce dimanche s'appelle à Sens *le beau dimanche*, & en Picardie *la fête à gueule.* La quantité de pâtisserie qui se consomme ces jours-là, est apparemment un reste de ce qui se passoit dans les fêtes des Payens. On sait qu'on y offroit aux dieux des gâteaux, & le peuple s'en régaloit aussi après le sacrifice. *Voyez* N°. 26.

---

427. *Elle a passé le pont de Gournay, elle a sa honte bue.* Au tems où la clôture étoit moins observée dans les couvens de filles, les religieuses de Chelles, dont la maison est de l'autre côté de la Marne, passoient sur le pont & alloient visiter les moines de Gournay. Quoique ces visites n'eussent peutêtre rien de criminel, le peuple en fut scandalisé; & leur fréquence fit naître le proverbe, qu'on appliquoit en général à une femme de mauvaise vie.

---

428. *Il faut attendre le boîteux*, pour dire, il faut attendre la confirmation d'une nouvelle, avant de la croire. Dans *la suite du Menteur*, Cliton dit à Dorante :

Et tout simple & doucet, sans chercher de finesse;
Attendant le boîteux, je consolois Lucrece.

Cette ancienne façon de parler, dit Voltaire, signifie le Tems. Les anciens le figuroient sous l'emblême d'un vieillard *boîteux*, qui avoit des ailes; pour faire voir que le mal arrive trop vîte, & le bien trop lentement.

---

429. *Bureau d'adresse.* On donne par plaisanterie ce nom à une personne qui s'informe de tout ce qui se passe dans une ville, & le va débiter ensuite de côté & d'autre : cette femme est un vrai *Bureau d'adresse.* Au propre, un bureau d'adresse est un lieu où l'on va donner & prendre des avis pour les choses dont on a besoin. Le père de Montagne a donné la première idée de cette espece d'établissement, & on peut le regarder comme l'inventeur des papiers publics, qui circulent sous le nom d'affiches, annonces, &c.... *Bureau* vient de *bure*, & s'est dit d'abord du lieu où s'assembloient les juges pour délibérer, parce qu'ils étoient autrefois séparés du peuple & des cliens, par de grands rideaux de *bure*. *Voyez* le N°. suivant.

---

430. *Bureau vaut bien écarlate.*.... C'est-à-dire, les gens de basse condition valent souvent pour la

vertu, ceux qui ſont élevés aux plus brillantes dignités. On appeloit jadis *bureau* ce que nous nommons *bure*, c'eſt-à-dire, une groſſe étoffe de laine à l'uſage des gens du commun. La Croix du Maine attribue ce proverbe à Michel *Bureau*, natif du Bas-Maine, & qui en 1518 étoit évêque de Hiéropolis & abbé de la Coûture, près le Mans. Un jour qu'il parloit au cardinal de Luxembourg, pour lors évêque du Mans, avec lequel il étoit en procès au ſujet de leurs juriſdictions, il lui dit dans un accès de vivacité : *Bureau vaut bien écarlate*; jouant ſur l'équivoque de ſon nom avec celui d'un gros drap non teint, comparé à l'habit d'un Cardinal.

---

431. *Dieu vous beniſſe*, dit-on à ceux qui éternuent. On dit auſſi, *Dieu vous ſoit en aide*, & Molière a fait uſage de cette dernière expreſſion :

> Enfin il n'eſt rien tel que d'avoir un mari....
> Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous ſalue
> D'un *Dieu vous ſoit en aide*, alors qu'on éternue.

On date communément du ſiecle de la reine Brunehaut & du pontificat de S. Grégoire le Grand, l'uſage de faire des ſouhaits en faveur de ceux qui éternuent. On prétend que, l'an 591, il regna dans l'air une malignité ſi contagieuſe, que ceux qui avoient le malheur d'éternuer, expiroient ſur le

champ; ce qui donna occaſion à S. Grégoire d'ordonner aux fideles certaines prières accompagnèes de vœux, pour détourner de deſſus eux les effets dangereux de la corruption de l'air. C'eſt une fable imaginée contre les regles de la vraiſemblance: du moins il eſt certain que, de toute antiquité, la coutume de ſaluer ceux qui éternuent a ſubſiſté dans toutes les parties du monde connu. Les anciens l'obſervoient en diſant; *tibi Jupiter adſit*, Jupiter vous aſſiſte! parce que, dit-on, le cerveau d'où vient l'éternuement, étoit conſacré à ce dieu. Quand vous éternuez, dit Ariſtote, on vous ſalue pour marquer que l'on honore votre cerveau, le ſiege du bon ſens & de l'eſprit. Les Grecs, pour faire l'éloge d'une jolie perſonne, diſoient que les Amours avoient éternué à ſa naiſſance.

Voltaire dit que, dans le Sadder, (qui eſt l'abregé du *Zend*, l'un des plus anciens livres qui ſoient au monde,) on lit ce précepte de Zoroaſtre: « Dis; » *Ahunovar* & *Ashim Vuhû*, quand quelqu'un éter- » nue ». Cette citation, ſi elle eſt vraie, fait voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent. Cet uſage eſt établi chez les peuples même les moins policés. Lorſque le roi de Sennar éternue, ſes courtiſans lui tournent le dos, en ſe donnant de la main une claque ſur la feſſe droite.

On dit encore chez nous, *Dieu vous beniſſe*,

ou *vous assiste*, aux pauvres à qui on refuse l'aumône. Un de leurs plus éloquens avocats désapprouve avec raison cette formule, ou plutôt le refus qui l'accompagne. « Comment puis-je être sûr que » l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu » mon assistance, n'est pas peutêtre cet honnête » homme prêt à périr de misère, & que mon refus » va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on » leur donne ne seroit pas pour eux un secours » réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend » part à leurs peines, un adoucissement à la du» reté du refus, une sorte de salutation qu'on » leur rend. Une petite monnoie ou un morceau » de pain ne coûtent guere plus à donner, & font » une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste* : » comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans » la main des hommes, & qu'il eût d'autre gre» niers sur la terre que les magasins des riches ? »

---

432. *Se moquer de Gautier & de Garguille*, c'est-à-dire, se moquer de tout le monde.

Au reste, n'épargnez ni Gautier, ni Garguille. *Reg.*

C'est-à-dire, n'épargnez personne. On diroit en latin :

Tros Rutulus-ve fuat, nullo discrimine habebo.

Gautier-Garguille, Gros-Guillaume & Turlupin étoient garçons boulangers au fauxbourg Saint-Laurent, à Paris. Liés par la gaîté qui les caractérisoit, ils se mirent en tête de jouer la comédie, & composèrent des pieces ou des fragmens comiques, qu'on a nommés depuis des *Turlupinades*. Ceux qui les imitèrent ensuite furent appelés *Turlupins* :

Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.

---

433. *Etre en goguettes*, c'est être en belle humeur. On dit aussi, *faire goguettes*, pour dire se divertir :

Des sottises d'autrui le barreau fait goguettes.

Goguettes, & *goguenard* (mauvais plaisant), viennent du bas-breton *Gog*, qui signifie satyre, plaisanterie.

---

434. *A quelque chose malheur est bon.* La Fontaine a fait usage de ce proverbe, dans les vers suivans :

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

Bien avant la Fontaine, un poëte grec a dit :

L'envie eſt, dites-vous, un fléau dangereux ;
De mille maux elle eſt toujours la cauſe.
Soit : mais j'ai vu ſouvent en crèver l'envieux :
Malheur eſt bon à quelque choſe.

---

435. *Pays de Cocagne.* On appelle ainſi un pays fertile, où tout abonde :

Paris eſt pour un riche un pays de Cocagne.

En Languedoc on appelle *cocagne* un petit pain de paſtel, avant qu'il ſoit réduit en poudre & vendu aux teinturiers. On en fait un grand trafic dans ce pays-là : & comme le paſtel ne vient que dans des terres fertiles, & qu'il enrichit ſes maîtres qui en font cinq ou ſix récoltes par an, on a appelé le haut Languedoc, & enſuite tout pays fertile, *un pays de Cocagne.*

---

436. *La terre couvre les fautes des médecins.* Un mauvais peintre ſe fit médecin. Comme on lui demandoit pourquoi il avoit changé d'état : J'ai préféré, dit-il, celui dont la terre couvre les fautes.... Montagne n'avoit pas grande foi à la médecine. « Les » violentes harpades de la drogue & du mal ſont, » dit-il, touſjours à noſtre perte, puiſque la que-

» relle se desmesle chez nous, & que la drogue » est un secours infiable, de sa nature ennemi » à nostre santé, & qui n'a accèz en nostre estat » que par le trouble..... Faictes ordonner une pur- » gation à vostre cervelle, elle y sera mieux em- » ployée, qu'à vostre estomach...... Un mauvais » luicteur se fit médecin. Courage, lui dit Dio- » genes; tu as raison, tu mettras à cette heure en » terre ceux qui t'y ont mis autrefois. Mais ils ont » cet heur, selon Nicoclès, que le soleil esclaire » leurs succès & la terre cache leurs fautes ». Selon le proverbe espagnol: *C'est Dieu qui guérit, & le médecin emporte l'argent.*

Le grand nombre de charlatans, qui ont toujours déshonoré la médecine, n'a pas peu contribué à la décrier. J'appelle de ce nom tout homme qui ose exercer cet art sans connoissances préalables, & qui pour avoir de quoi vivre, s'expose à devenir le meurtrier de ses semblables. Pour de pareils fléaux, le ridicule est un châtiment trop doux : mais est-il juste de l'infliger à tous les médecins en général, comme s'ils étoient tous mauvais? Si l'ignorance est leur partage, si leur art est purement conjectural, pourquoi nous est-il ordonné dans l'Ecriture d'honorer le médecin comme l'ouvrage du Très-haut? C'est, dit le fils de Sirach, c'est le Très-haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit, & l'homme sage n'en aura point d'é-

loignement (1). Il y a donc des remedes propres aux maladies qui nous assiegent. Celui qui les a étudiés, qui les connoît, & sait les appliquer à propos, est certainement un bon médecin, & partant un être précieux à la société. Honorons-le donc, ce bienfaiteur de l'humanité souffrante, cet ange tutélaire dont la présence & les discours sont si consolans, pour ceux même que son art ne peut arracher au trépas. Il mérite d'autant plus nos hommages, qu'ils sont trop souvent l'unique récompense de ses soins, à laquelle son noble désintéressement & notre avarice lui permettent de prétendre.

---

437. *Qu'alloit-il faire dans cette galère?* Se dit d'un homme qui s'est embarqué dans une mauvaise affaire. Ce proverbe est de fraîche date, & ne remonte pas plus haut que *les Fourberies de Scapin*, d'où il a été tiré. Léandre, fils de Géronte, a besoin de cinq cens écus, & Scapin son valet, garçon fertile en expédiens, se fait fort de les excroquer à son père. Malgré la défiance qu'inspiroient au bon homme & sa propre avarice & l'inconduite de son fils, Scapin lui fait croire que ce fils a eu

---

(1) *Altissimus creavit de terrâ medicamenta, & vir prudens non abhorrebit illa.* Eccles. 38.

l'imprudence d'entrer dans une galère turque, qu'en bon valet il a suivi son maître, à dessein d'avoir sa part d'une magnifique collation à lui donnée par un jeune musulman. « Pendant que nous mangions, » dit-il ensuite, le Turc a fait mettre la galère en » mer, & il m'envoie vous dire que, si vous ne » lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cens » écus, il va vous emmener votre fils à Alger. » — Comment diantre cinq cens écus ! — Oui, » Monsieur, & de plus, il ne m'a donné pour » cela que deux heures. — Ah ! le pendart de Turc, » m'assassiner de la façon ! — C'est à vous, Mon- » sieur, d'aviser promptement au moyen de sauver » des fers un fils que vous aimez avec tant de tendres- » se. — *Que diable alloit-il faire dans cette galère ?* » — Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé. — Va- » t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc que » je vais envoyer la justice après lui. — La jus- » tice en pleine mer ! Vous moquez-vous des » gens ? — *Que diable alloit-il faire dans cette ga-* » *lère ?* &c. » Ce refrain, auquel le pauvre Géronte revient jusqu'à six fois, dans la même scene, fit beaucoup rire les spectateurs. On le répéta si souvent dans les compagnies, qu'enfin il est devenu proverbe (1).

(1) On m'objectera peutêtre que Moliere doit au *Pédant joué* de Cyrano, la scène où sont répétés si souvent

438.

438. *Mon petit doigt me l'a dit* : propos que l'on tient à un enfant, pour en tirer la confession d'une chose qu'il refuse d'avouer. Dans *le Malade imaginaire*, Argan questionne la petite Louison sur une chose qu'il veut savoir, & lui dit : « Prenez-y bien » garde, au moins ; car voilà un petit doigt qui sait » tout, & qui me dira si vous mentez. » Louison dit tout ce qu'elle sait. Argan qui craint qu'elle ne lui cache quelque chose, lui dit : « Il n'y a » point autre chose ? — Non, mon papa. — Voilà » mon petit doigt pourtant qui gronde quelque » chose. Attendez. (Il met son doigt à son oreille.) » Hé ! ah, ah ! Oui ? Oh, oh ! Voilà mon petit » doigt qui me dit quelque chose que vous avez » vu, & que vous ne m'avez pas dit. Ah ! mon » papa, votre petit doigt est un menteur. — Prenez garde. — Non, mon papa ; ne le croyez » pas, il ment, je vous assure ».

Les anciens appeloient le petit doigt *auriculaire*, parce qu'on s'en sert quelquefois à se nettoyer l'o-

ces mots : *Qu'alloit-il faire dans cette galere* ; & qu'il peut en avoir tiré le refrain dont je lui fais honneur. Quand cela seroit, c'est toujours lui qui en a fait un proverbe ; car sans Moliere, ce trait comique seroit aussi ignoré que la piece du poëte de Bergerac.

Mat. Sénon. Gg

reille. Un père, en l'employant à cet usage, aura fait une question à son enfant, & dit comme Argan, *mon petit doigt va dire si vous mentez*; & c'est-là peutêtre ce qui a donné lieu au proverbe.

---

439. *Votre nez branle.* Cette expression, analogue à la précédente, est usitée en quelques endroits de la Picardie. Quand on questionne un enfant sur une espiéglerie qu'il soutient n'avoir pas faite, on prétend lire son mensonge sur son nez, & on lui dit: Vous mentez, car *votre nez branle.* Cette façon de parler a quelque rapport à une superstition des anciens, consignée dans ce vers traduit de Théocrite :

Non mihi nascentur nares mendacia suprà.

Les Siciliens regardoient comme menteurs ceux qui avoient sur le nez des pustules blanches, qu'ils appeloient *psydracia.* Les Grecs les nommoient *pseusmata*, mot qui signifie aussi *mensonges.* C'est apparemment l'équivoque du mot qui a fait regarder comme signes de mensonge ces bourgeons qui viennent sur le nez. Du tems d'Erasme, on disoit vulgairement: Votre nez me dit que vous mentez; *Nasus tuus arguit mihi te mentiri.* Il traite cela de superstition, & il ajoute: « J'ai connu un hom» me qui avoit non-seulement le nez, mais pres-

» que tout le visage couvert de ces sortes de » bourgeons. C'étoit bien le plus impudent men- » teur que j'eusse jamais vu. Cette concurrence » des bourgeons avec l'habitude du mensonge n'é- » toit sans doute qu'un jeu du hasard ». (1)

---

440. *Il n'est si gentil mois d'Avril, qui n'ait son chapeau de grésil* : pour dire qu'il y a toujours quelques giboulées dans ce mois. Le peuple a nombre de dictons sur les qualités des mois de l'année, sur les fêtes, &c. En voici quelques-uns tirés de G. Meurier. *Février le court, est le pire de tous.... Au commencement ou à la fin, Mars a sa poison & venin.... Après Pasques & Rogations, fi de prestre & d'oignon.* Les Espagnols en ont un qui mérite d'être connu : *Trente jours a Novembre, Avril, Juin & Septembre; vingt-huit a l'un, les autres trente & un.*

Les gens de la campagne tirent différens présages de la température des mois. Tel est celui-ci : *Mars aride, Avril humide, Mai le gai tenant de tous deux, présagent l'an plantureux.* Ces sortes

---

(1) *Res ipsa planè superstitiosa est, & casum esse puto quòd novi quemdam, cui non nasus tantùm, sed tota penè facies psydraciis erat operta; nec ullum unquam animal vidi vanius aut impudentiùs mendax.*

de préſages, communs à tous les peuples, varient ſelon les climats; de manière que le même ſigne qui annonce l'abondance à un pays, eſt pour un autre une marque de diſette. Pendant qu'on dit en Eſpagne : *Quand il tonne en Mars, apprête les cuves & le maillet*, on dit au contraire en France: *Quand il tonne en Mars, nous pouvons dire, hélas!* ou, *bon homme, dis, gare*, comme s'exprime le vigneron Sénonois. *Voy. le N°. ſuivant.*

---

441. *A la Saint-Urbain, ce qui eſt dans la vigne eſt au vilain*: pour dire, qu'au 25 Mai la vigne eſt à l'abri de la gelée; ce qui n'eſt pas toujours vrai. Un autre proverbe dit: *Georget, Marquet, Croiſet & Urbanet ſont des jours funeſtes aux vignes & aux arbres*, parce qu'il gele aſſez ſouvent ces jours-là; c'eſt-à-dire, le 23 Avril, jour de S. George; le 25 du même mois, jour de Saint Marc; le 3 Mai, jour de l'Invention de la Sainte Croix; & le 25 ſuivant, jour de S. Urbain. Ce proverbe populaire vient, non, de ce qu'il gele ces jours-là, plutôt qu'en d'autres, mais de ce que la gelée qui vient depuis la fin d'Avril juſqu'à la fin de Mai, eſt plus dangereuſe pour les vignes & pour les arbres, qu'en un autre tems, & de ce que ces fêtes, étant des jours de foires & d'aſſemblées en pluſieurs endroits, ſont des jours de remarque pour les payſans.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le Dictionnaire de Trévoux. « Le peuple nomme *Vendangeurs* certains Saints dont il croit que les jours » où l'on célebre leur fête, sont pernicieux à la » vigne. Ces fêtes tombent à la fin d'Avril ou » dans le mois de Mai, tems où la gelée est à » craindre pour la vigne. Nos anciens les nom» moient par les diminutifs *Georget*, *Marquet*, » *Jacquet*, *Croiset*, *Colinet*, &c. Les gens de Ville» neuve Saint-George, près Paris, jettèrent, dit» on, le 23 Avril, l'image de leur patron dans » la rivière, parce que leurs vignes avoient gelé » ce jour-là. A Verrière, paroisse du diocèse de » Châlons, près Sainte-Ménehoud, on fit autre» fois la même chose, & pour la même raison, » de l'image de S. Didier, patron du lieu, célébré » le 23 Mai ».

La vengeance qui n'est permise en aucun cas, est ici un sacrilege, que l'ignorance la plus crasse ne sauroit faire excuser dans un chrétien. Le peuple Chinois ne traite pas mieux ses idoles; & quand il n'obtient pas ce qu'il en attend, il joint quelquefois les coups aux reproches les plus outrageans : mais le peuple Chinois n'est pas éclairé du flambeau de l'Evangile.

---

442. *Brûleur de cire*. On appelle ainsi les pré-

tres qui font trop longs à dire la messe. Quelqu'un qui avoit entendu celle de feu M. d'Orléans, évêque d'Amiens, lui ayant dit qu'il l'avoit trouvée un peu longue, le prélat lui répondit en plaisantant : « Cela est vrai : tous vos besoins me sont » venus à l'esprit à mon *Memento*, & je n'en fi» nissois plus ». Erasme cite ce proverbe latin : *Sacra celeriùs absolvenda*, & il ajoute que, dans les sacrifices, l'attention est plus nécessaire que la durée.

S'il est ennuyant d'assister à une messe trop longue, on n'est guere édifié non plus d'une messe trop courte. Un des cinquante-quatre reproches qu'on fit au pape Jean XXIII, au concile de Constance, fut que, quand il célébroit, il disoit la messe trop vîte, & moins en prêtre qu'en chasseur & en cavalier ; *currenter, more venatorum & armigerorum*.... Rabelais parle d'un frère Jean des Entommeures, qui étoit beau despescheur d'heures, beau descroteur de vigiles, &c. Ces expressions sont un peu lestes ; aussi sont-elles de Rabelais.

443. *Patenôtre*. Ce mot composé du latin *Pater noster*, signifie parmi le peuple l'oraison dominicale, & dans un sens plus étendu, toute espece de prières. *Un diseur de patenôtres* est, en style familier, un homme dévot & toujours en prières.

Autrefois on juroit par la *patenôtre*. Dans le fabliau du *povre Mercier*, celui-ci ayant perdu son cheval, que les loups avoient mangé dans le pré d'un seigneur, va en demander le prix à ce seigneur & lui dit :

> Sire, par sainte patenostre,
> En la Deu garde & en la vostre
> Le commandai entièrement,
> Si vos pri por Deu doucement,
> Se la réson i entendez,
> Qu'aucune chose m'en rendez.

On regarde aujourd'hui en pitié les diseurs de chapelet & de *patenostres*. Cet usage, que l'on renvoie aux couvens & aux seminaires, étoit autrefois commun aux gens du monde, qui apparemment n'en valoient pas pis. « Qui eût vu, dit un » auteur du XVI^e^. siecle, les magistrats du Parle» ment de Paris, allant de grand matin au palais (1), » les eût trouvés sur leurs mulets, qui prioient » Dieu & qui disoient leurs heures & chapelets par » les chemins ». Ceux qui regardent Montagne comme un incrédule, seront un peu surpris d'ap-

(1) On alloit au palais à cinq heures du matin, & l'on en sortoit à dix. On dînoit aussi bien plutôt qu'aujourd'hui. Où je gouverne, dit Montagne, je ne disne ni avant onze heures, ni ne soupe qu'après six heures. *Voyez N°. 24.*

prendre de lui-même, qu'il remplissoit tous les devoirs de sa religion. Parlant de la guerre civile, qui mettoit toute la France en feu, il dit: « Je » me suis couché mille fois chez moi, imaginant » qu'on me trahiroit & assommeroit cette nuict» là.... Et me suis escrié *après mon patenostre* :

» *Impius hæc tam culta novalia miles habebit* ? »

Ecoutons ce qu'il dit des jours d'abstinence, méconnus aujourd'hui presque partout: « Comme je » fais conscience de manger la viande, le jour de » poisson, aussi fait mon goust, de mesler le pois» son à la chair ». Le passage suivant met encore plus en évidence ses sentimens sur la religion. « Tout au commencement de mes fiebvres, & » des maladies qui m'atterent, entier encore & » voisin de la santé, je me réconcilie à Dieu par » les derniers offices chrétiens. Et m'en trouve » plus libre & deschargé, me semblant en avoir » d'autant meilleure raison de la maladie ».

---

444. *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile.* Allusion à un conte de vieille, que Bellingen m'a fait connoître. Une paysanne avoit chargé son fils d'aller vendre au marché une piece de toile; & comme ce fils n'étoit pas bien fin, elle lui défendit de la vendre à un grand parleur, qui l'en-

geoleroit pour avoir la toile à bas prix. Ce bénêt retint si bien sa leçon, qu'il ne trouva point de marchand qui ne parlât trop à son gré. Car dès qu'on lui avoit demandé, *combien la toile*, & qu'il en avoit dit le prix, si on répondoit *c'est trop*, il répliquoit à l'instant : *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile*, & renvoyoit ainsi le monde: de sorte qu'il revint à son village avec sa marchandise. Ce mot est devenu proverbe parmi le peuple, qui l'applique à un babillard.

---

445. *Chere de Commissaires*. On appelle ainsi un repas où l'on sert gras & maigre. Par commissaires, on entend ici les juges envoyés en commission. Comme ces Messieurs sont toujours bien traités, l'expression ci-dessus est une allusion à leurs repas, ou peutêtre au tems où, les Chambres étant composées de catholiques & de huguenots, on servoit gras & maigre, afin que chacun pût se traiter à sa manière.... Les anciens appeloient un repas splendide, *Pontificalis cæna*; apparemment parce que les repas qui se faisoient après quelque cérémonie religieuse, étoient plus brillans que les autres. Cette expression est dans Horace.

---

446. *Vin d'une oreille*. On appelle ainsi le bon

vin, & *vin de deux oreilles* le mauvais, parce que ceux qui trouvent le vin bon, penchent une oreille en signe d'approbation ; au lieu que ceux qui en boivent de mauvais, secouent la tête pour marquer qu'il ne vaut rien.... Rabelais nomme le bon vin, *vin à quarante sangles*, parce qu'on est obligé de relier d'un grand nombre de cercles le tonneau qui le contient, de peur qu'il ne s'échappe. On lit dans le même auteur *Chopiner théologalement*, pour dire, suivant l'explication de Henri Etienne, boire beaucoup & du meilleur vin.

Erasme dit que, de son tems, à Paris on appeloit par plaisanterie *Vinum theologicum*, un vin excellent & plein de force. On demandoit à quelqu'un l'origine de ce proverbe ; voici celle qu'il donna. « Les gradués en droit se sont emparés des » canonicats, des doyennés, des archidiaconés, » & n'ont laissé aux pauvres théologiens que les » bénéfices à charge d'ames. Or comme il est écrit » des pasteurs qu'ils mangeront les péchés du peu- » ple, il n'y a qu'un vin très-actif qui puisse faire » digérer un aliment si coriace. De-là l'expression ». On la trouve dans Montagne : « Soit par gosserie, » soit à certes que le *vin théologal & sorbonique* » est passé en proverbe, & leurs festins ; je trouve » que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus » commodément & plaisamment, qu'ils ont utile- » ment & sérieusement employé la matinée à l'é-

» xercice de leur eſchole. La conſcience d'avoir » bien diſpenſé les autres heures eſt un juſte & » ſavoureux condiment des tables. Ainſin ont » veſcu les ſages ».

---

447. *Calotte de plomb.* On dit d'une perſonne étourdie & légère, qu'elle auroit beſoin d'une calotte de plomb. Au commencement de ce ſiecle, quelques beaux eſprits de la cour formèrent une ſociété qui ſe nomma le *Régiment de la calotte.* Leur but étoit de corriger les mœurs, de réformer le ſtyle à la mode, en le tournant en ridicule, & d'ériger un tribunal oppoſé à celui de l'académie françoiſe ; & pour prouver à leurs cenſeurs la ſolidité de leur entrepriſe, ils prirent une *calotte de plomb* pour emblême.... Le marquis de Paulmy fait venir d'*écaille* le mot *calotte*, parce qu'on s'en couvre la tête pour ſe défendre des injures du tems. Autrefois on faiſoit des calottes appelées *coquilles* ; & l'on prétend que la rue *Coquillière* à Paris eſt ainſi nommée, parce qu'on y vendoit de ces ſortes de *coquilles.*

---

448. *Onguent miton-mitaine.* D'un remede qui ne fait ni bien ni mal, on dit que c'eſt de l'*onguent miton-mitaine.* Le Duchat fait venir *miton-*

mitaine de *mixtum mixtanum*, onguent mixte ; ou de ce qu'on *mitonne* & enveloppe de *mitaines* la partie malade. D'autres tirent ce mot du latin *mitis*, doux, qui adoucit le mal sans produire d'autre effet.

449. *C'est le monde renversé*, dit-on d'une chose qui est contre l'ordre & la raison. Autrefois on disoit *bestourné*, pour dire renversé, mal tourné. Ce mot est dans Jean de Meun :

Ame n'est mye faicte pour toujours séjourner
En ce très-méchant monde, qu'on voit tout bestourner.

L'église paroissiale de S. Bénoît à Paris étoit appelée anciennement *Saint Bénoît le bestourné*, parce que le maître-autel regardoit l'occident. Quand on l'a rebâtie, on a tourné l'autel à l'orient, suivant l'usage, & depuis ce tems, on appelle cette église *Saint Bénoît le bien tourné*.

450. *Ris de Saint Médard.* Cette expression est dans Régnier :

D'un ris de Saint Médard il me fallut respondre.

Grégoire de Tours raconte que S. Médard ayant le don d'appaiser le mal de dents, on le représentoit la bouche entr'ouverte, laissant un peu

voir ses dents, pour avertir ceux qui auroient ce mal, d'avoir recours à ce Saint. Comme en entr'ouvrant ainsi la bouche, il paroissoit rire, mais d'un ris qui ne passoit pas le bout des dents, de-là est venu le proverbe d'*un ris de S. Médard*, pour dire un ris forcé.

A ce ris répond à-peu-près celui que les anciens nommoient *ris Sardonien*. Il y a, dit-on, en Sardaigne une herbe nommée *Sardoa*. Ceux qui en mangent, éprouvent une douleur qui leur fait montrer les dents, de manière qu'ils meurent en paroissant rire.

---

451. *Baiser de Judas*. On sait que Judas trahit son maître par un baiser. Son nom, voué à l'exécration, est devenu celui de ces ames perfides qui osent profaner comme lui ce signe sacré de l'amitié.... Le baiser étoit une manière de saluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. L'inférieur que le respect empêchoit de rendre à son supérieur cette espece de salut, appliquoit sa bouche sur sa propre main, & lui envoyoit ce baiser qu'on lui rendoit de même, si on vouloit. Voltaire dit que, dans notre Occident, il ne nous est resté de cet usage, établi du tems & dans le pays de Job, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enseigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de

baiſer leur main droite quand on leur donne quelque ſucrerie. On peut donner la même origine au geſte que l'on fait, à l'arrivée & au départ d'une perſonne, lequel conſiſte à porter la main à la bouche, en diſant *J'ai l'honneur de vous ſaluer*, ou autre phraſe ſemblable. *Voyez N°.* 318.

---

452. *Ce n'eſt pas pour des prunes*: pour dire, ce n'eſt pas pour rien. Sganarelle dit dans Molière,

> Si je ſuis affligé, ce n'eſt pas pour des prunes.

La Monnoye rapporte, à propos de ce proverbe, le petit conte ſuivant. Le docteur Martin Grandin, doyen de Sorbonne, avoit reçu en préſent quelques boîtes d'excellentes prunes de Gènes, qu'il ſerra dans ſon cabinet. Un jour qu'il laiſſa par mégarde la clef à la porte, des écoliers, ſes penſionnaires, entrèrent dans le cabinet, & firent main-baſſe ſur une demi-douzaine de ces boîtes qui reſtoient. Le docteur fit grand bruit, & auroit chaſſé ſes écoliers, ſi l'un d'eux, ſe jettant à ſes genoux, ne lui eût dit : « Hé, Monſieur, » ſi vous nous traitez de la ſorte, voyez la con» ſéquence ; on dira que vous nous avez chaſſés » *pour des prunes* ». Cette naïveté fit rire le bonhomme & pardonner aux coupables.

453. *Faire la pluie & le beau tems*, signifie avoir beaucoup de crédit dans une maison. Un poëte tragique, ne pouvant faire usage de ce proverbe, a trouvé le secret de l'annoblir dans ces vers:

Le roi, vous le savez, flotte encore incertain.
Je sai par quels ressorts on le pousse, on l'arrête;
Je fais, comme il me plaît, le calme & la tempête.

Cette expression doit peutêtre sa naissance à l'astrologie. Voltaire en a fait usage au propre, en expliquant l'origine de cette science. « Le mot *ma-* » *gie* est venu des *Mag* de Chaldée. Ils en savoient » plus que les autres. Ils recherchoient la cause « de la pluie & du beau tems, & bientôt ils pas- » sèrent pour *faire le beau tems & la pluie*. Ils » étoient astronomes; les plus ignorans & les plus » hardis furent astrologues ». (1)

454. *Tête à perruque*. On appelle ainsi ceux qui

(1) Le même auteur tire du IXe. Livre de Vitruve, la preuve qu'on regardoit la Chaldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de l'astronomie: de sorte que rien, dit-il, n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin,

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

portent perruque & n'ont pas beaucoup d'esprit. L'abbé de Saint-Pierre s'étoit déclaré contre le célibat des prêtres, & sa conduite fut en cela, dit-on, conforme à ses maximes. Il faisoit apprendre quelque métier aux enfans que lui donnoient ses chambrières, & il préféroit celui de perruquier, parce que, disoit-il, les têtes à perruque ne manqueront jamais.

Les Romains n'aimoient pas les têtes chauves. Ovide veut que les femmes qui n'ont pas de cheveux, aient des tours ou des perruques. Ecrivant à sa maîtresse, il lui fait compliment sur la victoire que les Romains ont remportée en Allemagne, parce qu'elle pourra réparer par les cheveux des vaincus la perte des siens.

Nunc tibi captivos mittet Germania crines;
Culta triumphatæ munere gentis eris.

Un de nos écrivains a donc tort de rapporter à Charles-quint l'origine des perruques. Selon lui, ce prince étant allé en Italie pour se faire couronner par le pape Clément VII, fut attaqué d'un violent mal de tête, qui le détermina à se faire couper les cheveux qu'il avoit très-beaux. Les courtisans imitèrent leur maître, & parurent en sa présence, rasés & chauves comme lui. Tout cela peut être ; mais les vers d'Ovide prouvent que l'usage des perruques subsistoit bien avant cette époque....

Le

Le marquis de Paulmy n'est guère plus heureux dans l'étymologie qu'il donne du mot *perruque.* Il vient, selon ce savant, de *Pierre*, parce que ceux qui ont la tête chauve, comme on nous représente S. *Pierre*, doivent porter *perruque.* Cela pourroit être, si ce mot avoit toujours signifié une chevelure artificielle; mais autrefois il signifioit la chevelure même naturelle.

L'usage de poudrer les cheveux n'est pas fort ancien en France. L'Etoile est le premier de nos écrivains qui en ait parlé. Il rapporte dans son journal, sous l'an 1593, que l'on vit dans Paris des religieuses se promener frisées & poudrées. Depuis ce tems, dit-on, la poudre se mit peu à peu à la mode en France, d'où elle passa chez les autres peuples de l'Europe. Le beau sexe françois méritoit bien sans doute d'établir l'usage de la poudre; mais eût-on cru que cet honneur appartînt à des religieuses?

---

455. *Après moi, le déluge* : propos d'un sans-souci, ou d'un prodigue qui s'embarrasse peu d'enrichir ses héritiers. A ce proverbe, répond celui-ci traduit du grec :

Me mortuo, conflagret humus incendiis.

On prononçoit un jour ce vers devant Néron. «J'aime

» mieux, dit-il, que ce ſoit de mon vivant ». Son vœu fut accompli en partie; car bientôt après, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome.

---

456. *Il attend que les allouettes lui tombent toutes rôties dans le bec.* Si l'on en croit Cyrano, ce proverbe ſe vérifie dans la lune. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il mangea ſa part de douze allouettes, que le fuſil d'un chaſſeur fit tomber toutes rôties à ſes pieds. Comme il ne nous a point rapporté de ſon voyage cette poudre merveilleuſe, qui d'un ſeul coup tue, plume & rôtit le gibier, nous ne pouvons prendre le proverbe précédent que dans un ſens figuré. Il ſe dit d'un fainéant, qui ne veut ſe donner aucune peine pour gagner ſa vie. C'eſt une alluſion à la manne qui tomboit du ciel, & que les Iſraëlites n'avoient que la peine de ramaſſer : *Dilata os tuum, & implebo illud*, lit-on dans le prophete roi. Polydore Virgile cite cet autre proverbe tiré de Nahum : *Fici cadunt in os comedentis.*

---

457. *Je veux être tondu, ſi...* Cette eſpece d'imprécation vient de l'uſage où l'on étoit autrefois, de *tondre* ceux que l'on vouloit dégrader. Dans les commencemens de la monarchie, les ſerfs avoient la tête raſe. On juroit ſur ſes cheveux, comme on jure aujourd'hui

fur fon honneur ; & les couper à quelqu'un, c'étoit le déshonorer. En faluant une perfonne, rien n'étoit plus poli que de s'arracher un cheveu & de le lui préfenter. C'étoit dire qu'on lui étoit auffi dévoué que fon efclave. Clovis s'arracha un cheveu & le donna à S. Germier, évêque de Touloufe, pour marquer à quel point il l'honoroit. Chaque courtifan fit le même préfent à ce vertueux évêque, qui s'en retourna dans fon diocèfe, enchanté, dit Saint-Foix, des politeffes de la cour.

On dit encore, *Je veux être pendu, fi.....* Un marchand d'étoffes difoit à tout propos : « Je veux » être pendu, fi cela n'eft pas vrai ». Il fit fortune, & acheta une charge de fecrétaire du roi. Le lendemain même de fon acquifition, il s'écria devant une nombreufe affemblée : « Si ce que j'af» firme n'eft pas véritable, je veux être décollé ».

---

458. *J'en mettrois la main au feu*, dit-on pour affurer une chofe dont on eft certain. Cette expreffion vient de l'ancienne coutume de conftater la vérité d'un fait par l'épreuve du feu & l'attouchement d'un fer chaud. Celui que l'on condamnoit à ce genre d'épreuve, étoit obligé de porter à neuf, & quelquefois à douze pas, une barre de fer rouge, pefant environ trois livres. Cette épreuve fe faifoit auffi en mettant la main dans un

gantelet de fer, sortant de la fournaise; ou bien, en la plongeant dans un vase plein d'eau bouillante, pour y prendre un anneau béni, qui y étoit suspendu plus ou moins profondément. Ensuite on enveloppoit la main du patient avec un linge sur lequel le juge & la partie adverse apposoient leurs sceaux. Au bout de trois jours, on les levoit, & s'il ne paroissoit point de marques de brûlure, on renvoyoit l'accusé absous. Cette épreuve s'appelloit le jugement de Dieu par le feu. Il sembloit, dit Saint-Foix, que, dans ce tems-là, on eût oublié le précepte : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.

Ces inepties barbares étoient inconnues aux Romains. Mais nos Tartares qui vinrent détruire leur empire, (car la plupart de ces déprédateurs étoient originaires de Tartarie,) remplirent notre Europe de cette jurisprudence qu'ils tenoient des Perses. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient jusqu'à Justinien; mais, depuis ce tems, les épreuves dont nous parlons y furent reçues.

Voltaire, de qui nous tirons cette remarque, est d'accord avec M. le baron de Tott, en ce qu'il attribue aux Tartares l'origine de nos usages les plus antiques. *Voyez le* N°. 494.

---

459. *Les os sont pour les absens.* En latin, *tardè venientibus ossa.* C'est ce qu'on dit en badinant à

ceux qui viennent à un repas, quand il est à moitié fait. Les anciens se mettoient à table à l'heure indiquée aux conviés, sans attendre ceux qui n'étoient pas arrivés. Les paresseux qui venoient après l'heure, étoient nommés par antiphrase τρεχεδειπνοι, & on ne les admettoit à la table, qu'après leur en avoir fait faire le tour. Il y auroit aujourd'hui de l'impolitesse à ne pas attendre tous les conviés; elle consistoit alors à arriver trop tard.

---

460. *Un ami en amene un autre.* Un homme invité à un repas y mene quelquefois un ami qu'on n'attendoit pas. En le présentant, il fait quelques excuses, auxquelles on répond par le proverbe, *Un ami en amene un autre.* Chez les anciens, il n'étoit pas permis d'aller de son chef participer à un gala préparé pour d'autres. Ceux qui étoient assez effrontés pour le faire, occupoient les dernières places, celles du bas bout. Mais on recevoit sans difficulté un étranger présenté par un ami commun. Ceux qui, sans avoir été invités, alloient à un repas sous les auspices d'un autre, s'appeloient *ombres*, parce qu'ils suivoient leur introducteur, comme l'ombre suit le corps. Horace invitant Torquatus à souper, l'engage à amener plusieurs amis, & il ajoute qu'il y aura de la place pour eux, bien qu'ils ne soient pas priés:

. . . . *Locus est & pluribus* umbris.

Les gens honnêtes, & unis par une conformité de sentimens vertueux, vont quelquefois se demander sans façon ce que nous appelons *la fortune du pot*. Les Grecs qui prenoient cette liberté, citoient, en entrant, un vers qu'Erasme traduit ainsi :

Sponte bonis mos est convivia adire bonorum.

Hercule employa, dit-on, le premier ce vers, lorsqu'il descendit, sans être invité, chez Cetus Trachenius. Athenée parle d'un particulier qui, se présentant à un repas auquel il n'étoit pas invité, se contenta dire : « Je suis un honnête homme, » vous en êtes un autre, je viens vous demander » der à dîner ; entre amis tout est commun ». Ce trait rappelle un mot du fameux parasite Montmaur. Allant un jour dîner chez un évêque : « Monseigneur, » gneur, lui dit-il, *pastoris est pascere*, je viens » dîner avec vous ».

---

461 *Délicat & blond.* D'un homme qui fait le beau, le difficile, on dit qu'il est *délicat & blond*. Les anciens regardoient comme mous & efféminés ceux dont la peau étoit blanche, & l'on disoit en proverbe, que ces sortes de personnes n'étoient propres qu'à faire ou à raccommoder des souliers :

nullus candidorum hominum usus, nisi ad cerdonicam. Martial paroît faire allusion à ce proverbe traduit du grec, quand il dit : *Quid ad te,*

De cute quid faciant illa vel ille suâ.

On estimoit beaucoup plus ceux qui avoient la peau noire, le poil hérissé, en un mot, l'extérieur d'un homme mâle & ennemi de la volupté. Tel étoit Hercule, qu'on appeloit pour cette raison *Melampyge*, mot à mot, *nigro podice.* Les gens débauchés & insolens le redoutoient singulièrement ; & quand on menaçoit l'un d'eux qu'il trouveroit un vengeur de ses crimes, on lui disoit, *Ne in Melampygum incidas*, c'est-à-dire, garde-toi bien de l'*homme au cul noir.* Ce proverbe est fondé sur un trait qu'on lit partie dans Suidas, partie dans S. Grégoire de Nazianze. Passalus & Achmon étoient deux frères moins unis par le sang, que par leur inclination à faire le mal. Vrais fléaux de leur canton, on les craignoit pour leur scélératesse, dont quantité de personnes étoient tous les jours les malheureuses victimes. Sennonis leur mère séchoit de douleur à la vue de leurs déportemens, & ses larmes étoient le seul remede qu'elle pût y apporter. Un jour pourtant elle leur fit les plus vives réprimandes, & finit par leur dire qu'ils prissent garde de tomber entre les mains de *Melampyge.* Cette espece de prédiction ne tarda point à s'accomplir. Quelque tems

après, Hercule passant par leur pays, s'assit au pied d'un arbre, y déposa ses armes & s'endormit. Nos deux *roués* s'approchent du héros, & profitant de son sommeil, ils osent l'attaquer avec ses propres armes. Hercule se réveille : les prendre, les attacher l'un à l'autre, les pendre à sa massue comme une couple de lievres, & les jetter sur son dos, tout cela fut l'affaire d'un instant. Chemin faisant, ces malheureux qui avoient la tête en bas, s'apperçurent bientôt que le derrière de leur vainqueur étoit *pilis nigris horridum*. Cette vue leur rappela la prédiction de Sennonis. « C'est-là, se dirent-ils, » c'est-là sûrement ce *Mélampyge*, dont nous par» loit notre mère ». Ce nom dont le souvenir les fit trembler, fut ce qui les sauva. Hercule les entendit : flatté du surnom qu'on lui donnoit, il en rit beaucoup ; & dans cet accès de bonne humeur, il délia ses captifs, & les renvoya, en leur enjoignant d'être plus sages à l'avenir.

---

462. *Saoul comme une grive.* On dit familièrement d'un homme qui a bu à l'excès, qu'il est *saoul comme une grive.* Cette expression vient peutêtre de ce que la grive, qui aime le raisin, s'enivre, pour ainsi dire, de ce fruit quand il est mûr. Peutêtre aussi le mot *saoul* est-il une corruption de *sourd* : car le proverbe grec dit, *plus sourd qu'une grive.*

On attribuoit la surdité à cet oiseau, parce qu'il jase beaucoup, & qu'un grand jaseur n'écoute pas plus ce que disent les autres, que s'il étoit sourd.

Autrefois on disoit, *saoul comme un Anglois*. Erasme, en citant cette expression, avoue qu'il en ignore l'origine. Le Duchat en fixe la naissance au tems où les Anglois ravageoient la France. Nos pères voyoient avec douleur ce peuple se gorger, en quelque sorte, de leurs biens. De-là, on appela *Anglois*, tantôt un rude créancier, tantôt un recors impitoyable, tantôt enfin un homme *saoul*.

---

463. *Etre marqué au B*, c'est être borgne, boîteux, ou bossu. Ces sortes de personnes, sur-tout les dernières, sont ordinairement malignes & caustiques. Un jeune homme qui étoit bossu & prétendoit ne l'être pas, fut en députation avec plusieurs de ses confrères, chez un ancien d'une compagnie où il venoit d'être admis. Cet ancien étoit bossu aussi, mais personnage facétieux & plaisantant le premier de sa bosse. Appercevant le jeune homme, il alla aussitôt l'embrasser, & lui dit : « Eh! bon-» jour, mon double confrère ». Ce propos offensa celui-ci. « C'est à tort, reprit-il, que vous m'ap-» pelez votre double confrère. — Je le vois bien, » répliqua l'ancien; pour être de la compagnie des » bossus, il faut avoir de l'esprit ».

Les grecs avoient un proverbe, qui a quelque analogie avec l'expression précédente, & dont voici la traduction latine :

. . . . *Tria pessima cappa.*

Cet hémistiche énigmatique désignoit trois peuples, qui étoient, en quelque sorte, marqués au C, c'est-à-dire, dont le nom en grec commençoit par un Cappa, & qui ne jouissoient point d'une réputation honorable : ces peuples étoient ceux de Cappadoce, de Crete & de Cilicie (1). On reprochoit à chacun d'eux le mensonge & tous les vices dont il est le père. S. Grégoire de Nazianze appelle l'hérésiarque Arius, un monstre de Cappadoce, *portentum Cappadocium.* S. Paul a cité contre les Crétois un vers d'Epiménide, qui les taxe de mensonge, de férocité, de gourmandise & de paresse (*G*) ;

Cretenses vani usque, malæ feræ, alvi inertes.

Ce peuple a encore donné lieu au proverbe, *cretiza cum Cretensi*, pour dire, employez le mensonge à l'égard d'un menteur. Les Ciliciens étoient les

---

(1) Les Romains ont appliqué le proverbe, *Tria pessima Cappa*, à trois de leurs principaux citoyens, nommés *Cornelius* ; savoir, C. Sylla, C. Cinna, & C. Lentulus.

plus décriés de tous. On disoit vulgairement que la vérité sortoit avec peine de leur bouche: *Cilix haud facilè verum dicit.* Un trait de noirceur insigne s'appeloit *Cilicium flagitium.* Théopompe nommoit *Cilicisme* un meurtre fait dans l'ivresse, ou par une méchanceté réfléchie. On appeloit encore *boucs de Cilicie*, les boucs sauvages & couverts de longs poils, par allusion aux mœurs grossières & féroces des Ciliciens; & c'est de-là qu'on a nommé *cilice*, l'instrument de pénitence fait de poils de bouc.

Au reste, ces trois nations ne sont par les seules dont les vices aient occasionné des proverbes. Pour n'en donner qu'une preuve, Horace ne convient-il pas qu'il *ment comme un Parthe*, quand il assure qu'il ne fait plus de vers?

> *Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,*
> *Invenior Parthis mendacior. . . .*

Il n'y a guère de peuple dont la qualité dominante n'ait enrichi les langues de quelques expressions proverbiales: mais ces expressions sont chez nous bien moins odieuses, que chez les anciens. La Fontaine commence une fable par ce vers:

> Certain rénard *Gascon*, d'autres disent *Normand*....

Pas un François qui n'entende ce que signifie ces mots: *Gascon*, *Normand*, *gasconnade*, &c.

464. *Sainte-Mitouche.* On dit faire la *Sainte-Mitouche*, pour dire faire semblant de ne vouloir pas d'une chose qu'on brûle d'envie d'avoir; & dans un sens plus éloigné, affecter un air de douceur & de réserve que le cœur dément. Molière a peint cette espece d'hypocrisie, dans le Tartuffe. Madame Pernelle dit à Mariane :

Mon Dieu, sa sœur *, vous faites la discrete,
Et *vous n'y touchez pas*; tant vous semblez doucette!
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous cape un train que je hais fort.

Il paroît qu'on disoit d'abord *Sainte-Nitouche*, & dans ce cas, le dernier mot viendroit de ceux-ci *n'y touche.* Ceux qui croient qu'on a toujours dit *Mitouche*, tirent ce mot de *mie touche. Mie* est une négation; ainsi, *Sainte-Mitouche* signifie une personne qui n'y *touche mie* (pas).

465. *C'est un petit Saint de bois sur une pelle*, ou, *il fait le doux dieu dessus une pelle.* Ces expressions, analogues à la précédente, s'emploient burlesquement en parlant d'un homme qui affecte

* C'est-à-dire, vous qui êtes sa sœur.

d'être sage, tranquille, ou, selon Trévoux, qui fait le suffisant.... *Sur une pelle* s'est dit par corruption pour *sous un poêle*, dais portatif sous lequel on porte le Saint Sacrement.

---

466. *Jouer de la poche*, c'est débourser de l'argent. On dit aussi d'un coupeur de bourse, *il joue de la poche*, pour dire, il fouille dans la poche..... Allusion au petit violon que les maîtres à danser portent dans leur *poche*, quand ils vont montrer en ville, & que les luthiers appellent *poche*.

---

467. *Le quart-d'heure de Rabelais*. On appelle ainsi un mauvais moment à passer, une circonstance pareille à celle où se trouvoit Rabelais, quand il falloit compter dans les auberges, & qu'il n'avoit pas de quoi payer sa dépense. On sait de quel expédient il s'avisa un jour, pour se faire conduire de Lyon à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, n'ayant plus d'argent pour achever sa route.

---

468. *Grosse tête, peu de sens*; pour dire que ceux qui ont la tête grosse, manquent d'esprit. Un autre proverbe dit au contraire, *en petite tête gît grand sens*. Un grand seigneur dit un jour à un

particulier qui avoit la tête fort grosse : « J'ai tou-
» jours remarqué que les grosses têtes renfermoient
» peu d'esprit, mais beaucoup de jugement ». Le particulier justifia la remarque en la prenant pour un compliment.

De tout tems, on a jugé de l'esprit d'un homme par la forme de son corps. En Espagne, la longueur des cheveux n'honore pas plus à cet égard, que ne fait chez nous la grosseur de la tête : on y dit en proverbe ; *longs cheveux, courte cervelle.*

C'est encore une opinion assez générale, que la nature met rarement beaucoup d'esprit dans un grand corps. Un ambassadeur de France à la cour d'Angleterre, ayant montré dans sa première audience plus de légèreté que d'esprit, le roi Jacques I, demanda après l'audience au chancelier Bacon ce qu'il pensoit de l'ambassadeur. Bacon répondit que c'étoit un homme grand & bien fait. « Mais, reprit le roi,
» quelle opinion avez-vous de sa tête. — Sire,
» les gens de grande taille ressemblent quelquefois
» aux maisons de quatre ou cinq étages, dont le
» plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal
» meublé ». Nous avons une expression relative à cette réponse. On dit d'un homme dont la tête est légère & vide de sens, qu'*il y a bien des chambres à louer dans sa tête.*

Les Grecs avoient plusieurs proverbes contre les personnes d'une grande taille. En voici quelques-

uns traduits en latin. Ils disoient sans figure, qu'un homme grand est un sot, *amens qui longus*. Quelquefois, en parlant du même, ils disoient : *Nullus malus magnus piscis*. On trouve dans Athénée le mot de cette énigme. Porpis de Rhode, joueur de harpe, étoit d'une taille très-grande, mais nullement habile dans son art. On demanda à Stratonice, autre joueur de harpe, ce qu'il pensoit de son confrère. Il répondit : *Nullus malus magnus piscis*; faisant entendre par cette équivoque, que Porpis étoit sans mérite, *nullus*; sans probité, *malus*, d'une grande taille, *magnus*, enfin un poisson dans son art, *piscis*..... Un homme grand, mal-fait & stupide s'appeloit encore en Grèce un âne d'Antron, *Antronius asinus*. Antron étoit une ville de Béotie, où les ânes avoient une taille démesurée. « Encore à présent, dit Erasme, on plaisante les » gens d'une grande taille; *quasi ii parùm sapiant*, » *quasique natura sic paria facere gaudeat, ut quod* » *corporis addiderit moli, detrahat ingenio* ».

Le trait suivant prouve que certains sauvages jugent aussi de l'esprit par la taille. Dans une harangue, que le chef des Illinois fit à M. de Boisbriant, officier distingué, l'orateur dit entr'autres choses : « Nos guerriers pensent comme moi que » c'est la force de ton esprit qui a empêché ton » corps de croître. Aussi l'auteur de la nature t'a » copieusement dédommagé de la petitesse de ton

» corps, en t'accordant la grandeur de l'ame avec » des sentimens vraiment héroïques, pour protéger » contre leurs ennemis les hommes Illinois, &c. » *Voyez le N°. suivant.*

---

469. *Avoir la forme enfoncée dans la matière*, signifie avoir l'esprit épais. Ce jeu de mots scientifique, aujourd'hui dans toutes les bouches, n'étoit autrefois que dans celles des précieuses ridicules. Molière fait dire à Cathos : « Mon dieu, ma chère, » que ton père *a la forme enfoncée dans la matière!* » que son intelligence est épaisse, & qu'il fait sombre dans son ame ! »..... Cette expression convient assez bien à un sot, dont les digestions toujours faciles, tournent au profit du corps, qu'elles chargent de graisse. S'il en faut croire Tissot, « l'homme qui pense le plus, est celui qui digère le plus » mal, toutes choses égales d'ailleurs ; celui qui » pense le moins, est celui qui digère le mieux ».

Les anciens refusoient de l'esprit aux personnes puissantes ; temoin ce proverbe traduit du grec,

Subtile pectus venter obesus non parit.

Le sens de ce vers est que les plaisirs de la table émoussent la pointe de l'esprit. C'est aussi le sentiment d'Horace.

. . . . *Corpus onustum*

Hesternis

Hesternis vitiis, animum quoque prægravat ipsum,
Atque affigit humi divinæ particulam auræ.

---

470. *Gras comme un Moine.* La Chaussée a ainsi parodié ce proverbe, L'*habit ne fait pas le Moine*:

La panse fait le moine, & non pas les habits.

Il y a longtems que l'on s'est égayé, pour la première fois, sur l'embonpoint des gens d'église. Dans le roman de la Rose, Guillaume de Lorris dit des amans :

Et bien, sçachiez qu'amours ne laisse
Sur fin amant couleur, ne gresse.
De ce ne sont apparissant
Ceulx qui dames vont trahyssant;
Et dient, por eulx losengier *,
Qu'ils ont perdu boire & mangier ;
Et je les voy, comme jengleurs (trompeurs)
Plus gras qu'abbés, ne que prieurs.

Un gros ventre déshonoroit à Sparte. Anclides, que la bonne chère avoit, comme on dit, trop chargé de cuisine, fut à ce sujet cité en justice & vertement reprimandé par Lysandre. Peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât maigrir en exil ; on voulut bien

---

* Louer, ou plus littéralement, louanger.

se contenter de l'en menacer, s'il ne réformoit le luxe de sa table.... Selon Plotin, ceux qui ne songent qu'à engraisser leur corps se changent, pour ainsi dire, en arbres, & ne font plus que végéter, *Parùm abest quin arborescant.*

Les Egyptiens étoient persuadés que l'embonpoint souille l'ame. A la mort d'un grand de leur nation, quand on avoit préparé toutes les drogues nécessaires pour l'embaumer, on séparoit de son corps le ventricule, & on l'enfermoit seul dans un petit coffre. Ensuite l'embaumeur, ayant tourné la face du cadavre vers le soleil, adressoit à cet astre & à tous les habitans du ciel la prière suivante, au nom du défunt:

« Soleil, souverain maître de la Nature, & » vous, Divinités célestes, qui accordez aux mor- » tels le précieux don de la lumière, daignez me » recevoir parmi les habitans du ciel. Pendant » toute ma vie, j'ai rendu aux dieux de mes an- » cêtres le culte le plus religieux, & aux auteurs » de mes jours l'honneur qui leur étoit dû. Je n'ai » point trempé mes mains dans le sang de mes sem- » blables, je n'ai point retenu de dépôt, ni com- » mis aucun forfait. Si l'on peut me reprocher quel- » ques excès de table, il faut en rejetter la cause, » non sur moi, mais sur cette partie de ma dé- » pouille mortelle ». En prononçant ces derniers mots, l'embaumeur montroit du doigt le coffre où le

ventricule étoit renfermé, puis il le prenoit, le jettoit à l'eau en forme de sacrifice, & embaumoit le reste du corps, qui étoit exempt de toute tache (1).

Le même peuple, dans ses sacrifices expiatoires, interdisoit à ses prêtres l'usage des viandes & des poissons, & ne souffroit sur leur table que certains oiseaux, squelettes ailés qui n'offroient presque rien à manger. On donnoit à entendre, par ce symbole, qu'un aliment simple & léger doit suffire à des hommes occupés aux choses divines, & qui, élevant leurs pensées jusqu'à l'Etre suprême, doivent rejetter avec horreur toute nourriture qui, engraissant le corps, le remplit d'humeurs, & enveloppe l'ame de nuages épais qui l'empêchent de prendre son essor vers le ciel (2). Si cette frugalité des ministres d'une fausse religion, avoit toujours été pratiquée par ceux de la véritable, nous

---

(1) Adrien Junius a tiré d'une source grecque peu connue, cette cérémonie religieuse & la prière qui l'accompagne. On en verra la traduction latine, au N°. 1er. de la Centurie troisième de ce parémiographe.

(2) *Quo symbolo* (Dit Junius, *ibid.*) *innuere voluerunt, parco & levi victu contentos esse debere, qui res divinas attrectant, aut ad Deum animum erigunt, abhorrentes à crassâ & opimâ saginâ, quæ & corpus uliginosum reddat, & mentem obnubilet, nec in altum tendere patiatur.*

n'aurions pas le proverbe, qui commence cet article, & plusieurs autres expressions semblables.

---

471. *Trop gratter cuit, trop parler nuit.* L'Histoire de France, écrite en vers par Philippe Mouskes, renferme un vieux proverbe, qui revient à la première partie du précédent:

> Li vilains en reprouver dist;
> Tant grate cievre que mal gist.

Le proverbe Espagnol est plus noble, plus expressif que le nôtre: *Lè peu parler est or, & le trop est boue.* En effet:

> La langue aux mortels fait produire
> Du bien & du mal; c'est selon.
> Ne la réglons pas, rien n'est pire;
> Gouvernons-la, rien n'est si bon.

Il faut mettre un frein à sa langue. Jean de Meun developpe ainsi ce précepte de Caton:

> Là peux en escript trouver tu *,
> Que la primeraine vertu,
> C'est de mettre en sa langue frain.
> Dompte donc la tienne, & refrain
> De folies, d'ire & d'oultrages:
> Si feras que preux & que sages **.

---

* Inversion singulière.

** C'est-à-dire, tu agiras en homme courageux &

Il n'eſt pas poſſible de parler beaucoup & toujours à propos : tel eſt le ſens de ce proverbe traduit du grec ;

Sejuncta ſunt hæc, multa & apta dicere.

Athenée appelle *logodiarrhée*, ce flux continuel de mots vides de ſens, qui coulent de la bouche d'un bavard. Cette expreſſion eſt belle. La diarrhée eſt ſouvent l'effet d'une indigeſtion ; & le bavardage n'eſt autre choſe qu'une logodiarrhée, ou flux de paroles que la réflexion n'a point digérées. *Voyez* *N°*. 48.

---

472. *Sot en cramoiſi* ; c'eſt un ſot au dernier degré, un homme dont la ſottiſe ne s'effacera jamais, quelque choſe qu'il arrive.... Le cramoiſi eſt moins une couleur particulière, que la perfection de quelque couleur que ce ſoit. De-là vient qu'on dit *rouge-cramoiſi*, *violet-cramoiſi*. Ainſi *rimer en cramoiſi*, expreſſion de Rabelais, c'eſt faire des vers auſſi excellens dans leur genre, que l'eſt le cramoiſi en fait de couleur.

---

473. *Chiens d'Orléans*. On appelle ainſi les Or-

ſage. Ce tour eſt ordinaire à nos vieux poëtes, & La Fontaine en a fait uſage.

léanois. Mathieu Pâris rapporte l'origine de ce sobriquet, dans la vie de Henri III, roi d'Angleterre. Selon lui, les habitans d'Orléans eurent ce nom, pour avoir dissimulé, ou même approuvé la violence que firent aux écoliers & au clergé de la ville, les pastoureaux, brigands qui parurent en France, durant la captivité de S. Louis. L'évêque d'Orléans, indigné de ce lâche silence, mit la ville en interdit. Si cette origine est vraie, il faut prendre le sobriquet dans le sens du passage de l'Ecriture ; *Canes muti, non valentes latrare.....* Le Maire, dans son Histoire d'Orléans, conjecture que les habitans de cette ville ont été nommés ainsi, à cause de leur fidélité envers nos rois.

---

474. *Prendre du poil de la bête*; signifie, se guérir par la chose même qui a causé le mal; comme si un homme, qui auroit trop bu, retournoit le lendemain à la bouteille. L'Ecole de Salerne indique ce remède aux buveurs :

Si nocturna tibi noceat potatio vini,
Matutinâ horâ rebibas, & erit medicina.

Cette expression vient de ce que, sur la morsure faite par certains animaux, le peuple applique du poil de la bête dont on a été blessé.

475. *La faim chasse le loup du bois.* La faim oblige le pauvre à travailler, & quand elle est jointe à la paresse, elle conseille le vol. C'est le sens de ce vers traduit du grec :

Famelicus vir esse furax cogitur.

Au figuré, ce vers peut s'appliquer à un homme affamé de gloire, & qui ne pouvant rien tirer de son fonds, donne pour siens les ouvrages d'autrui.

476. *Il n'a pas inventé la poudre*; dit-on d'un homme dépourvu d'esprit. Ce proverbe semble attribuer beaucoup d'esprit à l'inventeur de la poudre. Cependant les plus belles inventions ont été, comme celle-ci, l'effet du hasard. L'artillerie, qu'on appelle *ratio ultima regum*, commença d'être en usage dix ou douze ans avant la bataille de Créci, donnée en 1346. Cette invention fut-elle apportée de la Chine en Europe par les Arabes, qui trafiquoient sur les mers des Indes? Il n'y a pas d'apparence, dit Voltaire. C'est un bénédictin, nommé Berthold Schvartz, qui trouva ce secret fatal. Il y avoit longtems qu'on y touchoit. Un autre bénédictin, Roger Bacon, avoit longtems auparavant parlé des grandes explosions, que le salpêtre enfermé pouvoit produire.

---

477. *Retenir par cœur*, c'eſt retenir indiſtinctement tout ce que l'on confie à la mémoire. Cette expreſſion familière devroit être réſervée pour les choſes de ſentiment, qui attendriſſent l'ame & que l'on retient comme malgré ſoi. Voilà pourquoi nous diſons *retenir par cœur*; car ce qui touche le cœur, s'oublie difficilement. La Chauſſée dit de la mémoire :

Quand elle eſt dans le cœur, elle dure longtems.

---

478. *Ce n'eſt qu'un ménage de gâté*, dit-on de deux époux auſſi déraiſonnables l'un que l'autre. Tabourot, poëte du XVI^e^ ſiecle, fait alluſion à ce proverbe, dans l'épigramme ſuivante :

Comme on traitoit le mariage
D'une maligne & d'un malin,
Un des parens dit: C'eſt dommage;
Ils se battront ſoir & matin.
Non, dit un d'entr'eux le plus ſage;
Il les faut mettre enſemble, afin
Que du moins ce couple mutin
Ne puiſſe troubler qu'un ménage.

Les querelles des époux viennent preſque toujours de ce que les caractères ne ſympathiſent pas. Or

préviendroit ce malheur, si, avant de s'obliger d'aimer par contrat, on prenoit le tems de se connoître mutuellement, & de voir si l'on se convient :

Nous naissons assortis, mais il faut se trouver.

---

479. *Il ne faut pas chommer les fêtes, avant qu'elles ne viennent*; pour dire, qu'il ne faut pas s'affliger d'avance des malheurs à venir, & se rendre ainsi misérable à crédit. Il est des gens timides, que tourmentent sans cesse des maux qui ne sont pas encore. Il faut attendre la mauvaise fortune, n'aller à sa rencontre que quand elle approche, & dire comme Gros-René :

Pourquoi subtiliser, & faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable ?
Sur des soupçons en l'air, je m'irois allarmer !
Laissons venir la fête, avant de la chommer.

Ce proverbe se dit aussi des biens qu'on espère, & dont on se félicite comme si on les tenoit déjà. Cette joie anticipée est d'autant moins raisonnable, qu'on peut être frustré dans son attente.

---

480. *Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie.* Plaisanterie de quelque Sganarelle. Celui de Mo-

lière en dit une de cette nature à la suivante de Célie, qui l'appelle à son secours. Sganarelle répond :

. . . . Qu'est-ce donc ? me voilà.
—— Ma maîtresse se meurt. —— Quoi, n'est-ce que cela?
Je croyois tout perdu, de crier de la sorte.

Un proverbe Espagnol venge le beau sexe de l'injustice du nôtre. Une femme y dit : *Ce n'est rien, c'est mon mari que l'on tue.* Tout cela n'est pas fort charitable, & peut à peine se dire en badinant.

---

481. *Les bons comptes font les bons amis.* L'amitié ne vit que par la bonne foi & la justice ; l'intérêt en est le poison.... Ce proverbe fait partie de plusieurs autres, rassemblés sous la même forme dans les vers qui suivent :

Bonnes gens font les bons pays,
Bon cœur fait le bon caractère,
Bons comptes font les bons amis,
Bon fermier fait la bonne terre,
Bons livres font les bonnes mœurs ;
Bons maîtres les bons serviteurs.
Les bons bras font les bonnes lames,
Le bon goût fait les bons écrits ;
Bons maris font les bonnes femmes,
Bonnes femmes les bons maris.

482. *Avoir besoin de deux grains d'ellébore.* On dit d'un homme qu'on taxe de folie, qu'il a besoin *de deux grains d'ellébore.* L'ellébore étoit autrefois renommé pour la guérison de la folie, & croissoit dans une île nommée Anticyre, où les Romains envoyoient ceux qu'ils jugeoient attaqués de cette maladie. *Naviget Anticyras*, dit Horace en parlant d'un insensé.... Deux jeunes élégans de Paris, en sortant du palais royal, plaisantoient ensemble sur un homme en habit noir & en perruque, qui passoit près d'eux. L'un dit à l'autre: Je parie que cet homme est apothicaire; & en même tems il quitte son ami, & va demander de l'ellébore au prétendu apothicaire. « Je suis fâché, » lui répondit celui-ci, de ne pouvoir pas vous » satisfaire; car votre question me prouve que vous » en avez besoin ».

483. *Avec un si, on mettroit Paris dans une bouteille.* C'est ce que l'on répond, dans quelques provinces, à une proposition absurde, énoncée conditionnellement. Dans l'Ecole des Amis, Aramont dit:

Un *si* rend tout possible, & ne conduit à rien.

484. *Le moule en est rompu*, dit-on d'un homme unique en son genre & qui n'aura jamais son pareil. L'Arioste a dit d'un de ses héros :

Natura il fece, è poi ruppe la stampa.
La nature le fit, & puis rompit le moule.

On peut appliquer ce vers à plusieurs de nos grands écrivains, tels que Molière, La Fontaine, &c. Quelqu'un a dit de Racine :

Racine, tu seras longtems au rang des morts.

485. *Ne savoir à quel saint se vouer*; c'est être absolument sans ressource, ne savoir à qui recourir pour se tirer d'embarras..... Cette expression vient de l'usage très-ancien de se vouer à quelque saint, dont le choix étoit déterminé par la circonstance où l'on se trouvoit. Bien des parens, à l'exemple des Hébreux, vouoient à Dieu quelques-uns de leurs enfans, & les mettoient sous la protection spéciale de la sainte Vierge ou de quelque autre saint. On peut rapporter à ce genre de consécration l'établissement des confrairies.

Ces sortes de dévotions, très-respectables en elles-mêmes, ne sont pas toujours à couvert du

ridicule. Qu'on invoque différens ſaints pour différentes maladies, rien de mieux. Mais eſt-il pardonnable de régler ſon choix ſur le rapport du nom de la maladie avec le nom ſouvent eſtropié du ſaint à qui l'on s'adreſſe? C'eſt pourtant ce qui arrive, dans les campagnes, il eſt vrai; mais ſous les yeux de paſteurs qui, en cela comme dans le reſte, devroient éclairer la piété de leurs ouailles. Ainſi, dans certains pays, on invoque ſaint *Genou* (S. Gengoul), pour ceux qui ont mal au *genou*; S. *Lié*, pour les enfans *noués*; S. *Fort*, pour les malades en langueur; Sainte *Tanche*, pour *étancher* le ſang; S. *Clair*, pour les yeux, &c. Les chanoines d'une métropole peuvent ſans conſéquence dépoſer l'aumuſſe & *ſerrer* le *bonnet* carré, préciſément le jour de S. *Cerbonnet*: mais pour récouvrer la vue & voir *clair*, peut-on, ſans choquer la raiſon, faire une neuvaine à S. *Clair*, parce qu'il s'appelle *Clair*, & croire qu'il doit à ſon nom le pouvoir particulier d'opérer cette eſpece de guériſon?

Toutes les compagnies, qui font corps, ont chacune un patron dont on célebre la fête à table, ainſi qu'à l'égliſe. Il ſeroit aſſez curieux de connoître les raiſons qui ont fait adopter un ſaint, plutôt qu'un autre. Pluſieurs corps de métiers pourroient ſans doute motiver leur choix d'une maniere ſatisfaiſante: mais d'autres ſeroient aſſez embarraſ-

sés de le faire. De ces derniers sont les cordiers, s'il faut en croire le marquis de Paulmy. La conversion de S. Paul est leur fête patronale, & voici la raison qu'en donne ce savant. « S. Paul étant » allé dans le dessein de combattre les chrétiens, » fut arrêté en chemin par un violent orage, & » une voix céleste lui ordonna de retourner sur » ses pas ; ce qu'il fit aussitôt. Ainsi les cordiers » étant obligés de travailler *à reculons*, ont pris » pour patron S. Paul au moment de sa conver- » sion ». On sent combien cette raison est ridicule. Peutêtre pourroit-on justifier le choix des cordiers, en disant que S. Paul fut de leur profession ; du moins un jésuite Allemand dit de cet apôtre ; *Pellionem egit, funes texuit, tentoria confecit.*

Autrefois les pellerins, qui étoient très-nombreux, avoient aussi leur patron : c'étoit S. Julien, dit l'Hospitalier, qui vivoit dans le IV^e. siecle ; on s'adressoit à lui pour avoir un bon gîte. Dans le roman de la Rose, un mari, mécontent de sa femme, dit :

Mariage est mauvais lien,
Se m'aïst Dieu & saint Julien,
Qui pelérins errans heberge,
Et saint Lyenard qui tous desferge *

* S. Léonard, qui élargit les prisonniers & rompt leurs fers.

Les pélerins bien repentans,
Quant les voit à lui dementans (lamentant).

Jusqu'ici, la religion n'avoit point à se plaindre. Mais un abus révoltant étoit d'invoquer ce même Saint pour le succès des entreprises galantes. Guillaume IX, comte de Poitou, né en 1071, & le premier Troubadour que l'on connoisse, étoit extrêmement voluptueux. Dans une de ses pieces, il remercie Dieu & S. Julien, de ses bonnes fortunes. Telle étoit la superstition de ces tems; on faisoit un accord monstrueux de la piété & du libertinage.

N'étoit-ce pas encore une dérision impie, de donner un Saint pour patron à ceux qui avoient des femmes infidelles? Jean de Meun & Coquillart font cet honneur à S. Arnoul. Dans le premier, un mari dit à sa femme:

Par vous, par votre lécherie,
Suis-je mis en la confrairie
Saint Arnoul, le seigneur des coux,
Dont nul ne peut estre rescoux *.

A en croire l'auteur du supplément au Glossaire du roman de la Rose, Saint Vincent Ferrières n'adopte pas ce sentiment, & dans son sermon sur

* A qui nul ne peut échapper. *Voy.* N°. 8.

la luxure, il fait mention de deux autres patrons. Voici le paſſage, dont je ne garantis pas la vérité. Des parens preſſent un homme veuf de ſe remarier. Celui-ci refuſe dans la crainte qu'une jeune femme (& il n'en voudroit pas d'autre) ne le faſſe *de confratriâ Sancti Cuculli.* Vous l'aurez jeune, reprennent les parens; *& ſi faciat vos de confratriâ Cucullorum, facietis de confratriâ Sancti Lucæ.*

---

486. *Il doit une belle chandelle à Dieu*, dit-on d'un homme ſauvé d'un grand danger. Rutebeuf, parlant de deux amans qui demeuroient à quelques portées de fuſil l'un de l'autre, & d'un boſquet qui appartenoit au mari de l'un d'eux, s'exprime ainſi :

> Chaſcun ert (1) en un eſpinois,
> Com ces maiſons de Gaſtinois (2).
> Mais li bochez (boſquet) que je vous nomme,
> Eſtoit à ce vaillant preudomme,
> Qui ſaint Hernoult doit la chandoille....

Cette expreſſion proverbiale vient de la coutume

---

(1) *Ert* vient du latin *erat*, & ſignifie étoit.

(2) Les maiſons du Gâtinois étoient alors, comme à préſent, éparpillées dans les campagnes, & entourées d'arbres & de haies vives qu'on nommoit *eſpinois.*

très-

très-ancienne de faire brûler un cierge devant l'image de quelque Saint, quand on avoit échappé à un grand danger..... Le mot *chandelle* désignoit indistinctement ce que nous distinguons aujourd'hui par les mots *cierge* & *chandelle*. Il doit se prendre ici pour *cierge*, ainsi que dans ce proverbe : *A chaque Saint sa chandelle*, pour dire que, qui veut réussir dans une affaire, doit se rendre favorable tous ceux qui peuvent en assurer le succès.

---

487. *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Bien des gens citent comme proverbe cette sentence de l'Ecriture, & l'appliquent à un homme dépourvu d'esprit. Voltaire y fait allusion dans ce quatrain :

> Danchet, si méprisé jadis,
> Apprend aux pauvres de génie,
> Qu'on peut gagner l'académie,
> Comme on gagne le paradis.

La maxime précédente releve le bonheur de ceux qui sont, de cœur & d'esprit, détachés de tous les biens extérieurs. Ce genre de pauvreté, en effet si beau & si louable, se trouve rarement dans ceux mêmes qui ont renoncé à tous les dons de la fortune : c'est qu'il est incomparablement plus aisé de quitter tous les biens qui sont hors de nous, que de nous quitter nous-mêmes.

Tel eſt le ſens de cette ſentence; & ce n'eſt qu'en plaiſantant qu'on peut lui en donner un autre. Il eſt pourtant vrai que, par *pauvre d'eſprit* ou *de ſens*, le peuple entend ſérieuſement un homme dépourvu de bon ſens. Le college des Graſſins, à Paris, a été fondé pour les pauvres écoliers du diocèſe de Sens. Il y avoit autrefois, ſur la porte: *College des Graſſins, fondé pour les pauvres de Sens.* Cette inſcription fit croire que c'étoit un hôpital de fous; & l'on fut obligé de la ſupprimer, pour ne pas induire le public en erreur.

---

488. *Entre chien & loup*; pour, dire quand l'obſcurité de la nuit, qui commence ou qui finit, empêche de diſtinguer un chien d'un loup:

Tempore quo neque nox, neque lux, ſed utrumque videtur,

dit Guillaume le Breton. Cette expreſſion, fort ancienne en France, ſe lit dans Marculfe: *infrà horam veſpertinam, inter canem & lupum, &c.*

Ce proverbe étoit uſité à Rome, mais dans un ſens tout différent. Il ſignifioit, entre deux écueils. Lequel des deux l'homme ſage doit-il imiter, de l'avare ou du prodigue, demande Horace:

Utrum imitabitur? hâc urget lupus, hâc canis, aiunt.

---

489. *Entre les deux.* C'est ce qu'on dit souvent, pour faire entendre qu'une chose n'est ni bonne ni mauvaise, qu'un homme n'est ni grand ni petit, &c.... Théodore de Bèze dit de Calvin, dans une lettre écrite en prose Macaroniquè : *Neque magnus, neque parvus; sed inter duos : non dares liardum* (1) *de ejus mirtâ.* Le style macaronique est une espece de poésie ou de prose burlesque, faite de mots écorchés du latin & de la langue vulgaire dont on habille les tours à la romaine. Ce mot vient des *macarons* d'Italie, petits gâteaux que font les paysans, & où il entre différentes choses, comme farine non blutée, œufs, fromage, &c.

---

490. *Noblesse vient de vertu.* Cette noblesse est sans contredit la plus belle de toutes. C'est elle qui donne du prix aux titres & aux parchemins les plus enfumés, & elle peut subsister sans eux. Un de nos Trouveres a dit :

Quoique je die, & quoique non,
Nus n'est vilains, se de cuer non.

---

(1) En 1430, Guigne *Liard*, de Crémieux en Viennois, frappa les premiers *liards* qui n'eurent d'abord cours qu'en Dauphiné. Louis XI les rendit communs par tout le royaume, & leur conserva le nom du premier ouvrier *Liard.*

Vilains est qui fait vilonie,
Ja tant n'iert de haulte lignée *.

Un autre proverbe dit : *Il vaut mieux être le premier de sa race, que le dernier.* C'est en développant cette pensée que, dans Salluste, Marius répond avec tant d'éloquence au reproche qu'on lui faisoit d'être un homme nouveau.

---

491. *Savonette à vilain.* On appelle ainsi les charges qui s'achetent & donnent la noblesse. Cette espece de *savonette* décrasse apparemment un roturier, & purifie le sang qui coulera dans les veines de ses descendans. Ces sortes de nobles sont ordinairement assez fiers. Pour rabattre la fumée de leur orgueil, on pourroit leur dire : « C'est à » votre bourse que vous devez votre noblesse, *Gene-* » *rosus es ex crumenâ* (proverbe grec). Cet or avec » lequel vous pouviez diminuer la misere de tant » d'hommes souffrans & vertueux, vous avez mieux » aimé en acheter le droit d'ajouter deux lettres à » votre nom. Ce privilege vous semble précieux; » mais en bonne-foi,

» En allongeant son nom, double-t-on son mérite » ?

Voltaire appelle ces sortes de nobles, des nobles

---

* Quand même il seroit de la plus haute naissance.

à faire rire, & dit à leur sujet : « Cette multi-
» plicité ridicule de nobles sans fonction & sans
» vraie noblesse ; cette distinction avilissante entre
» l'annobli inutile qui ne paie rien à l'état, & le
» roturier utile qui paie la taille ; ces charges qu'on
» acquiert à prix d'argent, & qui donnent le vain
» nom d'écuyer ; tout cela ne se trouve point ail-
» leurs (qu'en France) ».

---

492. *On connoît les amis au besoin.* Cette sentence est traduite de ce vers ïambique qu'on lit dans Ciceron :

Amicus certus in re incertâ cernitur.

Ces sortes d'amis sont si rares, que plusieurs provinces en fourniroient à peine de quoi remplir la petite maison de Socrate. Le grand nombre est de ceux qui vous laissent aux prises avec la mauvaise fortune. Ovide les compare à l'hirondelle qui reste avec nous dans la belle saison, & s'envole aux approches de l'hiver. Un prédicateur du XV^e^. siecle, Gabriel Barlette, emploie dans un de ses sermons une comparaison, que personne ne sera tenté de lui dérober. Selon lui, l'ami infidele ressemble au milan, *qui sequitur mulierem, dùm portat tripas ad aquam; quam non sequitur dùm vadit ad ecclesiam.*

---

493. *Il ne fait pas toutes les foires de Champagne*; se dit d'un homme qui ignore bien des choses qui sont à son préjudice. Les foires de Champagne étoient autrefois les plus fameuses de France ; comme celles de Mai à Provins, de S. Jean à Troies, de S. Remi à Reims, &c...... On dit *les foireux de Blois*, à cause de plusieurs foires que les Rois ont accordées à cette ville.

---

494. *Tant qu'à des noces.* Expression populaire qui signifie abondamment. Il est d'usage de ne rien ménager, quand on fait les frais d'une noce, & il y pleut jusqu'à des dragées. D'où est venue chez nous la coutume de distribuer des dragées à l'occasion d'un mariage, & de mettre une couronne sur la tête de la jeune épouse ? M. le baron de Tott en va chercher l'origine bien loin, c'est-à-dire, chez les Tartares (1). Ces peuples dotoient leurs

(1) Voici, selon cet écrivain, comme nos usages les plus antiques nous sont venus du fond de l'Asie. « Le plateau de » la Tartarie, qui prolonge au Nord la chaîne du mont » Caucase & du Thibet jusques vers la presqu'île de » Corée, a dû être le foyer de la première population, » d'où sont parties ces émigrations qui, constamment re- » poussées par la muraille de la Chine & par les défilés » du Thibet & du Caucase, en se portant sur l'Asie sep- » tentrionale, ont reflué dans notre Europe sous le nom

filles en les couvrant de millet. « Dans l'origine des » premières sociétés, les semailles ont dû être le » signe représentatif de toutes les richesses. On » plaçoit à cet effet un plateau d'environ un pied

---

» de Goths, d'Ostrogoths & de Visigoths. On retrouve » chez les Tartares les premières loix qui nous ont gou- » vernés, les mêmes préjugés qui nous maîtrisent; & » si l'on réunit ces rapports avec les émigrations de ces » anciens peuples vers le Nord, & celles des peuples » du Nord vers nous, on s'accordera peutêtre pour re- » connoître la source de nos usages les plus antiques ».

Qui se seroit avisé de croire que la muraille de la Chine, le Caucase & le Thibet, si éloignés de nous, ont influé sur nos mœurs? D'après le systême de M. de Tott, c'est ce qui est arrivé. Les essaims de Tartares émigrans, ne pouvant franchir aisément ces barrières, qui leur fermoient le passage de l'orient & du sud de l'Asie, tirèrent nécessairement vers le Nord, & de-là inondèrent l'Europe, où ils apportèrent leurs loix & leurs coutumes. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Tartares ont des usages analogues aux nôtres. Le même auteur en donne encore un exemple dans l'explication du mot *Lit de justice*.

« La forme des lits Tartares, ainsi que celle du trône » du grand seigneur, qui présentent également un lit à » quatre colonnes, invitent à un rapprochement qui peut » paroître intéressant. Si l'on considère que les premiers » gouvernemens ont dû être paternels, & que les Tar- » tares offrent dans ce genre, comme dans beaucoup » d'autres, les annales les plus anciennes, on ne sera » pas étonné que la forme du lit sur lequel leurs vieil-

» de diametre sur la tête de la mariée : on y éten-
» doit un voile qui lui couvroit la figure, & des-
» cendoit jusqu'aux épaules. Après quoi, on ver-
» soit sur le plateau, du millet qui, en se répandant
» autour d'elle, formoit un cône dont la base se
» proportionnoit à la taille de la nouvelle épouse.
» Sa dot n'étoit complete que lorsque la pyra-
» mide de millet arrivoit jusqu'au plateau, dont le
» voile ménageoit la respiration. Cet usage n'étoit
» pas favorable aux petites tailles, & l'on se con-
» tente aujourd'hui d'estimer la quantité de mesu-
» res de millet que vaut une fille. Les Turcs & les
» Arméniens, en conservant l'usage du plateau &
» du voile, jettent des pieces de monnoie sur la
» mariée ; ce qu'ils appellent, *répandre le millet*.
» La couronne & les dragées n'auroient-elles pas
» la même origine ? » J'ai lu quelque part, que
les prêtres Persans jettoient du ris sur les époux,
en leur souhaitant un grand nombre d'enfans, &
que les Siciliens adoptèrent dans la suite la même
cérémonie.

» lards devoient naturellement rendre leurs jugemens,
» ait été adoptée pour servir de modele aux trônes de
» l'Orient ; & si l'on ajoute à cette remarque l'envahis-
» sement de toute l'Europe par des peuples originai-
» rement Tartares, on aura l'explication du terme *Lit*
» *de justice*, toujours employé lorsque la majesté souve-
» raine se déploie ».

495. *Amoureux des onze mille Vierges.* On appelle ainsi celui dont le cœur inconſtant voltige de belle en belle, ſans pouvoir en choiſir une pour épouſe...... Le capitaine Conan s'établit en Bretagne, vers l'an 383, avec deux légions qu'il y conduiſit d'Angleterre, pour le ſervice du tyran Maxime. Peu de tems après, il envoya, dit-on, en ſon pays cherchet la princeſſe Urſule, ſa fiancée, ainſi que onze mille vierges, qu'il vouloit marier avec les onze mille ſoldats qui formoient ces deux légions. On ajoute que ces filles, jettées par la tempête dans l'embouchure du Rhin, furent priſes & martyriſées à Cologne, par les Huns qui ſervoient l'empereur Gratien contre Maxime. « Il eſt certain, » dit Maimbourg, qu'il y a eu une Sainte Urſule » martyriſée : ſi c'eſt avec *onze mille vierges*, comme on le croit communément, ou avec *onze martyres Vierges*, comme le prétendent ceux qui veulent » que dans cet abregé XI. M. V. on ait pris pour » *Mille* cette M. qu'on doit prendre pour *Martyres*, » c'eſt ce que je laiſſe à examiner à gens plus habiles que moi ». Selon M. le Beau, tout ce que les légendaires racontent de Conan, de Sainte Urſule & des onze mille Vierges, eſt également fabuleux, & a été réfuté par les plus ſavans critiques.

Il paroît cependant qu'au siecle de Jean de Meun, on croyoit aux onze mille Vierges (1); car pour prouver que l'on se sauve dans le monde comme dans le cloître, ce poëte dit :

Mesmes les onze mille Vierges,
Qui devant Dieu tiennent leurs cierges,
Dont on fait festes par églises,
Furent en draps (habits) du siecle prises,
Quant ils receurent les martires :
N'encor n'en sont-elles pas pires.
Bon cueur fait la pensée bonne,
(La robe n'y toult *, ne ne donne)
Et la bonne pensée l'œuvre,
Qui la religion descœuvre.

---

496. *Chevalier d'industrie.* On nomme ainsi celui qui a le secret de vivre sans revenu & sans travail. Paris est plein d'escrocs consommés dans l'art de faire des dupes, & qui prennent le titre de comte, de marquis, de baron, & surtout de chevalier.

L'Ecole des Pères nous fournit ce portrait d'un chevalier d'industrie:

---

(1) L'église en célébroit la fête le 22 Octobre. « Le » vint-unième jour du moys d'Octobre, vigile de onze » mille Vierges, trespassa de ce siecle le bon roy Charles » VI ». *Journal d'un bourgeois de Paris.*

* Ote.

C'est un de ces Messieurs si communs à Paris,
Qui sont, comme il leur plaît, ou comtes, ou marquis;
Dont les provinciaux entretiennent la bourse,
Et de qui l'industrie est l'unique ressource.
Brillans & recherchés, quand le jeu les soutient,
On leur tourne le dos, dès que le malheur vient;
Classe mésestimée & cependant reçue,
Gens qu'on garde à souper, & qu'à peine on salue.

Chevalier d'industrie est encore un des cent & un noms que l'on donne aux parasites. Certains vices ou défauts prêtent plus que d'autres au ridicule : c'est pour cela qu'on ne tarit point sur le compte des hypocrites, des fanfarons, des parasites, des gourmands, &c. Et une preuve qu'ils sont naturellement voués au mépris, c'est que, de tout tems & en tout pays, on leur a prodigué des qualifications odieuses. Je remplirois plusieurs pages, si je voulois rassembler ici tous les dictons dont ils ont enrichi notre langue. Junius a réuni dans un même article une partie de ceux dont les parasites étoient l'objet chez les Grecs. Ces dictons reviennent presque tous aux nôtres, & comme ils perdroient leur sel dans une traduction, on me dispensera de les rapporter.

On prétend que certains peuples sont plus portés que les autres à faire le noble métier de parasite. Mais les uns, comme chez nous ceux que la Garonne envoie à Paris, le font avec une sorte

d'esprit qu'ils semblent tenir de leur climat : d'autres n'y mettent que de l'impudence. Tels étoient autrefois les habitans de Mycone, l'une des Cyclades. Réduits à l'indigence par la stérilité de leur île, & sans doute aussi par leur paresse, ils alloient de tous côtés mendier des repas. Ce qui rendit leur nom synonyme de parasite, & les Grecs disoient *agir à la Miconienne*, pour dire, aller prendre place à une table, sans y avoir été invité. « Encore au-
» jourd'hui, dit Erasme, on retrouve chez les Hi-
» bernois quelques vestiges des mœurs de Mycone.
» Un particulier de cette nation se rendit à la cour
» vers l'heure de dîner, & sans être connu de per-
» sonne, il se mit à table avec les officiers du
» prince. Son air étranger le fit bientôt remarquer.
» On lui demande quel est son pays, & s'il a
» quelques charges à la cour. Il répond à la pre-
» mière question, & ajoute qu'il n'a point de
» charge, mais qu'il seroit fort aise d'en avoir. Les
» convives irrités de son impudence, lui signifient
» qu'il faut lever le siege & se retirer. Volontiers,
» dit-il, quand j'aurai dîné. Dans cette espece d'as-
» saut, l'Hibernois tint bon & ne recula point d'une
» ligne. Enfin on lui céda la victoire, & l'on s'a-
» musa beaucoup à ses dépens. Il n'en mangea
» pas moins; & comme on lui demandoit com-
» ment il avoit eu le front, lui étranger & incon-
» nu, de se mêler ainsi parmi les officiers de la

» maison du roi : Je savois bien, répondit-il, que » votre maître avoit le moyen de me donner à » dîner ». *Voyez le N°. suivant.*

---

497. *Flaireur de cuisine.* Autre nom de parasite. Les Grecs le nommoient *Flaireur de fumée*, parce qu'il va flairant la fumée des cuisines. Un homme de cette espece n'entroit nulle part, sans savoir sur le champ comment on y vivoit. Quel étoit son secret ? On auroit peine à le deviner. Il présentoit du pain au chien de la maison. Si l'animal en mangeoit volontiers, il auguroit de-là que le maître étoit un ladre, chez qui on faisoit maigre chère. Si au contraire le chien regardoit le pain d'un œil dédaigneux, sans y toucher, ce refus annonçoit une cuisine chaude, & une table délicatement servie.... Junius rapporte un trait de gourmandise incroyable, qui arriva de son tems à Rome. Un jour qu'on avoit pêché une Ombre monstrueuse, (espece de poisson fort recherchée,) on en porta la hure à un des premiers magistrats de la ville. Un certain Tamisi l'apprend, & amateur fou des bons morceaux, il court au capitole, dans l'intention de manger sa part de celui-ci. Ses pas furent inutiles, car la tête avoit passé de-là chez le cardinal Riéri. Mon homme, muni d'un odorat très-fin, la suit à la piste, & arrive

chez l'Eminence, où elle n'étoit déja plus. On eût dit qu'elle vouloit échapper aux pourſuites de ſon ennemi. Du palais de Riéri elle paſſa chez le cardinal de Saint-Sévérin, & d'ici, à la maiſon d'un financier très-riche, nommé Chiſi, qui l'envoya à ſa maîtreſſe. Tant de courſes devoient rebuter le pauvre Tamiſi, qui d'ailleurs appéſanti par un *abdomen* d'un volume énorme, ne pouvoit faire deux pas ſans perdre haleine. Mais brûlé & ſoutenu par la fievre de la gourmandiſe, il ſuivit ſon gibier dans tous ſes détours, & arriva preſque auſſitôt que lui au lieu de la curée. Là enfin, tout eſſouflé, & le viſage rouge, non pas de honte, mais de fatigue, il entre chez une courtiſane qu'il ne connoiſſoit point, mendie & obtient la derniere place à ſa table; & après avoir ſi longtems, ſi péniblement recueilli & humé de ſes deux narines l'odeur alléchante de la hure deſirée, il a le bonheur de la dévorer des yeux, & d'en faire deſcendre la *réjouiſſance* dans ſon eſtomac.

---

498. *Demeurer entre deux ſelles le cul à terre.* On dit qu'un homme *demeure entre deux ſelles le cul à terre*, lorſque de deux choſes auxquelles il prétendoit, il n'en obtient aucune. Madame de Montmorency a fait une application juſte de ce proverbe, où le mot *ſelle* vient du latin *ſella*,

siege. « La pauvre comtesse du Plessis est fort fâ-
» chée que son mari ne l'ait pas laissée duchesse.
» Il est bien dur pour elle de voir sa belle-mère
» aujourd'hui & un jour sa belle-fille avec le ta-
» bouret, & *demeurer* ainsi ce qu'on appelle *entre*
» *deux selles le cul à terre* ». Les duchesses ont chez la reine l'honneur du tabouret.

---

499. *Vendeur de fumée.* On dit d'un homme qui promet ce qu'il ne peut ou ne veut pas tenir, que *c'est un vendeur de fumée.* Les Latins appeloient ainsi les favoris ou ministres des princes, qui vendoient leur crédit, promettant leur recommandation à ceux qui la payoient. Ces courtisans avides s'enrichissoient de promesses ; &, au lieu d'appuyer de leur crédit ceux qui l'avoient acheté, souvent ils desservoient celui qui l'avoit payé plus cher. Tel étoit Thurinus Verconius, à la cour de l'empereur Alexandre Sévère. Ce prince, instruit des coquineries de cette sangsue publique, le fit arrêter, attacher à un poteau dans la place la plus fréquentée de la ville, & périr au milieu d'une épaisse fumée de bois vert. Pendant l'exécution, un héraut crioit : Le vendeur de fumée est puni par la fumée, *fumo punitur qui vendidit fumum.* Ce genre de punition a peutêtre donné lieu à l'expression proverbiale.

Du tems d'Erasme, on appeloit *encens de cour*,

& *eau-bénite de cour*, les brillantes promesses des courtisans. L'encens exprime très-bien des promesses vaines & agréables comme lui. Aujourd'hui il n'est plus que le symbole de la louange ; & l'expression *eau-bénite de cour* est restée seule en possession de signifier de belles promesses que le cœur désavoue. Blot a fait, sur le cardinal Mazarin, une épitaphe où il joue sur le mot *eau-bénite* :

O vous qui passez par ce lieu,
Daignez jetter, au nom de Dieu,
A Mazarin de l'eau-bénite.
Il en donna tant à la cour,
Que c'est bien le moins qu'il mérite
D'en avoir à son tour.

---

500. *Manger son pain blanc le premier.* D'un homme qui étoit à son aise, & qui n'y est plus, on dit qu'*il a mangé son pain blanc le premier.* En certains endroits, à Sens par exemple, on énonce ainsi ce proverbe : *Il a fait comme les enfans de prêtres, il a mangé son pain blanc le premier.* Quelle peut être l'origine de cette comparaison ? Des enfans qui ont perdu leur mère, & dont le père s'est fait prêtre, sont à-peu-près orphelins. On peut dire en général que leur bon tems est passé, & qu'*ils ont mangé leur pain blanc le premier.* Je ne vois que cette manière de justifier la comparaison

raiſon que l'on fait d'eux avec ceux qui partagent leur malheur, ſans être enfans de prêtres : encore pourroit-on m'objecter l'empire du népotiſme ſur le cœur des eccléſiaſtiques, & me dire que la nature ne peut reſter muette pour les enfans véritables, elle qui parle avec tant de force en faveur des collatéraux qui les remplacent.

Les Grecs étoient très-friands de pain blanc. Lucien dit d'un homme qui fut toujours très-malheureux, qu'il n'en avoit jamais mangé, pas même en ſonge. Quand on faiſoit à quelqu'un des promeſſes magnifiques, on lui diſoit : Comptez ſur moi, *je vous pétris du pain blanc*. Ce proverbe a quelque rapport à ce que nous diſons, mais dans un ſens différent : *Ce n'eſt pas pour vous que le four chauffe*, ou ironiquement, *c'eſt bien pour vous que le four chauffe* ; c'eſt-à-dire, ce n'eſt pas pour vous que telle choſe eſt deſtinée.

A Rome, les boulangers, dont on ſe paſſa pendant près de ſix ſiecles, ne tardèrent point à perfectionner leur art, & bientôt le pain blanc fut mis au rang des comeſtibles les plus délicats. C'étoit faire les choſes grandement, que d'en ſervir à tout le monde dans un repas. Céſar fit mettre aux fers un de ſes eſclaves, pour lui avoir ſervi de meilleur pain qu'à ſes convives. Dans la ſuite, cette diſtinction odieuſe devint un uſage à l'égard des cliens admis à la table de leurs patrons. Un

Ganymede de Gétulie leur jettoit en murmurant, dit Juvénal, un morceau de pain noir, & si dur qu'on ne pouvoit le broyer sans s'ébranler toute la mâchoire; tandis qu'un pain mollet, & plus blanc que la neige, étoit réservé pour la bouche du maître;

Ecce alius quanto porrexit murmure panem
Vix fractum, solidæ jam mucida frusta farinæ,
Quæ genuinum agitent, non admittentia morsum,
Sed tener & niveus, mollique siligine factus
Servatur Domino.

N. B. Quoique je n'aie pas rempli tous les engagemens que j'ai pris dans ma Préface, je suis forcé de dire avec le bon La Fontaine:

Bornons ici cette carrière;
Les longs ouvrages me font peur.

Si celui-ci m'effraie, ce n'est point à raison du tems requis pour sa composition; cette espece de dépense est à-peu-près faite: mais il en est une autre qu'on devinera aisément, & à laquelle je n'ose me déterminer sur l'espérance incertaine d'un accueil favorable, que je ne mérite peutêtre pas. Les proverbes qui restent dans mon portefeuille,

me paroissent aussi intéressans que ceux qui en sortent aujourd'hui. Les matières ont été distribuées de manière que le lecteur, s'il desire la suite de cet ouvrage, ne puisse dire qu'on lui a fait *manger son pain blanc le premier* : mais avant de risquer une nouvelle fournée, (qu'on me pardonne la bassesse de l'allégorie,) il est bon que je sache ce que deviendra celle-ci.

FIN.

CITATIONS GRECQUES,

Qui ont été renvoyées à la fin de ce Volume.

Numéros.

1. Αρχη ἥμισυ παντος.

8. Κοκκυγα πομπαζοντα μαψαυρας στοβους.

17. Δεδονται και κακοισιν αγρα.

30. ....Γυναιξι κοσμον ἡ σιγὴ φερει.

Ibid. ....Μυθος δ'ανδρεσσι μελησει.

38. Πυρ, και θαλασσα, και γυνη, τρια κακα.

Ibid. Αλλ'εσμεν οἷον εσμεν, ὀυκ ἐρῶ κακον,
Γυναικες....

48. Λαλεῖν ἄριστος, καδυνατωτατος λεγειν.

55. Λυχνου αρθεντος, γυνη πασα ἡ ἀυτη.

69. Δεξιον εἰς ὑποδημα, αριστερον εἰς ποδονιπτρον.

94. Ο'υκ ἐκ παντος ξυλου Ερμης ἂν γενοιτο.

95. Τον οικοθεν βρεχομενον ὀυδε θεος οικτειρει.

235. Ο'υδεις επλουτησε ταχέως, δικαιος ὢν.

248. Τηλοῦ φιλοι ναιοντες, οὐκ εἰσιν φιλοι.

266. Τὸ μηδεν γαρ ἄγαν, ἄγαν με τερπει.

463. Κρῆτες ἀεὶ ψευσται, κακα θηρια, γαστερες αργαι.

TABLE

Des Proverbes contenus dans ce Volume, & rangés suivant l'ordre indiqué dans la Préface.

Le chiffre annonce le N°. de chaque Proverbe.

I. *Proverbes qui présentent une Sentence, un Dicton, &c.*

A Barbe rousse & noirs cheveux, ne te fie si tu ne veux. 79.
A battre faut l'amour. 218.
A beau mentir qui vient de loin. 251.
A bon jour, bonne étrenne. 2.
A bon vin il ne faut pas de bouchon. 287.
Absens (les) ont tort. 270.
A carême-prenant, chacun a besoin de sa poële. 213.
A chaque oiseau son nid paroît beau, 92.
A demain les affaires. 261.
A goupil endormi rien ne chet en la gueule. 89.
A grands seigneurs peu de paroles. 217.
A la Saint-Martin, on boit le bon vin. 26.
A la Saint-Urbain, ce qui est dans la vigne est au vilain. 441.
A laver la tête d'un âne, on y perd sa lessive. 278.
A l'impossible nul n'est tenu. 404.
A main lavée Dieu mande la repue. 419.
Ami au prêter, ennemi au rendre. 243.
Ami (un) en âmene un autre. 460.
Ami (un bon) vaut mieux que cent parens. 267.
Appétit (l') vient en mangeant. 219.
Après la panse, la danse. 9.
A quelque chose malheur est bon. 434.
A quelques-uns le bien vient en dormant. 204.
Argent (l') est un bon serviteur & un méchant maître. 252.
A tous seigneurs tous honneurs. 403.
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc. 82.

Au nouveau, tout eſt beau. 80.
Au royaume des aveugles, les borgnes ſont rois. 289.
Auſſitôt pris, auſſitôt pendu. 207.
Avec un *Si*, on mettroit Paris dans une bouteille. 483.
Avril. Il n'eſt ſi gentil mois d'Avril, qui n'ait ſon chapeau de grêſil. 440.
Bâton porte paix, & le faquin faix. 231.
Beaux eſprits (les) ſe rencontrent. 62.
Belle montre & peu de rapport. 264.
Bien dire fait rire, bien faire fait taire. 3.
Bienheureux les pauvres d'eſprit. 487.
Bien mérite d'aller à pied, qui n'a ſoin de ſon cheval. 422.
Bon avocat, mauvais voiſin. 250.
Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. 100.
Bons comptes (les) font les bons amis. 481.
Brebis comptées, le loup les mange. 283.
Bureau vaut bien écarlate. 430.
Buſe (d'une) on ne ſauroit faire un épervier. 223.
Caque (la) ſent toujours le hareng. 284.
Ce que femme veut, Dieu le veut. 83.
Ce qui nuit à l'un, duit à l'autre. 293.
Ceux qui ſe reſſemblent, s'aſſemblent. 286.
Chacun a ſa marotte. 300.
Chagrin (le) ne paie pas les dettes. 246.
Chandelle (la) qui va devant vaut mieux que celle qui va derrière. 202.
Changement de tems, entretien de ſots. 20.
Charbonnier (le) eſt maître chez ſoi. 93.
Charité bien ordonnée commence par ſoi-même. 276.
Châteaulandon, petite ville, mais de grand renom; perſonne n'y paſſe, qu'il n'ait ſon lardon. 16.
Chemiſe (la) eſt plus proche que le pourpoint. 275.
Chevaux (les) courent les bénéfices, & les ânes les attrapent. 17.
Clercs (les plus grands) ne ſont pas les plus fins. 253.
Courte meſſe & long dîner. 210.
Dame qui moult ſe mire, peu file. 52.
Démenti (un) vaut un ſoufflet. 229.
Double jeûne, double morceau. 225.
Eau trouble, gain du pêcheur. 292.
Faim (la) chaſſe le loup du bois. 475.
Faute d'un point, Martin perdit ſon âne. 237.
Femmes. Des femmes & des chevaux, il n'y en a point ſans défauts. 38.

Feves (les) fleurissent. 271.
Fumée, pluie & femme sans raison, chassent l'homme de sa maison. 95.
Gourmandise (la) tue plus de gens que l'épée. 214.
Grand chemin, grande rivière, grand seigneur, sont trois mauvais voisins. 250.
Grande chère & petit testament. 203.
Gros-Jean remontre à son curé. 272.
Gros poissons (les) mangent les petits. 215.
Grosse tête, peu de sens. 468.
Habit (l') ne fait pas le moine. 211.
Hâtez-vous lentement. 280.
Héritier. Un troisième héritier ne jouit pas des biens mal acquis. 235.
Heureux commencement est la moitié de l'œuvre. 1.
Homme fin se leve matin. 76.
Honneurs (les) changent les mœurs. 262.
Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui. 255.
Il est bon d'avoir des amis partout. 254.
Il faut casser le noyau, pour avoir l'amande. 227.
Il faut devenir vieux de bonne heure, si on veut l'être longtems. 274.
Il faut faire vie qui dure. 239.
Il faut ménager la chevre & le chou. 69.
Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire. 233.
Il ne faut pas chomer les fêtes, avant qu'elles n'arrivent. 479.
Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. 273.
Il ne faut pas se déshabiller avant de se coucher. 406.
Il n'est chasse que de vieux chiens. 260.
Il n'est chère que de vilain. 206.
Il n'est si bon cheval qui ne bronche. 299.
Il n'est voisin qui ne voisine. 250.
Il n'y a si petit métier, qui ne nourrisse son maître. 234.
Il vaut mieux suer que trembler. 245.
Jamais cheval ni méchant homme, n'amenda pour aller à Rome. 268.
J'appelle un chat un chat. 282.
Jeune chair & vieux poisson. 221.
Jours (les) se suivent, mais ils ne se ressemblent pas. 409.
Loin des yeux, loin du cœur. 248.
Lorris. C'est la coutume de Lorris, le battu paie l'amende. 23.
Mal de tête veut repaître. 78.
Manceau (un) vaut un Normand & demi. 44.
Mauvaise herbe croît toujours. 257.
Mieux vaut regle que rente. 232.
Mort. Il y a remede à tout,

fors à la mort. 61.
Morts (les) ont tort. 209.
Netteté nourrit santé. 230.
Noblesse vient de vertu. 490.
Noël. On chante tant Noël, qu'il vient. 39.
Normand (un) a son dit & son dédit. 42.
Nuit (la) porte conseil. 281.
Nuit (la) tous chats sont gris. 55.
Occasion (l') fait le larron. 242.
Œil (l') du maître engraisse le cheval. 423.
Oignez vilain, il vous poindra.... 295.
On connoît les amis au besoin. 492.
On ne meurt pas pour la peine, 421.
On ne pend que les petits voleurs. 291.
Os (les) sont pour les absens. 459.
Pain dérobé réveille l'appétit. 225.
Pas de bonne fête sans lendemain. 205.
Petits présens (les) entretiennent l'amitié. 220.
Peu & bon. 216.
Peur (la) a bon pas. 33.
Picards (les) ont la tête chaude. 63.
Poële. Point de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poële. 224.
Pot fêlé dure longtems. 256.
Poule (la) ne doit pas chanter devant le coq. 30.
Pour bien connoître un homme, il faut avoir mangé un minot de sel avec lui. 212.
Procès. Un méchant accommodément vaut mieux qu'un bon procès. 290.
Quand on a mangé du lievre, on est beau sept jours de suite. 247.
Quand on parle du loup, on en voit la queue. 294.
Quatrevingt-dix-neuf moutons & un Champenois, font cent bêtes. 18.
Qui a bon voisin, a bon matin. 249.
Qui a bu, boira. 288.
Qui chapon mange, chapon lui vient. 226.
Qui compte sans son hôte, compte deux fois. 70.
Qui donne tôt, donne deux fois. 236.
Qui fait la faute, la boit. 259.
Qui fit Breton, fit larron. 74.
Qui fit Normand, fit truand. 43.
Qui m'aime, me suive. 56.
Qui prend, s'engage. 244.
Qui refuse, muse. 241.
Rien de trop. 266.
Rien pour rien. 269.
Roi (un) sans lettres, est un âne couronné. 238.
Rois (les) ont les mains longues. 31.
Si jeunesse savoit, & vieillesse pouvoit, jamais disette n'y auroit. 22.
Si le ciel tomboit, il y auroit bien des alouettes prises. 279.

Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise. 296.
Ta chemise ne sache ta guise. 298.
Tant tonne qu'il pleut. 297.
Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se casse. 285.
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera. 408.
Tems pommelé, pomme ridée & femme fardée, ne sont pas de longue durée. 425.
Terre (la) couvre les fautes des Médecins. 436.
Tonneaux (les) vides font le plus de bruit. 265.
Tout le monde ne peut aller à Corinthe. 277.
Trois femmes font un marché. 201.
Trop achete le miel, qui le leche sur les épines. 228.
Trop gratter cuit, trop parler nuit. 471.
Ville qui parlemente est à moitié rendue. 240.
Vin. Du vin du crû que Dieu nous garde. 208.
Vin (le) est le lait des vieillards. 222.
Vin versé n'est pas avalé. 258.
Voix (la) du peuple est la voix de Dieu. 263.

II. *Expressions proverbiales, familières, &c. qui consistent en un seul mot.*

AGA, 101.
Aigrefin, 102.
Aliboron, 103.
Amphitrion, 104.
Badaud, 105.
Baloche, 106.
Banqueter, 107.
Bardot, 108.
Baudet, 109.
Bédâine, 110.
Béguine, 111.
Bélitre, 112.
Benêt, 113.
Berner, 114.
Bestourné, 449.
Bigot, 115.
Bobo, 116.
Bourreau, 187.
Cafard, 117.
Cagnard, 118.
Cagot, 119.
Caillette, 120.
Capon, 121.
Chafouin, 122.
Chamailler, 123.
Chape-chûte, 124.
Chien, 125.
Claude, 126.
Coq-à-l'âne, 127.
Coqueluche, 128.
Culot, 129.
Dame, 130.
Dévergondée 131.
Dodo, 132.
Dorloter, 133.
Ecornifleur, 134.

Ecoute-s'il-pleut, 135.
Escogriffe, 136.
Espiegle, 137.
Fanfreluches, 138.
Faquin, 231.
Fesse-Matthieu, 139.
Fiacre, 140.
Fier-à-bras, 141.
Flûter, 341.
Freluquet, 142.
Futé, 143.
Gaillard, 183.
Galimatias, 144.
Gargote, 145.
Garouage, 156.
Gazette, 146.
Goguenard, 433.
Gredin, 147.
Grigou, 148.
Grisette, 149.
Gueule-fraîche, 150.
Guinguette, 151.
Hodé, *mot Picard*, 101.
Hurluberlu, 152.
Jacobin, 153.
Jargon, 356.
Jarnicoton, 154.
Ladre, 155.
Lambin, 179.
Lanternes, 366.
Loup-garou, 156.
Maître-Gonin, 157.
Malôtru, 158.
Maraud, 159.
Marionnette, 160.
Marmaille, 36.
Martin-bâton, 161.
Micmac, 162.
Mouche, 163.
Musard, 241.
Nabot, 164.
Olibrius, 165.
Papelard, 166.
Parasite, 167.
Patelin, 168.
Patenôtre, 443.
Penard, 169.
Penaud, 170.
Pied-plat, 171.
Piffre, 172.
Pimbêche, 173.
Pot-pourri, 174.
Poulet, 175.
Pretantaine, 176.
Quiproquo, 177.
Ragoter, 178.
Ramponer, 179.
Rater, 180.
Ratier, 181.
Rébus, 182.
Ribote, 183.
Ric-à-ric, 184.
Rodomont, 185.
Roger-bontems, 186.
Roué, 187.
Routier, 188.
Sabouler, 189.
Sac-à-vin, 190.
Sacripan, 191.
Safre, 192.
Sagouin, 193.
Sainte-Mitouche, 468.
Saugrenu, 194.
Simagrée, 195.
Sobriquet, 196.
Talmouse, 197.
Tartuffe, 198.
Tintamarre, 199.
Trogne, 74.
Turlupin, 200.

III. *Expressions proverbiales, familières, &c. qui commencent par un infinitif.*

AGIR de grand cœur, 309.
Aller au-devant de quelqu'un avec la croix & la bannière, 99.
Aller comme le pourceau de S. Antoine, de porte en porte, 307.
Aller son grand chemin, 379.
Avaler la pillule, 91.
Avoir barre sur quelqu'un, 329.
—— besoin de deux grains d'ellébore, 482.
—— bon nez, 27.
—— castille avec quelqu'un, 397.
—— la forme enfoncée dans la matière, 469.
—— la tête près du bonnet, 344.
—— le diable dans sa bourse, 320.
—— le nez tourné à la friandise, 362.
—— ville gagnée, 324.
—— une dent contre quelqu'un, 328.
—— une dent de lait contre quelqu'un, *ibid.*
—— un pied de nez, 28.
Baisser la lance, 53.
—— l'oreille, 325.
Boire à la régalade, 365.
—— à la santé de quelqu'un, 400.
—— à tirelarigot, 341.
—— d'autant, 367.
—— en âne, 388.
Boire en chantre, 21.
—— *tanquam sponsus*, 303.
Branler le menton, 375.
Chanter pouille à quelqu'un, 84.
Chercher midi où il n'est qu'onze heures, 24.
Conter des fagots, 335.
—— des fleurettes, 350.
Couper l'herbe sous le pied à quelqu'un, 376.
Crier haro sur quelqu'un, 357.
Croquer le marmot, 36.
Courir l'aiguillette, 349.
Débattre (se) de la chape à l'évêque, 57.
Demeurer entre deux selles le cul à terre, 498.
Devenir d'évêque meûnier, 75.
Disputer sur la pointe d'une aiguille, 399.
Donner des vessies pour des Lanternes, 366.
Donner le bal à quelqu'un, 336.
Donner le fion à une chose, 331.
Donner un œuf pour avoir un bœuf, 87.
Donner un soufflet à Ronsard, 396.
Dorer la pillule, 90.
Employer le vert & le sec pour ..., 6.
Emporter le chat, 377.
Enlever comme un corps

saint, 330.
Entendre le jar, 356.
Envoyer de son boudin à quelqu'un, 311.
Envoyer quelqu'un au diable de Vauvert, 363.
Etre à cul, 338.
—— à *quia*, *ibid.*
—— camus, 28.
—— dans un mauvais pas, 398.
—— en goguettes, 433.
—— hors de page, 332.
—— marqué au *B*, 463.
—— réduit au bâton blanc, 326.
—— sur un grand pied dans le monde, 15.
Faire banqueroute, 346.
—— comme l'anguille de Melun, ... 390.
—— danser à quelqu'un un branle de sortie, 337.
—— des châteaux en Espagne, 317.
—— gerbe de fouare à Dieu, 45.
—— la barbe à quelqu'un, 319.
—— la figue à quelqu'un, 85.
—— l'alchymie avec les dents, 373.
—— La nique à quelqu'un, 86.
—— la pluie & le beau tems, 453.
—— le beau-fils, 391.
—— l'école buissonnière, 393.
—— le diable à quatre, 71.
—— le gros dos, 372.
—— le pied de veau, 369.
Faire le veau, 368.
—— patte de velours, 312.
—— ripaille, 308.
—— un trou pour en boucher un autre, 322.
—— voir à quelqu'un son béjaune, 68.
Ferrer la mule, 354.
Filer le parfait amour, 334.
Fondre la cloche, 380.
Garder le mulet, 35.
Hausser le gobelet, 355.
—— le tems, 395.
Houpper, *mot Picard*, 196.
Jetter la pierre à quelqu'un, 305.
Jetter la pierre & cacher le bras, 306.
Jouer de la poche, 466.
—— gros jeu, 361.
Juger une affaire sur l'étiquette du sac, 364.
Laver la tête à quelqu'un, 278.
Lever la crête, 352.
Manger à table ronde, 49.
—— comme un ogre, 359.
—— son pain blanc le premier, 500.
—— son pain dans sa poche, 304.
Mentir comme un arracheur de dents, 387.
Mettre la main au chapeau, 343.
—— pinte sur chopine, 77.
—— quelqu'un au rang des péchés oubliés, 386.
—— quelqu'un au sac, 46.
Monter sur ses grands chevaux, 333.
Montrer les cornes, 85.

Nager entre deux eaux, 321.
N'avoir ni croix ni pile, 360.
Ne manger que des croûtes, 351.
Ne savoir à quel Saint se vouer, 485.
Ne savoir ni *A* ni *B*, 384.
Opiner du bonnet, 11.
Oublier jusqu'à son nom, 353.
Parler françois, 342.
—— latin devant les clercs, 381.
——— devant les cordeliers, 382.
Payer en gambades, 66.
Pêcher en eau trouble, 292.
Perdre la tramontane, 64.
—— son latin, 383.
Planter-là quelqu'un pour reverdir, 47.
Porter bien son bois, 347.
—— de l'eau à la mer, 389.
—— la cornette, 8.
—— le bonnet verd, 345.
—— le haut-de-chausse, 7.
—— quelqu'un sur ses épaules, 310.
Porter haut (le), 347.
Pousser le tems avec l'épaule, 315.
Prendre au gobet, 355.
—— du poil de la bête, 474.
—— la chevre, 348.
—— quelqu'un sans vert, 47.
—— sur le vert, *ibid.*
Promettre monts & merveilles, 301.
Rengaîner un compliment, 339.
Renvoyer un homme aux calendes grecques, 385.
Répondre en Normand, 42.
Représenter les armes de Bourges, ... 316.
Retenir par cœur, 477.
Révéler les secrets de l'école, 302.
Revenir à ses moutons, 32.
River le clou à quelqu'un, 373.
Rompre la paille avec quelqu'un, 73.
—— les chiens, 392.
Sabler un verre de vin, 365.
S'amuser à la moutarde, 340.
Se faire montrer au doigt, 41.
Se laisser mener par le nez, 323.
Se mettre en rang d'oignons, 358.
Se moquer de Gautier & de Garguille, 432.
Sentir un peu plus fort, mais non pas mieux que roses, 37.
Servir quelqu'un à plats couverts, 19.
Sortir par la belle porte, 394.
Tenir le haut du pavé, 327.
Tirer les vers du nez à quelqu'un, 313.
—— sa poudre aux moineaux, 371.
Tuer le tems, 314.
—— le veau gras, 378.
Venir à belles baise-mains, &c. 318.
Vivre de ménage, 370.

IV. *Expressions proverbiales, familières, &c. qui commencent par un substantif ou un adjectif.*

ADROIT comme un prêtre Normand, 88.
Amoureux des onze mille vierges, 495.
Anes de Beaune, 405.
Baiser de Judas, 451.
Bourguignon salé, 25.
Brûleur de cire, 442.
Bureau d'adresse, 429.
Calotte de plomb, 447.
Chère de commissaire, 445.
Chevalier d'industrie, 496.
Chiens d'Orléans, 473.
Délicat & blond, 461.
Eau-bénite de cour, 499.
Flaireur de cuisine, 497.
Foireux de Blois, 493.
Gras comme un moine, 470.
Mâchoire épaisse, 34.
Œufs de Pâques, 10.
Onguent miton-mitaine, 448.
Or de Toulouse, 410.
Pays de cocagne, 435.
Poisson d'Avril, 5.
Quart-d'heure de Rabelais, 467.
Ris de S. Médard, 450.
Roi de la feve, 4.
Saoul comme une grive, 462.
Savonnette à vilain, 491.
Sot en cramoisi, 472.
—— en trois lettres, 29.
Tête à perruque, 454.
Tour du bâton, 424.
Traître comme Judas, 51.
Vendeur de fumée, 499.
Vin d'une oreille, 446.
—— théologal, *ibid.*

V. *Expressions proverbiales, familières, &c. qui forment une phrase complette.*

ALOUETTES. Il attend que les alouettes lui tombent toutes roties dans le bec, 456.
Bois. Il est du bois dont on les fait, 94.
Boiteux. Il faut attendre le boiteux, 428.
Bonheur. Cela me portera bonheur, 410.
Célestin. Voilà un plaisant célestin, 65.
Chandelle. Il doit une belle chandelle à Dieu, 486.
Chien. Il ressemble au chien de Jean de Nivelle,... 98.
Coiffé. Il est né coiffé, 411.
Croix. Il faut faire la croix à la cheminée, 50.
Déchausser. Il ne faut pas se déchausser pour manger cela, 415.
Déluge. Après moi le déluge, 455.

Diable. Le diable bat sa femme, 401.
Dieu vous bénisse, 431.
Doigt. Mon petit doigt me l'a dit, 438.
Femme. Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie, 480.
Feu. J'en mettrois la main au feu, 458.
Foires. Il ne fait pas toutes les foires de Champagne, 493.
Galère. Qu'alloit-il faire dans cette galère ? 437.
Gants. Vous n'en aurez pas les gants, 12.
Herbes. J'y ai employé toutes les herbes de la Saint-Jean, 14.
Honte. Il a sa honte bue,... 426.
Houzeaux. Il y a laissé ses houzeaux, 40.
Hupés. Les plus hupés y sont pris, 416.
Hurepoix. C'est du quartier du Hurepoix, *ibid.*
Jardinier, Il est comme le chien du jardinier,.. 407.
Langue. Sa langue va comme un cliquet de moulin, 48.
Loup. Le loup te mangera, 402.
Malle. Il a chié dans ma malle, 96.
Manteau. Il ne s'est pas fait déchirer le manteau, 13.
Marié. Il sera marié cette année, 412.
Ménage. Ce n'est qu'un ménage de gâté, 478.
Mer. C'est la mer à boire, 81.
Moule. Le moule en est rompu, 484.
Nez. Votre nez branle, 439.
Oreilles. Les oreilles me tintent, 414.
Orme. Attendez-moi sous l'orme, 72.
Pain. Le pain lui viendra quand il n'aura plus de dents, 54.
Pelle. C'est un petit saint de bois sur une pelle, 465.
Pensée. Vous saurez ma pensée, 413.
Petaud. C'est la cour du roi Petaud...., 67.
Pied. Il ne se mouche pas du pied, 59.
Pont de Gournai. Elle a passé le pont de Gournai..., 427.
Poudre. Il n'a pas inventé la poudre, 476.
Prêter. C'est un prêté à ne jamais rendre. 58.
Prunes. Ce n'est pas pour des prunes, 452.
Renversé. C'est le monde renversé, 449.
Toile. Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile, 444.
Trépassés. Il va à la messe des trépassés...., 417.
Vaugirard. C'est le greffier de Vaugirard ...., 97.
Vendre. Il est à moi à vendre & à dépendre, 60.
Vin. C'est du vin de Brétigny...., 420.

VI. *Expressions proberbiales, familières, &c. qui consistent dans un adverbe, un membre de phrase, &c.*

Après graces-Dieu but, 418.
En bon françois, 342.
Entre chien & loup, 488.
Entre les deux, 489.
Je veux être pendu si... 457.
——— tondu si..... *ibid.*
Tant qu'à des noces, 494.

Fin de la Table des Proverbes.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Matinées Sénonoises, ou Proverbes François, suivis de leur origine, de leur rapport avec ceux des langues anciennes & modernes, &c.* Les recherches de l'Auteur font honneur à son érudition.

A Paris, ce 21 Juillet 1788.

SÉLIS.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur Abbé T**, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *Les Matinées Sénonoiſes, ou Proverbes François, ſuivis de leur origine, de leur rapport avec ceux des Langues anciennes & modernes, &c.*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume; Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilege, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Ceſſion; & alors, par le fait ſeul de la Ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire impri-

mer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BARENTIN; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur BARENTIN; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour

l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-neuvième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, & de notre regne le quinzième. Par le Roi en son Conseil,

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1708, fol. 55, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil, du 16 Avril 1785. A Paris, le 4 Novembre 1788.

KNAPEN, Syndic.

A SENS,

De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, Imprimeur du Roi, 1789.

Reb'd S. Holliday 11/1998